gh. 205.
1 N.d.
8

JUGEMENS DES SAVANS SUR LES AUTEURS qui ont traité de la Rhétorique,

AVEC UN PRÉCIS DE LA DOCTRINE DE CES AUTEURS.

TOME SECOND

CONTENANT

CE QUI S'EST DIT DE PLUS curieux sur l'éloquence, tant sacrée que profane, depuis Quintilien jusqu'au milieu du dix-septiéme siécle.

Par M. GIBERT, ancien Recteur de l'Université de Paris, l'un des Professeurs de Rhétorique au Collége de Mazarin.

A PARIS,
Chez ETIENNE GANEAU, ruë S. Jacques, vis-à-vis la Fontaine Saint Severin, aux Armes de Dombes.

M. DCC. XVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

15

MVSEVM
BRITAN
NICVM

TABLE

DES NOMS DES AUTEURS contenus dans ce ſecond Volume.

QUINTILIEN, page 1
Mr ROLLIN, ou ſon Edit. de Quintil. 60
RUTILIUS LUPUS, 75
AQUILA ROMANUS, 80
JULIUS RUFINIANUS, 82
CURIUS FORTUNATIANUS, 84
MARIUS VICTORINUS, 86
SULPICIUS VICTOR, 87
EMPORIUS, 89
AURELIUS AUGUSTINUS, 98
JULIUS SEVERIANUS, 99
RUFIN, 101
PRISCIEN, 101
CASSIODORE, 102
BEDE, 104
ISIDORE, 105
ALCUIN, ou ALBIN, 106
A. C. CELSUS, 111

S. Augustin, 115
George de Trebizonde, dit le Trapézontin, 136
Antoine Lulle, 143
Hermolaüs Barbarus, 155
Erasme, 160
Sturmius, 184
Stre'be'e de Rheims, 191
Nugne's, en latin Nunnesius, 197
Vive's, 200
Omer Talon, ou Talæus, 212
Erythre'e, 220
Pierre de Courcelles, 223
Cavalcante ou Cavalcanti, 230
Melancthon, 243
Corneille Valere, 260
Robortel, 261
Augustin Valerio, 273
Loüis de Grenade, 286
Ramus, 299
Villavicentius, 315
Didace de l'Etoile, 322
Dresserus, 338

FRANÇOIS PATRICE, 344
MELCHIOR JUNIUS, 347
PANIGAROLA, 346
KECKERMAN, 369
RICHER, 377
Mr DUVAIR, *Garde des Sceaux*, 383
DE LA CERDA, 396
LE P. SOARE'S, 399
LE P. CRESOL, 402
PAUL BENI, 409
LE CHANCELIER BACON, 420
LE P. DE SAINT PAUL, *Feüillant*, 428
ARRIAGA, 440
THOMAS CAMPANELLA, 445
DEGLI AUTORI DEL BEN PARLARE, 451
FARNABE, 458
LE P. GODY, Benedictin, 463

Fin de la Table des Auteurs.

Fautes à corriger.

Page 7, ligne 11, *on ajoûte*, liſez *on y voit*. Pag. 24, ligne 27, *met*, liſez *mettoit*. Pag 142, ligne derniere des notes, *rationis*, liſez *orationis*. Pag. 143, lign. 3. *Thélogie*, liſez *Théologie*. Pag. 363, lign. 4. *d'éloquence*, liſez *de l'Eloquence*.

On donnera inceſſamment un troiſiéme Volume, qui contiendra le reſte des Auteurs qui ont traité de la Rhétorique depuis le milieu du dix-ſeptiéme ſiécle juſqu'à preſent.

LES

LES MAÎTRES D'ELOQUENCE.

M. F. QUINTILIEN,

*Né la ſeconde année de l'Empereur Claude * l'an de Jeſus-Chriſt 42. mort ſous l'Empire d'Adrien, ayant vû onze Empereurs.*

* *M. Dodwel.* Annales Quintilianæi, *imprimés à Oxfort, en* 1698. p. 82. n. 4. & p. 85. n. 5.

QUINTILIEN êtoit de Calagurris (1) en Eſpagne. On prétend, avec aſſez peu de vraiſemblance, qu'il fut

(1) *Cette ville eſt ſur l'Ebre, & ſe nomme Calahorra. On dit que Quintilien en étoit, parce qu'il eſt appellé* Calagurritanus, *ſurnom qu'il peut avoir eu à cauſe du ſejour qu'il avoit fait dans cette ville, quoi qu'il fût né à Rome.*

QUINTILIEN.

amené à Rome par Galba (2). Il eſt certain qu'il enſeigna la Rhétorique ſur ce grand théâtre avec beaucoup de réputation pendant vingt ans ; à commencer un mois ou deux avant l'an de J. Chriſt 69. Il fut même le premier qui l'y enſeigna publiquement & aux gages de l'Etat, de quoi il eut l'obligation à Galba, ſelon Mr. Dodwel * ; ou à Domitien, ſelon la Chronique d'Euſébe ; ou à Veſpaſien, ſi ce que dit Suetone eſt vrai, *Que ce Prince fut le premier qui aſſigna des penſions aux Rhéteurs ſur le Thréſor public.* Il ne ſe borna pas à enſeigner les regles ; il produiſit ſon éloquence au Bar-

Annal. Quintil. p. 98. n. 12.

* Ib. p. 94. n. 10.

Euſeb. Chron. p. 164.

In Veſpaſ.

(2) C'eſt la Chronique d'Euſébe qui le dit p. 162. Et cela peut ſouffrir explication. Quintilien étoit à Rome fort jeune, & y fréquenta l'Orateur Domitius Afer : il le vit mourir ; c'eſt lui-même qui nous l'apprend l. 5. c. 7. p. 267, & l. 10. c. 1. p. 460. Cette mort arriva l'an de J. Chriſt 58. Que ſi l'on veut ſuivre les conjectures de Mr. Dodwel, Quintilien alla en Eſpagne à la ſuite de Galba, l'an de J. Chriſt 61. & aprés y avoir enſeigné la Rhétorique, & exercé la profeſſion d'Avocat, il revint à Rome avec lui à la fin de l'an de Jeſus-Chriſt 68. *Mr. Dodwel. Annal. Quintilia, p. 74. n. 4. & p. 92. n. 9.*

QUINTILIEN.

reau (3), & il y paſſoit pour ſi bon avocat, qu'on écrivoit ſes plaidoyez. Quelques-uns ont cru qu'il fut Conſul, parce qu'il obtint les marques du Conſulat. Il eſt plus certain qu'il fut Précepteur des petits-fils de la ſœur de Domitien. On ne ſait point certainement s'il êtoit fils ou petit-fils de l'Orateur dont Sénéque le Pere a dit quelque choſe, & qu'il a mis au nombre de ces Orateurs *dont la réputation meurt avec eux* (4). Il eut deux fils, dont un Sénateur adopta l'aîné, qui mourut dans le tems qu'un Préteur, beaufrere du Sénateur, lui deſtinoit ſa fille en mariage. Il eut auſſi une fille qui fut mariée à un Sénateur. Pline le jeune ſon diſciple, voulut aider à la doter (5); & pour cela il lui fit préſent d'une ſomme conſiderable, à cauſe que le Pere n'avoit pas aſſez de bien, pour lui donner de quoi ſe ſoûtenir

Auſon. Gratiar. Action. ad Gratian. p. 712. Annal. Quint. Dodv. p. 147. Obrecht. inter teſtimonia veterum de Quintil. p. 3.

(3) *C'eſt le ſens des deux vers de Martial,*

Quintiliane, vagæ moderator ſumme juventæ,
Gloria Romanæ, Quintiliane, togæ. *l. 2. Epigram.*

(4) Quorum fama cum ipſis extincta eſt. *Seneca contr. l. 5. in Praf.*

(5) Tanquam parens alter noſtræ puellæ confero quinquaginta millia nummûm. Plin. l. Epiſt. 6. Epiſt. 36.

QUINTILIEN.

avec dignité dans la maiſon de ſon mari. Jugeons delà, qu'il n'avoit pas encore alors les grandes richeſſes que Juvenal a tant vantées. Il faut qu'il les ait acquiſes dans la ſuite; ou, s'il les avoit, quelques grandes qu'elles fuſſent, elles n'étoient pas ſuffiſantes pour équiper d'une maniere convenable la femme d'un Sénateur (6). Ce Poëte ſemble inſinuer qu'elles ne furent pas tant un effet du merite, que du bonheur; non que Quintilien ne meritât une ſi bonne fortune; mais parce que bien des gens qui avoient autant de merite, ne furent pas pour cela auſſi riches que lui. On peut fonder cette penſée ſur la maniere honorable dont Juvenal en parle toûjours, & croire par conſéquent, que ce n'eſt point pour lui faire peine, mais plûtôt pour lui faire honneur, qu'il oppoſe ſa dignité de Conſulaire

Sat. 7. v. 183. ad 198.

Sat. 3. & 9.

(6) C'eſt la maniere dont Mr. Bayle, dans ſon dictionnaire, concilie Pline & Juvenal. Quelques-uns doutent que notre Quintilien ſoit celui dont parle le Poëte; & neanmoins il eſt clair qu'il parle d'un maître de Rhétorique, & qu'il n'y en a point d'autre dans ce temps-là, de cette profeſſion, que celui dont eſt queſtion.

à ſa premiere profeſſion. Mr. Dodwel, * dont je raporte le ſyſtême, croit que c'eſt l'Empereur Adrien qui l'honora de cette dignité l'an de Jeſus-Chriſt 118. Ce qui ne paroît pas être ſans difficulté.

QUINTILIEN.

* Ubi ſuprà p. 146. n. 34.

Quoi qu'il en ſoit, Quintilien eſt un des Maîtres du premier ordre, au jugement de ceux qui ſavent ce que c'eſt que Rhétorique. On ne peut lui refuſer cet éloge, quand on conſidére la ſolidité & l'étenduë de ſes préceptes dans ſes Inſtitutions Oratoires, la nobleſſe avec laquelle il les y traite, enfin la beauté des ſentimens qui lui font toûjours préférer la pureté des mœurs à la pureté du langage. Voilà le fondement de ce qu'on dit, Que cet Auteur eſt un de ceux qui nous ont laiſſé des Traitez de Rhétorique les plus accomplis de l'antiquité; Que la République des lettres eût extrémement perdu, ſi ſes Oeuvres fuſſent péries; Que c'eſt un Auteur excellent; Qu'il paroît trés honnête homme dans ſon Ouvrage, & que l'on y trouve beaucoup de mœurs. Ajoûtons, Qu'il ne le compoſa qu'aprés avoir quitté la profeſſion, environ l'an de Jeſus-Chriſt 92, qu'il employa un peu plus

Le P. Rapin Réflex. ſur l'Eloq. n. 1.

Mr. Bayle dans ſon Dict. artic. de Quintil.

Voyez les éloges qu'a ramaſſez Mr. Obrecht au commencement de ſon édition de Quintilien.

QUINTILIEN.

de deux ans à le faire, & qu'il mit enſuite plus d'un an à le polir. C'eſt peu de temps certainement, & pour la longueur & pour la perfection de l'Ouvrage.

Annal. Quintil. p. 112. n. 19. &c.

Son deſſein eſt de conduire l'Orateur au plus haut degré de perfection, & il veut y arriver par l'aſſemblage de toutes les vertus & de toutes les belles connoiſſances, jointes à une éloquence qui s'étende généralement ſur tout. Il y a du grand dans cette idée ; mais il la gâte lorſqu'il permet à ſon Orateur de mentir, du moins, quand il s'agit de l'utilité publique. D'un autre côté il demande trop, lorſqu'il veut que ſon Orateur ſoit *Muſicien*, *Géometre*, *Aſtronome*. Ariſtote a parlé ſur cela avec plus de juſteſſe. Un Auditoire ne ſera jamais ſuſceptible des raiſonnemens ſubtils des Arts & des Sciences. Ce qu'il y a de vrai néanmoins, eſt que la methode geométrique peut avoir lieu, en certains cas, dans une matiere Oratoire.

Quint. Inſtit. Orat. in Procem.

Ib. l. 2. c. 17. & l. 12. c. 1.

Ib. l. 1. c. 10.

L'Auteur a renfermé ſa Rhétorique en douze livres. La premiere éducation de l'Orateur fait la matiere du premier. Le ſecond explique les notions de l'Art Oratoire & la maniere

de s'y préparer. On trouve enſuite tous les préceptes de l'Invention & de la Diſpoſition en cinq livres. Ceux de l'Elocution, de la Memoire & de la Prononciation ſont dans les quatre livres ſuivans. Le dernier donne l'idée de l'Orateur & montre quel doit être ſon caractére, quelle conduite il doit garder lorſqu'il ſe charge d'une cauſe ou qu'il s'en inſtruit, ou qu'il la plaide. On ajoûte en quel tems il doit quitter la plaidoirie, & quelles doivent être ſes occupations dans ſa retraite. QUINTILIEN.

En tout cela Quintilien s'exprime d'une maniere propre non-ſeulement à inſtruire, mais à donner du goût pour l'éloquence, à la nourrir & à la fortifier. C'eſt-pourquoi Loüis Vivés qui donne le pas à Ariſtote ſur Quintilien pour l'ordre & pour la méthode, le donne auſſi à Quintilien ſur Ariſtote pour la beauté & la richeſſe de l'expreſſion. L'Auteur Anonyme y trouve une fécondité ſurprenante; & Caſſiodore * l'admire d'autant plus, qu'aprés avoir lû les beaux Ouvrages de Ciceron, Quintilien ſatisfait encore pleinement & d'une maniere qui lui eſt propre. Id. in Præm. De tradend. Diſcip. p. 494. Bibliog. hiſt. Polit. Philol. Cur. p. 36. * Rhetores Latini in Caſſiod. p. 339. 340.

Il eſt aiſé d'en faire l'experience; on n'a qu'à lire ſon premier livre, où

QUINTILIEN.

il prend l'Orateur, pour ainſi dire, au berceau, & preſque au ſortir du ſein de la mere, pour ne le plus perdre de vûe juſqu'à ce qu'il l'ait conduit par des chemins ſûrs à l'Eloquence la plus parfaite. C'eſt la choſe du monde, en apparence, la plus petite qu'il y traite ; *l'Education des enfans* ; ou pour parler comme lui, *l'Enfance de nos études* (4). Mais comme c'eſt le fondement de tout, il la rend auſſi aimable en ſon eſpece, que l'enfance elle-même. C'eſt l'éloge que l'Abbé Caſſagnes a donné à Quintilien, lorſqu'il dit que *les Inſtitutions Oratoires* de ce grand homme ſont *élégamment écrites, & qu'il y fait naître des fleurs parmi les épines mêmes de la Grammaire.*

Préf. ſur les Oeuv. de Balz. p. 22.

Perſonne avant Quintilien, parmi ceux qui avoient écrit de la Rhétorique, n'avoit traité de l'Education des * enfans, ſoit que ce ſujet leur parût de peu de conſequence, ou étranger à leur Art ; ou peu favorable pour faire briller leurs talens. Aucune de ces raiſons ne rebutte notre Auteur ;

(4) Sua etiam ſtudiis infantia eſt. Quintil. l. 1. c. 1.

* On dit pourtant que Pline l'ancien avoit fait la même choſe.

il deſcend dans un détail ſurprenant ſur l'Education en général, & ſur les études tant particulieres que publiques ; il préfére celles-ci aux premieres, ſi l'on n'eſt pas en état de les joindre enſemble ; il préfére auſſi les études avancées aux études tardives ; & il n'omet rien de ce qui peut regarder non ſeulement les maîtres, mais les parens & les nourrices. QUINTILIEN. Quint. Inſtit. Orat. l. 1. c. 2. &c. Ib. l. 1. c. 1.

A l'égard des études tardives, je trouve deux grands hommes, illuſtres par leur naiſſance, par leurs vertus, par leur ſavoir & par leurs emplois, qui ſont entr'eux d'un ſentiment bien different ſur cet article. Ce qui m'oblige de le remarquer, c'eſt que l'un d'eux, en diſant ſur cela ſon avis, juge en même temps de Quintilien.

Mr. le premier Préſident de Lamoignon qui avoit étudié tard, n'approuvoit point *les études tardives* : il y avoit remarqué des inconveniens qu'il voulut éviter en faiſant étudier de bonne heure Meſſieurs ſes fils, Monſieur le Préſident de Lamoignon & Monſieur de Baville. Tout le monde ſait que le ſuccés a ſurpaſſé non ſeulement ſes eſperances, mais les deſirs

QUINTILIEN. du Pere le plus paſſionné pour l'avancement de ſes enfans.

Page. 5. D'un autre côté, je lis dans les Memoires de la vie de Mr. de Thou, traduits depuis peu en François, que ce grand Magiſtrat *avoit auſſi étudié tard, & qu'il n'approuvoit point la précipitation de ceux qui font inſtruire leurs enfans à peine agez de cinq ans. Il s'étonnoit que l'illuſtre Quintilien, par un conſeil moins utile que loüable, eût tant recommandé aux enfans d'étudier de bonne heure, lui qui perdit un fils d'une grande eſperance pour l'avoir pouſſé trop jeune à l'étude. Perte heureuſe pour la poſterité*, diſent les Memoires, *puiſqu'elle lui fournit l'occaſion d'écrire avec tant d'éloquence les livres qu'il nous a laiſſez de l'Education des enfans, & où il ſe plaint amerement de la perte du ſien.*

Jacques Auguſte.

Il y a deux ou trois erreurs de fait dans ces paroles des Memoires, l'une eſt dans le texte même, les autres ne ſont que dans la Traduction, ſoit qu'elles ſoient, aprés cela, de l'Auteur de la Traduction, ſoit qu'elles ſoient de celui qui l'a fait imprimer à l'inſçû de l'Auteur. En effet Quintilien n'a jamais dit *qu'il ait perdu un de ſes fils pour l'avoir pouſſé trop jeune à l'étude*,

comme le dit le Latin même des Memoires. Cet Auteur dit encore moins, ce que le François lui fait dire, que *cette perte lui ait fourni l'occaſion d'écrire ſon Ouvrage*, ou que cet Ouvrage *ſoient des livres touchant l'Education des enfans.* QUINTILIEN.

Au contraire c'étoit entre autres pour ſon fils aiſné qu'il écrivoit, & quand il l'eut perdu, il eut la penſée de brûler ce qu'il avoit fait. De ſorte que cette perte ne produiſit que les plaintes qu'il fait ſur ſon malheur & qui ſervent de préface à ſon ſixiéme livre. On peut voir le Latin de Mr. de Thou (5) & Quintilien. Mais laiſſons à part les faits qui ſont étrangers

(5) Narrabat Thuanus... ſe non probare illorum vehemens deſideriū qui votorum nimii pueros vix quinquennes ad eas [litteras] animum appellere jubent, & mirari Quintilianū grande Romanæ togæ decus qui docendi impotens, diſcendi infantibus laudabiliori quàm feliciori conſilio neceſſitatem impoſuit, etiam filio raræ ſpei in exemplum poſito, quem præcipitatis ſtudiis exhauſtum mœſtiſſimus parens extulit, jactura poſteris ſanè felici, cujus occaſione nobis edidit admirabile ſpecimen illud eloquentiæ quo eum in 6. Inſtitutionum volumine inſolabiliter luxit. Thuan. de vitâ ſuâ l. 1. p. 4. 5.

QUINTILIEN.

à mon ſujet, & venons à ce qu'il faut penſer touchant *les études tardives*. Si toutes choſes êtoient egales pour les deux ſentimens, je n'aurois garde de prendre parti entre deux perſonnes auſſi reſpectables dans la République des Lettres, que les deux Magiſtrats qui font ici la difficulté. Mais Mr. le premier Préſident de Lamoignon n'eſt pas ſeul de ſon avis : il a Quintilien pour lui, il a l'experience ; on doit préſumer que Quintilien l'avoit auſſi. Cela fait, ce me ſemble, pancher la balance pour les études avancées.

Quoi qu'il en ſoit, on peut aſſurer que Quintilien retire deux avantages de ſon travail ; l'un eſt la gloire d'avoir rendu au Public un trés-grand ſervice en traitant une matiere ſi importante ; l'autre eſt la gloire de s'y être ſurpaſſé lui-même, en traitant cette matiere plus noblement en quelque ſorte, qu'aucun autre point de ſa doctrine, & néanmoins, ſans ſortir du caractére de ſon ſujet.

Cette matiere ainſi traitée a fait dire à Politien (5), qu'à la verité il ne pré-

(5) Ejus Oratorias Inſtitutiones Rhetoricis Ciceronis libris pleniores uberioresque eſſe exiſtimo. Angel. Polit. Præf. in M. F. Quintil.

fére pas Quintilien à Ciceron, mais que ſa maniere pourtant de former l'Orateur eſt plus complette, puiſqu'il ne ſe contente pas de donner la derniere perfection à l'Eloquence, mais qu'il reprend les choſes dès leur premiere origine. Et ce qui releve encore le merite de notre Auteur, c'eſt la moderation qu'il recommande dans les études qui font l'occupation de la jeuneſſe. Car au milieu de pluſieurs obſervations de Grammaire, & en nous faiſant remarquer que Ciceron n'a pas cru indigne de lui, de s'inſtruire parfaitement de cet Art ; que Ceſar avoit fait plus d'un Livre ſur les Analogies de ſa Langue, & Meſſala ſur les mots & ſur les lettres, il avoüe néanmoins *qu'autre choſe eſt de parler une langue en habile homme, autre choſe de la parler en bon Grammairien* (6) ; à quoi il ajoûte qu'il y a bien des minuties & ſur l'Hiſtoire & ſur la Fable, qu'il ſied bien à un Grammairien d'ignorer. Quintilien. Ibid. c. 8.

Il marque de même avec autant d'agrément que d'habileté les exercices de la Rhétorique, le temps de les commencer, la maniere de s'y pren-

(6) Aliud eſt latinè, aliud grammaticè loqui, l. 1. c. 8.

QUINTILIEN.

dre, les maîtres dont il faut faire choix. Il diſtingue les exercices utiles de ceux qui ſont pernicieux. Dans l'énumeration & la peinture des premiers, on voit l'image de ce qui ſe pratique & s'obſerve tous les jours dans les Ecoles de Rhétorique. Mais un exercice qui n'eſt guéres en uſage parmi nous, qui êtoit fort à la mode autrefois, & dont le nom eſt trés-équivoque, c'eſt la DECLAMATION, laquelle, au jugement de Quintilien, faiſoit de ſon temps beaucoup de tort à l'Eloquence, aprés avoir été un des moyens les plus ſûrs d'y parvenir.

La Déclamation dans ſon origine, comme je l'ai remarqué en parlant de Sénéque le Rhéteur, conſiſtoit à compoſer des plaidoyez ou d'autres diſcours pour les prononcer en public dans les Ecoles, & juſques là cet exercice, ſelon notre Auteur, n'avoit rien que de trés-utile. Mais au lieu qu'il n'auroit fallu s'y propoſer que des ſujets veritables, ou imitez d'aprés le vrai, & ne les traiter que d'une maniere raiſonnable, on s'aviſa d'imaginer des ſujets extravagans, & de les traiter d'une maniere également extravagante. Ce ne furent plus que des diſcours qui

rouloient ſur les malefices imaginaires de quelques magiciens, ſur les réponſes étonnantes de quelques Oracles, ſur la cruauté inoüie de quelque Tyran, ou de quelque marâtre ; en un mot ſur quelque matiere qui pût conduire à l'enflure & à des penſées monſtrueuſes. Il n'eſt pas difficile de concevoir que c'étoit là une ſource féconde de fauſſe éloquence ; parceque, à force de faire des diſcours de mauvais ſens, il eſt impoſſible qu'on ne rompe avec le ſens commun (7), & qu'on ne s'accoûtume à le heurter. QUINTILIEN.

Petrone parle des Déclamations comme Quintilien ; on pourroit croire qu'ils ſe ſont copiez l'un l'autre, ou qu'ils ont écrit de concert, tant ils ſont con- » formes ſur ce point ! Les Déclama- » teurs, dit-il, ne ſont-ils point tranſ- » portez de fureur, lorſqu'ils s'écrient, » *J'ai reçû les bleſſures que vous voyez... » j'ai perdu cet œil... Donnez-moi un » guide...* Ces manieres, continuë- » t-il, ne menent point à l'Eloquence. » C'eſt travailler ſur des matieres trop » outrées, & le ſtyle dont on les traite » eſt trop enflé. Cependant on paſſe de Petron. Sat. initio.

(7) Perversè dicere homines perversè dicendo facillimè conſequi. Cic. 1. de Orat.

QUINTILIEN.

» là au barreau. Et qu'en arrive-t-il ? » on s'y trouve auſſi étourdi, que ſi on y » tomboit des nuës, ou qu'on fût dans » un nouveau monde. Faut il s'en éton- » ner ? Au lieu de faire travailler les » jeunes gens ſur des choſes d'uſage, » & ſur des ſujets qui ſoient vrais, on » veut qu'ils parlent de *Pirates* qui » ſe montrent ſur le rivage avec des » chaînes ; de *Tyrans* qui ordonnent à » des enfans d'égorger leurs propres » peres ; de *réponſes* d'Oracles qui con- » ſultez dans un tems de peſte, or- » donnent d'immoler un certain nom- » bre de jeunes filles. On leur deman- » de ſur ces ſujets des expreſſions en- » flées, une vaine cadence, des penſées » tirées de loin, quelques mignardi- » ſes (8) & quelque choſe de volup- » tueux dans le tour. .... Meſſieurs les » Rhéteurs, c'eſt vous qui avez cor- » rompu l'éloquence, & énervé la » force du diſcours. Ce n'étoit pas » ainſi que les Sophocles, les Démoſ- » thénes & les Platons s'exerçoient au- » trefois pour devenir grands Ora- » teurs.

(8) Mellitos verborum globulos, & omnia dicta factaque quaſi papavere & ſeſamo ſparſa. Petron. ibid.

C'eſt de là qu'eſt venuë la haine des gens de bon goût contre *les Déclamations* & contre *les Déclamateurs*. C'eſt de là qu'il eſt arrivé que ſous ces termes on a deſigné une éloquence mépriſable & des Orateurs frivoles. Mais auſſi eſt-ce de là que ſont venuës pareillement d'autres eſpeces de Déclamations de quelques perſonnes, qui confondent le bon avec le mauvais, & les exercices raiſonnables de l'Art avec l'abus qu'on en peut faire. Quintilien & Petrone ne confondent pas ces deux choſes. Le Traducteur de Petrone ſemble les avoir confonduës. Il remarque que cet Auteur fait voir la fauſſe éloquence des Pedans de ſon temps : & il ajoûte que c'eſt encore le portrait de ceux de notre ſiécle. Pour la juſteſſe de ſa note, il auroit fallu prouver qu'il y a aujourd'hui des exercices ſemblables à ceux que Quintilien & Petrone ont condamnez : Sinon, il reſte à juger lequel des deux a montré plus de ſageſſe, ou de Quintilien qui a fait un chapitre exprés pour rendre reſpectables aux jeunes gens leurs Maîtres de Rhétorique ; ou du Traducteur qui croit ſe donner du relief en n'inſpirant pour eux que du

QUINTILIEN.

Préf. de la Trad. de Petrone.

L. Inſt. 2. c. 9.

QUINTILIEN.

mépris par une fauſſe accuſation.

Qu'on ne s'y trompe pas. La Déclamation priſe en mauvais ſens ſe gliſſe ſouvent, ſans qu'on y penſe, dans le ſtyle même de ceux qui ne ſongent à rien moins qu'à enſeigner la Rhétorique, ou à l'apprendre de ceux qui l'enſeignent. Il n'en faut point d'autres preuves que ces paroles de la Préface ſur les Ouvrages de Balzac. *Ceux qui ſe connoiſſent en éloquence*, dit l'Auteur, *demeurent d'accord que notre Siécle panche du côté de la Déclamation, & j'avoüe que M. de Balzac y eſt quelquefois tombé.* On peut bien aſſûrer que ce ne ſont pas les Maîtres que cet Auteur a voulu marquer par *ſon ſiécle*, mais les Ecrivains, les Prédicateurs célébres, & les autres Orateurs de ſon temps; afin que chacun ſonge plûtôt à ſe garantir de ce vice, qu'à en accuſer les autres.

L'Abbé Caſſagnes. Préf. ſur les Oeuv. de Balz. P. 32. à la fin.

Quoi qu'il en ſoit, Quintilien a deux avantages ſur Petrone. Premierement il eſt fort éloigné des infamies abominables de cet Auteur: il n'euſt eu garde de compoſer un livre ſi dangereux, ni même d'en faciliter la lecture, comme a fait le Traducteur: il auroit mieux aimé répandre dans le

monde la fauſſe éloquence, que la corruption des mœurs. On peut voir ſur cela entre autres choſes, ce qu'il dit des vers d'Afranius (9). C'eſt la condamnation de Petrone. Secondement il eſt auſſi fort éloigné du ſtyle de Declamateur; au lieu que Petrone [pour ne pas parler de ſon Traducteur] en tient quelquefois, même dans ce qu'il dit de plus beau. Ce qui confirme la réflexion que je viens de faire, qui eſt, que tout le monde, ſi on n'y prend garde, peut tomber dans ce defaut.

Quintilien.

Voyez le 6. T. des Jug. des Sav. de M. Baill. p. 380. & ſuivantes.

Il s'enſuit qu'au jugement de Quintilien, deux choſes ſont neceſſaires, outre le genie, pour devenir Orateur, l'étude de l'Art & le ſoin de s'y exercer ſous un bon Maître. C'eſt pourquoi il répond à ceux qui ne ſont pas de ſon avis. Que diſent-ils? Les uns alléguent que l'uſage vaut mieux que toutes les regles. Il eſt vrai, replique Quintilien; parce que l'uſage nous apprend entre autres choſes à bien connoître & à garder les bienſeances, la

(9) Utinamque non inquinaſſet argumenta fœdis puerorum amoribus, mores ſuos faſſus. Quintil. l. 10. Inſt. c. 1. in 8. p. 462. in fol. p. 158. Voi. Ann. Quint. p. 169.

QUINTILIEN.

premiere de toutes les regles : mais il ſoutient qu'on réüſſit encore mieux dans l'uſage, lorſqu'avant que d'y venir, on s'eſt inſtruit des préceptes. Les autres oppoſent qu'un homme qui n'a jamais étudié l'Art, paroît quelquefois plus éloquent que celui qui a eu ſoin de s'en inſtruire : Et il répond, que certaines choſes, (*par exemple*, le fer & le bois) paroiſſent plus fortes, lorſqu'elles ſont brutes, qu'aprés qu'on les a polies ; & néanmoins, qu'il vaut encore mieux les polir. Il en eſt de même de l'Eloquence.

Inſtit. Orat. l. 2. c. 15. & l. 12. c. 1.

Si ces réponſes ſont ſolides, il n'en eſt pas de même de ce qu'il dit, que *la fin de l'Orateur conſiſte, non dans la perſuaſion, mais dans la bonté du diſcours, & que ſans la probité il n'y a point de veritable éloquence.* Il ſe trompe dans ces deux points au jugement de Voſſius ; à l'égard du premier, il y confond l'ouvrage ou les moyens avec la fin ; pour le ſecond, Caton l'avoit avancé comme un Oracle ; mais la vertu & l'éloquence ſont deux choſes trop différentes pour prétendre qu'elles ſoient inſéparables. Loüis Vivés a pitié de Quintilien, à ce qu'il dit, dans les mouvemens qu'il ſe don-

Voſſ. de Nat. & Conſtit. Rhét. Item Inſtit. Orat. T. 1. p. 2.

Lud. Vivés T. 1. de Trad. Diſcip. p. 394.

ne pour établir ſon opinion. Cependant tout ce que dit Quintilien eſt curieux, & il n'eſt tombé dans l'erreur, que par un principe loüable. Il aimoit la vertu, & il vouloit que l'Orateur fût honnête homme. QUINTILIEN.

Au reſte ſa methode eſt par tout également claire, agréable, & aiſée, excepté en quelques endroits, entre autres ſur la maniere de connoître & d'établir l'état d'une cauſe. Il raporte ſur cela les vûës des autres ; & il ſemble le devoir faire, parcequ'on l'avoit prié d'en porter ſon jugement. Il ſait plaire dans tout ce qu'il en dit ; mais il avoüe qu'il s'y eſt trop étendu (10), & je crois qu'il a raiſon. Ce n'eſt pas tout. Il eſt trés-obſcur en général ſur cet article ; c'eſt le jugement d'un habile homme, qui s'eſt contenté de faire un Commentaire ſur le troiſiéme livre, où cette matiere eſt traitée, comme le plus difficile de tout l'Ouvrage. Cette obſcurité commence au chapitre ſixiéme, & ſi nous en croyons le Com-

Ant. Fin. Pontod. Præf. Comment. in Quint.

(10) Quæ de his erant à ſcriptoribus artium tradita, verboſiùs etiam quàm neceſſe erat expoſuimus. Quintil. l. 3. c. 11. ad calcem ; & anteà c. 6. ſed hæc quoque ne modum exceſſerint vereor.

QUINTILIEN.

mentateur, outre qu'il y a quelque choſe à changer dans la diſtribution des chapitres, on y trouve tant de difficulté, tant de confuſion, qu'on peut croire que Quintilien ſe contredit lui-même, ou que peu de gens ſont capables de l'entendre. Que dis-je? il le traite de Protée, & aſſûre qu'il vous échappe, lorſque vous vous imaginez le tenir, & qu'enfin il eſt incompréhenſible. Mais ce qui eſt encore pis, il dit en un autre endroit que *lorſque Quintilien veut réfuter le ſentiment de quelqu'un, il lui arrive de prendre à gauche* (11). Tant il eſt difficile de trouver un Auteur qui ſoit ſans tache!

Cela n'empêche pas le Commentateur de reconnoître qu'il n'y a point de Maître qui ait expliqué les préceptes avec plus d'exactitude que Quintilien, ni avec plus d'ornement. C'eſt, ſelon lui, ce qui les fait lire par les perſonnes du plus grand merite, leſquelles croyent employer utilement leurs ſoins & leurs peines à bien entrer dans ſon ſens, & devoir juger de leur

(11) Tranſverſus agi videtur, cùm aliorum ſententias ſuis locis movere contendit. Ant. Pin. Pontod. Comment. in c. 2. l. 3.

avancemeut par le progrés qu'ils font dans la connoiſſance de ſa doctrine. Il y en a même qui eſtiment que Quintilien ſeul ſuffit pour devenir Orateur, & qu'on n'a que faire de chercher d'autres préceptes, lorſqu'on le poſſéde. Le même Commentateur ajoûte que le ſtyle de cet Auteur a des charmes qui attachent & rappellent le Lecteur, que les beautez y ſont grandes & fréquentes, qu'il s'accommode à la portée des Commençans, & qu'il a de quoi ſatisfaire les plus habiles. Pour ce qui eſt des difficultez que je viens de toucher, on peut ne point s'en embaraſſer. L'état d'une cauſe, comme Quintilien le dit enſuite lui même, eſt ce qui fait le procès, ou la queſtion principale. Il appelle ainſi, non pas celle qui ſe préſente la premiere; elle peut n'être qu'un incident : mais celle qui fait le nœud de l'affaire, & à laquelle il faut s'attacher. Voilà ce que tout le monde eſt capable de concevoir.

QUINTILIEN.

Inſtit. Orat. l. 3. ad calcem.

Le quatriéme Livre ne roule que ſur l'Exorde, la Narration, les Digreſſions, la Propoſition & la Diviſion, & l'on n'y trouve ſur tout cela que les regles ordinaires. Il parle en cet endroit de la Digreſſion, parce-

QUINTILIEN.

qu'il y avoit des perſonnes qui prétendoient qu'il en falloit toûjours quelqu'une aprés l'expoſition du fait, ce qu'il réfute avec raiſon. Il reconnoît que la Narration n'eſt proprement qu'une propoſition étenduë ; de ſorte qu'on peut s'étonner qu'il n'ait pas ſuivi Ariſtote, qui range la Narration ſous la Propoſition ; mais cela ne change rien aux regles. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, eſt, qu'il reconnoiſſe combien il importe, que dans l'expoſition du fait *les mœurs ſoient bien exprimées*, & qu'il témoigne pourtant ailleurs tant de mépris pour la doctrine d'Ariſtote touchant l'expreſſion des mœurs. Il donne même à ce Philoſophe une autre vûë que celle qu'il a, quoiqu'il ſoit impoſſible de ne la pas voir, comme je l'ai remarqué en parlant d'Ariſtote, & c'eſt ſur quoi Voſſius, & Paul Beni n'héſitent pas à le condamner.

Inſtit Orat. l. 5. c. 10.

Voſſ. Inſt. Orat. T. 1. p. 309. in 4°.

Paul. Beni. T. 2. p. 153. in. 1573.

A cela prés le ſtyle & les manieres de Quintilien ont toûjours cet air noble, ce caractére d'un ſens droit, ces agrémens qui lui ſont ſi naturels. Et même au moment qu'il ſe met à travailler cette partie de ſon Ouvrage dont je parle preſentement, de nouveaux motifs, & trés-puiſſans l'avoient engagé

engagé à le perfectionner. L'Empereur Domitien lui avoit confié l'éducation des petits fils de ſa ſœur, & il ne négligea rien pour répondre à cet honneur. *On le blâme*, dit Mr. Bayle, *d'avoir loüé l'Empereur Domitien ; Et quoiqu'il ne l'ait fait qu'en paſſant & d'une maniere trés-fine, on ne lui pardonne pas cette faute qui paroît ſans doute trés-grande à quiconque a lû l'hiſtoire de cet Empereur.* M. Bayle ne pouſſe-t'il pas trop loin la ſévérité, de n'approuver pas que dans le cas dont il s'agit, un honnête homme donne quelques loüanges à un méchant Prince, comme s'il étoit impoſſible que ce Prince fût loüable par quelque endroit ? D'autre côté, eſt-ce le loüer *d'une maniere trés-fine*, que de le traiter de *Dieu*, & de lui adreſſer des vœux comme à la Divinité la plus favorable que les ſavans puiſſent invoquer ? Le droit ſens, joint à une veritable délicateſſe, & la probité exigeoient, ce me ſemble, que Quintilien ne donnât point dans cet excés de flaterie, quelque commun qu'il fût dans ce ſiécle. M. Dodwel met dans ſon jour cette faute de Quintilien & la condamne. (12).

Quintilien.

M. Bayle. Dict. Art. de Quint. où il nous renvoïe au l. 10. c. 1. ajoûtons l. 4. dans la Préf.

On peut voir Suetone ſur Domitien.

Annales Quint. p. 174. n. 46.

(12) Nequidem honeſtus | minis nomine dignũ

QUINTILIEN.

Le cinquiéme Livre eſt un des plus longs, & l'Auteur n'y parle que de la preuve, parce qu'il s'y étend fort ſur les lieux de Rhétorique. Il dit qu'il avoit appris dans les Livres d'un Maître habile, *que pour trouver ce qu'il faut dire, l'Orateur avant toutes choſes doit s'inſtruire à fond de ſa cauſe & ſe la rendre trés-familiere.* Il ſoûtient que ce principe eſt général pour toutes ſortes de preuves, pour les repliques, pour les *altercations*, pour l'arrangement & pour l'ordre, pour l'Elocution, pour tout ce qui eſt du miniſtere de l'Orateur. Il ajoûte fort au

C'étoit Domitius Afer.

Inſt. Orat. l. c. 5.

divinis laudibus extollit. *Quo neque præſentius aliud*, inquit, *neque ſtudiis magis propitium numen eſt.* Morum *ſanctiſſimum Cenſorem* appellat, cujus in neptem flagitia, dum ſtudium morum profiteretur, irridet Juvenalis. *Quis*, inquit, *caneret bella meliùs quàm qui ſic gerit*, Cùm ne bella quidem ab eo rectè geſta compertum eſſet, poſt emptam pacem, emptoſque de quibus triumphari poſſet captivos, poſt proditas machinas, fictaſque Decebali nomine deditionis litteras. Virtutum neſcio quem fulgorem in eo deprædicat quâ laus ejus Poëtica perſtringeretur, quem tamen novit à ſævitiâ, avaritiâ, infamiſſimum, Ann. Quintil. Ex Quint. l. 4. præf. & l. 10. c. 1. p. 461. in 8.

long & en termes bien clairs, que par l'uſage des lieux de Rhétorique on ne trouve rien que de commun ou de trivial, que rien n'eſt plus ſervile, & n'épuiſe plus inutilement tout ce que l'on a de force & de génie que d'entrer dans ce labyrinthe de lieux. Il eſt naturel de conclure que la methode de trouver par là les argumens eſt une trés-mauvaiſe methode. Quintilien auroit dû l'ômettre tout à fait, loin de la faire revenir encore ſur les rangs pour expliquer l'art des railleries, & de gâter ainſi, en quelque façon, mille bonnes choſes qu'il dit d'ailleurs ſur la moderation & les bienſeances qu'il y faut garder. QUINTILIEN. Ib. l. 6. c. 3. & 4. p. 282. 283. in 8.

On doit faire plus de cas d'un avis qu'il donne, *qu'il eſt auſſi important de démêler les propoſitions que nous devons avancer pour le bien d'une cauſe, que de ſavoir trouver les argumens, & qu'on a un grand avantage pour cette ſeconde partie, lorſqu'on poſſede la premiere, laquelle eſt un don de la Nature, plutôt qu'un effet de l'Art; Et cependant l'experience la perfectionne.*

Avoüons néanmoins qu'une bonne vûë porta Quintilien à s'étendre ſur les ſources des argumens :

QUINTILIEN. Il voyoit que de ſon temps on négligeoit l'uſage des preuves, pour ne donner que dans de vaines expreſſions & dans de pompeux amas de paroles. C'étoit ôter la force au diſcours, & ne lui laiſſer qu'une beauté effeminée; ce n'étoit point imiter la ſageſſe des Peintres & des Sculpteurs, leſquels, quand ils veulent repreſenter un bel homme, choiſiſſent pour modéle quelque Guerrier, ou quelque Athléte, & ne doutent nullement que la vraye beauté ne s'y rencontre avec la force.

L. 6. c. 1. Aprés la Preuve & la Réfutation, notre Auteur paſſe à la Péroraiſon & & en même temps aux paſſions, parce qu'elles dominent dans cette partie. Ses afflictions domeſtiques lui fourniſſent une occaſion naturelle d'entrer en matiere. Il venoit de perdre le ſeul fils qui lui reſtoit, aprés avoir perdu auparavant ſa femme qui n'avoit que dix-neuf ans, & ſon autre fils, qui êtoit le cadet agé de cinq ans. Ses plaintes ſur tant de malheurs ſont tendres & touchantes; mais elles ne ſont pas un modéle de patience & de fermeté. Elles ne ſont même, ſelon le P. Bouhours, ni auſſi naturelles, ni auſſi raiſonnables que celles d'Evandre ſur la

Man. de bien penſ. p. 22.

mort de ſon fils dans l'Eneïde. Que dit-il ſur cette partie du diſcours ? Il remarque expreſſément que preſque tous ceux qui avoient parlé de l'Art Oratoire, & nommément *preſque tous les Philoſophes* qui en avoient donné des regles, ne faiſoient conſiſter la Péroraiſon, que dans la Récapitulation, & il ajoûte qu'on ne peut ſe diſpenſer de reconnoître que les Paſſions y ſont neceſſaires. N'auroit-il pas dû marquer qu'Ariſtote le reconnoît, & que loin de reduire la Péroraiſon à la Récapitulation, il y joint avec les *Paſſions*, non ſeulement *l'Amplification*, mais encore *l'Eloge* & *l'Invective* ? Si le ſilence de Quintilien à cet égard eſt ſurprenant, voici un trait qui l'eſt encore davantage. Tout ce que ce grand Homme enſeigne d'ailleurs ſur les Paſſions, il nous le donne comme *une choſe qu'il tenoit de ſes Maîtres* : mais lorſqu'il nous apprend que *le grand Art de toucher les autres eſt d'être touché ſoi-même*, il nous donne cet avis comme *un myſtére, qu'il n'a lû nulle part, qu'il n'a appris de perſonne, & qui n'eſt venu à ſa connoiſſance que par ſa propre experience, dans laquelle il n'a eu d'au-* QUINTILIEN.

QUINTILIEN.

tre guide que la nature (13). Qui ne ſera ſurpris de l'entendre ainſi parler d'un précepte qui ſe trouve aſſez au long, non ſeulement dans l'Art Poëtique d'Horace, mais encore dans Ciceron, où il eſt appuyé des mêmes raiſons que Quintilien en donne, de ſorte que ce Rhéteur ſemble n'avoir fait que les copier ?

Il paroît trés-honnête homme par ſes Ouvrages, je l'ai déjà remarqué. Mr. Dodwel prouve qu'il l'étoit, & conſacre à le prouver un grand article de ſon Livre. Quintilien, dit-il, étoit d'une vie irreprochable. Il avoit tant de candeur, ajoûte-t'il, tant de modeſtie, qu'il étoit homme à reconnoître ſes erreurs, & à les retracter. *Je ne ſaurois mentir*, dit Quintilien lui-même (14), *ni diſſimuler ma penſée, quand même il s'y agiroit de ma gloire*, parce que je ne puis la préferer à l'utilité des jeu-

Ann. Quintilien. p. 165. n. 42.

(13) Sed mihi in animo eſt, quæ latent penitus, ipſâ hujus loci penetralia; quæ quidem non aliquo tradente, ſed experimento meo, ac natura ipſa duce accepi. l. Inſt. Orat. 6. c. 2. in 8. p. 276. M. P. fol. 94. verſo.

(14) Non ſuſtineo eſſe conſcius mihi diſſimulanti in eo præſertim opere, quod ad bonorum juvenum aliquam utilitatem componimus, &c.

QUINTILIEN.

nes gens pour qui j'écris. S'agit-il ailleurs de propoſer quelques nouvelles découvertes ? il les propoſe avec modeſtie. Va-t'il traiter de l'arrangement des mots, il rend juſtice à Ciceron qui avoit traité cette matiere avec ſoin. D'où vient donc que ſur les Paſſions il n'a pas fait la même choſe ? Je voudrois que Mr. Dodwel eût touché cette difficulté, & voir comment il s'y ſeroit pris pour la réſoudre. Mais il rapporte ce que dit Quintilien, & l'admire comme un effet des réflexions & de l'experience de ce Rhéteur, ſans remarquer que Ciceron & Horace l'avoient déja dit. Au défaut de ſa déciſion en voici une. Un petit Commentaire ſur Quintilien, ſans nom d'Auteur, mais qui eſt de Turnebe, décide ſans héſiter, *qu'il y a de l'impudence dans cette diſſimulation de Quintilien* (15). Je n'oſe porter un jugement ſi rigoureux. Mais que ce ſoit ou defaut de memoire dans un homme qui en avoit beaucoup, ou quelque autre

Ann. Quint. p. 176. n. 47.

In libros Quintil. 12. Commentarii valdè ſuccincti & elegantes. Pariſiis apud Th. Richardum ſub Bibliis aureis. anno. 1556.

(15) Iſta omnia libro ſecundo de Oratore reperiuntur. . . . Idem dixerat Horatius. Igitur impudenter hunc locum Fabius diſſimulavit. Comment. in Quint. fol. 86. verſo ad calcem.

QUINTILIEN.

foibleſſe, dans un Auteur qui paroît d'ailleurs ſi vertueux, je le plains ſur cet article, perſuadé qu'avec le talent qu'il avoit de bien dire, il eût pû faire quelque choſe de beau tant ſur les Paſſions que ſur les Mœurs, en ſuivant les principes d'Ariſtote. Quel ornement, ſur-tout cette derniere partie, n'auroit-elle pas fait dans ſon Ouvrage, ſi elle y eût eté traitée d'une maniere qui répondît en même tems & à l'idée que nous avons d'ailleurs de ſa vertu, & à celle que nous avons de ſa capacité? Mais au contraire il ne dit que trés peu de choſe ſur les unes & ſur les autres, & il le dit d'une maniere moins inſtructive & moins methodique, que n'eſt celle, je ne dis pas d'Ariſtote, mais même de Voſſius, qui a ſuivi ce Philoſophe.

Il n'en eſt pas de même des autres parties de Rhétorique. A peu de choſes prés, tout y eſt bon, tout y eſt excellent, les préceptes, les réflexions & la maniere dont il traite les uns & les autres. Je ne rapporterai point ſes préceptes. Ce ſont ceux des premiers Maîtres qui l'avoient precedé. C'eſt pourquoi le P. Rapin a quelque raiſon de dire que *Quintilien n'a traité de la*

Le P. Rap. Comp de Cic. & de Dom. p. 7.

QUINTILIEN.

Rhétorique que ſur le projet qu'en a donné Ariſtote. Que ſi ce Pere dit ailleurs, que ce Rhéteur *a ſuivi tout une autre route*, il s'explique, & ſa penſée eſt fondée ſur ce que Quintilien *a pris ſon Orateur dès le berceau pour le conduire par degrez juſqu'au bout de ſa carriere*, ce qu'Ariſtote n'avoit point fait. A l'égard de ſes réflexions, je n'en rapporterai qu'une. Ce n'eſt point, dit-il, *par le travail d'autrui, mais par le nôtre que nous devenons Orateurs* (16). C'eſt-à-dire, qu'il faut veiller, ſuër, pâlir ſur les livres, compoſer, ſe faire ſoi-même une methode, ſe tracer des chemins, mediter ſur les préceptes, & néanmoins ſe ſouvenir qu'il faut donner encore plus à l'eſprit, au bon ſens, & à l'uſage, qu'aux préceptes & aux regles. Pour ce qui eſt de la maniere dont Quintilien traite les choſes, c'eſt peu d'entendre les éloges qu'on lui donne, il faut le lire. Et cependant rien n'eſt ſi magnifique que ces éloges.

Préf. de ſes Réf. ſur l'Eloq. p. 8.

Le Critique Anonyme ne fait point difficulté de dire, qu'à la verité après l'Orateur Romain, il ſembloit

Biblioth. hiſt. Polit. Philol. Cur. p. 36. L'Auteur de ce J. eſt Bœclerus.

(16) Nemo ſperet alieno labore ſe fore diſertum. Quintil.

QUINTILIEN.

qu'il n'y avoit plus rien à faire ſur la Rhétorique, & néanmoins que Quintilien n'a pas laiſſé de ſe faire admirer par ſon éloquence, par ſa profondeur, par les détails plus grands où il entre, enfin parce qu'il a plus de douceur & plus de charmes que Ciceron. L'Anonyme n'eſt pas ſeul de ſon ſentiment, puiſque le P. Maſéne trouve Quintilien ſi grand & ſi riche, qu'il paroît, dit-il, en quelque choſe, pouvoir s'égaler à Ciceron & en d'autres le ſurpaſſer. Laurent Valle ſe contente de faire aller de pair ces deux grands Maîtres. Loüis Vivés approuve ſon ſentiment, & il ſe fonde ſur la beauté & la juſteſſe de la diction de Quintilien. Laurent Valle ajoûte qu'il faut bien ſavoir cet Auteur pour entendre Ciceron, & même pour devenir Orateur. D'autres diſent qu'on ne peut du moins ſans cela, juger du ſtyle ou de l'éloquence de perſonne. Selon quelques-uns il ſeroit à ſouhaitter que tous ceux qui font des livres, ne les compoſaſſent qu'après avoir lû cet Auteur avec beaucoup d'attention, & M. Bayle eſt fâché, à ce qu'il dit, de n'avoir ſçû que trop tard l'importance de cette conduite.

Maſen. Palæſtra ſtyl. Rom. p. 4.

Laur. Valla l. 1. Antidot. in Pog. & Voſſ. de Nat. Rhet. p. 87.

Lud. Vives de tradend. Diſcip. p. 482.

Ubi ſuprà.

Morhof. l. 6. c. 1. n. 9.

M Bayl. dans ſon Dict. art. de Quint.

QUINTILIEN.

Nous avons vû, en parlant d'Ariſtote, l'eſtime que Voſſius faiſoit de Quintilien. Quelque choſe qu'il y trouve à redire, il reconnoît que c'eſt un Auteur d'un grand poids & d'une grande conſideration, ami du bon ſens, d'un excellent goût, & d'une érudition fort étenduë. Mais il ne convient pas de ce que dit un Critique, que Quintilien eſt préferable à tous les Maîtres, parce qu'on y trouve tout ce qu'il y a de beau dans l'éloquence Romaine. On peut convenir, ſans crainte de ſe tromper, qu'il eſt grand amateur de la pureté du ſtyle, & fort zélé pour y rapeller les hommes de ſon temps, qui s'en écartoient. Le P. Soare trouve l'Ouvrage de notre Auteur écrit avec ſoin & jugement, mais ſi long & ſi obcur, qu'il faut avoir, ſelon lui, un grand ſens & un eſprit mûr pour le comprendre ; ce qui lui fait croire qu'il eſt trop fort pour ceux qui commencent.

Voſſ. de Nat. Rhet. p. 88.

Gaſp. Barthius. Adverſ. l. XXXI. c. 5.

Rodoph. Goelen. Præf. Probl. grammatic. l. 5.

Rhet. de Soar. epiſt. ad lect.

Il y a d'autres Critiques au contraire qui le trouvent trés-clair & trés-poli, ſans affectation, d'une beauté mâle & naturelle, & ils ſont fâchez qu'une Rhétorique ſi utile ne ſoit point dans les mains, ou pour mieux dire, dans l'eſprit de tous les jeunes gens.

Janus Gebhard. Crepund. l. 1. c. 5.

QUINTILIEN.

Quoi que tous ces jugemens paroiſſent ſe contredire, on peut aiſément les concilier. Il y a des endroits où Quintilien eſt trés-clair, il y en a où il eſt obſcur, & il y en a auſſi où il eſt trop long. Pour ce qui eſt de cette beauté mâle & naturelle qu'on lui donne, c'eſt un caractére qui y regne par tout. C'eſt à quoi revient le jugement du Pere Cauſſin, quand il dit entre autres choſes, qu'on ne voit rien qui reſſente le jeune homme dans le ſtyle de Quintilien, qu'il n'y a rien de bas, qu'il garde par tout une juſte moderation dans ſon Ouvrage, que la gravité ne nuit point aux ornemens; comme les ornemens n'y nuiſent pas non plus à la gravité.

Eloq. Sac. & Prof. p. 172.

A ce jugement du Pere Cauſſin joignons celui de l'Abbé de Pure, qui dans la préface de ſa Traduction de Quintilien, pour s'excuſer d'avoir entrepris une choſe ſi difficile, dit qu'il s'eſt laiſſé ſurprendre aux beautez de ſon Original; que les épines mêmes lui ont paru y être chargées de fleurs; que dans les difficultez les plus ſombres il y a apperçu un jour aimable & de précieux brillans, où la ſechereſſe & la ſévérité des maximes n'a rien

P. 1. 2.

ôté de l'élegance & des agrémens ; & où les richeſſes & les graces de l'Art n'ont rien perdu de leur juſteſſe parmi la ſterilité des préceptes, & la varieté de l'abondance. Je rapporte ces paroles de l'Abbé de Pure ſans me rendre reſponſable de l'obſcurité qu'on y peut trouver. QUINTILIEN.

A l'égard de l'utilité que la jeuneſſe peut tirer de notre Auteur, Muret nous apprend que de ſon temps, c'eſt-à-dire lorſqu'il êtoit jeune, on expliquoit dans les claſſes les Inſtitutions Oratoires de Quintilien, & qu'un homme ne paſſoit point pour un bon Maître, s'il ne le faiſoit lire avec application à ſes Ecoliers. Mais il avoüe que les choſes n'êtoient plus ſur ce pied là dans le tems qu'il écrivoit, » parce qu'au lieu de *ces vieux arbres*, » dit-il, qui êtoient venerables par leur » ancienneté, on a vû naître de *mé-* » *chants Rameaux* auprès deſquels on » s'amuſe. [C'eſt ainſi qu'il traite Ramus & quelques autres Auteurs] » Les jeunes gens, continuë-t'il, s'arrê- » tent à quelques méchans abregez de » Rhétorique, où il n'y a ni Art ni » raiſon, & abandonnent les ſources » fécondes des prémiers Maîtres. De-

QUINTILIEN.

» puis ce temps-là tout eſt perdu, » comme nous l'avons pû voir, & il » n'y a d'autre moyen de rétablir les » choſes, que de rapeller l'ancienne » pratique. Tel eſt le ſentiment de Muret. Cependant Quintilien lui-même prononce, que ſur l'Invention & ſur la diſpoſition, il ne faut point tant de préceptes aux enfans. *Ils n'ont beſoin*, dit-il, *que d'un petit nombre des plus utiles & des plus aiſez; Le tout eſt de les choiſir.* Sur ce principe comment concevoir qu'une Rhétorique en douze Livres n'eſt point trop longue pour eux? Il faut donc leur mettre entre les mains des Rhétoriques abregées, & néanmoins leur faire voir les plus beaux endroits de Quintilien: à moins qu'on ne diſe avec Camerarius, que ces grands détails où entre notre Auteur, peuvent exercer & le diſcernement des Maîtres & l'induſtrie des écoliers; ce qui pourtant n'empêche pas que ce Commentateur n'y trouve quelques excês, comme on peut voir par ſes paroles (17).

(17) De præceptis quid attinet dicere, quæ ſunt ſummæ bonitatis, niſi fortaſſe nimium alicubi ſubtilia & tenuia, quod ſæculi fuerit, neque tamen nocuerit, ſive

QUINTILIEN.

Mais parmi les témoignages que différens Auteurs ont rendus à Quintilien, celui de Pierre Galland eſt en même temps un des plus longs & des plus glorieux, quoiqu'il ne ſoit pas des mieux entendus, & que l'Auteur n'y paroiſſe pas aſſez d'accord avec lui-même. En premier lieu il fait plus de cas des Auteurs Latins que des Auteurs Grecs qui ont écrit de la Rhétorique. Les Grecs lui paroiſſent entrer trop dans le détail, & n'écrire que que pour faire parade de leur eſprit; au lieu que, ſelon lui, dans les Livres de Quintilien & de Ciceron, il n'y a rien de ſuperflu, rien d'embarraſſé, rien qui ne convienne à l'Art dont ils traitent, & qui ne ſoit de leur ſujet. Je ne conçois point la juſteſſe de la cenſure qu'il fait des Grecs, ni comment on pouroit prouver que les principaux d'entre eux n'ont écrit que pour faire parade de leur eſprit. C'eſt de quoi on ne peut accuſer ni Ariſtote ni Longin; ni Hermogéne, ni enfin Démétrius ou Denys d'Halycarnaſſe. A dire

Petrus Gallandus dans ſon Ep. Dedic. ſur Quintil. p. 1.

verſatis in litteris, ſive primum has diſcentibus, cum iſta exquiſitio illorum judicium, horum ſtudium exercere poſſe videatur. Camer. in Quint.

QUINTILIEN.

vrai, dans un ou deux de ces Auteurs il y a quelque détail qui peut paſſer pour ſuperflu, ou quelque choſe d'embaraſſé : mais ne peut-on montrer qu'il y a auſſi quelque choſe de ſemblable dans Ciceron & dans Quintilien ; & le montrer même par leurs propres principes ? Je crois l'avoir aſſez fait ſentir dans ce que j'ai dit de l'un & de l'autre.

En ſecond lieu, le Critique dont je parle, nous dit que ſi l'élevation de Ciceron & ſa dignité d'homme Conſulaire l'ont empêché de deſcendre dans le détail des préceptes qu'on donne communément, il n'y a rien à déſirer dans Quintilien, ni pour les mœurs ni pour les autres qualitez utiles aux Maîtres & aux diſciples. Suppoſons que dans ces *détails* où il reconnoît que Quintilien eſt entré, il n'y ait rien de trop ; n'y a-t-il rien à déſirer touchant *les mœurs*, je ne dis pas des *Maîtres* & *des diſciples*, mais *de l'Orateur dans ſes diſcours*, ſur leſquelles nous avons vû qu'il s'écarte ſi fort de la juſtice & de la raiſon, en s'écartant de la doctrine d'Ariſtote ?

Pierre Galland continuë & donne à Quintilien des éloges qu'on ne peut

QUINTILIEN.

lui conteſter, ſi l'on excepte ce qu'il dit, *que cet Auteur n'a rien ômis, & qu'il n'y a rien de trop diffus dans ſa doctrine.* Il faut l'entendre. Quintilien » eſt ſelon lui un fond riche de préceptes, une vive ſource où l'on trouve « tout. Et il ne faut point pardonner « à certains Maîtres, vrais ſinges, c'eſt « à-dire, mauvais imitateurs de Ciceron, qui trouvent Quintilien trop « diffus & ſans ordre dans ſa doctrine. S'ils l'examinoient ſérieuſement, ils y découvriroient autant « d'Art que d'éloquence, & verroient « que ſon ouvrage eſt un trés-bel édifice, trés-bien commencé & trés- « bien conduit. De ſorte qu'ils changeroient de ſentiment, & ils avoüeroient qu'on ne peut même rien concevoir de plus parfait. Car parmi « ceux qui ont écrit de cet Art, les « uns en ont négligé les fondemens, « les autres en ont exprés embaraſſé « les préceptes, les autres en ont parlé d'une maniere ſi ſéche, qu'ils font « perdre l'envie de devenir Orateur, « loin de la faire naître ou de la fortifier. D'autres enfin ſans rien dire « des mœurs, des vertus & des devoirs de l'Orateur, ſe ſont arrêtez «

QUINTILIEN.

» à la bagatelle, & à ce qui ne regarde
» que la Langue. Au lieu que Quin-
» tilien commence à former l'Orateur
» dès ſa jeuneſſe, & l'inſtruit ſur tout
» ce qui précede l'Art, ſur toutes les
» parties qui lui ſont neceſſaires,
» ſur toutes les perfections qu'il doit
» avoir, & même ſur ce qu'il doit fai-
» re lorſqu'il ne fait plus la profeſ-
» ſion d'Orateur. Il traite plus au long
» ce que Ciceron avoit trop abregé; il
» éclaircit ce qui pouvoit être obſcur;
» enfin il répand par tout, à pleines
» mains, ce qui peut rendre ſes pré-
» ceptes, ou aimables, ou merveil-
» leux aux jeunes gens. Et qu'on ne di-
» ſe point qu'il n'a pas cette harmo-
» nie de diſcours qui ſe fait ſentir dans
» Ciceron; puiſque pour avoir des
» nombres differens, il ne laiſſe pas
» d'être & éloquent & nombreux,
» comme tant d'autres bons Auteurs
» qui ne reſſemblent point à Ciceron.
» Enfin le Critique eſt perſuadé qu'il
» faut en Rhétorique joindre enſem-
» ble ces deux grands Maîtres, com-
» me on joint en Medecine Galien &
» Hippocrate; & il ſoutient toujours
» que ceux qui trouvent Quintilien
» trop diffus ou peu méthodique, ne

» ſavent pas aſſez Ciceron, & qu'ils » manquent de retenuë. QUINTILIEN.

Mais en demeurant d'accord de tout le merite de cet Auteur, je ne ſai comment on peut ainſi ſoutenir, qu'il n'eſt point trop long, lorſqu'il avoüe lui-même qu'il s'eſt trop étendu en quelques endroits, & lorſque par ſes propres principes on peut montrer comme j'ai fait, qu'il eſt encore trop diffus en d'autres. La retenuë nous oblige-t-elle à nous aveugler? Je ne ſai pas non plus comment on peut dire que quiconque le trouve trop diffus, ne ſait pas aſſez Ciceron ; comme ſi un homme qui ſait Ciceron, ne devoit pas trouver trop diffus un traité quatre fois plus long que la Rhétorique de cet Orateur ! C'eſt ainſi que je n'entends pas bien le jugement de Laurent-Valle. Perſonne, dit-il, ne peut bien entendre Quintilien, s'il ne poſſéde Ciceron ; ni bien ſuivre les préceptes de Ciceron, s'il ne ſuit ceux de Quintilien ; & depuis ce Rhéteur perſonne n'a été, ni ne ſauroit être éloquent, s'il ne s'eſt formé, ou ne ſe forme abſolument ſur ſes préceptes. Pour moi, j'avoüe qu'on ne peut nier que les ouvrages de Quintilien ne

L. 1. Antidot. in Poggium.

QUINTILIEN.

ſoient excellens : mais comment peut-on parler ainſi que fait Laurent-Valle, s'il y a eu des Orateurs avant que ce Rhéteur eût écrit, & ſi les ouvrages ſur leſquels ils s'étoient formez, ne ſont point peris depuis ? Ce qu'il a fait empêche-t-il qu'on ne retire de ces livres les avantages qu'on en tiroit ?

Contentons-nous de dire que ce grand Maître nous fournit de grandes lumieres, ce qui eſt particulierement vrai lorſqu'il s'agit de l'Elocution. Elle dépend plus de l'Art ſelon lui, que les autres parties de la Rhétorique, elle eſt plus importante, & en même temps plus difficile. Il nous avertit cependant que les préceptes & tous nos ſoins doivent aboutir à une expreſſion naturelle, que la peine qu'on s'y donne ne doit pas être infinie, &, s'il falloit qu'elle le fût, qu'il vaudroit mieux renoncer à l'Eloquence, que de ſe rendre malheureux. Une choſe la peut abreger. C'eſt d'apprendre la Langue, de lire beaucoup & de bien lire, enfin de compoſer d'abord avec ſoin. On parvient par ce moyen à n'uſer que de termes propres, à être clair, élégant, orné, harmonieux.

Quint. Inſtit. Orat. 8. in Proœm.

lb. c. 2.

Les termes propres, leur arrange-

QUINTILIEN.

ment naturel, la juſteſſe de la conſtruction, la juſte longueur des phraſes produiſent la netteté du ſtyle & la clarté. A l'égard de l'ornement, il eſt impoſſible d'exprimer l'excellence de ce qu'en dit Quintilien, ſoit qu'il en faſſe ſentir les avantages & ſur-tout la force, qui rend le diſcours ſemblable aux armes des bons ſoldats, leſquelles ſont auſſi belles que bonnes; ſoit qu'il en découvre la nature qui rend le beau inſéparable de l'utile; ſoit qu'il en montre le danger, qui fait craindre avec raiſon, qu'au lieu d'une beauté mâle & virile, on ne coure après une beauté frivole & effeminée; ou que ſous prétexte de condamner celle-ci, on ne condamne celle-là. Il n'oublie rien ni ſur les divers uſages des ornemens, ſelon qu'il s'agit ou d'un Panégyrique, ou d'un autre genre de cauſe; ni ſur le choix des mots, ſelon qu'ils ſont plus honnêtes, plus nobles, plus ſonores, plus uſitez, plus propres, plus expreſſifs. C'eſt là qu'il parle des images, des peintures vives, des Deſcriptions, & il donne pour y réüſſir une belle méthode. *Jettons les yeux ſur la Nature*, dit-il, (18) *ſuivons la.*

(18) Hujus ſummæ, judicio quidem meo

QUINTILIEN. *Toute l'Eloquence roule ſur les actions des hommes. Chacun ſe conſulte ſoi-même ſur ce qu'il entend, & s'il y reconnoît ce qu'il ſent, il s'y livre.* A l'égard de ce qu'il dit, que *l'affectation conſiſte toute dans l'Elocution*, le Pere Bouhours le refute & avec raiſon ; au lieu qu'il le ſuit dans ce qu'il dit de la fauſſe Eloquence.

L. 8. c. 3.

Ubi ſup. p. 231.

Ib. p. 392. &c.

Quintilien rapelle auſſi à cet article *l'Amplification*, dont il diſtingue quatre eſpeces. La premiere conſiſte à montrer la grandeur d'une choſe par les divers dégrez de bonté ou de malice qu'on y découvre ; La ſeconde, à faire concevoir cette grandeur par comparaiſon d'une choſe à une autre ; La troiſiéme à en faire juger par quelque ſigne qui l'accompagne ; & la quatriéme à ramaſſer les principales circonſtances. Mais il faut obſerver qu'outre que l'Amplification appartient plûtôt à l'Invention qu'à l'Elocution, cet Auteur ne parle pas d'un genre d'Amplification, où la force

virtutis facillima eſt via : naturam intueri. Hanc ſequamur. Omnis eloquentia circa opera vitæ eſt. Ad ſe refert quiſque quæ audit, & id facillimè accipiunt animi quod agnoſcunt. Quintil.

de l'Orateur paroît encore davantage, & qui conſiſte à faire plus ſur un ſujet, qu'on ne peut vous en demander. C'eſt-à-dire, à y développer leschoſes, ou qui ſont hors de la queſtion, mais qui y ſervent; ou qui en font partie, mais que vous touchez une ſeconde fois avec plus de force qu'auparavant. Quintilien ſemble avoir déſigné cette derniere maniere d'amplifier, mais c'eſt ſans l'expliquer. A quoi j'ajoûte qu'il auroit dû, comme Ariſtote, compter l'Amplification parmi les parties de la Peroraiſon, au lieu qu'il n'y reconnoît que les Paſſions & la Récapitulation.

Quintilien.

l. 8. c. 8. ad calcem.

Mais d'ailleurs on lui a l'obligation de ce que, ſans être trop long, il a ſuffiſamment traité des penſées ſpirituelles & des ſentences, dont l'uſage moderé & bien entendu ne peut être qu'utile à la cauſe, & auſſi agréable au Juge que glorieux à l'Orateur. Un des endroits où Quintilien eſt le plus diffus, c'eſt ſur les figures. Il en diſtingue juſqu'à *cent*. Il parle de toutes en particulier, & employe plus de trente-ſix pages à expliquer une matiere, que Ciceron a traitée deux fois, & qu'il a toute renfermée chaque fois en une page. Cependant il remarque

QUINTILIEN. lui-même que le nombre des figures n'eſt pas ſi grand qu'on s'imagine, que la multitude des noms inventez pour les déſigner ne prouve pas qu'il y en ait tant, & qu'on prend bien des choſes pour des figures, qui n'en ſont pas. Ne pourroit-on pas ajoûter qu'à quelque nombre qu'on les fixe, il ſuffit encore d'en connoître les principales, de peur qu'on ne donne dans le défaut de ceux, leſquels, comme il dit, aſſujétiſſent leurs penſées aux figures, au lieu d'aſſervir les figures à leurs penſées ?

L. 9. c. 1. 38.

Creſſolius. l. 3. p. 464. N'oublions pas, à ce propos, la réponſe d'un Orateur, vantée par Quintilien même, & après lui, par le P. Creſſol. On lui demandoit ce que c'étoit *qu'une figure* *, & en même temps, ce que c'étoit *qu'une penſée* *. *De bonne foi*, dit-il, *Je n'en ſai rien. Tout ce que je puis vous dire*, ajoûta-t-il, *eſt que ſi ce ſont de bonnes choſes, vous trouverez, dans mes diſcours, des exemples de l'une & de l'autre.* Il y a dans cette réponſe du vrai & du grand. Celui qui la fit avoit un genie ſuperieur ; il avoit de grands talens. Il les mettoit tous en uſage, lorſqu'il compoſoit ; il ſongeoit à dire ce que le temps, le lieu & la cauſe pouvoient

* σχῆμα.
* νόημα.

pouvoient exiger de lui, & content d'avoir réüſſi, il ne s'embaraſſoit aucunement des termes de l'Art. Il avoit raiſon & on peut faire comme lui, pourvû qu'on ne donne pas trop d'étenduë à ſa penſée; car s'il étendoit ſon indifférence à d'autres choſes qu'aux figures, il faudroit, pour avoir droit de l'imiter, avoir autant de genie qu'il en avoit. Quintilien.

Sur l'arrangement des paroles, & par conſéquent ſur les nombres du diſcours, Quintilien fait profeſſion de ſuivre Ciceron; & lorſqu'il eſt d'un autre avis, outre qu'il parle de ce grand homme avec reſpect, il ne prétend ôter à perſonne la liberté de ſuivre qui on voudra. En quoi M. Dodwel loüe beaucoup la modeſtie de Quintilien. Mais M. Charpentier trouve ce Rhéteur d'une très-grande incertitude dans tout ce qu'il dit de l'Oraiſon, juſqu'à croire que *Quintilien fait entendre qu'on peut fort bien réüſſir ſans rien faire de tout ce qu'il enſeigne.* C'eſt pouſſer la choſe un peu loin. On ne riſque rien de s'en tenir aux termes de notre Auteur, tels que Mr Charpentier lui-même les a remarquez. Il nous montre ce qu'il y a de

Ann. Quint. P. 168. n. 45.

Trait. de l'Excell. de la Langue Franc. T. 1. p. 507.

QUINTILIEN.

meilleur dans l'arrangement des paroles, non pour exclure abſolument ce qu'il y a de moins parfait, car il faut varier; mais pour nous porter à employer plus ſouvent l'un que l'autre. Une choſe dont je conviens, c'eſt qu'il y a beaucoup d'obſcurité dans Quintilien ſur cet article.

Au reſte j'ai déja obſervé que les préceptes qu'on donne touchant les nombres pour le Grec ou pour le Latin, ne conviennent point tout à fait à notre Langue; parce que ſon harmonie ne dépend pas toûjours des mêmes principes. Mais de quoi l'on peut profiter dans toutes les Langues, c'eſt la lecture des bons Auteurs. C'eſt pour nous y aider que Quintilien donne ſon jugement ſur un très-grand nombre d'Orateurs, de Poëtes, d'Hiſtoriens & de Philoſophes. C'eſt là qu'il fait un parallele de Démoſthéne & de Ciceron. Il les trouve égaux en ce qui regarde l'invention, l'arrangement des matieres, la force du raiſonnement. Si vous demandez quelle peut être la cauſe de cette égalité, un Auteur vous dira pour raiſon, que, ſur tout cela, la Nature eſt une dans tous les hommes. Eſt-il bien ſeur de ſon principe?

L. 10. c. 1.

Aut. de la Préf. ſur les Oeuvr. poſth. de M. de Maucroix, p. 15.

il donne lieu d'en douter. Car Quintilien trouve d'ailleurs les deux Orateurs differens, non ſeulement dans leurs ſtyles, mais auſſi dans l'Art d'employer deux paſſions puiſſantes, la raillerie & la commiſeration. Que dit ſur cela l'Auteur, qui vient d'alléguer que *la Nature eſt une*? Il allégue ici, *que les genies ſont differens*, & il ſe contredit. Car cette difference de genie eſt une preuve que la Nature n'eſt point une, mais qu'elle varie. Elle varie en effet, parce qu'elle eſt féconde; Et elle eſt féconde non ſeulement en ce qui regarde le ſtyle & les paſſions, mais auſſi en ce qui regarde l'invention, l'arrangement des matieres, & la force du raiſonnement. Un ſeul exemple ſuffit pour mettre cette verité dans ſon jour. Eſchine & Démoſthéne dans leur fameuſe conteſtation traitant les mêmes faits, chacun les range à ſa maniere, ſur-tout Démoſthéne (19), lequel, malgré ſon

Quintilien.

(19) Quam prudenter diſtribuit Demoſthenes περὶ στεφάνου, in longa & multiplici cauſa, omnes partes, ſuo quodam uſus conſilio; cùm iiſdem de rebus accuſator Æſchines longè alium ordinem inſtituiſſet! Philip. Melancht. Element. Rhet. l. 1. c. 25. p. 288.

QUINTILIEN.

Adverſaire, ſe fait un ordre très-different.

Quoi qu'il en ſoit, il y a des Ecrivains célébres qui font cas des jugemens de Quintilien ſur les Auteurs, & qui regardent ſon dixiéme Livre, comme un bon Livre de Critique. Ceux qui en jugent ainſi, ne ſont pas du goût de Barthius *, qui n'eſtime que mediocrement ces déciſions de Quintilien. Quand même tout le monde les eſtimeroit, il y a toujours quelque choſe de fâcheux, c'eſt que, comme je l'ai remarqué * ailleurs, on l'accuſe d'avoir pris ces jugemens de Denys d'Halicarnaſſe & de l'avoir diſſimulé, objection dont M. Dodwel ne dit rien dans le Chapitre où il parle & de la *candeur & de la modeſtie de notre Auteur.* L'idée déſavantageuſe que cette diſſimulation fait concevoir de ce grand Maître, n'eſt pas détruite par l'éloge qu'on lui donne *, *Que le jugement qu'il porte ſur les qualitez des Auteurs, eſt plein de ſincerité & de candeur, & qu'il en a fort bien marqué les vertus & les talens.* Pour remplir les devoirs de la candeur, il devoit dire les ſources où il avoit puiſé ſes lumieres; mais c'eſt ſur quoi on trouve qu'il n'eſt pas exact,

* Barth. Adverſar. l. 48. c. 19. p. 1275. vid. Not. in Quintil., 661.

* T. 1. p. 110 & 121.

* And. Schott. T. 2. Bibl. Hiſp. p. 203. & M. Baillet T. 2. prem. part. c. 54.

quelque honnête homme qu'il ſoit d'ailleurs. QUINTILIEN.

Il eſt plus exact à donner de bons avis ſur la maniere de s'y prendre, quand il s'agit de compoſer un diſcours ; à marquer comment il faut ſe propoſer un bon modéle, & tâcher de l'égaler ou de le ſurpaſſer ; à dire le temps & la peine qu'on y doit mettre, comment il faut polir ou perfectionner ce qu'on a fait, comment on acquiert la facilité de parler ſur le champ, comment on garde les bienſéances. Il s'étend plus que Ciceron ſur cette importante matiere, & rien n'eſt plus beau ni plus utile que tout ce qu'il en dit. M. de Maucroix a traduit ce qui regarde la maniere de compoſer. On peut voir ſa Traduction parmi ſes Oeuvres poſthumes, qui ont pour titre *Traductions diverſes.* L. Inſt. Orat. 10. c. 2. & 3.

Elles ſe vendent chez Eſtienne.

Mais à quoi ſervent tous les préceptes de Quintilien ſur la Memoire, ſinon à rendre cette partie plus difficile ? Et à moins que de prononcer quelque diſcours devant des gens capables de juger de la Déclamation, à moins que d'entendre des perſonnes qui déclament bien, comment pratiquer ce qu'il dit touchant l'Action de

QUINTILIEN.

l'Orateur ? comment s'y exercer ? A dire vrai ces deux chapitres ne ſont guéres bons à lire, que parce que c'eſt Quintilien qui les a faits. Il n'y a rien d'utile dans le premier, & peu de choſes dans le ſecond.

Melch. Jun. Meth. Eloq. Comp. c. 5.

Junius qui a marqué les Livres de Quintilien qu'il eſtime le plus à cauſe de leur utilité, ne dit rien du douziéme, & l'Auteur dit que c'eſt celui qui lui a le plus couté, parceque juſques là il avoit toujours eu des guides, & qu'il ceſſe ici d'en avoir. Il y parle non ſeulement de la perfection du ſtyle; Ciceron en avoit parlé; mais des devoirs de l'Orateur dans ſa profeſſion, & de ſes mœurs dans la conduite de la vie. Il veut que l'Orateur ſoit parfaitement inſtruit de la Morale, d'autant plus que l'Eloquence roule preſque toute ſur les actions de la vie. Mais il avertit expreſſément (20), qu'il ne veut pas pour cela que l'Orateur ſoit Philoſophe de profeſſion. Sa raiſon eſt qu'il n'y a rien de plus contraire à l'E-

Quint. inſt. Orat. l. 12. c. 2.

(20) Hæc exhortatio mea non eò pertinet ut eſſe Oratorem Philoſophum velim, quando non alia vitæ ſecta longiùs à civilibus officiis atque ab omni munere Oratoris receſſit. Quintil. ibid.

loquence. Et, ſi l'Eloquence ſe formoit autrefois dans les Ecoles des Philoſophes, c'eſt que, ſelon Quintilien (21), & à ſon avis ſelon Ciceron auſſi, on donnoit dans ces Ecoles, avec une Morale d'uſage & non pas de ſpeculation, les préceptes de la Rhétorique. QUINTILIEN.

C'eſt ici que Quintilien décide que l'Orateur ne doit point ſe hazarder trop tôt à plaider, ni différer trop long temps. Il doit ſelon lui commencer par quelque cauſe favorable, & n'en prendre jamais de mauvaiſe. Il doit plaider en homme ſage, & non pas en homme vain. Il doit ſonger à la gloire qui dure, & non à celle qui paſſe & s'évanoüit avec le bruit des applaudiſſemens. Il faut ſonger par conſéquent à dire non pas ce qui brille, mais ce qui eſt important à la cauſe, & ne point plaider par interêt, quoi qu'on ne doive pas refuſer de ſes cliens des témoignages de reconnoiſſance, puiſqu'il n'y en a point de plus juſte. Mais il ne faut point de convention entre la partie & l'Avocat, parce

(21) Teſtatur Cicero dicendi facultatem ex intimis ſapientiæ fontibus fluere, ideòque aliquando præceptores eoſdem fuiſſe morum atque dicendi, Idem. Ibid.

QUINTILIEN.

que ne défendant que d'honnêtes gens, il ne doit point craindre d'ingratitude. En tout cas, il vaut mieux s'expoſer à n'être point recompenſé, que de mettre à prix un ſecours qui ne ſe peut payer.

Telles doivent être les mœurs de l'Orateur ; quelle ſera ſon éloquence ? Car il y en a bien des eſpéces. Celle des Aſiatiques, celle des Attiques, celle des Rhodiens. Il y a de même un ſtyle ſublime, un ſtyle ſimple, & un ſtyle qui tient le milieu : ou bien par une autre diviſion, il y a un ſtyle magnifique, un ſtyle dépoüillé d'ornemens, lequel n'eſt fait que pour inſtruire, & un ſtyle rempli d'eſprit, qui viſe principalement à plaire.

Le goût des Attiques eſt le meilleur, & il renferme tous les ſtyles. L'Orateur les cultive tous pour s'en ſervir dans l'occaſion. Et comme il ne peut pas toute ſa vie avoir la même force, il ſonge enfin à la retraite & n'attend pas pour cela l'extrémité : mais lorſqu'il s'eſt retiré, pour ne pas s'abandonner à l'oiſiveté, il écrit l'Hiſtoire, il donne ſes avis aux parties, il forme de jeunes Avocats, comme Ciceron en forma pluſieurs.

Celius, Hirtius, Panſa, Dolabella.

QUINTILIEN.

On voit le jugement que nous devons faire de Quintilien. C'eſt d'abord un fond inépuiſable de bon ſens, ajoûtons même de probité & de droiture, ſur-tout parcequ'il ne veut point qu'on ſe charge de mauvaiſes cauſes, ni qu'on en défende aucune par de mauvais artifices. Mais exceptons de cet éloge & ces défauts de candeur que j'ai remarquez, & les loüanges ſerviles dont il a comblé Domitien, peut-être par neceſſité, mais toûjours, contre ſa conſcience, comme l'a obſervé M. Dodwel, qui convient qu'on ne peut guéres le défendre ſur cet article. Aprés cela on trouve en le liſant, que la beauté de ſes expreſſions y ſemble par tout diſputer le prix à la beauté des penſées, que le nombre de ſes grandes & ſolides réfléxions égale preſque celui de ſes termes, & que la nobleſſe de ſes ſentimens ne céde en rien à l'étenduë de ſes connoiſſances. Il parle de tant de choſes differentes, il les fait venir ſi à propos, ſoit pour égayer, ſoit pour orner, ſoit pour aggrandir ſa matiere, que vous diriez que toute la Nature n'eſt faite que pour lui, & qu'elle lui obéït. Ses premiers Livres donnent d'admirables

Annal. Quintil. pag. 171. n. 45.

Ibid. p. 174. n. 46.

QUINTILIEN.

inſtructions pour l'éducation de la jeuneſſe ; le corps de ſon Ouvrage fournit de grandes lumieres pour les études les plus avancées ; ſes derniers livres ſont un riche repertoire de magnifiques harangues ſur l'éloquence du Palais. Si dans ſes préceptes il y a quelque choſe d'inutile pour une Rhétorique, il n'y a rien d'inutile pour les amateurs de l'éloquence, ils peuvent faire uſage de tout, & mettre tout à profit. Quand même les choſes qu'il dit en certains endroits ne leur ſervitoient de rien, ſoit à cauſe qu'elles ne ſont pas exactement vrayes, ſoit pour quelque autre raiſon, la maniere de les dire leur ſera toûjours trés-utile. On y reſpire par tout avec un air de nobleſſe, l'amour de la vertu & du vrai merite, un reſpect ſincére pour les grands hommes, l'application au travail, le goût de l'éloquence ſolide, & un juſte diſcernement de la fauſſe.

Je n'ai rien dit d'un ſentiment particulier de cet Auteur, & je ne puis le paſſer ſous ſilence. Il croit qu'il ne doit point y avoir de différence de ſtyle entre un ouvrage fait ſeulement pour être lû, & un autre fait pour être prononcé. Il s'écarte en cela de l'opi-

nion, ſinon de tous, du moins de la plûpart des plus grands Maîtres. Sa raiſon eſt aſſez ſpécieuſe, c'eſt que Ciceron & Démoſthéne, ſelon lui, n'ont pas mis de différence entre ce qu'ils ont prononcé & ce qu'ils ont écrit. Car, ou ce qu'ils ont dit valoit mieux, & ils ont dû le laiſſer à la poſterité : ou ce qu'ils ont écrit eſt meilleur, & ils auroient dû le prononcer. Cet argument néanmoins ne me paroît pas concluant. Suppoſons qu'en effet ces deux Orateurs nous ayent laiſſé leurs harangues, telles qu'ils les ont prononcées ; ils n'y ont rien changé, parceque ſuivant leur premiere deſtination, c'eſt ainſi qu'elles ont dû être. Suppoſons maintenant qu'ils les ayent retouchées pour les donner au Public ; ce qu'ils ont prononcé valoit mieux pour être prononcé ; & ce qu'ils ont laiſſé, valoit mieux pour être lû. QUINTILIEN.

Une nouvelle Edition de Quinrilien m'oblige à lui donner un nouvel article ; c'eſt le ſuivant, qu'il faut regarder comme une ſuite des jugemens qu'on a portez de cet Auteur.

QUINTILIEN de M. Rollin.

M. F. QUINTILIANI INSTITUTIONUM ORATORIARUM LIBRI DUODECIM

AD USUM SCHOLARUM ACCOMMODATI, &c.

C'eſt-à-dire, *Douze Livres des Inſtitutions de l'Orateur de Quintilien, à l'uſage des Ecoles, avec des Notes, &c. Par M. Rollin, ancien Recteur de l'Univerſité, membre de l'Academie Royale des Medailles & des Inſcriptions, & Profeſſeur d'Eloquence au College Royal*

TOus les Journaux ont parlé avantageuſement de cette Edition de Quintilien.

Du Lundi 21. Janvier 1715.

Celui de Paris * marque d'abord les idées differentes que M. Rollin, dans ſa Préface, donne d'Ariſtote, de Ciceron & de Quintilien : Idées, par leſquelles il fait entendre que ce dernier,

ſans avoir la ſechereſſe du premier, a ſuivi un ordre clair, naturel & ſenſible; que ſes regles ſont enchaînées les unes aux autres, & tendent toutes au même but; qu'il a ſoin d'égayer ſa matiere, parceque, pour exciter les jeunes gens à l'étude, il faut leur rendre les préceptes agréables. Quintilien de M. Rollin.

A ces idées, on ajoûte celle des principaux avantages qu'on peut tirer de la lecture de Quintilien, ſur-tout, pour ſe garantir du mauvais goût & des faux brillans dans l'éloquence tant du Barreau que de la Chaire.

On dit de plus que ce grand Maître n'eſt pas moins propre à former l'honnête homme que l'Orateur : qu'il ſe peint lui-même dans ſon ouvrage, de telle ſorte qu'en admirant ſon eſprit, on ne peut s'empêcher d'aimer ſon cœur.

Pour ce qui eſt de la nouvelle Edition, on nous donne à connoître en quoi conſiſte le travail de l'Auteur. Ce ſont des ſommaires, des diſtributions par ſections; des Citations de paſſages; des corrections par conjectures ou ſur des manuſcrits; des Notes tirées de Turnebe & d'autres Savans, ou fournies par l'Auteur; enfin des re-

QUINTILIEN de M. Rollin.

tranchemens conſiderables, dont le Journal parle en ces termes.

» M. Rollin nous avertit qu'il a re-
» tranché les endroits qui lui ont paru
» obſcurs & peu utiles, ce qui va en-
» viron à la quatriéme partie de l'Ou-
» vrage. Les Savans s'en formaliſe-
» ront: mais M. Rollin s'eſt plus mis
» en peine de ce qui pouvoit être
» avantageux aux jeunes gens & aux
» Magiſtrats qui veulent ſe délaſſer
» par la lecture de Quintilien, que de
» l'approbation des Savans.

Ainſi parle le Journal de Paris. Celui
» de Trévoux s'en étoit déjà expliqué
» * à peu prés de même. La lecture de
» Quintilien, diſent les Auteurs de ce
» Journal, ſeroit utile à ceux qui étu-
» dient la Rhétorique dans les Claſ-
» ſes; & encore plus aux perſonnes,
» qui ayant negligé cette étude dans
» leur bas âge, ſont obligées par
» leurs emplois de s'y adonner dans
» un âge plus avancé. M. Rollin con-
» vaincu de cette verité, a cru qu'il
« falloit leur faciliter la lecture de cet
» excellent Rhéteur. Il en a retran-
» ché tout ce qui n'eſt plus d'uſage,
» tout ce qui rebutteroit par les diffi-
» cultez inutiles. L'ouvrage n'a rien

* Decembre 1714. p. 2191.

perdu du bel ordre que Quintilien y garde, on ſent qu'on n'en a ôté que le ſuperflu, & l'on y trouve tout ce qui peut regler l'éloquence, & former le goût. Comme Quintilien ne s'eſt pas borné à ces deux objets; qu'il a eu en vûë l'éducation entiere de la jeuneſſe, leur cœur & leur eſprit; qu'il n'a pas négligé les Maîtres en inſtruiſant les diſciples; c'eſt pour cela que ſon nouvel Editeur a eu ſoin de ne rien retrancher de ce qui peut ſervir à des fins ſi excellentes. La Préface de Mr. Rollin eſt généralement eſtimée.

QUINTILIEN de M. Rollin.

C'eſt ainſi que les Auteurs des Memoires de Trevoux ont parlé du travail de Mr. Rollin. Voyons ce qu'en a dit encore le Journal Litteraire de la Haye *, quoiqu'il revienne aſſez à ce qu'en a dit celui de Paris.

* T. 6. 1. part. p. 232.

M. Rollin, diſent les Auteurs de ce Journal, nous a donné une nouvelle Edition des Inſtitutions de l'Orateur de Quintilien. Il y a mis une Préface fort inſtructive, ſur l'utilité de ce livre préférablement à tous les autres de cette nature, tant pour les regles d'une bonne Rhétorique, que pour former l'honnête homme. Cha-

QUINTILIEN de M. Rollin.

» que chapitre de cette nouvelle Edi-
» tion eſt précedé d'un ſommaire, &
» partagé en ſections ; & on trouve
» marqué à la marge, les endroits d'où
» Quintilien a tiré les paſſages qu'il
» cite, & ceux de Ciceron, où il don-
» ne les mêmes préceptes que Quinti-
» lien. Il y a quantité de notes, courtes,
» mais inſtructives. Elles ſont tirées
» de Turnebe & de quelques autres
» Savans ; & où ces guides lui ont
» manqué, Mr. Rollin en a mis de ſa
» façon. Il avoüe pourtant que mal-
» gré ſes ſoins, il y a encore dans le
» texte pluſieurs paſſages obſcurs, ſur
» leſquels il faudroit conſulter les an-
» ciens manuſcrits, ce qu'il n'a pû fai-
» re, à cauſe de ſes autres occupa-
» tions. Il a corrigé divers paſſages
» qui n'étoient pas intelligibles ; & il
» eſpere qu'on trouvera ſes conjectu-
« res aſſez heureuſes : mais pour les
» endroits qu'il a trouvez trop ob-
» ſcurs & inutiles, il les a retranchez
» de ſon Edition. De cette maniere il
» a retranché environ la quatriéme
» partie de l'ouvrage, s'étant plus mis
» en peine, dit-il, de ce qui peut
» être utile aux jeunes gens & aux
» Magiſtrats qui veulent lire ſon li-

vre, que de l'approbation des Savans.«

Quintilien de M. Rollin.

Après ces éloges, contenus dans tous les Journaux, il importe peu de quel ſentiment je ſois ; & je puis avoir ſur le Quintilien en queſtion, des idées qui me ſoient propres, ſans que l'ouvrage en ſoit moins bon, ou moins eſtimé. N'a-t-on pas vû, que malgré les ſentimens particuliers de Brutus touchant l'Orateur de Ciceron, le grand nombre ne laiſſa pas d'admirer ce traité comme un chef-d'œuvre ? Nous l'admirons encore aujourd'hui, nous obſervons même, que la diverſité d'avis ſur ce point ne refroidit pour le Critique, ni l'eſtime, ni l'amitié de l'Auteur. J'eſpere qu'il en ſera de même de Mr. Rollin & de moi. Il ſera mon Ciceron, & je ſerai ſon Brutus. Il a écrit pour le Public, j'écris dans la même vûë ; & la parfaite conſideration que j'ai pour lui ne doit pas me faire diſſimuler mes penſées ſur une choſe qui lui eſt ſi chere, c'eſt l'utilité de ceux qui s'appliquent à l'étude de l'éloquence. En quoi ſuis-je d'un autre avis que ce Profeſſeur ? le voici.

Voyez la 1. part. de cet Orat. pag. 352. &c.

Les choſes qu'il a retranchées de Quintilien, je voudrois pour les per-

QUINTILIEN de M. Rollin.

ſonnes avancées, qu'il ſe fût contenté de les imprimer en d'autres caractéres; parceque ces perſonnes doivent être bien-aiſes d'avoir Quintilien entier. Je voudrois auſſi pour les jeunes gens, que Mr. Rollin, prenant ce parti, eût pouſſé cette diverſité de caractéres bien plus loin, qu'il n'a pouſſé les retranchemens qu'il a faits; parceque le reſte eſt encore trop long de beaucoup, pour ceux qui commencent.

Comment n'a-t'il pas ſenti qu'une Rhétorique eſt trop longue, quand on ne peut la parcourir toute entiere qu'en deux ans? Il conſeille * aux jeunes gens d'être deux ans en Rhétorique. Le conſeil eſt des plus utiles pour ceux qui veulent faire uſage de la parole. Suppoſons qu'on le ſuive autant qu'il faudroit; la ſeconde année, le Profeſſeur refuſera-t-il de recevoir de nouveaux écoliers? il n'y a point d'apparence. S'il en reçoit, il leur fera lire, ſans doute, la premiere partie de la Rhétorique, & il faudra qu'il explique la ſeconde aux anciens. Le voilà donc dans la neceſſité de la parcourir toute entiere en un an, ce qui eſt impoſſible. Car on ne dira pas, je crois, qu'il doit la faire

* Préf. p. 48.

commencer aux nouveaux, par la fin; puiſque c'eſt ce qu'il y a de plus difficile. Certainement une ſeconde année de Rhétorique n'eſt utile qu'en tant qu'elle donne moyen de repaſſer les mêmes principes que l'on a vûs, d'en obſerver la pratique dans de nouvelles piéces d'éloquence qu'on emprunte des plus grands Maîtres, & de continuer d'en faire uſage ſur de nouvelles matieres. La juſte proportion qui ſe trouve entre les écoliers de l'une & de l'autre année, eſt avantageuſe aux uns & aux autres. Les anciens voyent commencer les nouveaux, & ſont en garde contre leurs progrés pour avoir toûjours l'avantage; les nouveaux ſont attentifs au ſuccès de leurs anciens, & tâchent de les égaler, s'ils ne peuvent les ſurpaſſer. Mais pour cela, il leur faut les mêmes préceptes, & il faut que le recueil de ces préceptes ſoit ſi court, que les uns le voyent, & les autres le repaſſent tout entier en une année.

QUINTILIEN de M. Rollin.

Il n'y a rien de plus certain que cette penſée d'Horace (1), *ſoyez court*

(1) Quidquid præcipies, eſto brevis, ut cito dicta percipiant animi dociles, teneantque fideles. Horat. Ep. ad Piſ.

QUINTILIEN de M. Rollin.

dans tous vos préceptes. M. Rollin convient de cette verité (2). En vain ſe fait-on un monſtre de la ſechereſſe des régles, comme capable de produire une pareille ſechereſſe dans l'Orateur. Quelque ſechereſſe qu'il y ait dans un précepte de Rhétorique (je dis la même choſe des régles de Poëtique) il ne peut manquer, s'il eſt bon, de produire l'abondance dans un bon eſprit, ſur une bonne matiere ; comme le grain qu'on jette dans un bon fond ; au lieu que le meilleur eſprit, dans un jeune homme, eſt accablé par l'étenduë des grands traitez de Rhétorique, ſi on n'a pas ſoin, avant toutes choſes, de lui donner des idées nettes & ſuccintes de cet Art. C'eſt vouloir faire comme un laboureur qui pour rendre ſon champ plus fertile, y ſemeroit toute une recolte abondante.

Ce que je dis n'eſt pas une opinion qui me ſoit particuliere ; c'eſt la doctrine de Ciceron, c'eſt celle de tous les Maîtres, & ſur-tout, de Quintilien. Rien n'eſt plus fréquent dans ce ſage Auteur, que les exhortationsqu'il

(2) Multa incipientibus breviùs, ac ſimpliciùs tradi convenit. Mr. Roll. Pref. pag. 42.

fait aux Maîtres, *de choiſir parmi ſes préceptes, de ne les pas propoſer tous, d'écarter ce qu'il y a d'étranger, de les abbreger* (3). Il y a encore un bon tiers *de choſes étrangeres à l'Art* (4) dans ce que Mr. Rollin nous propoſe, & ce qu'il y a d'eſſentiel, eſt auſſi traité d'une maniere trop diffuſe pour des perſonnes qui commencent, & à qui, ſelon Ciceron, il faut preſenter des idées claires & préciſes, toutes faciles à recevoir & à retenir, pour imiter la ſage conduite des Nourrices qui donnent à manger à leurs enfans (5).

QUINTILIEN de M. Rollin.

(3) *M. Rollin l'a remarqué lui même.* Pluribus enim locis admonet Fabius non eſſe tot præceptis obruendos juvenes, ne difficultate inſtitutionis tam longæ atque perplexæ deterreantur. Pref. p. 42.

(4) *Il y en a cinq livres entiers, de l'aveu de Mr. Rollin.* Poterunt in ſchola omitti plura, præclara quidem illa, *ſed quæ* ad *Rhetoricam propriè non pertinent* eáque privatis lectionibus reſervari. Tales ſunt quibuſdam exceptis, *primi duo libri*, & *poſtremi* tres: nec pauca ejuſmodi *in reliquis occurrent, quæ facilè prudentes Magiſtri obſervabunt Præf. p.* 48. 49.

(5) Ego, ſi quem planè rudem inſtitui ad dicendum velim, his tradam... qui omnes particulas, atque omnia minima manſa, ut nutrices infantibus pueris in os inſerant. Cic. 2. de Or. n. 162.

QUINTILIEN de M. Rollin.

Pour entrer dans l'eſprit de Ciceron & de Quintilien, il faut faire de ces grands Auteurs, ce qu'en ont fait le P. Soare Jeſuite, Voſſius, & pluſieurs autres qui ont également connu & la doctrine des premiers Maîtres, & la portée des jeunes gens. Ils ont refondu les Auteurs Originaux ; ils ont fait des Rhétoriques ſur leurs principes. Il faut les imiter, ſi on veut ſe rendre utile ; & ſi on ne le fait, il arrive aux diſciples de l'éloquence, quand on leur propoſe ces longs traitez, ce que Mr. Rollin même dit arriver au peuple, quand il aſſiſte à des ſermons trop ſublimes, ils n'en retiennent rien (6).

Ce que je dis, eſt auſſi vrai de Quintilien, que d'Ariſtote, ou de Ciceron. On peut comparer ce que dit Mr. Rollin des difficultez qui ſe rencontrent dans tous ces Auteurs ; on trouvera qu'à s'en tenir à ſes termes *, le Rhéteur Romain eſt encore plus difficile que le Rhéteur Grec ; & d'ailleurs, je ne ſerois pas en peine de prouver que certaines choſes conſiderables qu'il dit à l'avantage du premier **, ne con-

* Voyez les diff. d'Ariſt. p. 1. & 2. celles de Quint. p. 41.

** p. 4.

(6). Non cogitant concionatores... pleroſque audientium in rebus divinis infantes eſſe. Préf. p. 21, 22.

viennent qu'au ſecond. C'eſt Ariſtote en effet, & non Quintilien, en qui l'on trouve *cet ordre, cette ſuite, cette exactitude à ne point ſortir de ſon ſujet; à propoſer ce qu'il va traiter; à vous avertir du chemin qu'il vous a fait faire, & de celui qui vous reſte, ſans jamais vous écarter.* Pour la difficulté du Grec *, les traductions l'ont toute levée; & ſi malgré la brieveté d'Ariſtote, il y a encore quelques inutilitez dans ſon ouvrage, il eſt plus aiſé de les retrancher, & de mettre le reſte à la portée des commençans, que d'y mettre Quintilien.

QUINTILIEN de M. Rollin.

* p. 2.

Mr. Rollin trouve (7) Ciceron beaucoup plus propre aux jeunes gens qu'Ariſtote; s'il parle des Partitions oratoires, il a raiſon. C'eſt une Rhétorique toute faite, telle qu'il la faut dans les Claſſes, aux exemples près, qui y manquent: & cet ouvrage eſt une nouvelle preuve que je tire de Ciceron pour établir ma penſée, ſur la nature des traitez qui conviennent à une Claſſe de Rhétorique. L'Orateur Romain inſtruit lui-même ſon fils

(7) Magis obvius, & ut ità dicam, tractabilis & tenellæ ætati longè accommodatior Tullius p. 2.

QUINTILIEN de M. Rollin.

dans cet écrit, comme il faut inſtruire un jeune homme. Encore eſt-il à propos de remarquer que ſon fils n'étoit point novice dans l'Art, ce qui conclut plus puiſſamment pour mon opinion. Ce qu'il y a de fâcheux, à mon ſens, eſt que Mr. Rollin parle non pas des Partitions oratoires, mais des trois livres de l'Orateur, & je ne conçois pas comment il a pû dire que cet ouvrage eſt plus à la portée des jeunes gens, que la Rhétorique d'Ariſtote. Je ne veux, pour prouver le contraire, que ce qu'il en dit lui-même. A quoi on peut ajoûter ce que j'en ai dit d'après les plus fameux Critiques dans mon premier Volume.

p. 3.

Sur les 3. Liv. de l'Orateur.

J'ai vû auſſi avec peine en cet endroit l'expreſſion Latine, pleine de mépris, dont il ſe ſert (8) pour dire *une Claſſe de Rhétorique, un Maître qui l'enſeigne, ou la profeſſion même.* Cela convient-il à un homme qui l'a faite avec tant de gloire, à un homme qui nous donne les ouvrages d'un grand Maître, tout ſeul capable de la faire reſpecter, parcequ'il l'a honorée en même temps qu'il s'y eſt

p. 29.

(8) Non ille, ut è vili Rhetorum officinâ tetricus dicendi magiſter. p. 2.

acquis

QUINTILIEN de M. Rollin.

acquis beaucoup d'honneur, à un homme enfin qui s'attache enſuite, avec ce Maître, à rendre & la profeſſion & les Profeſſeurs aimables & même reſpectables aux jeunes gens pour l'utilité publique?

Deux choſes me font encore de la peine dans le Quintilien en queſtion, l'une eſt que les retranchemens qu'on y a faits, ayent paru neceſſaires, non ſeulement pour les commençans, mais pour des perſonnes reſpectables, pour des Magiſtrats, pour leſquels il me ſemble qu'il n'y a rien de trop fort en matiere de regles. Car, outre les idées qu'ils en ont priſes dans leurs premieres études, ils ont de plus l'experience des grandes cauſes; ce qui les met bien au deſſus & des écoliers & des Maîtres mêmes; de ſorte qu'il faut préſumer qu'ils ſont à portée de ce qu'il y a de plus difficile. Qui ſait s'ils n'entendent pas, par le moïen de la pratique, ce qui paroît obſcur à un Maître qui n'a que la Theorie? Ce ne ſont pas les difficultez qui arrêtent ces Meſſieurs dans la lecture de Quintilien; c'eſt la longueur de l'ouvrage, qui les rebutte, à cauſe de leurs grandes occupations. Et c'eſt pour cela même que

QUINTILIEN de M. Rollin.

M. Rollin ne l'a pas aſſez abregé, s'il falloit l'abreger.

La ſeconde choſe qui me déplaît, c'eſt la maniere dont l'Auteur de l'Edition s'exprime pour caractériſer l'éloquence, ou le ſtyle de Ciceron; il ne s'exprimeroit point autrement pour donner l'idée d'un faux Orateur, ou d'un Orateur mediocre; il lui donne *de petites fleurs* (9) dans un ouvrage où l'on peut dire *que tout eſt majeſtueux*; en quoi il n'a pas pris garde qu'il fait comme celui qui diſoit que *Mr. de Turenne étoit un joli homme.*

Je pourrois ajoûter que ce qu'il dit ſur l'éloquence de la chaire, n'eſt pas aſſez démêlé, de ſorte qu'il paroît approcher de ce qu'en a dit Mr. du Bois, qui fut refuté par Mr. Arnaud. Mais comme cela nous meneroit trop loin, je me contente de remarquer qu'il n'a point autant profité du Commentaire de Turnebe, qu'il le pouvoit & qu'il le devoit.

P. 10. 11. 12. &c.

Voilà comment je ſuis le Brutus de Mr. Rollin; & je ſerai ravi qu'il ſoit toûjours mon Ciceron.

(9) Tullianæ elegantiæ floſculis p. 4. *termes dont il ſe ſert p.* 17. *&* 20. *pour marquer la fauſſe éloquence.*

RUTILIUS LUPUS,

Contemporain de Quintilien, mais qui mourut avant lui.

IL n'eſt pas poſſible, quand on voyage long temps, qu'on ne rencontre de mauvais Pays. Parmi les belles contrées que l'on voit, on trouve des Landes & des Bruyeres qu'il faut traverſer. Il en eſt de même dans le compte que j'ai à rendre des Auteurs qui ont écrit de la Rhétorique. Nous en avons vû parmi les Grecs, qu'on peut comparer à des terres fort ingrates. Il y en a de même parmi les Latins. Nous nous arrêterons ſur chacun le moins qu'il ſera poſſible.

Avec Quintilien dont j'ai parlé, nous avons encore quelques anciens Rhéteurs Latins qu'on a compris dans le recueil * de Mr. Pithou, & qui ſont au nombre de quinze. Le Bibliographe anonyme les appelle *les petits Rhéteurs*. C'eſt aſſez dire; & ce n'eſt pas ſans fondement qu'il en juge ainſi. Cette qualité leur convient, ou pour

* Latini Rhetores imprimez en 1599. Bibliog. hiſt. Polit. Cur. P. 57.

Rutilius. la petiteſſe de leurs ouvrages, ou pour le peu d'eſtime qu'ils meritent, ou pour ces deux raiſons enſemble.

Le premier des quinze eſt Rutilius Lupus, qui fut contemporain de Quintilien & qui mourut avant lui. Quintilien (1) le place parmi les Auteurs de ſon temps, mais qui n'êtoient plus lorſqu'il entreprit de compoſer ſes Inſtitutions Oratoires. Cette raiſon qui pouvoit me déterminer à mettre Rutilius à la tête de ce volume, m'oblige du moins à lui donner la ſeconde place; mais après lui, je parlerai tout de ſuite des autres Rhéteurs qui ſont dans le même recueil, pour faire à l'égard de ces Auteurs Latins, ce que j'ai fait à l'égard des Grecs qu'Alde a pris ſoin de recueillir.

(1) Scripſit de eâdem materiâ non pauca Cornificius...accuratè verò... & ætatis noſtræ Virginius, Plinius (*ſenior ille qui, ut memorat ejus nepos, ab incunabulis Oratorem informavit*) Rutilius. Sunt & hodiè clari ejuſdem operis Autores..., ſed parco nominibus viventium. Quintil. Inſtit. l. 3. c. 1. ad calc.

Rutilius êtoit donc mort. Virginius l'êtoit auſſi, & parce-qu'on croit qu'il mourut ſous Trajan, on veut conclure que c'eſt ſous cet Empereur que Quintilien écrivit.

Rutilius.

L'ouvrage de Rutilius eſt diviſé en deux Livres, & dans chaque Livre il eſt parlé de vingt figures, ſoit de penſée, ſoit de diction, & rien de plus. L'Auteur n'uſe ni d'exorde, avant que d'entrer en matiere ; ni de diviſion, pour partager ſon ſujet; ni de concluſion ou de peroraiſon, pour prendre congé des Lecteurs. Seroit-ce qu'il eût cru que pour ſe faire lire, il ſuffiſoit de donner l'idée & des exemples de la *Proſapodoſe*, de *la Paradiaſtole*, de *l'Alléoſe*, de *la Brachyepie*, & de trente-ſix autres ſemblables figures ? Pour moi, je doute qu'on me pardonnât, ſi je les rapportois toutes. Je conviens que ſous ces noms il nous fait remarquer certaines beautez dans le diſcours : mais il y a ſujet de rire, ce me ſemble, qu'un homme ſe ſoit aviſé de faire conſiſter la Rhétorique dans ces merveilleux myſtéres, dont la connoiſſance ne ſert de rien, ni pour l'invention, ni pour l'arrangement, ni même pour l'élocution. Cependant le Pere Cauſſin fait profeſſion de copier cet Auteur, & cela, pour donner du prix à l'ouvrage qu'il a lui-même compoſé, & dont je parlerai en ſon lieu vers la fin de cet Ouvrage.

Cauſſ. de Eloq. ſac. & prof. l. 7.

Rutilius.

Au reſte ceux qui liſent aujourd'hui Rutilius Lupus, en ſont quittes à bon marché, de n'y trouver que l'explication de quarantes figures. Il en avoit expliqué bien d'autres, ſi nous en croyons Quintilien, qui ne le cite guéres que pour les figures, & pour marquer ſon abondance ſur cet article. Il y a apparence qu'il en avoit fait plus de deux Livres; ou s'il avoit réduit en un les quatre volumes qu'un Rhéteur de ſon temps nommé Gorgias, avoit compoſé ſur cette matiere, comme Quintilien (2) le remarque, il falloit qu'il l'eût fait bien gros. Mais ſi quelqu'un par hazard regrette ce qui s'en eſt perdu, il peut pour ſe dédommager, avoir recours au Pere Cauſſin, puiſqu'au lieu de quarante figures, ce Pere en compte juſqu'à deux cens, & qu'il ajoûte aux figures qu'on trouve dans Rutilius Lupus, celles qu'on trouve encore dans Aquila Romanus, autre admirateur de l'explication des

Inſtit. Orat. l. 9. c. 2.

(2) Multa alia & idem Rutilius Gorgiam ſecutus, non illum Leontinum, ſed alium ſui temporis, cujus quatuor libros in unum ſuum tranſtulit, & Celſus videlicet Rutilio accedens, poſuerunt Schemata. Quintil. Inſtit. Orat. l. 9. c. 2. ad calc.

figures, qui va venir ſur les rangs. Rutilius.

N'empêchons pas néanmoins qu'on ne croye que Rutilius avoit fait quelque choſe de mieux que ce qui nous reſte de lui, qui n'eſt qu'un Ouvrage fort imparfait (3). On peut fonder cette opinion ſur ce que dit Quintilien, que cet Auteur *avoit écrit de la Rhétorique avec ſoin* (4). Mais il faudra reconnoître en même temps, que ſon Ouvrage ne parut point aſſez exact à Quintilien pour l'empêcher de compoſer ſes Inſtitutions Oratoires. Si ces Auteurs n'avoient rien omis, dit Quintilien (5), ils m'auroient épargné bien de la peine.

(3) Videtur mutilus Rutilii liber ad nos perveniſſe. Auct. Comment. Succinct. in 12. Quint. lib. p. 119.

(4) Accuratè verò Rutilius. l. 3. c. 1.

(5) Qui ſi omnia complexi forent, conſuluiſſent labori meo, Quintil. ibid.

Aquila Romanus.

AQUILA ROMANUS,

Que quelques-uns croyent avoir été encore vivant dans le temps que Quintilien écrivoit.

CE que dit Quintilien, *que dans le temps qu'il écrivoit, il y avoit encore des Auteurs célébres qui avoient fait des Traitez de Rhétorique*, les uns veulent l'entendre de Tacite à cauſe qu'on lui attribue le Dialogue ſur les Orateurs ; les autres l'entendent de Pline l'ancien qui avoit fait un traité pour former un Orateur à le prendre dès ſa naiſſance & le conduire juſqu'à la perfection, comme a fait Quintilien ; enfin il y en a qui l'entendent d'Aquila.

Quoi qu'il en ſoit, Aquila eſt le ſecond Rhéteur dans le recueil de Mr. Pithou. Il ne traite auſſi que des figures de penſée & de diction : mais il n'entre pas ſi bruſquement en matiere. Quelqu'un lui avoit demandé un traité de Rhétorique, & comme il n'avoit pas le temps de le faire, en attendant,

dit-il, qu'il le puiſſe, il envoye à ſon ami les noms & des exemples des figures. Ne pourroit-on pas dire en admirant ſon Ouvrage, Aquila Romanus.

Rare & fameux effort d'un eſprit ſans pareil ! * * Vers de M. Deſpr. Epit. au Roi

Pourquoi non ? puiſqu'il fait voir, à ce qu'il prétend, que ce ſont les figures qui diſtinguent l'Orateur. Cependant en pareil cas, ce que je voudrois dire à un homme qui me conſulteroit, ce ſeroit, de ſonger à ne rien dire que de bons ſens, & pour cela, de ſe bien inſtruire des choſes dont il veut parler ; de faire attention aux mouvemens dont la matiere paroît ſuſceptible, & de ſe revêtir lui-même des ſentimens qui conviennent à ſon ſujet ; de ſoûtenir par ſon diſcours le caractére d'honnête homme, & de garder les bienſéances par rapport à toutes les circonſtances. Cela ſeul, ſans autre explication, emporteroit avec ſoi les figures, & donneroit à un homme une idée plus juſte & plus ſolide de ce qu'il auroit demandé.

Aquila Romanus a cru à propos de prendre une autre route. C'eſt pour-

Aquila Romanus.

quoi, aprés le petit préambule dont je viens de parler, il entre en matiere; & conformément au deſſein qu'il s'eſt propoſé, il nous explique parmi les figures de penſée ou de diction, *la Prodiorthoſe, la Leptologie, l'Antiſagoſe, la Palinlogie, la Symploce,* & autres merveilles de cette nature, qui font toute ſa Rhétorique. Il faut avoüer qu'il y a des Maîtres de Rhétorique qui ſont plus longs que cet Auteur ſur les figures; mais ils paroiſſent moins ennuyeux, parceque du moins ils traitent encore d'autres points de doctrine; au lieu qu'Aquila Romanus ne parle d'autre choſe non plus que Rutilius Lupus.

JULIUS RUFINIANUS,

Poſtérieur à Aquila Romanus, & même à Alexandre le Rhéteur qui vivoit du temps de Marc Aurele.

VOici un troiſiéme Auteur qui eſt encore dans le goût des deux précedens; c'eſt Julius Rufinianus qui parle d'Aquila comme d'un homme

qui n'avoit pas tiré tout le ſecours qu'il pouvoit d'Alexandre le Rhéteur ſurnommé Numenius. Sur ce pied là, il faut que cet Alexandre ne ſoit pas celui dont j'ai parlé dans mon premier volume, & qui vivoit du temps d'Antonin & de Marc Aurele ; ou Aquila Romanus n'eſt pas ſi ancien que Quintilien ; ou il y a quelque mépriſe dans la remarque de Rufinianus. Quoi qu'il en ſoit, il avoit obſervé qu'Aquila Romanus n'avoit pas parlé de toutes les figures qu'il avoit trouvées dans le recueil qu'Alexandre avoit fait, & ſur cela il a cru devoir y ſuppléer. Ainſi non ſeulement il explique ce que c'eſt que le *Chleüaſme*, le *Diaſyrme*, l'*Exutenique*, l'*Aganacteſe*, & je ne ſai combien d'autres choſes également curieuſes : mais il établit encore qu'il y a des figures par tous *les cas*, par tous *les nombres*, par toutes *les perſonnes*, par tous *les genres*, & par toutes *les propoſitions*. Le voilà donc aux termes de la Comedie*, *Savant* en Rhétorique *par tous les cas & modes imaginables, per omnes modos & caſus.*

Julius Rufinianus

Moliere, dans le Mariage forcé. T. 3. p. 17. & 26.

Curius Fortunatianus.

CURIUS FORTUNATIANUS,

Plus ancien que Caſſiodore qui vivoit au cinquiéme ſiécle.

IL n'en eſt pas de Curius Fortunatianus comme des trois dont nous venons de parler. Cet Auteur a fait une Rhétorique en forme, qu'il a diviſée en trois Livres, & qui eſt auſſi longue toute ſeule, que les trois précedentes enſemble, leſquelles ne contiennent chacune que douze feüillets *in quarto*. Il l'a intitulée *Rhétorique à l'uſage des Claſſes*. C'eſt ſans doute pour cela qu'elle eſt par demandes & par réponſes, comme les Partitions de Ciceron. Le titre donne la qualité de *Juriſconſulte* à l'Auteur; mais on l'a corrigé à la main dans l'Exemplaire que j'ai vû, & à la place on a mis la qualité de *Rhéteur*, ſur la foi des anciens Manuſcrits de la Bibliothéque du Roi.

Ce Rhéteur donne des préceptes ſur tous les points dont les Maîtres de

Rhétorique ont coûtume de parler, & il paroît avoir profité de ce que Ciceron traite dans ſes Partitions, & de ce qu'Hermogéne a dit ſur la maniere de développer les queſtions d'une cauſe. Il n'y a que les mœurs & les paſſions dont il n'a point donné de préceptes. Au reſte c'eſt un ouvrage inſtructif & methodique. Si l'on cherche les agrémens dans les préceptes, on n'en trouvera point dans cet Auteur. Son ſtyle eſt didactique & ſec, & par conſéquent peu propre à donner par lui-même le goût de l'éloquence. Une choſe juſtifie l'Auteur, c'eſt qu'il n'a travaillé que pour l'uſage des Claſſes, où la beauté des Auteurs qu'on fait lire à la jeuneſſe, ſupplée à la ſechereſſe des préceptes qu'on lui dicte.

Curius Fortunatianus.

Caſſiodore trouve cet Ecrivain exact & ſubtil, digne d'être lû par ceux qui n'aiment pas les Livres ſi longs ; Il ajoûte que Fortunatianus détaille aſſez bien ſa matiere, & qu'il en touche les points neceſſaires, ſans trop s'étendre, & ſans trop groſſir ſon ouvrage. Je laiſſe aux Lecteurs à décider, ſi parmi les jugemens qu'on a portez de notre Auteur, on doit admettre les trois

Curius Fortunatianus.

vers (1), qui ſont à la tête de ſon Livre après le titre, & qui diſent que pour avoir grande vogue dans la profeſſion d'Avocat, il faut bien ſavoir les préceptes qu'il nous donne.

(1) Quiſquis Rhetorico feſtinat tramite doctus
Ad cauſas legeſque trahi, benè perlegat artis
Hoc opus, & notum faciet per compita callem.

MARIUS VICTORINUS,

Qui vivoit au milieu du quatriéme ſiécle.

LE Rhéteur qui ſe préſente, étoit un Profeſſeur de Rhétorique qui fleuriſſoit à Rome, l'an de J. Chriſt 360. Il fut Précepteur de D. Hubon, & ſe convertit à la foi dans ſa vieilleſſe. Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce qui le regarde, parceque ſon Ouvrage qui occupe plus du tiers du recueil de Mr. Pithou, n'eſt qu'un Commentaire ſur les Livres de l'invention de Ciceron, & que par cette raiſon il n'entre point dans mon deſſein.

Sulpicius Victor.

SULPICIUS VICTOR.

A Juger de l'Ouvrage de ce Rhéteur par le titre, c'eſt quelque choſe de comparable à Quintilien, ou du moins à Voſſius; puiſqu'il l'a intitulé *les Inſtitutions Oratoires:* mais ſi on en juge par la lecture, c'eſt moins que rien.

Cependant il fait profeſſion d'avoir redigé ce qu'il avoit appris de ſes Maîtres, & d'avoir ſuivi la doctrine de Zenon. Il declare en même temps qu'il n'a pas gardé le même ordre, qu'il a retranché des choſes inutiles, & qu'il en a ſuppléé de neceſſaires. Au reſte il avertit ſon gendre, nommé M. Silon, que c'eſt pour lui qu'il a écrit, & non pour le Public.

Il borne les matieres de l'Orateur, comme avoit fait Ariſtote, & il paſſe trés-legerement ſur la diviſion des cauſes, encore plus ſur la diſpoſition, l'élocution, l'arrangement des mots & les bienſéances. Tout cela (excepté la diviſion des cauſes) n'occupe qu'une page. Il reconnoît que la pro-

Sulpicius Victor.

nonciation ne fait point une partie de l'Art, quoiqu'elle ſoit une grande partie de l'Orateur. Il ne s'arrête pas beaucoup non plus ſur toutes les parties du diſcours ; il s'étend un peu d'avantage ſur la Peroraiſon que ſur les autres ; il en donne la vraye idée, & il en marque tous les uſages, ou tous les devoirs. Enfin il eſt plus long ſur les queſtions de fait, ſur celles de droit, & ſur celles de nom. Il s'étend de même ſur la maniere d'y trouver les points qu'il faut traiter, ou les raiſons ſur leſquelles il en faut juger.

On n'a pas mal fait de conſerver ces morceaux de Rhétorique tout imparfaits qu'ils ſont. Car dans un Livre où il s'agit de faire le portrait de tous les Maîtres d'éloquence, ceux qui reſſemblent à Sulpicius Victor, ſont les ombres du tableau.

EMPORIUS.

NOus avons trois Ouvrages d'Emporius. Le premier a pour titre, *de l'Ethopée & du Lieu commun* ; le ſecond, *du Genre demonſtratif*, & le troiſiéme, *du deliberatif*. Ce n'eſt pas

qu'il ne reconnoiſſe *le genre judiciaire*; mais il n'en a pas voulu parler. Emporius.

Le ſtyle de cet Auteur eſt vif & nerveux; & ſelon toutes les apparences, c'étoit un homme qui ſavoit. Il fait beaucoup de cas de la matiere de ſon premier Livre, non qu'elle occupe ſeule tout l'Orateur; mais elle exerce le ſtyle, & ſert de préparation à tout le reſte; parceque le point capital de l'éloquence eſt de parler ſoi-même, & de faire parler les autres, chacun dans ſon caractére. C'eſt le but & l'idée de *l'Ethopée*.

L'Auteur comprend ſous ce mot non ſeulement l'expreſſion des mœurs, mais encore celle des paſſions; & il prétend que mal à propos on diſtingue l'une de l'autre, quelque différence qu'il y ait entre les paſſions & les mœurs. Il ſe fonde ſur ce que, dans la paſſion même, un homme exprime ſon caractére. Ainſi, lorſqu'Achille gémit, il le fait comme Achille le doit faire. Ainſi Mezence adreſſe des prieres à Enée; Turnus lui en adreſſe pareillement; mais elles ſont les unes & les autres dans le caractére du Heros qui les fait. Il ne faut pas s'en étonner: car la paſſion qui les fait agir,

Emporius. eſt une diſpoſition paſſagére, qui n'efface point la diſpoſition naturelle, ou le caractére des mœurs.

Emporius ne donne que deux préceptes ſur cet article : l'un eſt pour commencer, l'autre eſt pour traiter ſon ſujet. A l'égard du commencement, il veut qu'on le tire ou des perſonnes, ou des circonſtances. Pour la maniere de traiter ſon ſujet, il remarque avec beaucoup de raiſon, qu'une expreſſion de mœurs ou de paſſion commence toûjours par les choſes les plus préſentes, pour aller de là à celles qui ſont paſſées, ou à celles, qui doivent arriver.

Sous l'idée *des Lieux communs* cet Auteur comprend les grandes réfléxions que l'Orateur fait ſur les actions heroïques des hommes illuſtres, ou ſur les crimes affreux des ſcélerats. Il avertit d'y éviter les phraſes uſées ; il veut qu'on en trouve de propres, de nouvelles, qui ſoient courtes, vives & agréables. Il fait voir que c'eſt un grand agrément de peindre l'air des perſonnes, leur ſuite, leurs Partiſans, leurs emplois, leurs occupations ; de mettre au jour leurs deſſeins, de décrire leurs actions, d'en marquer

les évenemens, leſquels ſont d'autant plus de plaiſir, qu'ils ſont plus nouveaux, ou moins attendus. Tout cela peut avoir lieu dans le genre démonſtratif. Emporius.

Une choſe peut faire peine dans l'Ouvrage de notre Rhéteur. C'eſt que pour donner les eſpeces du ſtyle, il dit qu'il y en a trois, qui ſont l'Aſiatique, le Rhodien & l'Attique, & que c'eſt par là que nous donnons à chaque diſcours le caractére qui lui convient à cauſe du ſujet qu'on y traite. Mais ou il ſe trompe, ou il ne prend pas ces termes dans l'uſage ordinaire. Le ſtyle Aſiatique ne peut paſſer pour un ſtyle qui ſoit abſolument bon, non plus que le Rhodien. Il n'y a que le ſtyle Attique qui ſoit tel, & qui ſe diviſe en trois eſpeces, le grand, le ſimple, & le mediocre.

Dans les préceptes qu'Emporius nous donne ſur le genre démonſtatif, il y en a qui ſont fort-bons, quoique communs; & il y a auſſi des idées particulieres, comme quand il ne veut pas qu'on diſe que l'éloge d'une choſe eſt dans le genre démonſtrarif, lorſqu'on ne peut que la loüer, & non pas la blâmer; telle par exemple, qu'eſt la

Emporius. vertu. Faiſoit-il réfléxion, lorſqu'il donnoit cet exemple, que Carneade avoit fait le blâme de la Juſtice ? Il remarque peut-être avec plus de fondement, que les paſſions peuvent avoir lieu dans le blâme, & non pas dans la loüange. Car ſi dans un éloge vous excitez la compaſſion pour celui que vous loüez, cela eſt inutile & étranger : Mais ſi en blâmant quelqu'un vous plaignez ceux qui lui ont donné le jour, ou qui l'ont élevé, c'eſt un moyen de le rendre plus odieux. Il paroît que ſur cela il y a quelque diſtinction à faire entre les paſſions. Au reſte Emporius n'aime ni la loüange ni le blâme qui ſont fondez ſur la naiſſance ou ſur le nom des perſonnes, s'il n'y a quelque choſe de rare ou de peu commun.

Enfin ce qu'il dit du genre délibératif eſt de bon ſens, mais on le trouve par tout. Il nous renvoye aux Livres des Offices de Ciceron pour apprendre ce qui peut faire le ſujet des déliberations, & ce conſeil ne ſauroit être que trés-utile. Il obſerve que dans cette ſorte de diſcours, il ne faut ni exorde ni narration, ou que dans l'un & dans l'autre il faut être court. Il

croit que dans tout ſujet de déliberation, il y a cinq dégrez à traiter, ce qu'il *y a de général*, ce qu'il *y a de propre* dans le fait, ce qu'il *y a de perſonnel*, la *nature du conſeil* que nous donnons, & *l'évenement que nous tâchons de prévoir*. Il fait l'application de tout cela ſur l'affaire de Lucrece, violée par Tarquin, laquelle délibére ſi elle doit ſe tuer. C'eſt ainſi que pour nous mettre en état de pratiquer ſes préceptes ſur le blâme & ſur la loüange, il en fait l'application ſur la conduite de Céſar. Donnons du jour à ce qu'il dit ſur le premier exemple, afin qu'on juge de ce qu'il peut dire ſur le ſecond. Emporius.

Lucrece déshonorée par Tarquin, délibere ſi elle doit ſe tuer. Tout eſt particulariſé dans cette queſtion, le fait, les perſonnes, & le projet. On la reduit à une queſtion générale en ces termes : Une Dame reſpectable doit-elle, pour un affront inſigne, dont elle ne peut avoir raiſon, ſe porter contre elle-même aux dernieres extremitez ? Ou, ſi elle ne doit jamais ſe livrer au déſeſpoir ? C'eſt par cette queſtion générale qu'il faut d'abord commencer, & on la traite en peu de mots.

Emporius. Après cela, on vient au fait, & l'on examine s'il faut ceder à la douleur d'avoir perdu ce qu'on avoit de plus cher, c'eſt-à-dire ſon honneur, que notre ennemi n'a attaqué que par envie, & parceque c'étoit un avantage qu'il ne trouvoit point en ſa femme: Ou bien, ſi dans cet affront même, il convient de prendre le parti de ſe conſoler, parceque pour être chaſte & irreprochable, c'eſt aſſez que la conſcience n'ait rien à nous reprocher, que nous n'ayions point conſenti, en un mot qu'on nous ait forcé.

Du fait on paſſe à la perſonne, & on agite, ſi une Dame Romaine, telle que Lucrece, fille d'un tel pere, laquelle a toûjours témoigné un courage viril, malgré ſon ſexe, & dont on a toûjours reconnu l'extrême ſageſſe, doit ſe déſeſperer, parceque le fils du Roi l'a violée; ou bien, ſi cette ſageſſe même & cette vertu qui l'a diſtinguée des autres, exige qu'elle montre ici de la fermeté & de la grandeur d'ame, en ſouffrant patiemment une inſulte à laquelle ſa volonté n'a point eu de part, & qu'on ne peut attribuer qu'à la fureur de celui qui l'a offenſée?

Il s'agit enſuite du projet; car les

eſprits êtant ou irritez ou appaiſez par tout ce qui a précedé, on eſt en êtat de voir s'il n'y a point d'autre remede ou d'autre conſolation, que de ſe tuer. Emporius.

En cet endroit, ſi on lui conſeilloit d'éxécuter ſon deſſein, on auroit encore à lui dire en général, que la mort eſt un bien, ou du moins qu'elle n'a rien de mauvais; qu'il ne faut vivre qu'autant qu'on le peut avec honneur; que c'eſt par cette maxime que beaucoup de femmes génereuſes ont terminé leurs jours pour prévenir une infamie, ou pour la finir; qu'il n'y a aucun lieu de craindre que Lucrece manque de courage en cette occaſion, aprés en avoir toûjours tant montré. Il faut même lui peindre le genre de mort qu'elle a choiſi, comme quelque choſe de magnanime; & lui repreſenter qu'on ne regardera jamais la bleſſure qu'elle ſe fera, comme un coup qu'on pût attendre d'une femme: mais que le poignard que les Romains verront teint de ſon ſang, ſera éternellement l'objet de leur admiration.

Que ſi on veut la détourner d'un deſſein auſſi tragique, que celui de ſe tuer; on lui repreſente, que dans cette injure, quelque grande qu'elle ſoit,

Emporius. ſur-tout par rapport à elle, il y a néanmoins d'autres remedes ; que la mort eſt le plus grand de tous les maux ; qu'elle fait horreur à la nature ; que les Dieux mêmes défendent de ſe la procurer ; qu'une femme doit moins ſe la procurer qu'un homme ; qu'elle n'eſt point faite pour manier des armes ; qu'elle ne doit point s'en ſervir ; d'autant plus qu'il eſt à craindre qu'elle ne puiſſe pas reſiſter à la douleur de la bleſſure qu'elle ſe fera : Car elle aura d'autant moins la force de mourir, qu'elle ſaura en elle-même, n'avoir pas merité la mort ; ce qu'on peut établir ſur ce principe, que la conſtance en pareil cas, eſt plus difficile pour une femme vertueuſe, que pour une autre, qui eſt en faute, parceque celle-ci s'obſtine à mourir par les remords de ſa conſcience.

Il reſte, aprés tout cela, à faire des conjectures ſur les ſuites. Car il y a, d'un côté, à examiner, ſi une femme de ſi grande naiſſance & d'une ſi haute vertu, venant à ſe tuer pour un tel affront, le Public animé d'indignation, entreprendra de la vanger, & comment ? Si le Peuple Romain ſe portera à chaſſer les Rois ; & ſi, par ce moyen,

Lucrece

Lucrece aura en même temps la gloire & d'avoir fait venger ſon injure, & d'avoir par occaſion, procuré la liberté de ſa Patrie. Emporius.

D'autre côté, il y a auſſi à examiner ſi elle ne donnera point occaſion, par ſa mort, à de mauvais ſoupçons & à de mauvaiſes interpretations, à dire enfin qu'elle ſe ſentoit coupable, parceque la calomnie ſe déchaîne plus aiſément contre les morts : il y a par conſéquent à conſiderer, s'il ne vaut pas mieux qu'elle vive ; & ſi en continuant à vivre, elle ne ſera pas plus en état d'animer ſon pere, & ſon mari, à quelque vengeance éclatante, par ſes diſcours, par ſes larmes, par ſa préſence.

L'Auteur dont eſt queſtion veut qu'on parcoure ainſi toutes ces choſes dans l'hypotheſe délibérative, & il obſerve que c'eſt le moyen (quelque mauvais deſſein qu'ait l'Auditeur) de l'en détourner ſans l'irriter, & ſans perdre ſa bienveillance, choſe ſi neceſſaire dans cette hypotheſe. Quoi qu'il en ſoit, je crois que le détail qu'on vient de voir, peut être de quelque utilité.

Aurelius Auguſtinus.

AURELIUS AUGUSTINUS.

AU nom que je mets à la tête de cet article, on peut juger que c'eſt de Saint Auguſtin dont il s'agit. En effet on lui attribue la petite Rhétorique dont j'ai à parler. Mais pour peu qu'on connoiſſe le ſtyle du Saint, il eſt aiſé de voir que l'Ouvrage n'eſt pas de lui. C'eſt trés-peu de choſe que cette Rhétorique. L'Auteur y donne l'idée commune de l'Art Oratoire, & la diviſion ordinaire des cauſes, aprés quoi il ſe borne à expliquer les régles de l'Exorde, & ne va pas plus loin. Ainſi je n'y ai rien vû qui meritât d'être rapporté, ſinon qu'on y tient pour certain ce principe que j'ai marqué ailleurs, *Que l'Orateur ne ſe mêle de perſuader que ce qui appartient au ſens commun, & non ce qui eſt du reſſort des Sciences ou des Arts :* Et on prend ſoin de bien faire concevoir que les choſes de ſens commun ſont celles dont tout le monde ſe pique de juger, même ſans avoir étudié, & ſur leſquelles on auroit honte d'avoüer ſon ignorance. Par exemple, qu'on demande, dit-il, ce que peſe telle cho-

ſe, ou combien elle a de pieds en longueur, on ne rougit pas de l'ignorer; mais qu'on demande ſi une choſe eſt juſte ou non, on ſe flâte, même ſans étude, d'en pouvoir juger. Quoiqu'on puiſſe penſer des exemples que l'Auteur dont eſt queſtion, donne de ce qu'il dit, il eſt conſtant que le principe qu'il regarde comme certain, eſt en effet, ſelon Ariſtote & Ciceron, le premier fondement de la Rhétorique. Je n'ajoûte plus qu'un mot, qui eſt que cet Auteur fait profeſſion de ſuivre en tout Hermagore, & qu'il ſe dit diſciple de Démocrate. Pour ce qui eſt de Saint Auguſtin à qui on attribue ſon Ouvrage, j'aurai à parler de lui à cauſe de ſon quatriéme Livre *de Doctrinâ Chriſtianâ* où il donne les régles pour les Orateurs Sacrez, c'eſt-à-dire, pour les Prédicateurs, & j'en parlerai en effet auſſitôt que j'aurai achevé ce qui regarde les petits Rhéteurs.

Aurelius Auguſtinus.

JULIUS SEVERIANUS.

LE préambule & le titre même de ce qui nous reſte de Severianus, donnent une juſte idée de ſon Ouvra-

Julius Severianus

ge. Ce n'eſt qu'un précis des préceptes de Rhétorique, qu'il a tirez des Ouvrages des autres. Si les Maîtres dont il a profité, les ont donnez plus au long, c'eſt qu'ils ont ſongé à s'immortaliſer, au lieu que lui ne ſonge qu'à ſoulager les diſciples de l'éloquence, dont rien ne retarde plus les progrès, ſelon lui, que la multitude des préceptes. Il y a du vrai dans ſa penſée, & je ſuis perſuadé qu'un bon abregé de Rhétorique eſt une choſe trés-utile. Mais ſi en cela je ſuis de ſon avis, je ne le ſuis pas moins en ce qu'il ajoûte, que ſon abregé n'eſt bon que pour ceux qui ſont déja bien inſtruits des préceptes de l'Art, ſurtout de ceux que Ciceron nous a laiſſez; d'où il s'enſuit que ſelon lui-même, il n'a rendu aucun ſervice à ceux qui veulent s'inſtruire de l'Art Oratoire, & c'eſt pourtant ce qu'il s'étoit propoſé. Ainſi ſon Livre n'eſt tout au plus qu'un Memoire pour ceux qui ſont déjà inſtruits, & s'il en faut dire ma penſée, ſon abrégé ne ſauroit jamais être d'un grand uſage.

Deux choſes m'y paroiſſent remarquables. L'une eſt qu'il veut que l'Orateur ſache le droit, & néanmoins

qu'il ne le ſache point trop, de peur que cette étude ne gâte ſon ſtyle. Il ſeroit à ſouhaitter qu'ayant ainſi jugé de ce genre de connnoiſſance, il ſe fût auſſi expliqué touchant la Philoſophie. La ſeconde choſe à remarquer, eſt, qu'il regarde avec Emporius le ſtyle *Aſiatique* comme un ſtyle à imiter, auſſi bien que le ſtyle Attique, ce qui paroît contraire à la penſée des premiers Maîtres.

RUFFIN.

A L'égard de Ruffin, il a fait deux pages de vers ſur les nombres qui font l'harmonie de la Proſe. Il y a joint quelques extraits de ce que Ciceron & d'autres ont dit ſur la même matiere. Il vaut beaucoup mieux lire ce que Ciceron a dit dans ſon Orateur, ou ce qu'en a dit Quintilien dans ſes Inſtitutions Oratoires, aprés leſquels je ne vois rien qui approche de ce qu'en a écrit Strébée de Rheims.

PRISCIEN,

Qui vivoit au cinquiéme ſiécle.

SOn Ouvrage eſt un Livre préciſément de la nature de celui d'Aph-

Aurele Caſſiodore.

thone, & il n'y a rien de particulier à dire de lui, ſinon que quelquefois il parle un Latin fort barbare ; au lieu que le Grec d'Aphthone eſt eſtimé.

AURELE CASSIODORE,

Sénateur illuſtre qui mourut l'an 562, âgé de plus de cent ans.

CAſſiodore êtoit Secretaire d'Etat de Theodoric Roi d'Italie. Il merita tous les honneurs de la République, & exerça ſeul la dignité de Conſul l'an 514. Le mauvais êtat des affaires, ſous le regne de Vitige, le porta à quitter le monde. Il ſe retira dans un Monaſtere qu'il avoit fait bâtir à l'extrêmité de la Calabre. Il compoſa un aſſez grand nombre de Livres, & entr'autres, un *Abrégé de Rhétorique.* Dans cet Ouvrage l'Auteur a ſoin de remarquer qu'encore qu'on diſe ordinairement que l'Orateur doit inſtruire, plaire & toucher, il n'eſt pourtant pas également obligé de faire tous les trois. Il lui paroît que le plaiſir que procure l'Orateur eſt une choſe de ſurérogation, qu'on ne doit pas toûjours attendre, & qui ne dépend pas toûjours de lui, au lieu que perſonne

ne ſouffriroit un Orateur qui n'inſtruiroit pas. (1).

Aurele Caſſiodore.

Il prétend qu'il vaut mieux qu'il y ait du ſuperflu dans la narration, que s'il y manquoit quelque choſe de neceſſaire; parceque le ſuperflu peut tout au plus ennuyer, & que le défaut du neceſſaire pourroit même être nuiſible à la cauſe.

Je ne dirai rien de plus ſur cet Ouvrage, ſinon que, comme le titre le dit, c'eſt en effet un abrégé de Rhétorique, dans lequel l'Auteur touche à la verité tous les points dont on parle ordinairement dans les traitez de l'Art, mais il les touche d'une maniere trop ſuccincte, & qui n'eſt pas ſuffiſante.

Aprés cet abrégé, il y a encore dans le Recueil des Rhéteurs Latins environ trois pages de remarques, tirées non de cette petite Rhétorique, mais d'autres Ouvrages de l'Auteur; elles ne contiennent rien qui ſoit digne de conſideration que les jugemens qu'il y porte de Ciceron, de Quintilien & de Fortunatianus, & c'eſt de quoi il n'eſt pas queſtion à preſent.

Caſſiodore avoit beaucoup de ſa-

(1) Nam quis feret Oratorem, niſi docuerit. Caſſiod.

Bede.

voir & en même temps beaucoup de vertu. C'eſt l'idée que nous en donne le Pere Petau toutes les fois qu'il en parle.

Ration. Temp. T. 2. P. 233. 251.

BEDE,

Dit le Vénérable, Anglois de Nation, de l'Ordre des Benedictins, né en 673. mort en 733. ou 734. quoique le Cardinal Baronius s'efforce de prouver que ce ſaint homme écrivoit encore en 776.

Voyez Moreri art. de Bede.

NOus apprenons de Bede lui même, la raiſon qui lui fit compoſer ſon Livre ſur les figures que l'on rencontre dans le ſtyle de l'Ecriture Sainte. Son deſſein a été de montrer que mal à propos les Grecs ſe vantent d'être les premiers qui ont inventé ces ornemens du diſcours, puiſque l'Ecriture qui eſt avant tous leurs Ouvrages, en eſt toute remplie, & qu'elle a ſur les Livres des Grecs non ſeulement l'avantage d'être d'une plus grande autorité, ou d'être plus utile ; mais encore d'avoir la premiere préſenté

l'éloquence aux hommes. C'eſt pour cela que cet Auteur propoſe les noms, les définitions & les exemples de toutes ſortes de figures, tirez des Auteurs profanes, après quoi il en rapporte d'autres exemples de l'Ecriture. C'eſt la nature de tout ſon petit Ouvrage, ſur lequel je ne ferai que cette obſervation, qu'afin que ſa Critique contre les Grecs porte coup, il faut qu'ils ſe ſoient vantez, non pas d'être les premiers qui ont remarqué les figures, mais qui les ont inventées, & il eſt difficile à croire qu'ils s'en ſoient vantez; puiſqu'il eſt viſible que ce ne ſont pas les préceptes qui ont produit l'éloquence, mais que c'eſt l'éloquence qui a produit les préceptes. Il faut néanmoins avoüer que la vanité des anciens Rhéteurs étoit fort grande; & comme ils convenoient que le génie ou la nature faiſoit le Poëte, auſſi prétendoient-ils ſoûtenir que c'étoit l'Art qui faiſoit les Orateurs; ce qui pourroit appuyer l'opinion de Bede. Bede.

ISIDORE.

Le Livre de Rhétorique d'Iſidore (car c'eſt le titre de l'Ouvrage)

Iſidore. n'eſt rien moins que ce que promet ce titre. Ce ne ſont que trois pages in 4°. qui ne diſent rien que de trés-commun, & ne touchent pas la centiéme partie des choſes qu'il faut traiter dans une Rhétorique. Cependant il ne faudroit pas perdre ce qu'il dit, ſi on ne le trouvoit point ailleurs.

ALCUIN ou ALBIN,

Qui vivoit au huitiéme ſiécle, & mourut au commencement du neuviéme, l'an 804.

COmme quelquefois on dit *la Rhétorique Royale d'Ariſtote*, en parlant de celle qui paroît faite pour Alexandre : on pourroit dire de même *la Rhétorique Royale d'Alcuin*, puiſqu'il la fit pour Charlemagne, & que c'eſt même un dialogue entre ce Prince déja Roi, & ce maître habile, qui étoit venu d'Angleterre vers la fin du huitiéme ſiécle, après l'an 770.

M. Bayl. ſur Alc dans ſon Dict. Sa grande réputation l'avoit devancé en France. Charlemagne charmé de trouver en lui un Orateur, un Poëte, un Philoſophe, un Mathémati-

cien, un Théologien, enfin un homme conſommé en toute ſorte de Litterature, l'arrêta dans ſa Cour.* Alcuin devint comme le Compagnon, & même le Précepteur de ce grand Monarque. Il le fut auſſi de Loüis & de Pepin, fils de ce Prince, qui le combla de bienfaits. On l'appelloit ordinairement *le Secretaire des Arts liberaux*, à cauſe de ſes connoiſſances. On l'appelloit encore *l'Homme univerſel*, parce qu'il étoit habile en tout. Il ne l'étoit pas moins dans les affaires que dans les ſciences. Le Roi le conſultoit fort ſouvent. Que dis-je ? il fut Conſeiller ordinaire de ce Prince, & ſon Ambaſſadeur à Rome. C'eſt lui qui perſuada à Charlemagne de fonder *la nouvelle Athéne*, c'eſt-à-dire, ſelon l'opinion commune, *l'Univerſité de Paris*, l'un des plus beaux & plus ſolides ornemens du Royaume. Et c'eſt de-là qu'elle paroît floriſſante dés le milieu, ou vers la fin du 9^e. ſiécle (1). Ducheſne qui croit que ce furent les Ecoles de la Ville de Tours, lui donne pourtant la gloire d'avoir fait refleurir les

Alcuin ou Albin.

* Vers l'an 791. ou 793. Ducheſne Préf. ſur Alc. p. 4.

Ibid.

Ducheſne Ibid. p. 8. & Epiſt. nuncupat. ad Gabriel. Varium.

Ibid.

(1) Par une lettre du Pape Nicolas Premier vers l'an 860. ou de Marin Premier vers l'an 882.

Alcuin ou Albin.

lettres en France, & d'avoir rétabli les Ecoles ruinées. Un ancien Poëte Allemand, dit dans des vers qu'on a citez, ſans le nommer, dans un abregé de l'Hiſtoire de l'Univerſité, qu'Alcuin fit refleurir les Arts à Paris (2). Il étoit Anglois de nation; divers Auteurs néanmoins le font Ecoſſois. Nous apprenons de lui-même qu'il fut élevé à York. Bien des gens le font diſciple du vénérable Bede. On montre * par ſes écrits qu'il fut élevé & inſtruit par Egbert Archevêque d'York. Quoi qu'il en ſoit, c'étoit un fond inépuiſable de doctrine, un eſprit infini, une pénétration merveilleuſe, une douceur charmante, & une facilité admirable à parler de toutes les ſciences, & à s'exprimer en toutes les Langues ſavantes. Il a enrichi l'Egliſe de ſes Ecrits; il en a fait ſur l'Ecriture & ſur les Arts liberaux; il en a fait d'hiſtoriques. On a tout recueilli en un volume *in-folio*, qui fut imprimé il y a près de cent ans.

Voy. Hiſt. de l'Univ. du Boul. T. 1. ad fin.

* Ducheſne. Ibid. p. 2.

A l'égard de ſa Rhétorique, on voit

And. Ducheſne les fit imprimer en 617.

(2) Quid non Alcuino, facunda Lutetia, debes? inſtaurare bonas ibi qui feliciter artes Barbariemque procul ſolus depellere cœpit.

dans cet Ouvrage un Prince regnant qui deſcend en quelque façon du thrône pour devenir écolier, & qui ne dédaigne pas de s'inſtruire de l'Art oratoire, perſuadé à ce qu'il dit, qu'ayant occaſion d'en faire uſage tous les jours, ce ſeroit une honte de l'ignorer. C'eſt lui d'abord qui interroge ſon maître; il ſouffre enſuite que ſon maître l'interroge, parce que, ſelon lui, on inſtruit un homme en l'interrogeant comme il faut, & que l'interrogation n'eſt pas moins fondée ſur le bon ſens, que la réponſe. C'eſt un bel exemple pour faire refleurir les beaux Arts! Monſieur le Garde des Sceaux Duvair n'auroit pas mis en ce tems-là, parmi les cauſes de la chute de l'éloquence, le mépris que les Rois & les Princes faiſoient de la Rhétorique.

Alcuin ou Albin.

M. Duvair dans ſon Tr. de l'Eloq. Fr. imprimée en 1614.

Au reſte, il n'y a rien de particulier dans l'Ouvrage dont eſt queſtion, que ce que je viens de remarquer, excepté qu'à la fin du Livre, le Prince & ſon Maître s'entretiennent ſur les vertus morales, & ne rougiſſent ni l'un ni l'autre, de raiſonner ſur des choſes ſi utiles & ſi neceſſaires. Ils n'en diſent pourtant rien que de commun, non plus que de la Rhétorique. Peut-

Alcuin ou Albin.

être n'eſt-ce point ſans raiſon ; puiſque le caractére du Prince auroit paru moins vrai-ſemblable, ſi on lui eût fait dire des choſes plus recherchées. Cette ſimplicité n'empêche pas que l'ouvrage ne ſoit bon, comme le ſont pluſieurs autres, dont je parlerai dans la ſuite, & qui ſont écrits en ſtyle familier. Charlemagne paroît dans ce livre approuver la doctrine de ſon Maître. On peut donc compter ſon ſuffrage parmi les jugemens des ſavans, puiſqu'il étoit veritablement habile. Mais, ſans vouloir contredire le jugement avantageux qu'un ſi grand Prince a fait de la Rhétorique d'Alcuin, j'aurois voulu qu'un ouvrage où l'on fait parler un Roi, eût été plus achevé & plus poli. J'avoüe néanmoins que quant à la ſubſtance des régles, il y en a autant dans ce petit Livre, qu'un Prince en devroit ſavoir, pourvû qu'il les entendît bien, & qu'il voulût joindre quelqu'uſage aux préceptes.

Aurelius Cornelius Celſus.

AURELIUS CORNELIUS CELSUS,

Plus ancien que Quintilien, ou du moins ſon Contemporain.

JE ne ſai pourquoi, dans le Recueil des Rhéteurs dont je viens de parler, on n'a pas mis Cornelius Celſus, auſſi ancien qu'aucun d'eux, puiſque Quintilien en a parlé auſſi bien que de Lupus. On devoit d'autant plus l'y mettre avec les autres, ſi on en avoit connoiſſance, que ſon Ouvrage eſt dans le même caractére. C'eſt un abregé de Rhétorique, compoſé par l'Auteur, non pour inſtruire des perſonnes qui ne ſauroient rien, mais pour ſervir de memoire à un homme déja inſtruit. (1).

Il veut donc qu'on ait parfaitement étudié l'Art, perſuadé que ſans cela l'Orateur ne fera jamais rien de

(1) Memento nihil ante tibi eſſe compendia relegenda, quam ingenium tuum multa de Tulliana arte ſubegeris. Celſ.

Aurelius Cornelius Celſus.

grand (2). Il ne veut point qu'on étudie ſi fort le droit, parce qu'il croit que cette étude deſſeche le ſtyle (3). Il conſeille de lire & d'entendre les Orateurs, de compoſer, de parler. Il décide qu'ailleurs on cherche la verité ; au lieu que dans l'éloquence on ſe contente du vrai-ſemblable, ou pour mieux dire, on n'y viſe qu'à la victoire, & pour confirmer ſa penſée, ſon Commentateur * remarque après Ciceron (4), qu'il n'auroit rien manqué à la gloire des Gracques, de Saturninus, de Carbon & de pluſieurs autres, s'ils avoient été auſſi honnêtes gens, qu'ils étoient grands Orateurs. Ne peut-on pas aſſûrer qu'en cela Celſus ne conſidére point tant la vraye nature de l'éloquence, que l'abus que les hommes en font ?

* Sixtus à Popma Phryſius, qui le fit imprimer à Cologne en 1569.

Quoi qu'il en ſoit, cet Auteur ne reconnoît d'Orateurs Attiques, que ceux

(2) Sine præceptis nihil ſubtile, nihil magnificum cogitari poteſt. Id.

(3) Si ſe multum juris ſcientiæ dederit, plurimum de cultu orationis amittet. Id.

(4) Utinam in Tiberio Graccho Caioque Carbone talis mens ad Remp. bene gerendam fuiſſet, quale ingenium ad benedicendum fuit. Sed fuit uterque ſummus Orator, &c. Cic. in Bruto.

qui ſont extrêmement concis ; ni d'Orateurs Aſiatiques que ceux qui ſont fort diffus. Il ajoûte que les Romains tenoient un juſte milieu : mais que l'Orateur habile accommode ſon ſtyle au genie de ſes Auditeurs. On peut juger de ſon principe par ceux que nous avons rapportez, en parlant des premiers maîtres. Aurelius Cornelius Celſus.

Celſus ne dit rien de l'Exorde ; ce qu'il dit de la Narration eſt commun. Il veut que dans la diviſion on ſuive ou l'ordre des temps, ou la différence des matieres. Il recommande de réduire toûjours une cauſe à peu de chefs, & abandonne le nombre des preuves à la prudence de l'Orateur, ſelon le beſoin de la cauſe (5) ; mais il conſeille de bien prendre garde à ce qui nous eſt favorable, & à ce qui eſt contre nous, afin de s'attacher à l'un, & de toucher l'autre avec adreſſe. Pour la réfutation, il eſt à propos, ſelon lui, de groſſir, s'il eſt poſſible, les prétentions de l'adverſaire, pour les rendre ou ridicules ou inſupportables, & ſurtout tâcher de le prendre en contradiction. Il traite la maniere d'établir la

(5) Nec quiſquam æſtimet argumentis numerum eſſe præfinitum. Celſ.

Aurelius Cornelius Celſus.

queſtion, parcequ'il faut l'avoir toujours preſente à l'eſprit, ſi nous voulons nous tenir dans de juſtes bornes. Surquoi ſon Commentateur cite un avis important de Pline, qui nous dit (6) que le premier devoir d'un Ecrivain eſt de bien lire le titre de ſon ouvrage, & de ſe demander de temps en temps ce qu'il a entrepris, *pour mettre en fait qu'il n'eſt point long*, s'il ne ſort pas de ſa matiere, & qu'il commence à l'être, s'il s'en éloigne. Voyez-vous, dit-il, combien de vers Homere & Virgile ont employez, l'un à chanter la colére d'Achile, l'autre à chanter les armes d'Enée? ils ne ſont longs ni l'un ni l'autre, parcequ'ils éxécutent leurs deſſeins. Je ne dois point oublier de dire que le Commentateur qui a procuré l'édition de Celſus, eſtime plus ce petit abrégé que

(6) Primum ego officium ſcriptoris exiſtimo, ut titulum ſuum legat, atque idemtidem interroget ſe quid cæperit ſcribere: ſciatque, ſi materiæ immoratur, non eſſe longum: longiſſimum, ſi aliquid acceſſit, atque trahit. Vides quot verſibus Homerus, quot Virgilius arma, hic Æneæ, Achillis ille deſcribat: brevis tamen uterque; quia facit quod inſtituit. Plin. Novoc. ad Apollinar. l. 5.

tout autre, parce qu'il renferme & ce que Celſus lui-même & ce que les autres avoient écrit plus au long. Mais il y a un peu de paſſion dans ce jugement.

SAINT AUGUSTIN,

Mort l'an de Jeſus-Chriſt 430, âgé d'environ 84. ans.

IL ne s'agit point ici d'une petite Rhétorique qui ſe trouve parmi les Ouvrages de S. Auguſtin, & qu'on croit avec raiſon n'être pas de lui, comme je l'ai déjà dit, * à cauſe de la différence du ſtyle, & parceque c'eſt un écrit qui ne répond pas à l'habileté de ce Pere de l'Égliſe. On la trouve auſſi dans le Recueil des Rhéteurs Latins : c'eſt la raiſon pourquoi j'en ai parlé ci-devant, lorſqu'il a été queſtion des Auteurs qui compoſent ce recueil. Mais il s'agit de ce que S. Auguſtin a véritablement écrit de l'Art oratoire dans ſon quatriéme livre de la Doctrine Chrêtienne.

Tom. 1. in Append.

* Ci-devant p 98.

Son deſſein eſt d'inſtruire les Prédicateurs ſur la maniere dont ils doivent parler aux peuples, après les avoir in-

De inveniendo priùs, de proferendo poſteà diſſeremus. De Doct. Chriſt. l. 4. n. 1.

S. Auguſtin

ſtruits dans les trois livres précédens ſur la maniere d'étudier & l'Ecriture, & les veritez qu'ils doivent prêcher. C'eſt ce qui a fait dire que ce Saint a compris en quatre livres, tout ce qui regarde l'éloquence ſacrée, & qu'il y a montré à ceux qui veulent traiter ce grand ſujet, la methode qu'ils doivent ſuivre s'ils veulent réüſſir, & ne pas égarer leurs diſciples.

P. Galeſin. Protonot. Apoſtolic. Epiſt. Nuncupat. ad Card. Carol. Borrhom. in Rhet. Eccleſ. Aug. Valerii Epiſc. Veron. p. 6.

Il poſe * d'abord comme une choſe certaine qu'il convient à un Prédicateur de ſe ſervir de la Rhétorique. *Car*, dit-il, *puiſque cet Art peut être employé à perſuader la verité & la fauſſeté, ſeroit-il juſte que le menſonge s'en ſervant pour combattre la verité, la verité ne s'en ſervît pas pour ſe défendre contre le menſonge ?*

* Ubi ſuprà n. 3.

Ibid. n. 6.

Il décrit après cela le devoir d'un Orateur Chrétien, & lui preſcrit préciſément ce que preſcrivent les Rhéteurs, c'eſt-à-dire, *d'employer des exordes, des narrations, des preuves, des mouvemens*, & par conſequent tout ce qui ſert à intereſſer ou à exciter les Auditeurs, *les prieres, les reproches, les exhortations, les menaces* ; en un mot il donne aux Prédicateurs les régles de Ciceron & d'Ariſtote, & il eſt

non ſeulement le (1) premier, mais le ſeul des anciens Auteurs de nôtre Religion, qui leur ait montré qu'ils ne doivent point chercher d'autres routes dans l'éloquence de la chaire. C'eſt ainſi que s'eſt expliqué un Auteur du ſeiziéme ſiécle, en donnant au public *la Rhétorique Eccléſiaſtique* d'Auguſtin Valerio, Evêque de Verone, toute conforme aux principes de nôtre Saint. Mais le même Auteur remarque qu'il y avoit alors des modernes, (2), d'un merite aſſez médiocre, & pour ainſi dire, *du ſecond ordre*, leſquels, loin d'imiter S. Auguſtin, croyoient au contraire ſe ſignaler en contrediſant les Anciens. Qu'en arrivoit-il ? Premierement, ils n'avoient pas eux-mê- S. Auguſtin

(1) Quâ viâ & ratione omnis Eccleſiaſticæ doctrinæ ſupellex poſſet ad Rhetoricam dicendi præceptionem & uſum accommodari, id è veteribus unus S. Auguſtinus oſtendit ſolùm, præterea nemo.

(2) Sunt quidam præterea recentes, veluti minorum gentium ſcriptores, quibus oſtentandi ingenii ſui cauſa hoc maximè propoſitum fuit veterum inſtitutis adverſari. In illis. . . . eloquentiæ formam fuco puerili illitam, non naturalem ; tum opus de oratoriâ doctrinâ vario certamine implicitum, repugnandi ſtudio ſuſceptum, difficillimum cernemus. P. Galeſ. ubi ſup. p. 2, 3.

S. Auguſtin

mes, à ce qu'il dit, cette éloquence naturelle dont ils combattoient les préceptes ; En ſecond lieu, ce qu'ils ont dit de l'Art de parler, ſe trouve embarraſſé de conteſtations inutiles ; on n'y voit que difficultez, que ténébres, qu'eſprit de contradiction, défaut que nous trouverons en quelques Auteurs dans la ſuite de ce volume. Je n'ai garde d'en accuſer l'Abbé Caſſagnes. Il a pourtant quelque choſe ſur cet article qui n'eſt pas juſte, & qu'il eſt bon de rapporter pour mieux expliquer la doctrine de S. Auguſtin.

» Il y a, ſi on l'en croit, * entre le » Prédicateur & l'Avocat, certaines » differences qu'il eſt trés-difficile » d'expliquer, parcequ'elles n'ont » point de rapport à l'ordre qu'on a » établi dans les regles de l'Art. Il ajoû» te que certainement l'Eloquence » Chrétienne eſt un nouveau monde » dans la Rhétorique, & que comme » la découverte des Indes Occidenta» les a augmenté la Géographie, il eſt » perſuadé que ſi les Anciens reve» noient au monde, & qu'ils fuſſent » éclairez du Chriſtianiſme, ils feroient » un genre particulier de la Prédica» tion. On ne ſait, ſelon lui, auquel

* Préf. ſur les œuvres de Baiz. p. 36.

des trois la rapporter, & les deux « S. Auguſtin
fameux novateurs, Vivés & Ramus, «
qui condamnent la diviſion reçûe, «
parcequ'elle ne comprend pas les «
diſcours de conſolation, auroient «
bien plus de raiſon de la trouver im- «
parfaite à l'égard de ces diſcours qui «
ſe font ſur les préceptes & ſur les «
myſteres de la Religion. Il croit con- «
firmer ſa penſée, parcequ'il eſt viſi- «
ble à ce qu'il dit, que ſi nous en ex- «
ceptons la loüange des Saints, l'Orai- «
ſon Eccléſiaſtique n'a que faire au- «
jourd'hui, ni du démonſtratif, ni du «
judiciaire, ni du déliberatif ; puiſ- «
qu'à proprement parler, les ſermons «
ne ſont ni des éloges, ni des plai- «
doyez, ni des déliberations. Tout ce «
que nous pouvons faire dans ce dé- «
faut de l'Art, c'eſt de conſiderer à «
quel genre la Prédication peut avoir «
le plus de rapport, & c'eſt celui du «
Barreau, ſelon lui, parceque le dé- «
monſtratif n'eſt pas aſſez grave, & «
que le déliberatif n'eſt pas aſſez ani- «
mé. Tel eſt le ſentiment de l'Abbé
Caſſagnes.

Mais quelle idée a-t-on du démon-
ſtratif, pour ne le pas croire aſſez gra-
ve ; ou du déliberatif, pour ne le pas

S. Auguſtin croire aſſez animé ; ou enfin de la Prédication, pour dire qu'elle n'a point de rapport aux régles de l'Art, & que ſi les anciens revenoient au monde, ils en feroient un genre de cauſe particulier ? Le Prédicateur a-t-il autre choſe à faire, lorſqu'il traite les myſteres ou les préceptes de la Religion, que ce qu'on doit faire dans tous les diſcours oratoires, comme l'enſeigne S. Auguſtin, qui eſt *d'inſtruire*, de *plaire*, & de *toucher* ? La matiere ordinaire du Prédicateur eſt une *Thêſe générale* : Comment pourroit-on en faire *un genre de cauſe*, puiſqu'un genre de cauſe eſt un cas particulier ? Suppoſons que Ciceron revînt au monde, & qu'il fût éclairé des lumieres de la Religion ; on croit qu'il feroit un nouveau genre de Rhétorique pour le Prédicateur ! on ſe trompe. S. Paul & l'expérience nous apprennent l'uſage de la Prédication.

Il s'y agit d'inſtruire le Peuple, d'exhorter, de détourner, de faire des reproches, d'intimider, de ſoûtenir, de donner de la honte, d'affliger, de blâmer le vice, de loüer la vertu. Or que dit Ciceron de l'éloquence dont il a donné des préceptes ? L'Abbé Caſſagnes ne pouvoit l'ignorer après la traduc-

tion

tion qu'il a faite des trois Livres de l'Orateur. Il n'appartient qu'à l'Orateur, dit Ciceron, de dire avec dignité ſes ſentimens ſur les matieres les plus importantes ; c'eſt à lui à faire ſortir tout un peuple de ſon indolence en l'animant, ou à le retenir quand il s'emporte. Y a-t-il quelqu'un qui ait ou plus de feu pour porter les hommes à la vertu, ou plus de force pour les détourner du vice ? Qui peut répandre plus d'amertume ou plus d'aigreur dans un diſcours, lorſqu'il faut décrier les méchans ; ou y ſemer plus d'ornement & plus d'éclat, quand il s'agit de loüer les gens de bien ? Qui eſt en état de mieux déconcerter la méchanceté des hommes par l'invective ou l'accuſation, ou de conſoler avec plus de douceur & de bonté ceux qui ſont accablez par l'infortune ? On voit la doctrine de Ciceron ; il faut voir celle de Saint Paul, & ce qu'il demande aux Prédicateurs. Il veut *qu'ils ſoient capables d'exhorter ſelon la ſaine doctrine, & de convaincre ceux qui s'y oppoſent ; de reprendre fortement ; d'exhorter avec une pleine autorité, ou avec douceur.*

S. Auguſtin

2. De Orat. n. 35.

Tit. 1. 9.

Ibid. v. 13.

Tit. 2. v. 15.

2. ad Timoth. c. 2. v. 24.

S. Auguſtin Ce que l'Apotre dit à Tite, il le dit à Timothée. Il lui dit que c'eſt à quoi ſert l'Ecriture, *qu'elle eſt utile pour inſtruire, pour reprendre & pour corriger*, & il le montre par ſon exemple. C'eſt donc s'alambiquer l'eſprit, que de ſe figurer qu'il y a une Rhétorique pour le Prédicateur, autre que celle qui eſt toute trouvée pour les Orateurs ordinaires. Souvenons-nous une bonne fois, qu'on ne peut, & qu'on ne doit pas même, dire tout ſur l'éloquence, & que quelques choſes qu'on puiſſe dire, il faudra toûjours que l'Orateur en ſupplée par ſa prudence. Le tout eſt de lui donner de bons préceptes généraux. Revenons à Saint Auguſtin.

Ibid. c. 4. v. 2.

Ubi ſup. n. 8.

Ce Saint Docteur reconnoît qu'il y a des Prédicateurs qui parlent *ſagement*, c'eſt-à-dire, qui ne diſent rien que de vrai & de bon, & il ajoûte qu'il y en a d'autres qui parlent auſſi *éloquemment*. Il conſeille aux premiers de ſe ſervir beaucoup des paroles de l'Ecriture : mais il enſeigne que les ſeconds ſont préférables, parcequ'ils profitent d'avantage à leurs Auditeurs. Les uns & les autres nous préſentent un remede ſalutaire, qu'il eſt à propos

de prendre, lors même qu'il eſt amer: mais il eſt plus avantageux, ſelon le Saint, d'y joindre l'utile à l'agréable, pour le faire rechercher plus ardemment (5). S. Auguſtin

Une choſe peut paroître ſurprenante. Saint Auguſtin entreprend de former l'Orateur ſacré par les regles des anciens, & néanmoins il déclare qu'il n'entreprend pas de rebattre les préceptes qu'il avoit enſeignez dans les Ecoles (6). Une de ſes raiſons eſt, que c'eſt là l'étude des jeunes gens qui n'ont rien de plus ſerieux à faire, & qui d'ailleurs ont de l'eſprit pour les apprendre facilement : ſur quoi il rapporte le ſentiment de Ciceron, qui dit que *ſi on ne les apprend en peu de temps, on ne les apprend jamais.* N. 2. 4. Une autre raiſon eſt, qu'on peut pratiquer les régles de l'éloquence ſans les avoir appriſes, puiſque ceux mêmes qui les ont étudiées, les pratiquent ſouvent ſans y penſer ; ce qui fait voir, dit-il, que ce n'eſt pas afin d'être éloquens N. 4.

(5) Sumenda ſunt & amara ſalubria : ſed ſalubri ſuavitate, vel ſuavi ſalubritate quid melius? Ibid. n. 8.

(6) Rhetorica... quæ in ſcholis ſæcularibus & didici & docui... à me non expectentur. Ib. n. 2.

S. Auguſtin qu'ils les pratiquent ; mais qu'ils les pratiquent parcequ'ils ſont éloquens. Au lieu donc de faire une étude particuliere des préceptes de Rhétorique, il

N. 8. conſeille au Prédicateur qui veut parler *ſagement & éloquemment*, de lire plutôt de beaux diſcours, d'écouter les perſonnes éloquentes, de s'appliquer à les imiter. Car ſi les enfans apprennent à parler, parcequ'ils entendent ceux qui leur parlent ; pourquoi, dit ſaint Auguſtin, un Prédicateur ne deviendroit-il pas éloquent, s'il a ſoin de lire ou d'écouter des diſcours qui le ſont ? Ce n'eſt pas qu'il croye inutiles les préceptes qu'on don-

N. 1. ne aux enfans, mais il eſtime qu'il faut les apprendre de jeuneſſe.

Pourquoi donc fait-il eſperer des préceptes à des perſonnes capables de prêcher, ſi les préceptes ne conviennent qu'à la jeuneſſe ? Il s'explique. Il renvoye aux enfans les régles les plus communes de l'Art, & qui regardent les figures de penſées, celles de mots, les tropes, les periodes, l'égalité ou l'inégalité des membres du diſcours, & autres ornemens de diction. Il ne leur renvoye pas de même certains préceptes plus importans & plus diffi-

ciles, qui regardent ou les differens devoirs de l'Orateur, ou la diverſité des ſtyles. Au contraire, il s'attache à les expliquer, à en montrer la neceſſité, à en donner des exemples. Et quoique, ſur cela même, il n'entre pas dans tous les détails poſſibles ; on ne laiſſe pas de dire qu'il traite cette matiere à fond, & qu'il en donne de fort belles régles. C'eſt à quoi il faut prendre garde, pour ne pas appliquer à toute la Rhétorique, ce qu'il ne dit que de la partie de cet Art, qui eſt la plus aiſée. S. Auguſtin

Réflex. ſur l'Eloqu. imprimées chez Joſſe en 1700. P. 123.

Il paſſe enſuite à montrer que l'éloquence telle que nous la concevons, n'a pas manqué aux Auteurs Canoniques, & que ce qu'ils ne tenoient point de l'Art, le Saint-Eſprit le leur a donné ; parcequ'encore que leur ſageſſe ne recherchât point cet avantage, cet avantage pourtant n'abandonnoit point leur ſageſſe (7). Cette éloquence en eux ne paroît pas tant que dans les Orateurs ordinaires, par deux raiſons :

(7) Neque enim hæc humanâ induſtriâ compoſita, ſed divinâ mente ſunt fuſa & ſapienter & eloquenter, non intentâ in eloquentiam ſapientiâ, ſed à ſapientiâ non recedente eloquentiâ. n. 21.

S.Auguſtin premierement, c'eſt qu'ils ne ſe ſont pas mis en peine de la rendre ſenſible (8); en ſecond lieu, c'eſt qu'ils en ont encore une autre, qui ſe fait beaucoup plus ſentir, dont nous dirons bien-tôt quelque choſe. Celle néanmoins dont je parle maintenant, brille ſi fort en une infinité d'endroits, que ceux mêmes qui ſont enſevelis dans un profond ſommeil, s'en apperçoivent (9). C'eſt cette éloquence que les ennemis de S.Paul trouvoient dans ſes Epîtres, lorſqu'ils en ſentoient le poids & la force. Et ſi cet Apôtre laiſſe dire d'ailleurs qu'il n'avoit point le talent de la parole, c'eſt, non pas un aveu que cela fût vrai, mais une modération qui lui fait négliger un reproche, lequel pour avoir peut-être quelque fondement ſur ſa difficulté de parler, ou ſur ſa modeſtie, n'en avoit néanmoins aucun dans le caractere de ſes lettres.

L.4.de doct. Chriſt. n.15. ex 2. ad Corinth. 11. 6.

Ibid. ex 2. ad Corinth.c. 10. v. 10.

Ib. n. 9. 10. 22.

Mais les Auteurs Canoniques ont encore une autre éloquence, plus grande même que la premiere, quoi-

(8) Iſtâ noſtrâ eloquentiâ ita uſi ſunt per alteram ſuam, ut nec deeſſet nec emineret, n.10. Non quia non habent, ſed quia non oſtentant, n 14.

(9) Et qui ſtertit, advertit, n. 11.

que ſous quelque apparence de baſſeſſe. Elle eſt toute ſurnaturelle & divine, auſſi-bien qu'obſcure & myſterieuſe, & elle leur eſt tellement propre, qu'elle ne conviendroit point à d'autres (10). S. Auguſtin

Après avoir parlé de l'éloquence de ces Auteurs ſacrez, après en avoir rapporté pluſieurs exemples de l'Ecriture, S. Auguſtin parle de celle qui convient aux Prédicateurs.

Il montre en quoi elle conſiſte, & il ne propoſe rien de médiocre, ni rien de confus, mais diſtinctement ce que Ciceron a donné pour le véritable caractére du parfait Orateur, qui eſt *d'inſtruire, de plaire, & de toucher* (11), dont le premier eſt regardé comme le fondement des deux autres; le ſecond comme un aſſaiſonnement qui retient l'auditeur, & le troiſiéme comme le moyen de vaincre & de triompher. Pour inſtruire, il faut ſelon le Saint Docteur, beaucoup d'ordre dans le diſcours, & beaucoup de netteté dans le ſtyle. Il marque donc à ce propos, le Ubiſup. n. 24.

(10) Nec ipſos decet alia, nec alios ipſa. n. 9.

(11) Oratoris eſt docere, delectare, movere. Primum eſt neceſſitatis, alterum ſuavitatis, tertium victoriæ. Cic. in orat.

S. Auguſtin

ſoin qu'on doit avoir de la clarté, & décide qu'elle doit quelquefois faire négliger la beauté même & la pureté du langage.

Quant à la ſeconde partie de l'Orateur, qui eſt de plaire, c'eſt l'effet des agrémens dont le diſcours eſt ſuſceptible. Mais ils ne conviennent pas tous

Ibid. n. 31. au Miniſtre de l'Evangile : il n'y a que ceux qui ſont graves, majeſtueux, en un mot ceux qui ont de la dignité.

A l'égard du moyen de vaincre & de triompher, S. Auguſtin remarque

N. 36. expreſſément qu'il conſiſte dans les mouvemens & dans les paſſions. Il conſeille par conſéquent de les employer, il en donne des exemples dans

N. 55. les Livres ſaints, & nous apprend comment il s'en étoit ſervi lui même avec ſuccès. Ce qui montre la fauſſe délicateſſe de ceux qui en condamnent l'uſage, & ne voyent pas dans leurs vaines ſubtilitez, qu'ils condamnent les plus grands hommes, & Dieu même qui les a fait parler.

La concluſion eſt, que l'Orateur Chrétien doit s'exprimer de maniere que l'on comprenne ce qu'il dit, qu'on ſe plaiſe à l'entendre ; & qu'on ſe

rende à ce qu'il veut perſuader (12). Il en vient à bout, lorſqu'il employe à propos les differents ſtyles que l'on diſtingue dans le diſcours. C'eſt ſur cela que le Saint donne ſes préceptes. Mais on l'arrête. *Pourquoi*, lui dit-on, *donner des régles aux Prédicateurs, puiſque c'eſt le Saint Eſprit qui doit les conduire ?* Il répond que c'eſt par la même raiſon, que, dans nos prieres, nous expoſons à Dieu nos beſoins, quoiqu'il les connoiſſe. C'eſt-à-dire que le ſecours de Dieu n'exclut point l'action de la Créature. S. Auguſtin N. 30.

Dans les principes de Ciceron, on varie le ſtyle ſelon la dignité de la matiere : mais dans la Prédication tout eſt grand ; juſqu'à un verre d'eau froide donné à un pauvre par charité ; & néanmoins il ne faut pas y employer le même ſtyle. *Il n'y a rien de petit*, dit Saint Auguſtin, *dans les choſes dont le Prédicateur doit parler ; il ne doit pas néanmoins toûjours parler des grandes choſes d'un ſtyle ſublime. Il doit uſer du ſtyle ſimple, lorſqu'il enſeigne ; du mediocre, quand il loüe ou qu'il blâme ; du ſublime, quand il s'agit de faire* N. 35.

(12) Ut audiatur intelligenter, libenter, obedienter. Ib. n. 30.

S. Auguſtin

pratiquer quelque action de vertu à des perſonnes qui y ſentent de l'éloignement. Car il leur faut des paroles qui les enlevent, ou les remuent fortement pour les ſoûmettre à l'Evangile. Ainſi le

N. 61. ſimple, ſelon le Saint, conſiſte à employer des termes propres à faire comprendre ce qu'on enſeigne ; le médiocre, à employer des expreſſions brillantes ; le ſublime à en employer de fortes & de vehementes. Et quoiqu'on puiſſe allier, dans ce dernier, la beauté avec la force, comme on les concilie, par exemple, dans les armes d'un ſoldat : il eſt pourtant vrai de dire que l'une eſt différente de l'autre. Sur cela viennent en foule des paſſages tant de l'Ecriture que des Peres, choiſis avec beaucoup de diſcernement, pour expliquer cette varieté de ſtyle, ſi néceſſaire au Prédicateur. Au milieu de tant de préceptes, ce qui ſemble briller d'avantage, ce ſont ces

N. 56. excellentes refléxions ; *Que chaque ſtyle a en ſa maniere, la vertu d'éclairer l'eſprit, celle de lui plaire, & même celle de le faire obéïr ; Que l'on ſouffre plûtôt la*

N. 51. *longueur dans le ſtyle ſimple, que dans*

N. 53. *le ſublime ; Qu'on ne doit pas croire qu'un*

diſcours ſoit d'un genre ſublime, parce que l'Auditeur y fait des exclamations; L'agréable & le fin du ſtyle ſimple, les ornemens du ſtyle mediocre peuvent avoir cet effet: au lieu que le ſublime ſaiſit tellement, qu'ôtant l'uſage de la voix, il ne laiſſe que le pouvoir de pleurer. Et c'eſt ce que Saint Auguſtin dit lui être arrivé à Céſarée de Mauritanie. S. Auguſtin

Cette idée n'eſt point particuliere à Saint Auguſtin. On la trouve dans des Auteurs plus anciens. *Comptez*, dit un homme ſage, dans Aulu-Gelle, *que l'Auditeur n'eſt point touché, tant qu'il applaudit à un diſcours. L'Orateur eſt un Medecin. Met-il la main où eſt le mal? touche-t'il aux bleſſures de l'ame? la honte, l'étonnement, le repentir, le ſilence de ceux qui l'écoutent, en ſont la veritable preuve; s'ils s'évaporent en loüanges & en acclamations, tout le diſcours n'a fait que flatter l'oreille, il n'a point pénetré juſqu'au cœur.* C'eſt un Philoſophe qui parle ainſi, & qui demande ce caractére dans un diſcours moral, qui attaque le vice, ou qui recommande la vertu. A combien plus forte raiſon doit-on le demander dans les diſcours d'un Orateur Chrétien, qui ne doit avoir en vûë que le ſalut des ames. A. G. 5. c. 1.

S. Auguſtin

Mais quoique tous ces grands effets ſemblent ne dépendre que du diſcours, qui met la verité dans un beau jour, qui la fait écouter avec plaiſir, qui la rend touchante (13), Saint Auguſtin remarque pourtant que la bonne vie donne plus de poids à ce qu'on dit, que la plus grande Eloquence. Il ajoûte que ceux qui vivent mal ne laiſſent pas d'être utiles à leurs Auditeurs, quand ils prêchent ſagement & éloquemment; mais qu'ils ſe nuiſent à eux-mêmes, ſans doute parcequ'ils font ce qu'ils condamnent.

Une choſe que je puis dire, eſt qu'outre le poids que la bonne vie donne au diſcours, (ce qui ne fait rien à l'éloquence conſiderée en elle-même) il eſt conſtant que le diſcours même tire de la dipoſition du cœur une force merveilleuſe; parceque la vertu inſpire du courage à l'Orateur, qu'elle lui éleve l'ame, qu'elle lui fournit de grands ſentimens, & même de grandes penſées. Il n'y a qu'à lire les Ouvrages de Saint Auguſtin pour s'en convaincre.

On peut juger que ce Saint exigeant

(13) Ut veritas paceat, ut veritas moveat, ut veritas placeat, n. 16.

du Prédicateur la pratique des vertus, lui recommande* de s'adreſſer ſouvent à Dieu par la priere. Mais à quoi on ne s'attendoit pas, il ne croit point qu'un honnête homme ſoit blâmable pour prendre & pour prononcer les ſermons d'un autre plus habile que lui. *Il n'eſt point*, dit-il, *voleur ou plagiaire pour cela ; puiſqu'on ne peut donner ce nom qu'à ceux qui prennent ce qui n'eſt point à eux. Or, quand un homme eſt religieux obſervateur de la parole de Dieu, cette parole lui appartient par tout où il la trouve.* S. Auguſtin * N. 63. N. 62.

Voilà à mon ſens, la veritable Rhétorique du Prédicateur. Je ne m'arrête point à obſerver quelque différence qu'il y a entre les principes du Saint ſur le ſublime, & ceux de Longin ou d'Hermogéne, perſuadé que ſi cela fait quelque choſe à l'exactitude de la doctrine, il ne fait rien à l'uſage qu'en doivent faire ceux que le Saint a voulu inſtruire. A quoi je crois qu'il faut faire attention, c'eſt qu'il ne leur permet point de rien mépriſer de ce qui entre dans l'Eloquence que les grands Maîtres ont enſeignée, quoiqu'il les diſpenſe d'en apprendre les préceptes les plus communs, s'ils

S. Auguſtin

ne les ont appris de jeuneſſe. Le Saint Docteur leur montre cette Eloquence dans les Auteurs ſacrez, quoiqu'ils n'ayent point ſongé à s'en ſervir, non plus que les premiers Orateurs qui ont été avant les régles. Il leur découvre encore dans ces Auteurs une autre Eloquence, mais qui ne convient qu'à eux, en ſorte que de prétendre les imiter, ce ſeroit pecher contre une des principales régles de l'Art, qui veut que *le diſcours convienne à celui qui parle.* On peut imiter ce qu'ils ont de ſemblable à l'Eloquence artificielle, mais il ne faut pas s'attendre à l'avoir comme eux par infuſion, non plus que leurs lumieres; il faut les acquerir; ce qui n'empêche pas qu'on ne les demande à Dieu. Enfin Saint Auguſtin fait connoître à ſes Lecteurs que malgré la difference des matieres ſaintes & des matieres profanes, l'Art n'a point d'autres préceptes à donner pour les unes que pour les autres; ce qui eſt un excellent éloge de la doctrine des anciens Maîtres ſur l'Art Oratoire.

Il s'eſt fait divers Ouvrages dans ces derniers temps, qui ont quelque rapport à celui dont je viens de par-

ler. Dans les uns la doctrine de Saint Auguſtin a été attaquée, ou par hazard, ou à deſſein : dans les autres elle a été juſtifiée & défenduë. De la premiere eſpece il y a d'un côté la Préface de Mr. du Bois de l'Academie Françoiſe ſur ſa Traduction des ſermons de Saint Auguſtin ; de l'autre côté il y a quelque choſe des Ouvrages du P. Lamy Benedictin, qui voulut relever le ſentiment de Mr. du Bois foudroyé par un fameux Docteur de Sorbonne. De la ſeconde eſpece il y a les Réfléxions de ce Docteur ſur l'Eloquence, dont je me ſuis beaucoup ſervi dans cet article ; il y a quelques lettres de Monſieur l'Evêque de Soiſſons au P. Lamy ; il y a encore deux Ouvrages que j'ai faits auſſi par occaſion contre ce Pere. Il ſuffit, je crois, d'avoir déſigné ici tous ces Ouvrages pour en parler en leur lieu.

S. Auguſtin

Imprimées chez Joſſe par les ſoins du P. Bouhours. en 1700.

Imprimées dans le même Volume.

Traité de la verit. Eloq. chez David.

Reflex ſur la Rhétor. chez Thibouſt.

George de Trébizonde.

GEORGE de TRÉBIZONDE,

Né en Candie, mort en 1486.

Jug. des ſc. T. 2. part. 2. pag. 80. c. 3. 310. & T. 3. p. 347. c. 813.

MOnſieur Baillet qui parle de George de Trébizonde en deux endroits, parmi les Grammairiens & parmi les Traducteurs Latins, rapporte ſur les Traductions de cet Auteur, & ſur ſon humeur, des témoignages qui lui ſont fort déſavantageux. Il ne me convient point de les réfuter, parceque je les ſuppoſe juſtes; ni même de les rapporter, excepté quelques lignes, parcequ'il n'y a que cela qui regarde ſa Rhétorique, dont il eſt ici queſtion, & ſur laquelle je ne dois pas laiſſer d'expoſer les jugemens qu'on en a faits, encore qu'ils ne conviennent pas avec ce qu'on dit de ſes Traductions.

Prol. in Phot. & apud Morh. T. 2. l. 6.

En effet ſa Rhétorique eſt un Ouvrage dont André Schoth fait beaucoup de cas. Peu s'en faut que, ſur cet article, il ne le préfére à tous les Modernes. Il nous aſſure qu'elle fut admirée de tous les Savans.

Il y a lieu de croire qu'une choſe contribua à lui attirer cette approbation générale, c'eſt l'état où étoit

alors non ſeulement l'Éloquence, mais encore la Rhétorique. L'Auteur * nous apprend lui-même que la premiere étoit entierement abandonnée; & à l'égard de la ſeconde, il dit que les Maîtres qui l'enſeignoient ne dictoient pour tous préceptes que des Livres remplis d'extravagances, au lieu des bons Originaux Grecs ou Latins.

George de Trébizonde.

* Trapez. p. 1.2.

Cependant il ne faut point s'imaginer que cet Ouvrage n'ait dû ſa gloire qu'aux défauts qui ſe trouvoient dans les autres de même eſpéce. Les Critiques le jugeoient trés-eſtimable par lui-même. Quelle merveille, dit Mr. Morhof, qu'il fût ſi fort « eſtimé, ou que Thrithéme l'eût trou-« vé ſi beau ? puiſque c'eſt un compo-« ſé de ce qu'il y a de meilleur dans « Ariſtote & dans Hermogéne, & que « par l'un l'Auteur y ſupplée ce qui « manque à l'autre ?

Morhof. T. 2. l. 6. p. 250. n. 9.

Cela revient a peu prés, à l'idée que George de Trébizonde donne lui-même de ſa Rhétorique, lorſqu'il fait profeſſion de ne rien dire que ce qu'il a traduit des Grecs. Je dis *à peu près*; parcequ'il fait encore profeſſion de ſuivre Ciceron, & de tirer les préceptes qu'il donne, non ſeulement des

Trepez p. 232.

Id. p. 239.

George de Trébizonde.

Livres de Rhétorique de cet Orateur, mais encore des réfléxions qu'il a faites ſur ſes Harangues, à propos de quoi je puis dire qu'il fait fort bien l'analyſe de la harangue pour Milon.

Pour ce qui eſt des Rhéteurs Grecs, il paroît ſans comparaiſon ſuivre bien plus Hermogéne, qu'Ariſtote. Il ne fait fort ſouvent que le traduire & il ne s'en cache pas, comme je l'ai déjà dit ailleurs. Il fait quelque changement dans l'ordre des matieres, mais il garde le fond de la doctrine. Son meilleur Livre eſt le troiſiéme où il explique fort bien toutes les manieres de raiſonner qui conviennent à l'Orateur. Il eſtime particulierement la methode d'Hermogéne, pour profiter de la richeſſe d'un ſujet ou pour en cacher la ſterilité. Il ne doute point que ce ne ſoit par là, qu'ont brillé les anciens Orateurs, dont l'Eloquence, dit il, ſe conſerve dans leurs Livres depuis tant de ſiécles, malgré les révolutions des Empires, & des Etats où ils ont fleuri. Ils avoient l'Art de découvrir tout ce qu'il y avoit à dire ſur un ſujet, ſoit pour ne choiſir que ce qu'il y avoit de plus beau &

Id. p. 78. 232.

Trapez. L. 3. p. 240. &c.

de plus fort, ſoit pour profiter de tout & ne rien omettre, renfermant tout néanmoins en peu de mots avec une brieveté merveilleuſe : ou bien, ſi la matiere fourniſſoit peu, ils ſavoient traiter ce peu avec tant d'Art, l'amplifier, & le tourner ſi bien, qu'en le préſentant ſous diverſes faces, ils ſembloient dire diverſes choſes, ou alléguer diverſes preuves, lorſqu'ils n'en alléguoient qu'une. George de Trébizonde.

Il eſt vrai que cet Auteur n'égale point les Originaux qu'il s'eſt propoſé : mais il en approche. Ses préceptes ſont bons & ſolides, fondez ſur la raiſon & ſur l'experience. Son ſtyle eſt clair, net, & aſſez concis. Ainſi je ne conçois pas qu'on ait voulu parler de ſa Rhétorique, lorſqu'on a dit qu'il na pû retenir ſon babil, & ſi j'avoüe que c'eſt de cet Ouvrage même, qu'un autre Critique a parlé, lorſqu'il a porté un jugement ſemblable du Trapezontin, je ne conviens pas de même que le jugement ſoit juſte.

M. Huet. d. Clar. Interp. l. 2. p. 180.
M. Baill. T. 3. p. 249.
Lud. Vivez. de Trad. Diſc. p. 481.

Car outre que le Trapezontin eſt modeſte & ſans affectation, il ne donne des exemples qu'à propos, & il les donne d'une juſte longueur. Il imite ſi bien Hermogéne, il explique ſi bien

George de Trébizonde.

Ciceron, comme ce Rhéteur a expliqué Démoſthéne, qu'on pourroit l'appeller ſans difficulté l'Hermogéne Latin ou Ciceronien.

Ce n'eſt pas l'idée aſſurément qu'en donne Paul Jove, lorſqu'il dit que *dans les commencemens on avoit pris le Trapezontin pour un habile homme, même quand on vit ce qu'il avoit traduit d'Ariſtote, d'Euſébe & d'Hermogéne*; Mais il me ſemble que c'eſt l'idée qu'en donne la lecture de ſon Ouvrage. Et comme on ne peut diſconvenir, ſelon Mr. Baillet, que *cet Auteur n'ait eu du ſavoir*, je crois que s'il a ſû quelque choſe, c'eſt ſur-tout la Rhétorique en général, & les principes d'Hermogéne.

Paul. Jov. Elog. 25.

Jug. des ſc. T. 2. p. 80.

Il eſtime auſſi beaucoup Ariſtote, de ſorte qu'on ne peut croire qu'il ait eû ce Philoſophe en vûë dans la cenſure qu'il porte contre ceux qui en traitant des paſſions par rapport à la Rhétorique, deſcendent dans un trop grand détail. Il prétend qu'il faut être ignorant en cet Art, pour s'arrêter à chercher *le nombre* & *la nature* des paſſions, comme ſi cela êtoit d'un grand uſage à l'Orateur. Cette cenſure ne peut tomber que ſur ceux qui deman-

Trap. Préf. du 5. L. p. 454.

Trap. p. 338.

deroient ſur ces deux points une exactitude Phyſique ou Métaphyſique. Ariſtote ne la demande point ; loin de la demander, il déclare par-tout qu'elle ne convient point à la Rhétorique. En effet ſans qu'on nous définiſſe une paſſion, ſeulement à l'entendre nommer, nous ſentons ce que c'eſt ; & ſi on nous dit le moyen de la faire naître ou de la réprimer, nous concevons parfaitement le précepte, & ſommes en état d'en venir à l'uſage & à la pratique. George de Trébizonde.

Aux jugemens que j'ai rapportez ſur cet Auteur, je crois devoir ajoûter le témoignage que lui rend une Epigramme manuſcrite que j'ai trouvée à la tête de l'exemplaire que j'ai lû. Elle eſt de Math. Parma. 1491.

Qui cupis eloquii penetralia noſcere ſacri
Arpinumque tuâ fingere voce virum :
Nos docet Archigraphus ſolers Trapezuntius artem :
Hoc Duce, Roreni, nempè Diſertus eris.

C'eſt-à-dire, voulez-vous connoître les myſtéres de l'Eloquence, & devenir un autre Ciceron ? C'eſt l'Art que nous enſeigne un des plus grands Maîtres, le Trapezontin. Suivez ſes

George de Trébizonde.

préceptes, & vous ſerez éloquent.

En Voilà aſſez pour faire connoître cet Auteur, & il n'eſt pas neceſſaire d'entrer dans le détail d'une doctrine que nous avons déjà vûë en parlant d'Ariſtote & d'Hermogéne. Je remarquerai ſeulement qu'entreprenant de traiter les divers caractéres du diſcours ſelon les principes du dernier, il croit que la choſe eſt plus difficile pour lui, qu'elle ne l'avoit été pour l'ancien Rhéteur, parcequ'il ſe voit le premier qui ait traité cette matiere en Latin; au lieu qu'avant Hermogéne, beaucoup d'autres l'avoient traitée en Grec. A cela j'ajoûte ſa penſée ſur la Philoſophie. Il la regarde comme la mere des beaux Arts, de maniere néanmoins que quand on la traite ſans Eloquence, elle n'eſt propre qu'a énerver le talent de la parole & à deſſeicher l'eſprit (1). J'en dirois autant de celle qu'on traite éloquemment, ſi c'eſt d'une Eloquence puerile, affectée & mal entenduë.

(1) Philoſophia quidé quâ omnes liberales artes continentur, ſi dicendi ſuavitate privata ſit, omnem rationis gravitatem infringit atque concidit: totumque ingenii ſuccum aſperitate imbibit nimiâ.

Antoine Lulle.

ANTOINE LULLE DE MAJORQUE,

Profeſſeur de Théologie à Dole, vers la fin du quinziéme ſiécle.

ON reconnoît d'abord au nom *d'Antoine*, que ce n'eſt point ici *Raymond Lulle*, fameux par ſa méthode impertinente, où il a prétendu donner l'Art de parler de tout ſur le champ, & qu'on a fort bien défini *l'Art de parler ſans jugement de ce qu'on ne ſait point.* Celui dont eſt queſtion, étoit pourtant de Majorque auſſi bien que l'autre ; & vivoit du temps de Rodolphe Agricola, d'Eraſme, de Strébée, de Sturmius & de Ramus. Il fait mention de Raymond Lulle, qu'il regarde ou comme ſon parent ou du moins comme ſon compatriote, & il le qualifie même de Saint. Antoine enſeignoit les lettres ſaintes à Dole, d'où la peſte l'ayant obligé de ſortir, il ſe retira à la campagne avec l'Evêque de Bezançon, qui le ſollicita d'achever dans cette retraite & dans le loiſir qu'elle lui procuroit, ce

Divus Raymundus noſter... Lullius. pag. 275. 276.

Ant. Lull. in Proœm.

Antoine Lulle.

qu'il avoit commencé depuis long-temps ſur l'Art Oratoire. C'eſt l'occaſion, comme il le raconte lui-même, qui lui fit mettre ſon Ouvrage en état de paroître, & il l'a intitulé *ſept Livres touchant le Diſcours.*

A ce titre l'Auteur ou le Libraire a ajoûté *qu'on explique dans ces Livres non ſeulement tout Hermogéne, mais preſque généralement tout ce que les Grecs & les Latins ont dit de la Rhétorique.* C'eſt le jugement qu'en a porté Mr. Morhof, ſoit qu'il s'en ſoit formé cette idée en le liſant, ſoit qu'il s'en ſoit rapporté à l'inſcription du Frontiſpice. Ce qui feroit croire qu'il l'avoit lû, c'eſt qu'il dit encore, que cet Ouvrage eſt écrit avec beaucoup de ſoin, & que Voſſius s'en eſt beaucoup ſervi dans la compoſition de ſes Inſtitutions, quoiqu'il l'ait ſouvent réfuté.

Morhof. T. 2. l. 6. p. 246. n. 10.

Si je n'avois vû ce Traité, j'aurois cru, ſur la maniere dont en parle Mr. Morhof, que c'étoit un Recueil des préceptes de tous les Maîtres, ſemblable à celui qu'Ariſtote, comme j'ai dit, avoit compoſé. J'ai reconnu à la lecture, que c'eſt proprement la Rhétorique d'Hermogéne avec quelques autres

Dans ma Préf. p. 9.

autres préceptes, tirez principalement d'Ariſtote & de Ciceron. Pour ce qui eſt de Quintilien & de Longin, il n'a eû garde d'en prendre beaucoup de choſe, puiſqu'il n'en fait pas grand cas. Il trouve que le premier donne à connoître les défauts qui peuvent ſe trouver dans un diſcours, & qu'à l'égard des beautez de l'Eloquence, il a plûtôt eu intention de faire voir qu'il les connoiſſoit, que de nous les apprendre, ou de nous en montrer le chemin (1). Et quoiqu'il faſſe plus de cas de Ciceron, quoi qu'il reconnoiſſe que ce grand homme a étudié l'Art toute ſa vie & qu'il le ſavoit fort bien, il croit néanmoins qu'il l'a encore mieux pratiqué, qu'il ne l'a enſeigné : ſoit que dans ſes diſcours, la force de génie conduiſiſt cet Orateur à quelque choſe de plus parfait que ce qu'il dit dans ſes préceptes ; ſoit que dans ſes préceptes, il ſe ſoit laiſſé aller à admirer des choſes qu'il ne pratiquoit point dans ſes Harangues. En un mot, on nous dit que ſes *Ouvrages ſur la Rhétorique ſont plus longs qu'*

Antoine Lulle.

Ant. Lull. in Proœm. p. 13. 105.

(1) Vitia quæ in dicendo committi poſſunt, notavit ; nec virtutes præcipere aut docere, ſed noſſe videri voluit.

Antoine Lulle.

ils ne ſont utiles. Il n'en faut pas d'avantage pour faire concevoir qu'on n'a garde de trouver dans cet Ecrivain tout ce que les Grecs & les Latins ont dit de l'Art Oratoire, comme le dit Mr. Morhof.

Ant. Lull. p. 13. 106.

Id. p. 8. 9. 46.

Le premier Livre apprend à fixer les queſtions avec les principes qui les font naître, & contient une diſſertation ſur les diverſes mœurs des hommes ſelon les âges, les Pays, ou les conditions. Le ſecond explique la maniere de prouver ou d'établir ce qu'on avance ſur une queſtion. L'Auteur y a joint la maniere de faire connoître les mœurs avec les préceptes qui regardent le genre déliberatif, & le démonſtratif. Le judiciaire fait la matiere du troiſiéme Livre. C'eſt là qu'il détaille toutes les parties du diſcours. L'Elocution & ſes ornemens occupent tout le quatriéme, excepté qu'il traite de l'arrangement des mots & de l'harmonie, dans le cinquiéme. Il employe le ſixiéme à expliquer les idées ou les différens caractéres du diſcours, & le ſeptiéme à parler des bienſéances, d'où il prend occaſion de marquer ce qui convient aux Orateurs, aux Philoſophes, aux Hiſtoriens & aux Poëtes.

Id p. 140. Deſignatione, notatione, ſignis &c.

Id. p. 157.

L. 2. p. 173. ad 178.

Ib. p. 178. ad fin. lib.

L. 5. p. 186.

Il n'y a perſonne qui ne reconnoiſſe là l'eſprit & la méthode d'Hermogéne. Auſſi l'Auteur fait-il profeſſion de le ſuivre, de l'imiter, de l'admirer, enfin de ne s'en écarter qu'en peu de choſe & malgré lui. De telle ſorte qu'on peut aſſeurer que quiconque connoît l'un, connoît auſſi parfaitement l'autre ſur tous les points que je viens de toucher. On trouve de même dans l'un & dans l'autre l'Art de polir & de fortifier les raiſonnemens. A la doctrine d'Hermogéne, il joint celle d'Ariſtote, touchant les paſſions & les mœurs; & quoiqu'il ſoit un peu trop court ſur les premieres, & trop étendu ſur les ſecondes il eſt pourtant vrai de dire qu'il entend trés-bien les unes & les autres. Il eſt auſſi parfaitement au fait dans ce qu'il dit ſur le genre déliberatif & ſur le démonſtratif. Il reconnoît (2)trés-ſenſément qu'on ne peut entreprendre de donner des régles de la Memoire & de la Prononciation, qu'on ne diſe *bien des choſes également ſuperflues & puériles.* Il n'héſite point à dire que la connoiſſance de la Nature qui donnoit tant d'avan-

Antoine Lulle.

Ant. Lull. p. 424.

Ant. Lull. pag. 229.

Ant. Lull. p. 254. Id. p. 85.

Id. p. 17.

(2) Utriuſque tractatio multa admittit tam ſupervacua quàm etiam puerilia.

Antoine Lulle.

tage à Periclés dans ſes diſcours, n'étoit que *la ſcience des mœurs*, laquelle le mettoit en état d'accommoder ce qu'il diſoit au caractére de ceux à qui il avoit à faire (3). Il inculque un avis important, qui eſt *que pour être en état d'étaler de grandes veritez avec pompe & avec force, dans l'occaſion, il faut avoir lû toutes ſortes d'Auteurs, s'être fait de grands principes, avoir pris la peine de les traiter & de les mettre par écrit, enfin en avoir retenu l'eſprit & même les termes.* Il exhorte à le faire par l'exemple des grands hommes, qui ont ſuivi cette méthode, ſans quoi ils ne ſeroient jamais parvenus à un ſi haut point de gloire. Je laiſſe d'excellentes choſes qu'il dit contre tout ce qui eſt affecté, ou contre la longueur des préceptes, ou ſur la neceſſité (quand on a du génie pour l'Eloquence) d'en venir inceſſamment à l'uſage qui vaut mieux que toutes les régles. Et en tout cela, on ne peut nier qu'il ne paroiſſe homme non ſeulement qui ſait, mais qui a du goût,

Id. pag. 17.

Id. pag. 168.

Id. p. 165.

(3) Mentis ac dementiæ rationes conſiderans, Virtutes propinabat per orationem, ſicuti Medici alimenta præſcribunt. Id. pag. 85.

qui a pris de la peine dans ce qu'il a fait & qui a puiſé dans de bonnes ſources. Antoine Lulle.

Ce qui ſemble un peu démentir cette idée que nous avons de ſon goût, ce ſont ſes longueurs dans ſes préceptes ſur l'Exorde, ſur la Narrarion, & preſque généralement ſur tout, excepté ſur quelques points de doctrine que j'ai marquez ci devant. L. 3. p. 186. Il paroît particulierement que ſur le chapitre des figures (22), il eſt auſſi long, ou peu s'en faut, que Voſſius, ou que le Pere Cauſſin. Je ne conçois point comment il n'a point évité ce défaut, aprés avoir remarqué, à ce qu'il prétend, que Ciceron eſt trop long ; que dis-je ? aprés avoir ſenti lui-même que des préceptes auſſi diffus que les ſiens ſont plus propres pour la ſpéculation que pour l'uſage, & qu'il n'en faut pas tant aux perſonnes qui ont de la diſpoſition pour l'Eloquence. Id. p. 160. & 161.

Mais ce qui à mon ſens, dément encore plus ce bon goût que je lui trouve d'ailleurs ; & ce que je n'aurois jamais cru ſi je ne l'avois vû de mes yeux ; c'eſt qu'il a cru, que pour expliquer les principes des queſtions Oratoires, il falloit qu'il traitât des *Univerſaux* & des *Catégories d'Ariſtote*, Id. p. 22. &c. 34. 35. &c.

Antoine Lulle.

des *Oppoſitions*, des *Equipollences*, & des *Converſions* des propoſitions ; de la *nature*, des *eſpeces*, des *figures* & des *modes* des *ſyllogiſmes* ; des *régles communes* à toutes les figures, de *celles qui ſont propres* à chacunes, & des vers inventez pour déſigner tous les modes des Syllogiſmes. Et ce qui met le comble à tout cela, c'eſt qu'il a crû devoir donner, dans une Rhétorique, les quatre régles d'Arithmetique, & même quelques régles d'Algébre.

Barbara, Celarent, Darii &c.

Id. p. 40. 46. 149. 150.

Aprés des traits de cette nature, dignes de ſon Parent ou de ſon Compatriotte Raymond Lulle (j'entends pour l'uſage qu'il en fait, & non pour la ſubſtance des choſes,) je ne crois pas devoir m'arrêter au jugement qu'il fait de Longin, d'autant plus qu'il n'eſt pas poſſible qu'il y ait des perſonnes qui ſoient de ſon avis. Il dit en un endroit que *cet Auteur s'eſt imaginé avoir trouvé l'Art du ſublime* ; Il dit ailleurs que tous les préceptes de ce fameux Critique ſur cette matiere, regardent toute l'Eloquence, & non le ſublime ſeulement ; même (4) *qu'il en donne quelques préceptes, qui ſont*

(4) Exigua quædam & puerilia. Id p. 431.

petits & puériles ; & que la maniere dont il l'a défini ne vaut rien ; Longin, dit Antoine Lulle, définit le ſublime *ce qui plaît toûjours* & par *toutes ſes parties*, comme ſi les Bucoliques de Virgile, les Offices de Ciceron & les Ouvrages de Platon n'avoient pas l'avantage de plaire de cette ſorte. Mais ce Critique trouve Platon réprehenſible, je laiſſe à d'autres le ſoin d'examiner s'il a raiſon. Ainſi parle l'Auteur dont eſt queſtion. Il eſt aiſé de lui répondre que Longin n'a pas défini le ſublime par l'avantage ſeulement *de plaire*, mais par celui de nous *élever l'ame*, ce qui ne convient ni à toutes les Bucoliques de Virgile, ni à tous les Offices de Ciceron. Pour ce qui eſt de Platon, ce n'eſt pas Longin ſeul qui l'a trouvé réprehenſible ; mais Denys d'Halicarnaſſe & pluſieurs autres qui l'ont repris trés-juſtement, puiſqu'il ne faut que le lire pour y découvrir en quelques endroits le ſtyle fleuri & badin dont on l'accuſe, ſans parler de choſes de plus grande conſequence, & trés contraires aux bonnes mœurs. Mais comme Antoine Lulle trouve mauvais que Longin ait cenſuré Pla-

Antoine Lulle.

Antoine Lulle.

ton en quelque choſe, c'eſt une marque qu'il juge ce Philoſophe irrépréhenſible. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il trouve *jolie la comparaiſon* que ce Philoſophe a faite de l'Eloquence *avec l'Art d'aſſaiſonner les viandes*. Je remarquerai néanmoins qu'il n'eſt point lui-même, en cela, du goût de Platon, puiſque ce Philoſophe compare avec l'Art d'aſſaiſonner les viandes, non pas *l'éloquence en général*, ou celle qui préſente la verité & la vertu aux Auditeurs de la maniere la plus perſuaſive, mais une *Eloquence ſcélerate*, qui ne ſonge qu'*à flatter les hommes dans leurs paſſions*. En ſorte qu'il ne paſſeroit point que cette comparaiſon ſoit jolie dans l'étenduë qu'Antoine Lulle lui donne. Deux choſes peuvent encore nuire à l'idée avantageuſe qu'on a d'ailleurs de cet Auteur. La premiere ſont les applaudiſſemens qu'il ſe donne à lui-même ſur ce qu'il dit des tropes, des figures de Rhétorique & de celles de Grammaire. Il croit (5) en parler *d'une maniere qui montre qu'il eſt ami des Muſes & d'Apollon*. Comme ſi c'étoit une

(5) Non infenſo, | Muſis. L. 4. arbitror, Apolline &

matiere bien difficile. La ſeconde eſt l'aſſeurance qu'il dit avoir que ſon Livre, tel qu'il eſt, ſera utile au Public, & le mépris qu'il marque pour ceux qui y trouveront à redire. Ce ne pourront être, à ce qu'il croit, *que de petits Grammairiens*, & quelques *demi-Savans*. Pour lui, il connoît certainement l'utilité qui en doit revenir au Public. Antoine Lulle. 28. Id. p. 18.

Je finis cet article en remarquant qu'il y a encore de cet Auteur un Livre touchant les exercices qui conviennent à ceux qui commencent. C'eſt un Ouvrage de la nature de celui d'Aphtone, & qui pour cette raiſon a auſſi le même titre. C'eſt-à-dire que ce ſont des préceptes ſur quelques parties du diſcours, ſur leſquelles il veut qu'on faſſe d'abord travailler les jeunes gens. Il fait grand cas de cette ſorte d'exercices; il croit que c'eſt un des moyens les plus ſeurs, pour acquerir le talent de parler de tout ſur le champ. Cette idée revient à celle que le Pere Meneſtrier a eû du petit Livre d'Aphtone. Il ſemble, à entendre ces deux Auteurs, que les Progymnaſmes ſoient autre choſe que des préceptes extraits des Rhétoriques Progymnaſmata Rhetorica. Pag. 76

Antoine Lulle.

ordinaires. Quoi qu'il en ſoit, une choſe choque l'eſprit du Lecteur dés l'entrée du Livre de Lulle. C'eſt qu'aprés avoir donné ſes vûës ſur l'Exorde, il paſſe de là à la Péroraiſon, & il ne fait point réfléxion que pour s'exercer ſur la Péroraiſon, il faut neceſſairement avoir fait un diſcours, & qu'il ſoit queſtion d'y mettre une concluſion laquelle doit être une ſuite naturelle de tout ce qu'on a dit auparavant. Il eſt vrai que l'Exorde doit auſſi être tiré du fond de la cauſe ; cependant il ne préſupoſe pas ſi abſolument un diſcours déjà achevé. Il ſuffit qu'on ait une idée générale du ſujet, pour compoſer l'Exorde.

Pour les jugemens qu'on a portez de cet Ouvrage, je me contente de remarquer qu'on y voit une Epigramme à la louange de l'Auteur par un Medecin de ſes amis nommé Jean Maritot, qui le compare ou le préfére *aux Jardins des Pheaques*, au *miel du Mont Hymette*, aux *parfums de Saba*, & à *toutes les fleurs de la Gréce*. Ce ſont certainement des hyperboles poëtiques qu'on aura de la peine à concilier avec le mélange de bien & demal qui ſe trouve dans ſon Ouvrage.

Hermolaüs Barbarus.

HERMOLAUS BARBARUS,

Noble Venitien, né en 1454. mort en 1493.

CEt Auteur fit de ſi grands progrès dans les études, qu'il fit des Livres à l'âge de dix-huit ans. Les Emplois publics dont il fut chargé de bonne heure, ne l'empêcherent pas de cultiver avec ardeur les belles Lettres. Il fut envoyé par les Venitiens à l'Empereur Frideric, & à Maximilien ſon fils, Roi des Romains ; & cette députation, loin d'arrêter ſa plume, lui fournit de quoi ſoûtenir le perſonnage d'Auteur ; puiſqu'il publia la harangue qu'il récita devant ces deux Princes, non pas telle qu'il l'avoit prononcée ; mais, comme il le déclare lui-même, telle qu'il l'avoit préparée. Il y changea, en la prononçant, ſur l'avis que les courtiſans lui donnérent, d'être court. L'avis fut donné à propos, parceque l'étude des belles lettres fleuriſſoit alors en Italie, & que les Ambaſſadeurs de ce païs-là ſe plaiſoient à faire de longues harangues, parées de tous les ornemens de la Rhétorique. Il

Voyez M. Bayle dans ſon Dict. T. 1. p. 470. & ſuiv.

A Bruges en 1486.

Herm. Barb. Epiſt. ad Carondelet. inter Ep. Politiani 45. l. 12.

Hermolaüs Barbarus.

fallut même reduire à une les deux harangues qu'Hermolaüs & ſon Collégue avoient préparées; & comme il fallut faire l'abregé & la réduction en une heure & demie, on peut juger de la préſence d'eſprit d'Hermolaüs, qui ſurmonta heureuſement toutes ces difficultez. Il fit encore d'autres Ouvrages très-conſidérables, ſoit dans la ſuite, ſoit dans le même tems. Il avoit deſſein de traduire toutes les œuvres d'Ariſtote, & il dit dans l'une de ſes Epitres dédicatoires, que l'éxécution de ce deſſein étoit déja fort avancé. Ce qu'il a fait ſur Pline, eſt ce qui lui a donné plus de réputation. Il corrigea dans cet Auteur plus de cinq mille paſſages, & par occaſion il en rétablit trois cens dans Pomponius Mela. Il n'a pas manqué de Cenſeurs à l'égard de ce beau travail, non plus qu'à l'égard de ſes autres Livres. On a prétendu que ſur Pline, il a trop lâché la bride à ſes conjectures, & à ſa memoire, à l'occaſion dequoi Pintianus le pouſſa très-rudement. Ceux qui, comme le Pere Hardoüin, lui pardonnent les défauts de ſa memoire, ne lui pardonnent pas ſes coups de témérité, & diſent fort librement qu'il ſe mêla de corriger

M. Bayle ubi ſupra, p. 471.

Dans la Préf. de ſon Pompon. Mela apud Geſnerum Bibl. f. 317. vo.

Præfat. in Plin. in uſum Delphini.

pluſieurs choſes qui n'étoient point fautes, mais qui paſſoient ſon intelligence : qu'il eſt vrai que dans pluſieurs éditions de Pline on a eu de grands égards pour les corrections d'Hermolaüs, puiſqu'on les a fourrées dans le texte ; mais il eſt vrai auſſi qu'on a dit que ce prétendu Medecin de Pline lui avoit fait plus de playes qu'il ne lui en avoit guéri. M. Bayle qui rapporte les paroles latines du Pere Hardoüin, ajoûte qu'il ne laiſſe pas d'être perſuadé que le travail d'Hermolaüs ſur l'Hiſtoire naturelle de Pline, eſt digne d'admiration, vû le grand nombre d'Auteurs qu'il lui falut conſulter, & le peu de tems dont il eut beſoin. L'Auteur dit lui-même que vingt mois lui ſuffirent pour cela : il rompoit la glace aux autres ; il trouvoit Pline dans un très-mauvais état, & ſemblable à une terre qui a été long-tems inculte, & comme il dit, à un logis peſtiferé, ou infeſté des Lutins. Volaterran a voulu dire que c'étoit une occupation peu convenable au caractére d'Hermolaüs, à cauſe que le Pape Innocent VIII. l'avoit nommé au Patriarchat d'Aquilée. Sa penſée, dit M. Bayle, a été condamnée très-juſtement, tant

Hermolaüs Barbarus.

M. Bayle ubi ſup. p. 471. 6.

In Epilogo Operis p. 425. Edit. Baſil. 1534.

L. 21. p. 707.

Hermolaüs Barbarus.

parce qu'Hermolaüs s'étoit engagé dans ce travail avant que d'être homme d'Egliſe, que parcequ'il ſeroit à ſouhaiter que pluſieurs Prélats fiſſent de ſemblables fautes. Voſſius ajoûte que Pline ne faiſoit pas négliger au Patriarche les fonctions Epiſcopales : & M. Bayle aime mieux dire que les Vénitiens n'ayant pas voulu qu'il acceptât cette dignité, il ne déroboit rien à ſes fonctions Patriarchales.

Ubi ſup. p. 472.

Pour ce qui eſt de ſes autres Livres qu'on a auſſi cenſurez, ſa verſion de Themiſtius, célébre Paraphraſte d'Ariſtote, n'eſt point fidele, au jugement de Voſſius ; & ſi l'on s'en rapporte à François de Eſcobar, Hermolaüs dans ſa verſion de la Rhétorique d'Ariſtote, a témoigné qu'il n'entendoit pas aſſez le Grec. Outre cette verſion, il compoſa encore cinq Livres de Rhétorique, & ces deux Ouvrages ainſi que pluſieurs autres du même Auteur n'ont vû le jour qu'après ſa mort, & par les ſoins de Daniel Barbarus ſon petit neveu.

Voſſ. de Philoſophia. p. 8.

Apud aud. Schott. Bibl. Hiſp. p 333.

On trouve le Grec d'Ariſtote, & la verſion d'Hermolaüs imprimez en 1551. avec un ample Commentaire de Martin Borrhaüs : on ne voit point cet-

tainement si c'est le Commentateur ou l'Imprimeur qui a voulu mettre ensemble ces deux Ouvrages, il est très probable que c'est le Commentateur ; quoi qu'il en soit, cet assemblage me fait croire qu'on estimoit la version d'Hermolaüs encore soixante ans après sa mort ; & cette version en elle même, jointe à l'estime qu'on en faisoit, me laisse dans un préjugé favorable pour sa Rhétorique en cinq Livres, que je n'ai pas vûë. Ajoûtons, par occasion, que Wolfius bon Juge en cette matiere faisoit cas de l'Ouvrage de Borrhaüs, comme il paroît par une piece de Vers qu'il composa à sa loüange, & qu'on a imprimée à la tête de son Commentaire. Ce que je ne remarque qu'afin que le jugement avantageux qu'on a porté de Borrhaüs, fasse honneur en même temps à Hermolaüs Barbarus.

Hermolaüs Barbarus.

Eraſme.

ECCLESIASTES,

SIVE

CONCIONATOR EVANGELICUS,

PER

DESIDERIUM ERASMUM

Roterodamum.

C'eſt-à-dire, *le Prédicateur, ou l'Orateur Evangelique, par Eraſme 1535.*

ERaſme dit que ce ne fut pas ſans peine qu'il ſe porta à compoſer ſon Traité *du Prédicateur*, quoique, ſur une promeſſe peu ſerieuſe qu'il en avoit donnée, on le ſollicitât ſerieuſement de toutes parts d'éxécuter ſa parole. Outre les difficultez de l'Ouvrage, il craignoit l'envie. Les diſputes avec les Novateurs êtoient en leur force : il y avoit ſouvent de l'abus dans les inſtructions qu'on faiſoit au peuple : on les couvroit du voile de la Réligion, & c'êtoit s'expoſer que d'y trouver à redire. Quelque danger qu'il y eut à toucher une corde ſi délicate;

l'Auteur néanmoins travailla à ſes recueils, leſquels d'abord l'occupérent fort long-temps ; & lorſqu'il voulut enfin faire choix de ce qu'il avoit amaſſé de meilleur, le ranger, lui donner la forme ; alors il fut ſouvent interrompu dans ſon travail, ſoit à cauſe de l'étenduë & de la varieté de la matiere, ſoit à cauſe de ſes indiſpoſitions ou de ſes affaires. Et voilà à quoi il faut attribuer, ſelon lui, les défauts de liaiſons, les redites, le peu d'ordre, ajoûtons les longueurs qu'on rencontre quelquefois dans un ouvrage qui ſembloit ne rien ſouffrir que d'achevé. Eraſme.

Il s'y agit d'un miniſtére qui convient par excellence au Fils de Dieu, parcequ'il eſt la parole du Pere, mais que le Diable uſurpe quelquefois, parcequ'il eſt ſon ennemi. C'eſt par cette raiſon, entr'autres, que la Prédication eſt la ſource, ou du ſalut, ou de la perte des hommes. Celui qui s'en acquitte dignement, conduit les Fidéles à leur terme ; celui qui en abuſe, les jette dans le précipice : & ſans en abuſer juſqu'à ce point, on peut en diminuer beaucoup le fruit, ou faute de bien ſavoir ce qu'il faut prêcher, ou faute

Eraſme. de le bien dire. Au fond, quel Art, quelle prudence ne faut-il point à un homme qui parle du reſpect dû aux Magiſtrats, de l'obſervance des Loix, de l'amour de la paix, de l'averſion qu'on doit avoir pour la guerre, de la fuite des plaiſirs, de l'union dans les familles, de l'obéïſſance des enfans, de la ſainteté du mariage, de l'amitié mutuelle, des devoirs des parens, de la bonne foi dans le commerce, de la fidelité des ſerviteurs ou des ouvriers, de l'humanité des maîtres, en un mot de la charité qui comprend tous les devoirs de la vie ?

Telle eſt la fin du Prédicateur, & par conſequent, tel eſt, en quelque façon, l'objet de celui qui lui donne des regles. Eraſme à diviſé les ſiennes en quatre Livres. * Le premier montre l'excellence & la difficulté du miniſtére, la pureté & le courage neceſſaire au Prédicateur, le fruit qu'il peut faire, la récompenſe qu'il en retire. Au milieu de ces leçons, on en trouve pour tous les Eccléſiaſtiques, & même pour tous les fidéles ; * on y en trouve pour les Evêques qui étoient originairement les ſeuls miniſtres de la parole ; on y

* Epiſt. Nuncupat. p. 2. d'une Edit. d'Anvers in 8va. de 1535.

o p. 76.

trouve pour les Rois * & pour tous les Princes. Veulent-ils connoître leurs devoirs ? l'Auteur les montre clairement exprimez dans l'Ecriture. Veulent-ils les remplir ? ils n'ont qu'à faire ce qu'il dit. La lettre & la figure des livres ſaints, les faits & les maximes n'y tendent qu'à les inſtruire. Tout n'y reſpire que l'union, la charité, la gloire de Dieu, le ſalut des ames, la ſcience des Ecritures. Et ſi ce ſont des choſes qu'on a rebattuës cent fois, il faut, dit-il, les rebattre encore, puiſqu'on les néglige, ou qu'on les oublie.

Eraſme.

*Pag. 82.

On devine donc aiſément ce qu'il demande au Prédicateur. En effet, comme c'eſt un principe certain que la parole a deux ſources, l'eſprit & le cœur ; afin qu'elles concourent à la prédication, d'un côté l'Orateur à beſoin de ſcience, de lumieres, de jugement, de prudence, de diſcernement : d'autre côté il a beſoin d'une grande droiture, d'un grand courage, d'un grand zele ; ſans parler, & de l'autorité que tout cela lui procure, laquelle doit être jointe à une grande modeſtie ; & de l'amour de ſon état, ce qui ſuppoſe un extrême éloignement des affaires du monde. Par ces principes il

A p. 7. ad 11.

Eraſme. exclut du miniſtére les enfans, c'eſt-à-dire ceux qui ſont trop jeunes ; les eſprits volages ; ceux qui ſe répandent dans le monde, les ignorans, les gens qui croyent qu'il n'y a rien de ſi aiſé que d'expliquer au peuple la Loi de Dieu ou les myſtéres, ou qui s'imaginent qu'il ne faut, pour remplir cet emploi, qu'un peu de hardieſſe, pour ne pas dire d'impudence ; enfin & à plus forte raiſon, ceux dont la vie n'eſt point édifiante ; puiſque la parole du cœur eſt la premiere vertu du miniſtére, ſans laquelle il n'a ni le zéle, ni la fermeté neceſſaire, ni la vraye ſcience du ſalut.

On ſent la beauté de cette doctrine, Reckerman, & néanmoins un habile Auteur Allemant l'a omiſe dans ſa Rhétorique ſacrée. Sa raiſon eſt, que c'eſt là un point de Morale, & non pas une partie de l'Art Oratoire. Ne doutons pas que ce ne ſoit par le même endroit que le Pere Gody trouvoit trop longs tous les Traitez qu'il avoit vûs touchant l'éloquence de la chaire. A retrancher cette partie de l'Ouvrage dont nous parlons, on l'abregeroit de plus du quart. On le pourroit d'autant plus, qu'on n'écrit point pour des enfans, quand

on écrit pour les Orateurs Evangeliques. Il faut leur ſuppoſer déja de l'âge, de la vertu, de l'étude. Et quand même on voudroit élever un Prédicateur à le prendre dès ſa premiere jeuneſſe, ce ſeroit encore aſſez de lui recommander en un mot l'amour de l'Ecriture Sainte, pour puiſer tout enſemble dans cette ſource & la Foi, & la Morale de l'Evangile. Eraſme.

C'eſt pour faciliter cette étude, que l'Auteur dans ſon quatriéme Livre, propoſe fort au long au Prédicateur une méthode qu'on peut ſuivre. Elle conſiſte à ranger tout ce qu'on lit ſous certains chefs, afin de le retrouver plus aiſément au beſoin. Si nous ſuppoſons un eſprit tout neuf, ce grand détail eſt aſſez bon pour l'inſtruire; autrement il ne fait qu'allonger les préceptes. On peut dire même qu'il n'appartient point à l'Art & que l'Auteur auroit pu le retrancher, comme ont fait tant d'autres Maîtres qui ont parlé de l'éloquence de la chaire. Il y a lieu néanmoins d'excuſer Eraſme ſur ce qu'il voyoit alors beaucoup de gens ignorans & préſomptueux, à qui ce détail donnoit à connoître combien ils étoient éloignez de ce degré de

Eraſme. ſcience & de perfection, où ils doivent être ; Outre qu'il faut toûjours ſe ſouvenir qu'il ne nous preſente pas ſon Ouvrage comme achevé, mais comme un amas des materiaux qui devoient ſervir à le faire.

Une raiſon encore a porté peut-
L. 2. p. 134. être cet Auteur à traiter d'une maniere ſi diffuſe, ce qu'il traite dans ſon premier & dans ſon quatriéme Livre. C'eſt que, ſelon lui, quand un homme a reçû de Dieu les avantages & les qualitez dont il parle dans le premier, il n'a plus grand beſoin de longs diſcours ſur les régles de l'Art. Cette ſituation d'eſprit & de cœur lui fournit ſans qu'il y penſe, non ſeulement les penſées & l'expreſſion ; mais encore tous les tons de voix auſſi bien que tous les geſtes : & cela, par ce grand principe ; Que *l'interieur de l'homme ſe produit, & ſe manifeſte dans ſon exterieur.*

Qu'on ne s'imagine pas néanmoins que l'Art ſoit inutile, dans le ſentiment d'Eraſme : Au contraire il veut que
Ib. p. 135. l'Orateur ſacré ait eu ſoin dès ſa jeuneſſe, non pas d'en épuiſer la connoiſſance, mais du moins de s'en inſtruire, auſſi bien que de la Logique ;

parceque l'étude de ces deux Arts, & le ſoin qu'on prend de s'y exercer, donne une facilité & pour la parole, & pour le raiſonnement, que la Grace perfectionne, & ne dédaigne pas de faire ſervir aux deſſeins du Saint Eſprit. Il ſe trouve d'heureux génies qui n'ont pas beſoin des régles, mais ils ſont rares. Ils ſeroient même plus ſeurs dans ce qu'ils font, & le feroient plus aiſément, s'ils avoient étudié les préceptes; non que l'Orateur y faſſe attention dans le temps de la compoſition; mais il agit par l'habitude qu'il a acquiſe lorſqu'il y penſoit. Le diſcours eſt un édifice; quand on commence à le bâtir, il faut des eſtayes, quoiqu'on les ôte, lorſqu'il eſt bâti. Ce que j'explique par cette comparaiſon, Denys d'Halicarnaſſe l'explique par une autre. Il l'emprunte de ceux qui apprennent à écrire, ou à tracer les lettres: ils ne ſongent plus aux préceptes du Maître Ecrivain, lorſqu'ils ſe ſont fait une habitude de les ſuivre. Mais la comparaiſon d'Eraſme n'eſt ni moins belle ni moins propre. *Un jeune homme*, dit-il, *qui commence à peindre, prend les proportions au compas; a-t'il travaillé quelque temps?*

Eraſme.

Ib. p. 136.

Eraſme. *il ne les prend plus qu'à la vûë. Il y a plus. Car ce qu'il veut quelquefois donner pour grand, il le fait paroître tel quoiqu'il le peigne en racourci; & ſur un même plan il montre aux yeux & des enfoncemens & des ſaillies. Ce ſont les myſtéres de ſon Art, qui, ſans tromperie, peut ne pas donner les choſes telles qu'elles ſont, mais telles qu'elles paroiſſent; & il eſt bon de remarquer qu'elles paroiſſent bien différentes ſelon la maniere dont on les regarde, d'en haut ou d'en bas, de loin ou de prés, de côté, de front, ou par derriere.* C'eſt, à mon avis, une image toute naïve de l'Eloquence (1).

(1) Id accidit in Rhetoricâ quod & in picturâ. Qui exercentur ad Artem pingendi, circino explorant membrorũ ſymmetrias. Verùm ubi jam præceptis & uſu collegerint habitum, meliùs abſque circino pingunt, quod majoris ſit artificii efficere, ut membra quædam minora videantur, quàm revera ſint, rurſùs quædam ſubſidere aut prominere videantur, quæ nec ſubſidunt, nec prominent. Hoc enim agit artificis prudentia, ut res exprimat non quales ſunt, ſed quales apparent intuentibus. apparent autem diverſa ſpecie è propinquo aut è longinquo, ex alto aut ex imo, à latere tergóve aut à fronte contemplantibus. Ib. pag. 137.

Avertiſſent

Avertiſſons néanmoins qu'Eraſme veut que ſon Orateur ſoit tout-à-fait ſobre dans l'étude des deux Arts qu'il lui propoſe, qui ſont la Rhétorique pour la beauté du diſcours, & la Dialectique pour la juſteſſe du raiſonnement. Il penſe de même des autres Arts, ou ſi l'on veut, des autres études, telles, par exemple, que le Droit Canon, dans lequel le nombre des Auteurs & de leurs Livres, la diverſité de leurs opinions, la confuſion des matieres découragent les plus hardis. Il en eſt de même, ſelon lui, des Rhéteurs; le nombre, tant en Grec qu'en Latin, en eſt infini; parceque chacun a voulu être Auteur de quelque choſe; & ce qui eſt encore pis, & cauſe plus d'embarras, il y en a qui renverſent l'ordre ou changent les noms des choſes, pour paroître avoir inventé: ce qui a été, ſelon notre Auteur, la paſſion dominante de Quintilien (2). Eraſme.

Tout ce que nous avons dit juſqu'ici, peut n'être regardé que comme un préambule aux préceptes que l'Auteur veut donner à l'Orateur Evangelique. Si on veut ſavoir à quoi ſe re-

(2) Quod inſigniter ſtudio fuit Quintilia- | no. Ib. p. 148.

Eraſme. p. 140. & 145.

duiſent ces préceptes, il lui preſcrit premierement l'étude de la Grammaire; en ſecond lieu, celle des Langues qui ont rapport à ſon miniſtére, & particulierement de la Langue du Païs. Le Prédicateur, ſelon lui, doit l'apprendre à fond, & pour cela, il faut qu'il ſoit élevé parmi des gens qui parlent bien, qu'il aſſiſte aux diſcours publics, qu'il entende les ſermons. Ce n'eſt pas aſſez. Il y doit faire ſes remarques, & les écrire; voir ſi l'Exorde étoit bien pris; ſi la diviſion étoit convenable & amenée; ſi les difficultez y étoient bien éclaircies; ſi les paſſions y étoient bien touchées; ſi les paſſages de l'Ecriture y étoient bien expliquez; s'il y avoit dans le diſcours des penſées curieuſes & ſolides; ou enfin, s'il y avoit quelque choſe à reprendre. Que ſi un jeune homme n'eſt point encore en état de faire lui-même ces obſervations, il faut l'y aider, pourvû néanmoins qu'on ne lui inſpire ni la licence de la cenſure, ni le mépris des perſonnes, qui pour manquer en quelque choſe, ne laiſſent pas d'être d'ailleurs trés-reſpectables.

Ces avis ſont utiles: mais, outre

l'avantage qu'on peut en tirer en les pratiquant, ils ſervent en même tems à nous découvrir le point de vûë de l'Auteur, & la juſte idée qu'il faut ſe faire de ſon Ouvrage. Je crois voir, ſans qu'il le diſe, qu'il l'a compoſé ſur le modéle de Quintilien, & qu'il a voulu faire pour l'Eloquence de la Chaire, ce que cet ancien Rhéteur avoit exécuté pour celle du Barreau. Il a ſoin des mœurs, comme lui; il prend comme lui, l'Orateur en quelque façon dès le berceau; il regle, comme lui, & ſa conduite & ſes études; il eſt de même fort diffus; il marque, à ſon exemple, les bons Livres qu'on doit lire avec plus de ſoin; Peut-être enfin a-t-il eû, auſſi bien que lui, cette ambition qu'il y reprend, de paroître Auteur de ſes régles. Car il a profité des meilleurs Maîtres; il donne leurs préceptes; il les donne fort au long; & néanmoins il cite peu les Auteurs où il a puiſé. Eraſme.

Cependant il faut reconnoître que ſur les préceptes communs que nous ont laiſſé les Payens, il donne des exemples que les Payens ne pouvoient pas lui fournir. Ajoûtons qu'il ne ſe vante pas de donner des régles nou-

ſme. velles:il ne dit point que les préceptes des Anciens ne ſoient que pour le Barreau, ou même qu'ils ne ſervent guéres; il a laiſſé cette vanité, & en même temps cette injuſtice, à des Auteurs de notre ſiécle.

P. 145. &c. Une preuve qu'il n'eſt point dans cet égarement, ce ſont les Livres qu'il conſeille d'étudier. Outre les Peres de l'Egliſe, Démoſthéne & Ciceron ſont ſes Heros pour la Diction; Ariſtote l'eſt auſſi pour la méthode; Platon pour l'Art de s'inſinuer dans les cœurs & pour l'adreſſe à mettre une verité dans ſon jour. Il fait le même honneur à Tite-Live tant pour la ſageſſe & l'éloquence qu'on voit par-tout dans ſes Harangues, dans ſes conſeils ou dans ſes avis, que pour les mœurs oratoires dont j'ai parlé ſi ſouvent, & qui ſont pareillement un des beaux caractéres de Virgile. Il donne le même rang à Tacite pour les ſentences, à Senéque pour le ſel à rendre le vice ridicule, enfin à Plutarque pour la Morale, qui eſt ſi belle dans cet Auteur que Saint Baſile, ſelon lui, & S. Chryſoſtome en ont tiré de grands avantages.

Quelque avancez que nous ſoyions

dans notre Auteur, nous n'avons proprement rien vû encore de Rhétorique. Nous y avons appris à vivre, à étudier, à parler, & il s'agit de l'Art de perſuader les veritez Evangeliques. C'eſt ſur quoi il avoüe que Saint Auguſtin a écrit ; mais il prétend deux choſes : l'une, que ce Pere de l'Egliſe n'a pas tout dit ; & l'autre, que quand même il auroit tout dit, les changemens de temps lui laiſſent encore la liberté de traiter la même matiere, quoiqu'il ne ſoit pas en état de le faire d'une maniere ſi polie. Erasme. P. 149.

Il ne ſe ſoucie point que l'on convienne qu'il y a un Art de prêcher, pourvu qu'on avoüe qu'on peut en donner des régles. Il paroît même incliner à croire que ces régles ne ſont point un Art : mais ſa raiſon eſt peu ſolide. *Comment*, dit-il, *concevoir un Art qui ſoit nuiſible ſi on ne le cache ?* Il faut répondre que l'Orateur n'a pas toûjours beſoin de cacher l'Art ; Saint Auguſtin & Démoſthéne en certains lieux de leurs diſcours, ont fait profeſſion de vouloir être éloquens : & d'ailleurs, dans la Peinture même & dans la Sculpture, la perfection de l'Art eſt de ſe cacher ſi bien, qu'on puiſſe P. 149.

Eraſme. s'y tromper, & le prendre pour la Nature. Quoi qu'il en ſoit, *la méthode* de prêcher, ſi l'on ne veut point dire *l'Art*, n'eſt autre choſe que la Rhétorique même qu'on applique d'une maniere convenable aux veritez de la Religion. Auſſi eſt-ce tout ce que fait notre Auteur, à l'exemple de Saint Auguſtin.

Ce qu'il a de propre ſur ce ſujet, c'eſt de marquer les défauts que la ſimplicité du Prédicateur, & l'ignorance où il eſt de la matiere qu'il doit traiter, ou de la maniere de s'y prendre, introduit quelque-fois dans les ſermons. Tels ſont ceux qui provenoient de l'attachement qu'on avoit pour la Scholaſtique; Tels ſont les contes comiques, & quelque-fois ſcandaleux, que certains Prédicateurs ont mêlé dans leurs diſcours, tantôt pour pourdivertir l'Auditeur, & tantôt pour réveiller ſon attention. Les moins blâmables reſſembloient à celui que fit Démoſthéne de deux païſans qui prirent querelle pour ſavoir lequel des deux avoit droit de ſe tenir à l'ombre d'un aſne que l'un avoit loüé à l'autre, parceque, diſoit-il, il n'avoit pas loüé l'ombre. C'eſt ainſi, dit Eraſme, qu'-

P. 154. 155.

un Prédicateur qu'il avoit entendu, raconta comment une femme ſe lava le viſage avec de l'eau de fumier, préciſément ſur la défenſe que lui en avoit fait ſon mari pour éprouver ſa curioſité. Ces moyens de plaire ne conviennent point en préſence des Autels. Les railleries n'y conviennent pas non plus : ſi néanmoins on comprenoit l'Ironie ſous ce terme, il faudroit l'excepter, puiſqu'on en trouve d'excellens exemples dans l'Ecriture & dans les Peres. Eraſme.

Eraſme ne croit point que les préceptes communs touchant l'Exorde, la Narration, la Diviſion, la Preuve, & la Réfutation, ſervent de grand-choſe à l'Orateur Evangélique. Ils lui apportent néanmoins quelques lumieres, à ce qu'il dit. Cela ſe contredit un peu ; encore plus ce qu'il dit devant & aprés de l'utilité des préceptes. Il ne faut pourtant pas le preſſer ſur cet article, puiſque ſon Ouvrage n'eſt point achevé. Ce qui l'a trompé ſur l'Exorde, c'eſt que les matieres de la Religion ſont fort intéreſſantes ; il conclut de là que les Exordes y ſont inutiles ; La concluſion n'eſt bonne qu'en certains cas ; En d'autres il faut P. 137.

Eraſme. ſe contenter de dire que les Exordes doivent être courts.

Ibid. La coûtume de commencer par un texte étoit récente du temps d'Eraſme, & néanmoins comme il le remarque, il y en a des exemples dans S. Baſile, dans S. Leon, dans S. Chryſoſtome, & dans Origéne. Il eſt à propos que le texte ſoit un précis du ſermon, & qu'il ſoit tiré de l'Evangile ou de l'Epitre qu'on veut expliquer. Cependant cela n'eſt pas néceſſaire; il ſuffit qu'il vienne au ſujet. On peut même, à ce qu'il dit, ſe paſſer de texte à l'exemple des Anciens, & entr'autres, à l'exemple de S. Pierre dans le diſcours qu'il fait aux Juifs le jour de la Pentecôte. La grande régle eſt d'édifier, & par conſéquent, de ne point omettre le texte dans les occaſions où cette omiſſion pourroit faire peine. Elle ne m'en feroit point en certains cas; mais le ſermon de S. Pierre, ſelon moi, ne peut ſervir d'exemple que pour un diſcours fait ſur le champ.

P. 176.

Les hiſtoires & les paraboles, ſelon notre Auteur, conviennent fort aux Exordes, ſi l'on en cherche la raiſon, on verra qu'elles gagnent l'attention: Et cela revient à la régle générale,

qu'il a pourtant dit n'être pas d'un grand uſage. *Dans ces hiſtoires & dans ces paraboles il faut obſerver*, dit-il, *les régles de la Narration, & ſur-tout, l'expreſſion des mœurs.* Ne donne-t-il pas lieu de conclure, qu'il en faut toûjours revenir aux préceptes ordinaires ? Il n'y a ſorte d'Exordes dont Eraſme ne donne des exemples, même de ceux qui paroiſſent faits ſans préparation. Sur cet article il paroît puiſer ſes préceptes dans les ſources d'Hermogéne ; & s'il ne le dit pas, c'eſt, ou qu'il n'a pas crû neceſſaire d'en avertir, ou qu'il n'a pû donner à l'Ouvrage la forme qu'il vouloit lui donner.

Eraſme. P. 162. ad calc. & 163.

L'uſage de la Salutation Angelique aprés l'Exorde ne s'eſt point encore introduit en Italie ; Eraſme dit qu'il étoit nouveau parmi nous dans le temps qu'il écrivoit ; & il ne ſait qui en eſt l'Auteur. Mais comme cette Salutation eſt une loüange, auſſi bien que les paroles des Anges dans le Cantique *Gloria in excelſis*, il auroit mieux aimé qu'on eût introduit l'uſage d'une priere, qu'on auroit ordinairement adreſſé à Dieu, d'autres fois aux Saints, ou à la Sainte Vierge, ſelon le ſujet.

Eraſme. On peut croire que c'eſt dans cet eſprit que le jour du grand Vendredi on invoque la Sainte Croix. Quoi qu'il en ſoit, la maniere dont Eraſme (3) s'exprime ſur le point dont il s'agit, donne à penſer que d'abord, lorſque cette coûtume s'introduiſit, le Prédicateur ne récitoit préciſement que les paroles de l'Ange avec celles de Sainte Elizabeth; Et comme l'uſage préſent y joint la priére qui les accompagne, je juge que d'autres perſonnes qu'Eraſme firent la même réfléxion que lui; & en conſéquence, apporterent, par cette addition, un temperament qu'Eraſme même auroit approuvé, puiſqu'il reconnoît que les prieres Chrêtiennes ſont ordinairement accompagnées de loüanges.

Par exemple, Deus cujus proprium eſt miſereri, &, qui vivis & regnas &c.

Il n'eſt point inutile de ſavoir que la Diviſion dans les diſcours a ſes inconvenients & ſes uſages, auſſi bien que ſes difficultez, puiſque de toutes celles que Ciceron a employées, il n'y en a qu'une (4) que tout le monde loüe;

(3) Admonito populo ut invocent beatam Virginem nihil petunt ab eâ, ſed tantùm ſalutant verbis Angeli & Elizabeth. Eraſ. l. 2. p. 175.

(4) Illa partitio citra exceptionem laudata pro Muræna; *In-*

au lieu que toutes les autres ſont, ou vicieuſes, ou du moins douteuſes. L'Art des propoſitions eſt auſſi trés-difficile, ſelon Quintilien, auſſi bien que ſelon Eraſme. Pour réüſſir à les trouver, il faut beaucoup faire attention ſur les circonſtances du ſujet qu'on veut traiter, & particulierement conſiderer ce qu'on pourroit nous objecter dans le deſſein que nous avons; par exemple, ce qu'on pourroit nous oppoſer contre la pratique du jeûne, ou contre l'amour de la virginité que nous voulons recommander. On reconnoît ſur cet article, qu'Eraſme n'ignoroit point les préceptes d'Hermogéne: On le voit encore, par l'eſtime qu'il fait des *propoſitions ſubſidiaires*, que l'Orateur avance par ſurabondance, comme lorſqu'un Prédicateur dit, *Quand même vous ne ſeriez pas Chrêtiens, &c.* ou, Quand *même vous ſeriez tous Payens, &c.* Ainſi que Ciceron a

Eraſme.

P. 111. 213. 216. 217.

telligo, judices, tres totius accuſationis partes fuiſſe, & earum unam in reprehenſione vitæ, alteram in contentione dignitatis, tertiam in criminibus ambitûs eſſe verſatam: Nihil lucidius, nihil ſuperfluum; univerſam complectitur cauſam; ab adverſariis autem ſubminiſtratur. Eraſ. à p. 177. ad 183.

Eraſme. dit, *Mais quand même Milon l'auroit tué de gayeté de cœur*, &c. Ces propoſitions ſubſidiaires, quand elles ſont miſes en un beau jour, rendent l'Auditeur plus traitable ſur la propoſition principale, dont il faut toûjours faire ſon fort, ſur-tout dans le Plaidoyé.

Pour donner le moyen d'établir les propoſitions, il parcourt les lieux propres du genre déliberatif & du Panegyrique auſquels il rapporte tous les
P. 183. 189. ſermons; c'eſt par cette conſideration
209. qu'il entre dans le détail de toutes les eſpeces de diſcours que Denys d'Halicarnaſſe a compriſes ſous ces deux genres, & c'eſt dans cette ſource qu'Eraſme a puiſé ſa doctrine. Il n'exclut pourtant pas le judiciaire, lorſqu'il s'agit de répondre aux Hérétiques, aux Schiſmatiques, & aux Juifs. Il par-
P. 322. court auſſi les lieux communs aux trois genres: mais il y eſt trop diffus, & lui-même l'a ſenti. On peut croire néanmoins que comme il fournit par tout des exemples tirez de l'Ecriture & des Peres, ſon travail peut être d'uſage. J'en dis autant des exemples qu'il donne ſur les Paſſions, dont il montre la neceſſité dans les ſermons, parceque l'unique fin de l'Eloquence

Evangelique n'eſt preſque que de toucher le cœur. Je ne puis pas cependant ne pas remarquer qu'il s'y êtend trop, & qu'encore qu'il faſſe profeſſion d'être court, il fait de grandes digreſſions, des contes, des hiſtoires tantôt touchant Robert de Lice, & tantôt touchant Jerôme Savanarola. Il n'eſt pas moins diffus ſur les figures; mais, ce qui eſt à ſa loüange, il en marque & l'uſage & le lieu; A quoi j'ajoûte qu'en le liſant avec attention, il paroît ou ſe défier du Lecteur, ou vouloir tout dire, ou ne point s'appercevoir de ſes longueurs, ou enfin, ſentir que ſa méthode eſt fort amuſante. Eraſme.

Ou *Savonarolle, Dominicain, fameux Prédicateur, brûlé vif à Florence en 1490. au mois d'Avril.* Voy. Mezer. abreg. T. 4. P. 397.

Sur quoi il eſt fort ſuccinct, c'eſt ſur l'arrangement des mots & des choſes; il parle de la memoire, comme j'en ai parlé ſi ſouvent. A l'égard de la Prononciation, ce qu'il en dit, ne ſont preſque que les préceptes de Quintilien, qu'il applique au Prédicateur. Il en eſt de même de l'Amplification, de l'agrément du diſcours, & de ſa vehemence.

Je laiſſe tout ce qu'il dit ſur les divers ſens de l'Ecriture; ſur l'obligation de reconnoître le ſens figuré, & néan- P. 418. &c.

Eraſme. moins de s'attacher au ſens litteral. Son deſſein eſt de marquer la prudence neceſſaire au Prédicateur pour ne point s'égarer. Cela l'oblige d'un côté à s'étendre fort ſur les Allegories, & de l'autre à rapporter les régles que donP. 482. noit ſur cette matiere un Donatiſte, nommé Ticonius, que S. Auguſtin eſtimoit beaucoup pour ſon grand eſprit, quoiqu'il abhorrât ſes erreurs. Et pour montrer encore mieux la ſageſſe ou le ménagement qu'il faut garder dans la Prédication, il montre celui Philipp. 1. que Démoſthéne gardoit dans ſes harangues, & il le met en parallele, tant avec celui que garda S. Pierre dans le P. 490. 492. 497. diſcours qu'il fit aux Juifs le jour de la Pentecôte, qu'avec celui que S. Paul garda, en parlant dans l'Aréopage. Ce ſont trois excellentes analyſes, que néanmoins leur longueur m'empêche de rapporter.

L. 7. 188. n. 2. M. Morhof nomme Eraſme le premier parmi ceux qui ont écrit de la Prédication. Il auroit dû nommer d'abord S. Auguſtin, & lui donner la loüange qu'il donne à Eraſme & à Schraderus, d'avoir montré que les préceptes d'Ariſtote, c'eſt-à-dire, les régles que les Payens nous ont laiſſées,

ſuffiſent à tous les Orateurs ſacrez ou profanes, puiſqu'ils ne doivent differer entr'eux que par les differens ſujets qu'ils ont à traiter. M. Morhof ajoûte, qu'on trouve en effet l'idée & la pratique de ces préceptes dans les Ouvrages des Peres ; Que la barbarie avoit introduit une autre ſorte de ſermons ; mais que la connoiſſance des belles lettres les a bannis ; Qu'inutilement voudroit-on exclure l'éloquence de la chaire, puiſqu'on la trouve dans ſaint Paul & dans tous les Livres Saints ; Que l'éloquence eſt un art divin, quoique ce ſoient les Payens qui en ont donné les régles ; Que beaucoup d'Auteurs en ont voulu preſcrire d'autres, mais qu'ils n'y ont pas réüſſi ; Qu'ils ſe ſont tous égarez dans des idées de methodes vaines & ſemblables à celles de Raymond Lulle ; Enfin qu'ils ſe ſont autant écartez les uns des autres, qu'ils s'écartoient des routes ordinaires, auſquelles l'experience a toûjours fait reconnoître qu'il falloit enfin revenir. Eraſme.

Au témoignage de M. Morhof, je joins celui de Keckerman qui dans ſa Rhétorique Eccléſiaſtique, dit qu'Eraſme dans ſon Traité du Prédicateur, a ou mieux écrit que les autres ſur

Sturmius. cette matiere, ou contribué à leurs ſuccés, outre que c'eſt lui qui leur a fait naître l'envie de la traiter (5).

STURMIUS,

Né en 1507, mort âgé de plus de quatre-vingts ans, Auteur de pluſieurs Ouvrages ſur la Rhétorique.

IL ne faut pas confondre Jacques Sturmius, de l'une des plus nobles familles de Strasbourg, avec Jean Sturmius, dont j'ai à parler dans cet article, plus jeune que l'autre d'environ 18. ans, & fils d'un homme de médiocre condition. Il naquit à Straſbourg l'an 1507. Il y étudia d'abord; enſuite à Liége, & en dernier lieu à Louvain, où il enſeigna deux ans, aprés quoi il vint enſeigner à Paris: mais y étant en danger à cauſe des nouvelles opinions qu'il avoit goûtées, il ſe retira dans ſon païs, où les Magiſtrats l'appelloient pour le mettre à

M. Bayl. dans ſon Dict. art de Sturm.

(5) Eraſmus omnium in hoc genere ſtudia vel ſuperavit vel excitavit & adjuvit. *Keck. in Præf. Rhet. Eccl.*

la tête de leur Collége. Il le rendit célébre, en fut fait Recteur pour toute ſa vie, & lui obtint de l'Empereur Maximilien II. le titre d'Académie. Il entendoit fort bien les humanitez, écrivoit en Latin fort purement, & enſeignoit avec beaucoup de methode. Il fut chargé de pluſieurs députations en Allemagne ; il s'acquitta de ces emplois avec beaucoup d'honneur & de vigilance. Il vécut environ 81. ans. Sturmius.

Parmi les Ouvrages qu'on lui donne, il y en a qui lui font honneur. Tel eſt ſon Traité de l'Elocution (1), qui eſt diviſé en quatre Livres, ſi l'on en croit le titre ; mais qui n'en a que trois, qui comprennent tout ce que l'Auteur promet dans la diſtribution de ſa matiere.

Cet Ouvrage n'eſt proprement qu'un Commentaire ſur les idées d'Hermogéne, très-ample, trés-entendu, & très-méthodique. Auſſi dans le conſentement que l'Auteur donne à un de ſes amis de faire imprimer ſon Ouvrage, ne manque-t-il pas de dire lui-même, qu'il a mieux diſtribué ſa matiere, & qu'il l'a expliquée par un plus

P. 11. & 12. item. p. 434. & 435.

Le 20. Octobre 1575. l'Ep. Dedic. eſt de 1576.

(1) De univerſâ ratione Elocutionis, libri quatuor.

Sturmius. grand nombre d'exemples, qu'on ne l'avoit encore fait. Il eſt vrai pour les exemples, qu'il ne les épargne point; à l'égard de la diſtribution de ſon ſujet, il ne ſuit pas le plan de ſon Auteur, il s'en fait un particulier, où il rappelle aux mêmes idées générales les principes d'Ariſtote, d'Hermogéne, & de Ciceron, qu'il préfere à tous les Maîtres de Rhétorique.

Je ne rapporte rien de ſes préceptes; ce ſont ceux de ces grands Maîtres: j'obſerve ſeulement qu'on reconnoît dans cet Ouvrage, tout ce qu'on a dit de l'habileté, du ſoin, de l'éxactitude de Sturmius. On y voit ſon goût, ſon diſcernement, ſon érudition prodigieuſe, ſans qu'on puiſſe l'accuſer de trop charger ſes Lecteurs, parce qu'il ſe contente d'indiquer les exemples, d'une maniere fort ſuccinte, & qu'il n'a point la paſſion de les rapporter tout au long.

Le premier Livre traite *des penſées & de leurs ornemens*; le ſecond explique *les differences des mots, & des figures de diction*; le troiſiéme parle *des Periodes & de leurs membres*. Mais comme on a dit qu'Ariſtote avoit réduit la Rhétorique *à l'Invention*, on

pourroit dire de même que Sturmius rappelle tout à *l'Elocution*, puiſque dans le Traité qu'il en a fait, il parle des *preuves*, de *l'amplification*, & d'autres choſes qui n'appartiennent point à l'expreſſion. Sturmius.

Mon ſentiment eſt, que c'eſt un Livre à lire & à étudier, ſi l'on veut avoir une parfaite intelligence d'Hermogéne, & ſe délivrer de la confuſion que peut mettre dans nos idées, la différence que nous trouvons dans les Traitez des plus grands Maîtres.

Gaſpard Laurent à qui nous devons une Traduction Latine, & un bon Commentaire ſur Hermogéne, reconnoît qu'on a obligation à Sturmius, d'avoir le premier enſeigné à ſes Diſciples la Rhétorique de cet ancien Rhéteur, comme on eſt redevable à François Porte, d'avoir le premier corrigé le Texte avec beaucoup de choix. Il ajoûte qu'il ne ſe ſeroit pas aviſé de rien faire ſur cet Auteur Grec, ſi Sturmius avoit lui-même donné au Public ce qu'il en avoit dit dans ſes leçons : mais que nous n'en avons que ce qu'en a pu recueillir ſon Diſciple Jean Cocin, ainſi qu'on le voit par ſa Préface ; ce qui l'a autoriſé à travail- * Epiſt. Nuncup. p. 1 & 2.

Sturmius. ler tout de nouveau ſur ce ſujet, ſans qu'à cet égard on puiſſe aucunement le blâmer, puiſqu'il rend juſtice à ceux qui lui ont applani le chemin.

Quelque bon que ſoit l'Ouvrage de Gaſpard Laurent, il me paroît que celui de Sturmius va de pair avec le ſien, & qu'il ſe fait lire avec plaiſir ; en ſorte que celui qui l'a fait imprimer, a été plus heureux dans cette édition, que dans celle qu'il a faite encore de ce que Sturmius avoit dicté ſur la Rhétorique d'Ariſtote. Je ne trouve rien de fort loüable dans cette derniere, que le papier & le caractére.

r Voyez le premier vol. de cet Ouv. article d'Ariſtote, à la fin.

C'eſt ainſi que le *Traité touchant la maniere de rétablir l'Eloquence*, ne contribue point non plus à la gloire de nôtre Auteur. Il y uſe ſouvent de redites inutiles, & il paroît même quelquefois ſe contredire. Il y remarque que Craſſus dans Ciceron demande bien des choſes à un homme qui aſpire à la gloire d'Orateur, le génie, l'éducation, les regles, la ſcience, les belles lettres, la connoiſſance de la langue, la lecture, l'uſage, la memoire, l'aſſiduité au travail : il donne ſur cela ſes penſées ; mais je crois pouvoir dire que Junius a mieux traité que lui

toutes ces differentes parties. Sturmius.

Son Commentaire ſur les Partitions Oratoires de Ciceron eſt un bon Livre. C'eſt ſans doute cet Ouvrage, avec le Traité de l'Elocution, qui lui ont attiré les louanges que Schoth lui a données. Ce Critique le met au nombre de ceux qui ont ſuivi dans leurs préceptes la méthode d'Hermogéne. Il ajoûte que les Auteurs de ce genre ſont rares, & néanmoins que l'Allemagne en compte deux, *Sturmius* & *Erythrée*.

Sturmius a fait auſſi une Traduction des quatre Livres d'Hermogéne, qui ont pour titre *De l'Invention*, avec un Commentaire pour les rendre plus intelligibles. La Traduction me paroît bonne auſſi bien que le Commentaire, excepté qu'il eſt de beaucoup trop long. Car pour faire entendre Hermogéne, non ſeulement il en explique les mots & les penſées, mais il ſupplée ce qu'il croit que l'Auteur a omis, & il y joint des exemples de Démoſthéne & de Ciceron, dont il fait des Analyſes fort longues. Ce n'eſt pas tout, dans cette explication il veut traiter toutes les régles de l'Art. C'eſt donc ſur cela, ſelon moi, que doit tomber la cenſure que le Chancelier Bacon a

Sturmius. faite de Sturmius, quand il dit (2) que *cet Auteur a mis un ſoin exceſſif & même infini à expliquer, & les regles d'Hermogéne, & les Harangues de Ciceron.* Elle ne peut convenir à ce qu'il a fait ſur les idées, Ouvrage également utile & agréable.

N'oublions pas un grand éloge que Gaſpard Laurent donne encore à Sturmius. * Car ayant établi la difference du Maître de Rhétorique & de l'Orateur ; il ajoûte que perſonne parmi les Grecs n'a été en même temps l'un & l'autre ; que Ciceron l'a été parmi les Latins : mais qu'on peut dire que Sturmius l'a été parmi les Allemans. Il eſt vrai ſelon Gaſpard Laurent, qu'on ne donne la qualité d'Orateur, qu'à ceux qui outre le talent qu'ils ont de parler, ſont de plus en place pour l'exercer. Mais cet avantage ne manqua point à Sturmius ; puiſqu'il fut pluſieurs fois député vers differentes Puiſſances, auprés deſquelles il put, avec caractere, faire uſage de ſon éloquence.

* Ubi ſupra p. 7. & 8.

(2) Tunc Sturmius in Cicerone Oratore & in Hermogene Rhetore infinitam & anxiam operam conſumpſit. Bac. de Augm. ſcient. l. 1. p. 41.

JACQUES LOUIS STREBE'E DE RHEIMS,

Contemporain d'Eraſme, & Précepteur des Neveux du Cardinal le Veneur, qui étoit Evêque de Liſieux.

SI les perſonnes paſſionnées pour l'Eloquence, veulent s'inſtruire des régles de l'Art dans les Ouvrages de Ciceron, on peut dire qu'ils ont beaucoup d'obligation à Strébée. Il ſeroit difficile, ce me ſemble, de faire rien de meilleur que ſes Commentaires, ſoit ſur les trois Dialogues, ſoit ſur le Livre de l'Orateur. Ce n'eſt pourtant pas dequoi il s'agit ici. Ils doivent avoir place parmi les Commentateurs; mais il eſt queſtion d'un Ouvrage qu'il a lui-même compoſé touchant l'Elocution, & dans lequel il traite particulierement *du choix & de l'arrangement des mots* (1).

L'Auteur nous apprend qu'il fit cet Ouvrage à ſes heures perduës, & cependant rien ne peut être ni plus poli ni mieux entendu. Ce qui le porta à 1 Epiſt. Dec. p. 1.

(1) De Electione & Collocatione verborum.

Strébée. écrire, fut le déſir de chaſſer la barbarie qui s'étoit introduite parmi ceux qui parloient Latin. Il n'y en avoit pas un entre mille, qui parlât cette langue avec la pureté, la clarté, & l'harmonie qui lui ſont propres. Les plus ſavans mêmes n'avoient nulle idée de toutes ces choſes. Il avoüe néanmoins que la connoiſſance des beaux Arts ſembloit renaître ; & comme il vouloit y contribuer, il entreprit d'enſeigner aux jeunes gens comment ſe forme le ſtyle, quels Auteurs ſont à imiter ; comment il faut choiſir ſes termes ; de quelle maniere il faut les ranger, en un mot, comment il faut s'exprimer.

Il s'étend ſur les différences des termes, matiere fort ample, au jugement de Ciceron, (2) qui s'eſt pourtant contenté de la déſigner, ſans la traiter, non plus que Quintilien, ni aucun de ceux qui ſont venus enſuite ; il mêle par tout des exemples avec les préceptes ; il développe la nature & le rapport des ſyllabes ; il fait ſentir ce qui produit l'harmonie dans le diſcours, auſſi bien que ce qui fait les différens

(2) Eſt enim locus | uſuque verborum, latè patens de natura | *Cic.*

ſtyles;

ſtyles ; & il croit pouvoir ſe flatter, ſi- Strébée.
non de dire quelque choſe de plus ſolide que les autres, du moins de s'expliquer mieux, & de traiter ſa matiere plus à fond.

Il fait voir pourquoi de tant de perſonnes qui ſe mêlent d'écrire, il y en a ſi peu qui s'entendent au choix des mots & à leur juſte arrangement. Ils n'ont point d'habiles Maîtres, ils puiſent dans de mauvaiſes ſources, dans des recueils de formules, d'élegances, de mots & de phraſes (3). Ils ne vont point aux originaux ; ils ne compoſent pas avec ſoin, & faute d'intelligence, ils tombent dans une mauvaiſe affectation de tranſpoſer les mots, en des occaſions mêmes où l'ordre naturel vaudroit beaucoup mieux.

Strébée croit encore qu'il faut commencer la Rhétorique par les préceptes de l'Elocution, parceque c'eſt aux Maîtres à fournir la matiere, & la maniere de la traiter, auſſi-bien que la diſpoſition & l'ordre. Outre que l'ordre eſt plutôt un effet de l'eſprit & de la prudence, que des regles. L'inven- * Id. p. 22.
tion de même eſt une choſe de ſens

(3) De formulis, de officinis, de epithetis &c. nihil Cicero, nihil Quintil. &c. Streb. p. 9.

Strébée. commun ; & elle vient avec la prudence & avec le jugement, à force d'entendre parler, de lire, de conférer, de s'entretenir & de compoſer.

Aprés ces préambules l'Auteur s'attache à donner, par des préceptes, & par des exemples, une juſte idée de toutes les différences des termes, ſelon qu'ils ſont honnêtes ou contraires à l'honnêteté, bas ou ſublimes, propres ou figurez ; enfin ſelon qu'ils ſont graves, ſonores, barbares, ruſtiques, inuſitez ; ou qu'ils ont de la douceur & autres ſemblables caractéres. Tout cela eſt expliqué dans le premier Livre de Strébée, d'un ſtyle qui fait plaiſir, & qui n'eſt ni trop long, ni trop concis ; mais pur, clair, noble, vif, élegant, & majeſtueux en même temps ; & d'une maniere qui ne laiſſe rien à deſirer.

Je dis la même choſe de la ſeconde Partie de ſon Ouvrage, où il traite de l'arrangement des mots. Il fait obſerver quelles ſont les lettres, voyelles, ou conſones, qui ont entr'elles du rapport, qui ſe concilient aiſément, ou qui ſe heurtent & s'entrechoquent, ce qui rend la prononciation plus douce ou plus rude. Il joint l'explication de

tout ce qui rend le diſcours harmonieux, & il ſuit par tout les principes de Ciceron & de Quintilien, quoiqu'il traite ſon ſujet avec plus de ſoin & avec plus d'éxactitude. Il prouve qu'il y a des nombres dans la Proſe, & qui ſont plus difficiles que ceux qui entrent dans les vers. Il remarque que Thraſymaque les obſerva le premier, & qu'Iſocrate les polit. Strébée. Fol. 93. verſo.

Il parle en habile homme & de la Periode & des Styles; il réduit ceux-ci à trois, quelque difference qu'il y ait dans les Lettres miſſives, les Panégyriques, les Eloges, les Déliberations, les Harangues, les Plaidoyez, les Annales, les Hiſtoires, les Apologues, Fables, Apophthegmes, Commentaires, Remarques, Interprétations, Préceptes d'art, Comédies, Tragédies, Mimes, Satires, Bucoliques, Georgiques, Epigrammes, Odes, Vers Heroïques. Cette difference, ſelon lui, ne multiplie point les ſtyles, comme la différence qui diſtingue les hommes, ne fait pas que les hommes ſoient de differente eſpece. L'Auteur parle enſuite des ſtyles vicieux, & il en dit tout ce qui s'en peut dire.

Ce qu'il y a de particulier, il ne goû- Fol. 2[illegible]

Strébée. toit point la Poëſie Françoiſe, à cauſe qu'elle eſt toujours ſujette à la rime. Il reconnoît néanmoins que ce qui lui déplait dans nos vers, fait quelquefois une beauté dans la Proſe latine, & il le goûte dans cette langue, à cauſe qu'on l'y employe rarement. Au reſte ſa maniere d'écrire & de s'énoncer eſt par-tout noble, harmonieuſe & proportionnée à ſa matiere. Ses préceptes ſont ſolides, les exemples courts, faciles, choiſis avec jugement. En un mot, ſon Livre eſt un Ouvrage utile à quiconque veut écrire en Latin, ou parler cette langue, comme les meilleurs Auteurs l'ont parlée.

Strébée a fait auſſi un Abbregé de Quintilien, que je n'ai pas vû. Le P. Maſene marque beaucoup d'eſtime pour les Ouvrages de cet Auteur.

Maſ. Palæſt. Styli Rom.

PIERRE JEAN NUGNEZ,

En Latin

NUNNESIUS,

De Valence en Eſpagne, Profeſſeur de Rhétorique à Barcelone.

LE Cenſeur de Livres qui a donné ſon approbation à Nugnez, lui donne * en même temps des éloges magnifiques. C'eſt, ſelon lui, un homme rempli de toutes ſortes de ſciences, qui entend parfaitement bien le Grec & le Latin, & qui s'eſt acquis une haute réputation à profeſſer la Rhétorique. Il dit encore que le fond de ſon Livre eſt ſolide, & que les maximes y ſont auſſi importantes, que les expreſſions en ſont belles & élégantes.

* Nunnef. in Cenſ approb.

Il paroît que cet Auteur a été en grande eſtime parmi les gens de ſa nation. André Schot, * comme nous l'avons vû ſur Hermogéne, en fait beaucoup de cas, & on ne doit point croire que les loüanges qu'il lui donne, ſoient un effet ſeulement de leur amitié. Car

* Proleg. in Phot.

Nugnez. ce qui prouve que les Eſpagnols eſtimoient fort Nugnez, c'eſt qu'il fut appellé à Barcelone, pour y enſeigner l'Eloquence & la langue Grecque, & qu'on l'y engagea par une groſſe penſion.

M. Morhof, * de qui je tiens le fait que je viens de rapporter, & qui le tenoit de Miréus, n'avoit point vû la Rhétorique de Nugnez. C'eſt un Ouvrage diviſé en cinq Livres. La Préface roule ſur les Diſciples de trois Maîtres célébres, Iſocrate, Ariſtote, & Hermagore. Dans le corps de l'Ouvrage l'Auteur ſuit particulierement la méthode d'Hermogéne. L'eſtime qu'il faiſoit de ce jeune Rhéteur, lui fit chercher l'occaſion de le mettre entre les mains de tout le monde, par une Traduction Latine, qui fût du caractére, non pas des verſions ordinaires, mais de celle que Ciceron a faite des Livres des Offices de Panétius. C'eſt ce qu'il a éxécuté en ſubſtituant des exemples Latins, tirez des bons Auteurs de cette langue, aux exemples Grecs de l'original; dans lequel il a d'ailleurs, changé, ajoûté, ou retranché bien des choſes, ſans néanmoins en troubler l'ordre, qui lui paroit très-propre, ſoit pour apprendre les pré-

* Morhof. T. 2. l. 6. p. 232.

ceptes, ſoit pour en faire un Traité. Nugne 2. Il s'eſt ſervi, en tout cela, des lumieres qu'il pouvoit encore tirer des plus grands Maîtres, ſur-tout de ceux qu'Hermogéne a ſuivis, ou des Auteurs qui ont expliqué ſes préceptes par des Commentaires. C'eſt le fondement des éloges qu'André Schot a donnez à Nugnez, comme étant du petit nombre de ceux qui parmi les modernes ont ſuivi la méthode d'Hermogéne.

C'eſt en effet ſelon les principes de ce Rhéteur, que Nugnez, dans ſon premier Livre, ramaſſe les préceptes les plus convenables à la jeuneſſe, en quoi il prend un ſoin qu'Hermogéne n'avoit pas pris. Dans ſon ſecond Livre, il donne comme lui la maniere de fixer l'état ou la queſtion d'une cauſe; dans le troiſiéme, il donne les préceptes de l'invention; dans le quatriéme, il explique les préceptes de l'Elocution & des divers caractéres du diſcours. Enfin, il veut donner, dans le cinquiéme, la méthode de mettre tous les préceptes en uſage. Ainſi on peut dire que c'eſt une exacte copie d'Hermogéne; que quiconque connoît & ſait bien l'un, peut ſe flatter de connoître & de

bien ſavoir l'autre ; & par conſéquent, qu'aprés ce que j'ai dit de cet ancien Rhéteur, il ne me reſte rien à dire de la doctrine du Moderne.

JEAN LOUIS VIVEZ

De Valence en Eſpagne, mort en 1541.

Juges des ſç. T. 2. Part. 1. p. 277. part. 2. p. 961. T. 3. pag. 87.

MOnſieur Baillet parle de Vivez en pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, & remarque qu'au jugement de quelques Critiques, cet Auteur avoit de la ſolidité, de l'Erudition, de l'Eloquence, de la vivacité d'eſprit & de la pieté : mais que d'autres l'accuſent d'orgueil & de malignité dans ſes cenſures, & trouvent qu'il parle avec autant d'aſſurance ou de préſomption, que s'il êtoit ſur le trépied, ou que ce fût un homme deſcendu exprés du Ciel pour nous inſtruire. On pourroit excuſer la vanité dans un Auteur qui ne diroit rien que de bon, & qui ſeroit ſeur de ce qu'il avance; mais Henry Eſtienne dont Mr. Baillet ſemble embraſſer le ſentiment, témoigne que Vivez n'eſt pas toûjours

T. 2. part. 1. p. 277.

fort judicieux dans ſa Critique, & qu'il ſuit aſſez ſouvent ſa paſſion & ſes préjugez dans les jugemens qu'il porte des Auteurs. Vivez.

Dans tous ces divers caractéres, il eſt queſtion de Vivez conſideré comme un Critique ou comme un Grammairien. Mr. Morhof qui en parle comme d'un Maître de Rhétorique, dit qu'il n'eſt pas moins eſtimable que George de Trébizonde, & qu'encore qu'il ſe fût appliqué tard à l'étude, il ne laiſſa pas en peu d'années de faire des Ouvrages trés-doctes & trés-exacts. Il met de ce nombre ceux qui reviennent à mon ſujet, c'eſt-à-dire une Rhétorique en trois Livres, & le quatriéme Livre du Traité que l'Auteur a fait *touchant la maniere d'enſeigner les ſciences*. Il y a apparence qu'au lieu de ce Traité, Mr. Morhof a voulu dire celui *de la Décadence des Arts*; puiſque c'eſt là qu'au Livre quatriéme, l'Auteur, comme le dit Mr. Morhof, parle *de la chute de l'Eloquence & des moyens de la rétablir*, ſur quoi il ne dit que peu de choſe dans ſon Traité touchant la maniere d'enſeigner les ſciences. Morh. T. 2. l. 6. pag. 1501. n. 20.

A la lecture de ces Ouvrages, il m'a

Vivez. paru que Vivez avoit en effet beaucoup d'eſprit, & qu'il êtoit d'un grand travail ; deux avantages, avec leſquels on va loin en peu de temps. Auſſi parle-t-il d'une infinité de choſes, & il en parle en homme qui penſe, & qui s'exprime noblement. Il produit ſouvent de lui-même, il profite auſſi de ſes lectures ; mais il donne trés ſouvent ce qu'il a lû, pour des inventions nouvelles, & quelquefois ſes prétendues découvertes ne ſont pas les meilleures choſes du monde. Enfin je n'y trouve pas ce qu'il faudroit, pour meriter les éloges que Mr. Morhof lui a donnez.

Le premier Livre de ſa Rhétorique roule ſur le choix des mots, ſur leur arrangement, & leur ſon; ſur le ſon des lettres ; ſur l'uſage qu'on fait des mots dans le propre ou dans le figuré ; ſur les diverſes figures, ſoit qu'elles ſoient dans les penſées, ſoit qu'elles ne conſiſtent que dans les termes, ce qui comprend les Tropes, les répetitions des mêmes mots, & les alluſions d'un mot à un autre qui lui reſſemble. Il ajoûte à cela des réflexions ſur le nombre & ſur l'harmonie, ſur les Périodes & ſur les parties qui les compoſent ; En un

mot, il donne dans ce Livre, des préceptes ſur l'Elocution. Mais aprés tout, il n'en dit rien que ce qu'on en avoit déja dit avec plus d'ordre, plus de méthode, & plus de netteté que lui. Vivez.

Cependant il nous repreſente dans ce Livre & dans le ſecond, la Rhétorique des Anciens comme perduë, & il ſe repreſente lui-même, tantôt comme un homme qui va tâcher de relever l'Eloquence, non pas tant par le rétabliſſement des anciens préceptes, que par la découverte de quelques nouvelles régles; tantôt comme un homme qui va recueillir quelques reſtes des anciennes Rhétoriques, de la même maniere qu'on ramaſſeroit les ruïnes d'un grand édifice; à quoi néanmoins il ne croit pas pouvoir ſuffire, parce-qu'il s'agit des Ouvrages d'un nombre infini de grands eſprits, qui avoient compoſé des Livres ſur l'Art Oratoire. *Dés l'entrée du 1. & du 2. l. de ſa Rhét.* *Ibid.*

C'eſt ainſi que cet Auteur a l'habileté de concilier je ne ſai quel air de modeſtie avec une des penſées les plus vaines que l'on puiſſe concevoir, qui eſt de ſe faire paſſer pour le Reſtaurateur de la Rhétorique. Ce que dit Vivez, eſt tout ce qu'il auroit pû dire ſi nous avions perdu tous les Livres.

Vivez. des anciens Maîtres, comme nous avons perdu la Rhétorique d'Iſocrate, & qu'il en eût ramaſſé les fragmens, comme on pourroit en ramaſſer quelques-uns de ce Rhéteur. Mais ſur quel fondement a-t-il pû parler comme il parle, tandis que nous avons les Ouvrages d'Ariſtote, d'Hermogéne, de Ciceron & de Quintilien? Certainement ſi la Rhétorique des Anciens êtoit un Edifice, dont Vivez a ramaſſé les ruïnes, on peut dire que c'eſt lui qui a bien voulu le renverſer pour en ranger les materiaux d'une autre façon. Mais comme avec cela cet Edifice ſubſiſte toûjours; il y auroit lieu d'examiner s'il a fait quelque choſe de mieux. Sans entrer néanmoins dans cet examen, on voit clairement le jugement qu'il en faut faire, puiſque perſonne n'a ſuivi ſa méthode. Outre qu'on peut dire qu'il ſe condamne lui-même, lorſqu'il aſſure (1) qu'il a rougi de ſon entrepriſe. Il a raiſon d'en avoir honte, non pas en ce qu'il prétend avoir refuté les Anciens, quand il les a cru dans l'erreur;

(1) Me ipſum, ſi qua fides eſt, ſuſcepti hujus mei ſæpenumerò puduit. Viv. p. 324.

car cela eſt toûjours permis : mais en ce qu'il ne leur fait point honneur de ce qu'ils ont dit de plus excellent, & que le ſuppoſant perdu, il l'a donné comme une choſe dont il êtoit lui-même l'Auteur. Il va plus loin. Il prétend que les Anciens, preſſez d'en venir à l'uſage de la Rhétorique, ne ſe ſont pas mis en peine d'en connoître la nature, l'objet, les bornes, & la fin ; que tout ce qu'ils ont avancé ſur ces points de doctrine, ils l'ont dit au hazard ; qu'ils n'ont rien dit (2) que de confus ſur les bienſéances, & qu'on ne ſauroit faire uſage de leurs préceptes ſur cet article, quoiqu'il avoüe qu'un Maître habile peut ramaſſer beaucoup de choſes ſur cela, dans Ciceron, dans Quintilien, dans Hermogéne, & dans le Trapézontin. Il n'y a perſonne, je crois, qui ne trouve, comme moi, toutes ces propoſitions fort-extraor-

Vivez.

P. 394.

(2) habebitur ratio dicentis, audientis &c. De quibus, niſi ego fallor, perturbatè confuſéque eſt olim à majoribus noſtris præceptum, minimèque ad uſum congruenter. Poſſunt tamen à ſedulo Inſtitutore multa colligi ex Cic. Quintil. Hermog. Trapez. *Lud. Viv. de Trad. Diſc. p. 482. &c voy. le 1. Vol. de cet Ouv. pag.* 308.

Vivez. dinaires ; & qui ne juge que ſi Vivez en a rougi, il n'en eſt pas pour cela plus excuſable ; puiſque ce n'eſt pas en rougiſſant qu'on doit éviter le blâme, mais en fuyant ce qui merite d'être blâmé (3).

Non ſeulement ces propoſitions ſont contraires à la verité, & à la juſtice qu'on doit aux premiers Maîtres ; elles le ſont les unes aux autres. Il en eſt de même de celles qu'il fait ſur la Rhéto-
P. 489. rique. Il dit d'un côté que quiconque étudie cet Art, ne doit point trop s'y attacher, à cauſe de l'abus qu'on en peut faire, & parce qu'on peut être tenté d'en abuſer ; Raiſon qui lui fait
P. 492. avancer, *que nous n'avons point du tout beſoin du genre judiciaire, à cauſe des fraudes & de la malice qui lui ſont pro-*
P. 490. *pres.* Il dit ailleurs que plus les hommes ſont corrompus, plus les perſonnes ſages & vertueuſes doivent apprendre la Rhétorique, qui a tant de pouvoir ſur les eſprits pour les détourner du mal & pour les porter au bien. C'eſt ainſi qu'il trouve mauvais que

(3) Non enim pudendo, ſed non faciendo id, quod non decet, impudentiæ nomen effugere debemus. Cic. 1. de Orat. n. 121.

Quintilien ait prétendu que la Rhétorique ou l'Eloquence s'étend à tout, tandis que lui-même ne lui donne pas moins d'étenduë. Il accuſe Ariſtote d'être ſur ce point de l'avis de Quintilien : & c'eſt une erreur de fait, qu'il ajoûte à tant de contradictions. Une autre erreur de Vivez, mais qui conſiſte dans la doctrine, c'eſt de croire que *l'Invention* & *la Diſpoſition* ne ſont non plus deux parties de Rhétorique, que la Memoire & l'Action ; en ſorte que l'Elocution ſeule, ſelon lui, appartient à l'Art, & qu'il n'appartient qu'à l'uſage & au bon ſens de nous apprendre le lieu, le tems, & la maniere de dire les choſes. Cela eſt formellement oppoſé à la penſée de Longin, qui dit que l'Art contribue au ſublime, en nous marquant l'uſage qu'il en faut faire, & il ne ſeroit pas mal-aiſé de montrer que Longin n'eſt pas ſeul de ce ſentiment. Ce que notre Auteur dit de l'Invention, eſt néanmoins très-bon en un ſens, c'eſt-à-dire, en ce qu'il croit que ſur les affaires de la vie, c'eſt l'eſprit, l'uſage, la prudence, la réflexion qui rend l'Orateur fécond à trouver les preuves ou les penſées dont il a beſoin. Il ne faut point ôter à Vi-

Vivez.

P. 128.

P. 396.

Traiſt. du ſubl. c. 3.

Vivez. vez la gloire d'avoir ramaſſé dans ſon ſecond Livre, tous les rapports qu'on trouve entre le Diſcours & l'Homme, & qui font attribuer au premier ce qui ſemble ne convenir qu'à l'autre, comme *la bonne grace*, *les nerfs*, *l'embonpoint*, *la maigreur*, & autres choſes ſemblables. Mais c'eſt un fait certain qu'il n'y a pas un de ces rapports, que Vivez ait découvert le premier ; c'eſt un autre fait certain qu'il ne donne aucun précepte, à l'occaſion de ces rapports, que les Anciens n'ayent donné; ou s'il hazarde de dire quelque choſe de nouveau, il ne ſe montre pas toûjours auſſi habile qu'il ſeroit à ſouhaiter, comme je l'ai déja fait entendre. Par exemple, les Anciens ont dit que l'Orateur doit *inſtruire*, *plaire* & *toucher*; au lieu de *plaire*, Vivez veut qu'on diſe, *retenir*; parceque, dit-il, on *retient* les Auditeurs, lors même qu'on les fait *pleurer*, ou qu'on les remplit de *crainte*, ce qui n'eſt point *un plaiſir*, puiſque ce n'eſt pas un mouvement agréable. (4) Mais Terence a eu raiſon de dire qu'*il y a des gens qui*

(4) Faciunt intelligendo ut nihil intelligant. *Teren.*

pour trop faire les habiles, font voir qu'ils n'y entendent rien; Et ſur le point dont il s'agit, on peut aſſeurer que Vivez eſt du nombre. Il montre en effet qu'il n'avoit ni vû par lui-même, ni remarqué dans les Auteurs, ni enfin reconnu ſur le Théatre, ou par la lecture des Tragédies, que les paſſions les plus triſtes, la colére, la compaſſion, la crainte & la douleur, ſont accompagnées d'un veritable plaiſir. Vivez.

Cet Ecrivain ne ſe dément point dans ſon troiſiéme Livre. Il entreprend de parler des diverſes manieres, non pas de *perſuader*, ou de *divertir*, mais *d'inſtruire :* Il trouve premierement que les préceptes ſur cette matiere ſont fort rares dans les Auteurs, & qu'ils ſont pourtant fort néceſſaires. Il diſtingue aprés cela trois manieres d'inſtruire, *la Deſcription, la Narration* & *l'Explication des Arts* ou de leurs préceptes. Ce qui eſt une diviſion aſſez extraordinaire. Il comprend ſous les Deſcriptions, les repreſentations animées & les images ſenſibles, ſur leſquelles il faut convenir qu'il fait une remarque de trés-bons ſens, qui eſt, que ce ſont *les hommes habiles & les Génies heureux qui fourniſſent les images les* Viv. p. 136.

Vivez. *plus juſtes, & qu'elles ſervent merveilleuſement à aider notre Intelligence.* Pour ce qui eſt *des Narrations*, il en diſtingue de pluſieurs ſortes : celles que fait un Hiſtorien, ſont pour inſtruire; celles que fait l'Orateur, ſont pour perſuader; celles des Apologues, ſont pour ſignifier quelque choſe d'une maniere myſterieuſe, & celles des Poëtes, pour divertir. Il donne des régles pour toutes ces eſpeces, en quoi il oublie les bornes qu'il s'étoit preſcrites *de ne parler que des manieres d'inſtruire* ; comme en ſe preſcrivant ces bornes, il avoit oublié le but principal de ſon Ouvrage, qui eſt *de donner l'Art de perſuader* ; je ne ſai à quoi il penſe, quand il dit que *la Narration Oratoire eſt pour perſuader*, & non *pour inſtruire*. Je conçois encore moins ſon deſſein, lorſque dans une Rhétorique, outre *la maniere d'enſeigner les Arts*, il donne celle *de faire des Paraphraſes, des Abrégez, des Commentaires & des verſions.*

Un ſeul trait ſuffit pour montrer que cet Auteur n'avoit ni le goût ni le jugement bien ſeur en matiere d'Elo-
Viv. p. 138. quence. Il fait plus de cas de la Narration du ſecond Livre de l'Eneïde, où

le Poëte décrit au long l'embraſement de Troye, que des trois mots qui l'expriment ſi vivement au commencement du troiſiéme Livre (5), *par la raiſon*, dit-il, *qu'un long diſcours touche d'avantage*. C'eſt-à-dire qu'il n'a pas vû que ce ne ſont point là deux choſes à mettre en parallele, pour préférer l'une à l'autre ; parceque chacune eſt faite pour ſa place, où elle eſt excellente, & ne céde en rien à l'autre dans la ſienne. Vivez fait un meilleur uſage de ſon goût, lorſqu'il admire la hauteur du cheval de Troye exprimée en auſſi peu de mots (6) que l'embraſement de cette Ville. Cet exemple devoit lui faire reconnoître, que *la brieveté en ſon lieu*, comme l'a remarqué Ciceron, *a ſon merite dans l'Eloquence* (7).

Vivez.

Pour conclure ce qui regarde cet Auteur, il me paroît que ſa Rhétorique eſt un vrai cahos, où il n'eſt pas poſſible d'apprendre les régles de cet

(5) Et campos ubi Troja fuit. Virg. Æn. 3. init.

(6) Demiſſum lapſi per funem. Æn. 2.

(7) Brevitas laus eſt in aliquâ parte diſcendi. Cic. de Clar. Or. n. 50. Brevitas Oratoris magna laus in ſententiâ. Id. 3. de Leg. n. 40.

Art, ſi on les ignore. Quelque ordre qu'il ſemble y vouloir garder, ce n'eſt qu'un amas de paſſages qu'il ſemble avoir ramaſſez, ſous differens lieux communs. Il met, à la verité, divers titres qui marquent ſon ordre prétendu, mais on y trouve ſous l'un, ce qui doit être ſous l'autre. Sur quoi je le comparerois à Montagne, s'il ne nous égaroit, comme on l'a dit de ce dernier, que pour nous conduire dans des païs plus beaux, que ceux qu'il nous avoit d'abord promis.

OMER TALON,

Mort en 1562, ſelon du Boulay, & qui avoit imprimé en 1548.

T. 6. Hiſt. in Catal. Vir. Illuſt.

CEt Auteur étoit du Vermandois, ainſi que *Pierre de la Ramée*, autrement dit *Ramus*, dont il étoit ſi grand ami qu'ils ſe traitoient l'un l'autre de frere. Il a compoſé un petit Traité de Rhétorique, qu'il a intitulé les *Inſtitutions Oratoires*, & il le dédia à l'Univerſité de Paris. L'Epitre Dédicatoire eſt dattée de l'année 1544, mais l'édition la plus ancienne que

j'en aye vûë, n'eſt que de l'année 1548. Eſt-ce une ſeconde édition ? ou bien, ſi la premiere fut retardée de quatre ans après l'acceptation de la dédicace ? Je ne ſai qu'en dire. L'Ouvrage eſt un petit *in-octavo*, d'environ quatre-vingts pages, & il ne roule que ſur la diction, dont il montre que la beauté conſiſte, ou dans les mots conſiderez ſéparément, ou dans les mots pris enſemble. A les prendre ſéparément, ils ſont, ou ſonores, ou durs à la prononciation, ou agréables & doux, ou nouveaux, ou dans le propre, ou dans le figuré. A les conſiderer unis enſemble, il en réſulte une harmonie dont l'Auteur explique la nature. Il joint à cela l'explication des figures de mots, & des figures de penſées. Il traite des differens ſtyles, des bien-ſéances dans le diſcours, de la modération qu'il faut garder dans les ornemens. Il avertit qu'il faut du génie dans l'Eloquence, qu'il y faut des préceptes, & encore plus d'exercice. Il obſerve que l'exercice conſiſte à compoſer & à parler ; ce que chacun pouvant faire, ou en ſuivant ſon propre génie, ou en ſe formant ſur quelque modéle, il indique les Auteurs qu'il eſt bon d ſe propo-

Omer Talon.

Omer Talon.

ſer. Il s'exprime par-tout en bons termes. Son ſtyle eſt pur, élegant & naturel, il a de l'ordre & de la conduite. Je ne vois rien de plus propre aux jeunes Etudians, pour commencer à leur donner le goût de la belle Elocution, qui eſt ſelon d'habiles gens, la premiere choſe qu'il faut leur montrer en fait d'Eloquence; parceque c'eſt aux Maîtres à leur fournir d'abord la matiere. C'eſt donc un Ouvrage qui peut parfaitement convenir dans la ſeconde Claſſe, c'eſt-à-dire, celle qui précéde la Rhétorique. Jean le Peſcheur en dit plus que moi, dans l'édition qu'il en a procurée, environ ſoixante ans après, & qu'il a enrichie de Scholies ou petites notes. Il témoigne que de ſon temps beaucoup de Maîtres mettoient cet Ouvrage entre les mains de leurs Diſciples, & qu'il meritoit cet honneur. C'eſt le juger propre non ſeulement à la ſeconde Claſſe, mais à la premiere; car c'eſt des Maîtres de celle-ci, que parle le Critique que je cite.

Joann. Piſcator. In monit. ad Lect. Edit. Hannov. 1611.

La Rhétorique d'Omer Talon étant telle que je la repreſente, on ne doit point être ſurpris que l'Univerſité de Paris en eût agréé la Dédicace, ni que dans une Requête qu'elle préſenta au

Parlement, après ſa derniere réformation, elle l'ait nommé parmi les grands Hommes qui ſe ſont rendu célébres dans ſes Ecoles par la profeſſion des lettres (1). Omer Talon.

Du Boulay pareillement, au huitiéme ſiécle de l'Univerſité, le met au nombre des Hommes Illuſtres qu'elle a produits, & veut qu'on juge de ſon merite par ſa Rhétorique. T. 6. Hiſt. in Catal. Vir. illuſt.

Il eſt certain que cet Ouvrage, en ce qu'il contient, eſt abſolument dans le goût des anciens Maîtres; & il y a lieu de s'en étonner, à cauſe que Ramus, ami de l'Auteur, s'étoit ſi fort attaché à décrier Ariſtote, Ciceron & Quintilien. Il y a lieu auſſi d'être ſurpris que Ramus lui-même parle, comme il fait, de cet Ouvrage. Car dans un Avis au Lecteur, que le Peſcheur a inſeré à la tête de ſon Edition, il aſſeure qu'*on trouve abondamment dans Omer Talon, tout ce qu'Ariſtote, Iſocrate, Ciceron & Quintilien ont dit ſur la Rhétorique.* A quoi il ajoûte que cet Auteur *n'a*

(1) Fabros ſtapulenſes, Vatablos, Daneſios, Gallandios, Turnebos, Auratos, Lambinos, Talæos, &c. *Univerſit. Pariſienſ. in Libell. Supplic. ad Auguſtiſſ. Senat.*

Omer Talon.

pas ſeulement puiſé dans les Ecoles des Rhéteurs, mais encore dans les Ouvrages des Orateurs & des Poëtes, & ce qui eſt ſur-tout loüable en lui, c'eſt qu'il a tout mis dans un bel ordre. Ce témoignage n'eſt pas moins glorieux aux anciens Maîtres, qu'à Omer Talon; Ramus s'étoit-il reconcilié avec eux? Point du tout. Il parle ainſi, parcequ'il réduiſoit toute la Rhétorique à l'Elocution, qui eſt uniquement ce que ſon ami a traité, & ce que Ramus loüe en » lui: On voit, dit-il, dans ce Trai- » té, la grace des tropes, les agré- » mens des figures de mots, la for- » ce des figures de penſées, l'efficace » ou la vertu de la voix, les charmes » de la prononciation; en un mot une » vive image de l'Eloquence, de la » main d'un nouvel Apelle, qui nous » met en état, par ce moyen, & de » connoître l'art des grands Hommes, » & de l'imiter dans nos diſcours. Ce n'eſt pas tout. Il dit encore que ſi on » prenoit cette methode de l'enſei- » gner, on verroit bien-tôt un auſſi » grand nombre d'Orateurs, que de » Grammairiens, & que ſi on prétend » qu'il y a quelque choſe qui manque » à cette Rhétorique, on s'en déſabu-

ſera

ſera en liſant ſes Diſſertations ſur Ci- « Omer Talon.
ceron & ſur Quintilien. «

Il s'enſuit ſelon Ramus, que les hommes ſont bien aveugles, de négliger des avantages & ſi grands & en même temps ſi faciles ; puiſqu'on peut apprendre cette Rhétorique en moins de trois mois. Mais ne croyons pas tout ce qu'on nous dit. Les Analyſes que Ramus a faites de pluſieurs Harangues, montrent, comme je le dis en parlant de lui, qu'il n'entendoit point aſſez l'art d'enſeigner l'éloquence ; & ſans aller ſi loin, pour faire voir qu'il parle quelquefois au hazard, on pourroit ici demander où eſt-ce qu'il avoit vû *les Préceptes d'Iſocrate*, pour dire qu'on les trouve dans Omer Talon ? Car nous n'avons plus la Rhétorique de cet ancien Rhéteur. Mais ce n'eſt pas à quoi je m'arrête.

Il vaut mieux obſerver que nôtre Auteur même, auſſi-bien que Ramus, croyoit qu'Ariſtote, Ciceron & Quintilien ont confondu la Rhétorique avec la Dialectique, à cauſe qu'ils ne l'ont pas bornée comme lui, *à l'Elocution*, & *à la Prononciation*, & qu'ils y font entrer les préceptes de *l'Invention*, de la *Diſpoſition* & de *la Me-*

Omer Talon.

moire, dont il ne dit rien. C'eſt ainſi qu'il s'explique, non dans le corps de ſon Ouvrage, on l'en auroit moins eſtimé : mais dans une Epître au Cardinal de Lorraine, où il avoüe que ce qu'il dit ſur les deux points qu'il a traitez, il le tient des anciens Maîtres, & qu'il n'a fait que le ranger à ſa maniere. Voilà donc comment d'un côté, il eſt dans le goût des Anciens ; & comment de l'autre, il eſt pourtant du ſentiment de Ramus, dont je ne ſai s'il ſuivoit la méthode dans l'Analyſe des Harangues, laquelle conſiſte à en compter les figures ; ce qui eſt, à mon ſens, une choſe fort ridicule.

Audomar. Talaus. Edit. Pariſ. 1562. Epiſt. ad Card. Lothar.

Ramus ne ſe trompe pas moins, lorſqu'il croit que les retranchemens qu'Omer Talon fait à la Rhétorique, ſont un moyen de multiplier les Orateurs. Car, pour ne point donner, parmi les préceptes de cet Art, ceux qui regardent *l'Invention* & *la Diſpoſition* ; il ne diſpenſe pas pour cela de les apprendre ailleurs, c'eſt-à-dire, parmi ceux de la Dialectique, à laquelle ils appartiennent, ſelon lui ; & puiſqu'on n'eſt point Orateur, qu'on ne les ait appris, le chemin de l'Eloquence demeure toûjours également long.

Je trouve encore deux Auteurs qui donnent dans l'idée de Ramus & d'Omer Talon, Jean le Peſcheur, dont j'ai déja parlé dans cet article, & Paul Friſius. Non ſeulement ils approuvent les retranchemens en queſtion, ils voudroient encore qu'ils fuſſent plus grands. Le premier ſoûtient entr'autres choſes, qu'on ne peut apprendre la prononciation que de vive voix, en quoi je crois qu'il a raiſon. Mais je crois auſſi, comme je le remarque ailleurs, que la Rhétorique a ſon Invention propre, outre celle qui lui eſt commune avec la Dialectique. Elle a auſſi ſa diſpoſition particuliere; parce qu'elle ſe propoſe, non ſeulement de convaincre l'eſprit, comme la Dialectique; mais de déterminer la volonté. A l'égard de Friſius qui a fait *la Comparaiſon de la Rhétorique de Melanchthon ... avec la Logique de Ramus, qu'avec la Rhétorique de notre Auteur*, il remarque une choſe ſinguliere, qui eſt, que quelques-uns ont crû qu'il n'y a jamais eu d'Omer Talon autre que Ramus lui-même déguiſé ſous ce nom fait à plaiſir, pour ſe dérober à l'envie, & pour loüer lui-même ſes propres Ouvrages avec plus de profuſion.

Omer Talon.

Ubi ſuprà.

Imprimée à Francfort en 1600.

Omer Talon.

Friſius n'a garde de donner dans cette imagination, que l'on fondoit ſur l'Etymologie du nom de *Talon* en le faiſant venir d'un mot Grec qui ſignifie *Rameau vert*. Il croit que l'artifice n'auroit point réüſſi à Ramus dans Paris. Ajoûtons que l'hiſtoire de l'Univerſité détruit abſolument cette viſion, puiſqu'on y voit Omer Talon qui en 1534 prête ſerment entre les mains du Recteur nommé de Mery.

VALENTIN ERYTHRÉE
1548.

IL paroît par les Ouvrages d'Erythrée, que cet Auteur avoit été diſciple de Sturmius, qu'il eut toûjours beaucoup de veneration pour lui, & que charmé de ſes préceptes ſur l'Eloquence, il fut porté du même zéle à procurer l'avancement ou la perfection de cet Art. Le rôle néanmoins qu'il ſoûtient n'eſt point égal à celui de ſon Maître, parcequ'il ne travaille, pour ainſi dire, qu'en ſecond, pour répéter ce qu'il lui entend dire, pour l'inculquer d'autre façon, ou enfin pour le rendre plus facile.

En effet Sturmius avoit compoſé un Commentaire & des Dialogues ſur les Partitions Oratoires de Ciceron, & il avoit rapporté dans ces Ouvrages les principes & d'Ariſtote & d'Hermogéne. Qu'a fait Erythrée ? Il a reduit en tables les principes de ſon Maître & des guides qu'il avoit ſuivis ; En quoi il profita ſi bien du travail de Sturmius, qu'il crut devoir lui demander la permiſſion d'en uſer de la ſorte, ce qu'il obtint par une lettre qu'il a miſe à la tête de ſon Ouvrage. Erythrée.

Sturmius avoit auſſi travaillé ſur Hermogéne ; il avoit entre autres, comme j'ai dit, commenté les Livres ſur les idées, & montré la conformité de ſa doctrine avec celle d'Ariſtote & de Ciceron : Erythrée a voulu de même entrer avec lui dans cette carriére. Il a fait trois Livres ſur l'Elocution ; Il y ſuit l'Orateur Romain, il y ſuit Hermogéne, comme il l'avoüe lui-même ; & s'il ne fait point en même temps mention d'Ariſtote, c'eſt que ce Philoſophe ne s'eſt point arrêté à ce qu'Erythrée a voulu traiter à fond dans les deux premiers Livres de ſon Ouvrage. Ce ſont les Periodes & leurs différentes parties, ce qui

Erythrée. fait la matiere de ſon premier Livre; ce ſont les figures de mots & de penſées, qui font la matiere du ſecond. A l'égard du troiſiéme, c'eſt l'élegance & la nobleſſe du diſcours qui en font le ſujet; & l'Auteur s'y propoſe d'expliquer ſur ces deux articles la doctrine contenuë dans le quatriéme Livre de la Rhétorique à Herennius, de ſorte que c'eſt à proprement parler un Commentaire ſur ce Livre.

On voit la raiſon pourquoi André Schott, a mis Erythrée avec Sturmius, au nombre de ceux qui ont ſuivi la méthode d'Hermogéne. C'eſt peu néanmoins de dire ſa méthode, il falloit dire encore ſa doctrine, du moins ſur les points qu'il a traitez. On peut ajoûter qu'il la ſuit avec intelligence, parcequ'il entend la matiere, mais c'eſt avec de ſi grands détails, que je les crois capables de rebuter bien des perſonnes, & qu'ils demanderoient un ſoin infini, s'il falloit s'y aſſujettir. Au reſte l'idée ſeule de ſes Ouvrages montre aſſez qu'il n'eſt nullement à propos d'en rien rapporter; mais elle montre en même temps, qu'ils peuvent fournir des lumieres à ceux qui étudient les Originaux.

LA RHETORIQUE DE PIERRE DE COURCELLES,

De Candes en Touraine 1557.

CEtte Rhétorique ne contient rien de remarquable que le ſtyle même, ſoit de l'Auteur, ſoit des Ecrivains dont il emprunte ſes exemples tant en proſe qu'en vers. On ſent, dans cet Ouvrage, que notre Langue commençoit dés lors à ſe perfectionner ; mais on y voit auſſi qu'elle étoit encore loin de ſa perfection, comme on peut en juger par tout ce qu'en ont dit Mr. Duvair, Mr. le Vayer, & Mr. Charpentier. On y reconnoît en même temps, que l'Auteur avoit quelque lecture des bons Originaux, & que s'il ne les avoit pas approfondis ſur certains points, ſur d'autres il étoit allé plus avant que le commun des Modernes, ce qui eſt particulierement vrai du genre judiciaire. Il ne touche point ce qui regarde l'harmonie de notre Langue, & ceux-là

De Courcelles.

n'en ſeront pas ſurpris, qui auront lû ce qu'en dit l'Abbé Caſſagnes; puiſque cet Academicien attribuë à Balzac la gloire de l'avoir le premier remarquée. Pour moi, je trouve dans un Ouvrage plus ancien, d'environ vingt ans, que celui de Courcelles, qu'il y a eû des Maîtres, dès ce temps-là, qui l'ont recommandée. C'eſt un Ecrit imprimé en 1540. lequel a pour titre, *la maniere de bien traduire d'une Langue en autre*, DAVANTAGE, *de la Ponctuation de la Langue Françoiſe*, PLUS, *des accens d'icelle*. Cet Ouvrage n'eſt pas d'un ignorant. On le doit à Etienne Dolet, natif d'Orleans, Auteur encore d'un Livre intitulé *l'Orateur*. Ses régles touchant la Traduction, ſont, que le Traducteur entende la matiere; qu'il ſache & la Langue de ſon Auteur, & la ſienne; qu'il ne prétende pas rendre mots pour mots, ni vers pour vers ou ligne pour ligne; qu'il ſuive l'uſage & ne faſſe guéres de mots nouveaux. A l'égard de l'harmonie, il en fait ſa derniere régle en ces termes, qu'on ne ſera pas fâché de voir avec l'Orthographe de l'Auteur.

» Venons maintenant, dit-il, à la »cinquieſme reigle, que doibt obſerver

ung bon Traducteur, laquelle eſt de ſi « De Cour-
grand'vertu, que ſans elle toute com- « celles.
poſition eſt lourde, & mal-plaiſante. «
Mais qu'eſt-ce, qu'elle contient? «
Rien autre choſe que l'obſervation «
des nombres Oratoires : c'eſt aſſa- «
voir une liaiſon, & aſſemblement des «
dictions avec telle douceur, que non «
ſeulement l'ame s'en contente, mais «
auſſi les oreilles en ſont toutes ravies, «
& ne ſe faſchent jamais d'une telle «
harmonie de Langage. D'yceulx nom- «
bres Oratoires je parle plus copieu- «
ſement en mon Orateur : parquoi «
n'en ferai-je ici plus long diſcours. «
Et dérechef avertirai le Traducteur «
d'y prendre garde. Car ſans l'obſer- «
vation des nombres, on ne peut être «
émerveillable en quelque compoſi- «
tion que ce ſoit : & ſans yceulx les «
Sentences ne peuvent eſtre graves, & «
avoir leur poids requis & legitime. «
Car penſes-tu, que ce ſoit aſſés d'a- «
voir la diction propre & élégante «
ſans une bonne copulation des mots? «
Je t'adviſe, que c'eſt autant que d'ung «
monceau de diverſes pierres précieu- «
ſes mal-ordonnées : leſquelles ne peu- «
vent avoir leur luſtre, à cauſe d'une «
collocation impertinente. Ou c'eſt «

De Courcelles.

» aultant, que de divers inſtrumens muſicaux mal conduits par les Joüeurs ignorantz les tons & meſures de la Muſique. En ſomme, c'eſt peu de la ſplendeur des mots, ſi l'ordre & la collocation d'yceulx n'eſt telle qu'il appartient. En cela ſur touts fut jadis eſtimé Iſocrate Orateur Grec, & pareillement Démoſthéne. Entre les Latins Marc Tulle Ciceron a eſté grand obſervateur des nombres. Mais ne penſe pas, que cela ſe doibve plus obſerver par les Orateurs, que par les Hiſtoriographes. Et qu'ainſi ſoit, tu ne trouveras Céſar, & Saluſte moins nombreux que Ciceron. Concluſion quant à ce propos, ſans grande obſervation des nombres ung Auteur n'eſt rien; & avec yceulx il ne peut faillir à avoir bruit en Eloquence, ſi pareillement il eſt propre en diction & grave en Sentences & arguments ſubtils, qui ſont les points d'ung Orateur parfait & vrayement comblé de toute gloire d'Eloquence.

Rappellons ici, à l'occaſion de l'harmonie, un endroit de mon premier volume, qui regarde cette matiere. » J'ai dit que Denys d'Halicarnaſſe

P. 118. & 119.

s'applaudit, principalement ſur la « De Cour-
démonſtration ſenſible qu'il donne « celles.
d'une choſe, qui eſt un paradoxe, «
de ſon propre aveu, & qui conſiſte «
à dire que la proſe de Démoſthéne «
n'a tant de force & tant de charmes, «
que parcequ'elle reſſemble à de très- «
beaux vers, ſans tomber dans le vi- «
ce de faire des vers en proſe; & que «
la Poëſie d'Homere n'eſt ſi digne «
d'admiration, que parce qu'elle a «
l'air d'une belle proſe, ſans être «
néanmoins proſaïque. J'ai ajoûté «
qu'on ne ſauroit diſconvenir qu'un «
pareil paradoxe bien montré, ne faſſe «
voir la grande pênétration de l'Au- «
teur qui le démontre; mais que ſans «
autre démonſtration, une compa- «
raiſon le rend facile à concevoir. «
Lors, dis-je, qu'on ſe promene ſur «
terre, on aime le bord de l'eau; & «
lorſqu'on ſe promene ſur l'eau, c'eſt «
un plaiſir de voir la terre. Il eſt aiſé «
de faire l'application. «

Sur cela, les Meſſieurs qui compoſent la Societé Litteraire de la Haye, ſe ſont expliquez en ces termes : *Pour nous, nous avouons ingenûment que nous ne ſommes pas aſſez éclairez pour comprendre, par le moyen de cette ſimilitu-* Tom. 5. du Journ. Litt. P. 315.

De Courcelles.

de, un paradoxe qu'il s'agit de démontrer. De mon côté, dans la lettre que je me ſuis donné l'honneur de leur écrire, & qu'ils ont inſerée toute entiere dans leur Journal, j'ai promis de leur donner quelque éclairciſſement. Le voici.

T. 6. 2. part. p. 363. Ibid. 373.

Ces Meſſieurs ſont plus éclairez qu'ils ne penſent ; & ils n'ont beſoin ni de démonſtration, ni de ſimilitude pour comprendre le paradoxe de Denys. Leur modeſtie a beaucoup de part dans ce qu'ils en diſent ; peut-être y a-t-il encore quelque inattention, auſſi bien que dans ce que j'ai dit moi-même. Mais ſi nous y faiſons reflexion, eux & moi, nous concevrons aiſément, que la proſe de Démoſthéne, dés qu'elle eſt nombreuſe, reſſemble à des vers : qu'elle n'a tant de force & tant de charmes, (poſé d'ailleurs le choix des mots,) que parcequ'elle eſt nombreuſe : & par conſéquent, qu'elle n'a tant de force & tant de charmes, que parcequ'elle reſſemble à des vers. C'eſt la penſée de Ciceron dans ſon Orateur (1). *Les foudres de Démoſthéne*

(1) Cujus non tam vibrarent fulmina illa, niſi numeris contorta ferrentur. *Cic. in Orat. ad calc.*

n'auroient point tant de force, ou tant d'éclat, ſans les nombres qui les accompagnent. Nous concevrons de même qu'une Poëſie, remplie d'ailleurs de penſées & d'expreſſions convenables, n'eſt parfaitement belle, que parce-qu'elle eſt ſi aiſée, que les paroles n'y paroiſſent aucunement avoir gêné le Poëte pour faire la meſure, mais y ſont ſi naturellement placées, qu'à dire la choſe en proſe, on ne les placeroit point autrement. Or avoir cet air aiſé, c'eſt reſſembler à de la Proſe, ſans avoir d'ailleurs rien de proſaïque. Donc elle ne ſera ſi belle, que parce qu'elle reſſemblera à de la proſe, aux termes que je l'ai dit. En un mot, toutes choſes égales, la proſe nombreuſe eſt la plus belle : il en eſt de même de la Poëſie aiſée, toutes choſes d'ailleurs égales. De Courcelles.

Le paradoxe donc n'a dû paroître paradoxe ni a ces Meſſieurs, ni à moi : & ſi nous y avions fait attention, nous ne l'euſſions regardé, ni eux, ni moi; comme ayant beſoin de démonſtration ; mais comme une choſe aiſée à concevoir pour tous ceux qui ont une juſte notion de la belle Proſe & de la belle Poëſie.

De Courcelles.

Je l'ai traité de *paradoxe*, parceque Denys le regarde comme tel ; & il le pouvoit alors regarder ainſi, parceque la choſe êtoit, ſinon nouvelle, du moins encore aſſez peu connuë. Et aujourd'hui même la maniere de l'énoncer, lui donne l'air de paradoxe.

Quelle qu'elle ſoit, Denys la démontre, non par la voye que j'ai priſe, qui conſiſte en raiſonnement : mais par une autre plus ſenſible, (raiſon pourquoi j'ai donné la qualité de *ſenſible* à ſa démonſtration.) Car ce qu'Horace fait pour prouver qu'il n'eſt point Poëte dans ſes ſatyres, mais qu'Ennius l'eſt dans ſes vers, en dérangeant les mots de part & d'autre, & préſentant au Lecteur ce qui en réſulte ; Denys le fait ſur des exemples de Démoſthéne & d'Homére. Il montre, dans celui-là, des pieds & une cadence qui le conduiſent preſque à des vers : il montre, dans celui-ci, un arrangement de mots, tel qu'il auroit pu l'avoir, s'il eût voulu parler en proſe.

J'ai omis dans mon Ouvrage la démonſtration de Denys, tant parcequ'elle eſt trop longue pour un abregé comme le mien, que parceque les choſes qu'il rend ſenſibles, ne peuvent

l'être en nôtre langue.

De Courcelles.

J'ai eu recours à ma ſimilitude, que j'aurois peut-être jugé inutile, ſi j'avois penſé que la choſe êtoit claire d'elle-même pour ceux qui ſavent la Rhétorique ; mais j'aurois pu la regarder toûjours comme agréable par l'idée des objets qu'elle préſente. Peut-être auſſi eſt-elle aſſez juſte, & j'ai vû des gens qui l'ont trouvé telle, pour marquer deux choſes oppoſées, qui s'évitent l'une & l'autre ; & qui pourtant veulent s'approcher. *Il eſt aiſé*, ai-je dit, *d'en faire l'application*. Veut-on que je la faſſe ? Lorſqu'on ſe promene ſur terre, on aime le bord de l'eau, mais on ſeroit fâché de tomber dedans ; lorſqu'on ſe promene ſur l'eau, c'eſt un plaiſir de voir la terre, mais on ne voudroit point que le bateau allât s'y briſer. Ainſi quand on parle en proſe, on cherche l'agrément des vers, ſans en vouloir faire ; & quand on parle en vers, on cherche l'air aiſé de la proſe, & néanmoins on ne veut point être proſaïque. Quoi qu'il en ſoit, je conſens que ceux qui n'approuveront pas cette comparaiſon, la mettent au nombre de celles que donnent quelquefois les Poëtes, non pour expliquer ce qu'ils

De Courcelles.

ont dit, puiſqu'il n'a pas beſoin d'explication; mais pour amuſer le Lecteur, & qui, à cauſe de cela, n'ont pas toujours un rapport éxact à la choſe propoſée.

N'en faiſons point à deux fois; j'ai encore promis d'expliquer ce que j'ai » dit en parlant d'Hermogéne. Que cet » Auteur reduit la methode de trou» ver les argumens aux circonſtances » du lieu, du temps, de la maniere, » des perſonnes, des cauſes & des faits; » & que, ſelon lui, ce n'eſt pas prou» ver la choſe que nous avançons, de » dire qu'elle eſt honnête, utile, agréa» ble, ou legitime; parceque ce ne » ſont point là des argumens, au ju» gement d'Hermogéne; mais des pro» poſitions qui ont beſoin de preuves. Sur cela ces Meſſieurs font leurs reflexions. *Il nous paroît*, diſent-ils, *que cet endroit eſt bien obſcur, ou bien que ce qu'on y veut dire, n'eſt guéres raiſonnable.*

Il me ſemble que la choſe n'eſt ni mépriſable, ni obſcure. J'entreprens, par exemple, dans un diſcours, de traiter *du merite de la Poëſie*, & je veux montrer *qu'il eſt grand*, c'eſt ma propoſition. Je le montre, 1°. par *l'utili-*

té qu'elle apporte ; 2°. par *l'honneur* qu'elle procure ; 3°. par *le plaiſir* qu'elle donne. Ce ſont là, non trois preuves, mais ma propoſition générale miſe en *trois parties*, ou diviſée en *trois propoſitions particulieres, qui ont toutes beſoin de preuves.* Nous dirions aujourd'hui que ce ſont *les trois points* du diſcours : & la plûpart des Maîtres d'Eloquence diſent que ce ſont *trois chefs de la queſtion.* Ainſi Wolfius, ſur Démoſthéne, obſerve que cet Orateur veut prouver *qu'il faut faire la guerre à Philippe*, & qu'il traite *un, deux*, ou *trois chefs*, la *facilité* de la faire, *l'utilité*, la *gloire* qui en reviendra. Il regarde *ces chefs*, non comme *des preuves*, mais comme *des propoſitions que l'Orateur doit prouver.* Et qu'eſt-ce en effet que tout celà, ſinon *la diviſion*, qui certainement n'eſt pas une preuve. C'eſt le langage preſque de tous les Maîtres, lequel ne paroît ni obſcur ni déraiſonnable, non plus que ce que j'en ai dit.

De Courcelles.

LA RHÉTORIQUE DE BARTHELEMI CAVALCANTE

GENTIL-HOMME FLORENTIN,

Seconde Edition à Veniſe 1559.

CE que je devrois dire de la doctrine de Cavalcante, je l'ai dit en parlant des Anciens Maîtres où il a puiſé. Il compoſa ſon Ouvrage pour le Cardinal de Ferrare, qui voulant s'inſtruire à fond de l'Art Oratoire, le pria, ou de lui traduire la Rhétorique d'Ariſtote, ou de lui en compoſer une autre. Le premier parti, quelque difficile qu'il fût, étoit pourtant le plus aiſé, mais il étoit en même tems le moins propre à ſatisfaire aux déſirs de cette Eminence. Cavalcante, par ce moyen, ne lui auroit pas préſenté, comme il le pouvoit dans un Livre de ſa façon, ce que tant d'Auteurs avoient dit de curieux ſur cette matiere, depuis Ariſtote. Il choiſit donc le ſecond parti, malgré la difficulté, non ſeulement de ramaſſer en un corps ce qui étoit répandu en un ſi grand nombre

d'Ecrivains, mais encore de les concilier entr'eux, dans la varieté de leurs ſentimens, ou de leurs méthodes. Ajoûtons qu'il ſe donna ainſi le moyen, & de ſuppléer ce qu'on peut déſirer dans Ariſtote, & d'allier enſemble les deux idées dont le Cardinal lui laiſſoit le choix, je veux dire, de traduire en quelque ſorte le Philoſophe, & néanmoins de produire quelque choſe de nouveau. Cavalcante.

En effet, quoique ſon Ouvrage ſoit comme la quinteſſence de la doctrine des bons Maîtres, il l'eſt ſur-tout de celle d'Ariſtote. Premierement, à parler en général, c'eſt, ſelon Cavalcante, au jugement d'Ariſtote (1) qu'il faut s'en tenir; c'eſt la méthode de ce Philoſophe, la plus excellente de toutes ſans contredit, qu'il faut ſuivre en toute occaſion. Aprés cela en particulier, & ſur-tout dans la matiere préſente (2) Cavalcante marche ſi bien ſur les traces d'Ariſtote, que tantôt il traduit ſon texte avec toute la fidelité

(1) Ariſtotele, il qui giudicio, & la cui rettiſſima via nel trattare diqualunque materia debbiamo ſequitare. pag. 80.

(2) Ariſtotele, il quale in tutto queſto diſcorſo ho ſequitato. p. 55.

Cavalcante.

qu'on peut attendre d'un interprete, & tantôt s'il y fait quelque changement, c'eſt pour l'accommoder autrement à ſon deſſein. Cela va quelquefois à dire d'une maniere plus étenduë, ce qu'Ariſtote avoit dit d'une maniere trop conciſe ; & quelquefois, à marquer préciſément & en termes formels, ce que le Philoſophe n'avoit exprimé qu'en général, ou avoit plûtôt donné à entendre, qu'il ne l'avoit proprement dit. D'autres fois, Cavalcante éclaircit ce qui eſt obſcur ; ou bien, ce qu'Ariſtote ſuppoſe dans ſa Rhétorique, parcequ'il l'a traité ailleurs ; notre Auteur le traite expreſſément dans la ſienne, parcequ'aucun Ecrivain Toſcan ne l'avoit encore traité.

Son attachement pour le Philoſophe paroît entre autres, dans tout ce qu'il dit de la Nature de l'Art & de ſes parties, dans les détails qui regardent les lieux propres à chaque genre de cauſe ; dans ce qu'il enſeigne touchant *les Sentences ou penſées ſpirituelles*, matiere délicate entre les mains d'un Italien, & propre, s'il ne ſuit pas un bon guide, à le faire donner dans l'écueil des *Concetti* ou des

brillans qu'on reproche à cette Nation. Cavalcante.

Cet attachement paroît encore plus dans la doctrine des paſſions. C'eſt ſur cela que Cavalcante admire & l'exactitude, & l'étenduë, & la méthode du Philoſophe. A l'égard de la méthode, il la trouve telle, qu'on ne peut ſelon lui s'en écarter que par vanité; & qu'il n'y a point de raiſon qui puiſſe obliger à chercher une autre route. Pour ce qui eſt de la doctrine, on ne peut en omettre aucune partie, ſans nuire beaucoup aux Lecteurs. Auſſi ne ſe contente-t-il pas de la ſuivre, il en raporte toute la ſubſtance (3).

Aux paſſions, je puis ajoûter les mœurs, & aſſurer ſur cet article, que Cavalcante entend trés-bien, & la matiere, & la verité de ce qu'en dit Ariſtote, & la fauſſeté de ce que Quintilien a dit de ce Philoſophe, & la dif-

(3) Et in queſta parte non ſolo ſeguiterò, ma referirò quello, che n'ha detto Ariſtotele, il piu ſuſtantievolmente, & cum maggiore chiarezza ch'io potrò. Percio che egli ha di queſta materia, ſi eſquiſitamente, ſi ampiamente,& in maniera tanto diverſa da gli altri Autori trattato, che non m'é parſo di poter pretermettere alcuno de i ſuo precetti ſenza gran danno de i Lettori &c L. 4. p. 175.

Cavalcante.

ficulté néanmoins de bien prendre en quelque choſe la penſée de l'Auteur Grec, laquelle vient de ce qu'il traite des mœurs en divers lieux ; qu'il faut raſſembler ſes idées; expliquer ce qu'il y a d'obſcur ; concilier ce qu'il y a de contraire ; donner à tout un ordre qui ſatisfaſſe ; enfin comparer ſa doctrine, ſur ce point, avec celle de Ciceron, de Quintilien, d'Hermogéne, & de Denys d'Halicarnaſſe, leſquels ne diffèrent pas peu entr'eux, auſſi bien que d'Ariſtote.

Dans le goût que Cavalcante avoit pour ce Philoſophe, il ne faut pas s'étonner s'il a reconnu que la Rhétorique à Alexandre n'étoit pas du même Auteur (4). Peut-être, en cela auſſi-bien qu'en beaucoup d'autres choſes, s'eſt-il conduit par les lumieres de Victorius ſon compatriote, lequel, aſſez peu d'années avant lui, avoit travaillé ſur la Rhétorique d'Ariſtote, comme j'ai dit, non pas en Italien, mais en Latin. Quoi qu'il en ſoit, il ne donne pas tellement ſon eſtime à

(4) L'Autore della Retorica ad Aleſſandro, l'Autore dico, percio che'io non l'attribuiſco ad Ariſtotele, benche ella ne riporti il nome, p. 169 & 170.

ce Philoſophe, qu'il n'en reſerve une partie pour Longin, pour Démétrius, pour Denys d'Halicarnaſſe, pour Ciceron, pour Quintilien, & ſur tout pour Hermogéne, dont il a pris toute la doctrine, touchant les idées ou les caractéres du diſcours; parceque ſur cette matiere, cet Auteur a plus de netteté, plus d'étenduë, plus de juſteſſe qu'aucun autre de tous ces Auteurs ou Grecs ou Latins. Il trouve néanmoins deux choſes dans ſes Ouvrages; l'une que quelques-uns de ſes préceptes ne peuvent gueres s'exprimer auſſi commodément en Toſcan, qu'ils s'expriment en Latin, ou en Grec; l'autre qu'il y a des connoiſſances ſi ſubtiles (5) qu'elles ſont plus propres à montrer l'eſprit, la pénétration, le travail enfin de l'Auteur, qu'à procurer de grands avantages aux diſciples de l'éloquence. On peut, ſur cela, lui oppoſer d'autres Auteurs, qui ne ſont pas de ſon ſentiment. Cavalcante.

(5) Alcuni ſuoi precetti non ſi poſſono coſi bene accommodare in queſta lingua, come nella Greca, & nella Latina, & alcune ſue conſiderationi ſono tanto minute, che è pare, che pui toſto lode d'acutezza d'ingegno & di diligenza all'autore, che grande utilita à i lettori portino. L. 5. p. 329. & 330.

Cavalcante.

Il me reſte à dire un mot & du ſtyle de Cavalcante, & de l'ordre qu'il a gardé. Pour le ſtyle, il ne ſe picque de l'avoir, ni fort travaillé, ni fort orné, mais pur & clair, tel que la raiſon, dit-il, & l'exemple d'Ariſtote, montrent qu'il doit être dans ces ſortes de Traitez. Il avertit néanmoins qu'ayant à parler quelquefois de choſes juſqu'alors inconnuës en ſa langue, (dans laquelle, à ce qu'il dit, il n'y avoit eu encore ni Maître d'Eloquence, ni Orateur,) il a été forcé d'emprunter des termes Grecs ou Latins, tant parcequ'il n'en trouvoit pas d'Italiens qui les exprimaſſent, ou qui fuſſent déja reçûs, que parcequ'il ne vouloit pas ſe donner la liberté d'en inventer de nouveaux, ſinon lorſqu'il lui paroîtroit qu'on le pouvoit faire commodément. En quoi, comme lui-même le remarque; il s'eſt reglé ſur l'exemple des Latins, qui ont emprunté bien des mots Grecs; & il les a auſſi imitez dans le ſoin qu'il s'eſt donné d'expliquer les mots qu'il emprunte de l'une ou de l'autre langue.

A l'égard de l'ordre qu'il a gardé, ſa Rhétorique eſt diviſée en ſept Livres, dont le premier explique toute la nature

ture de l'Art, & tout le plan de ſon Ouvrage ; le ſecond explique tout ce qui regarde l'invention ; le troiſiéme, les divers moyens de perſuader, & ſurtout les argumens artificiels ; le quatriéme, les paſſions, les mœurs, & les preuves que l'art ne fournit point à l'Orateur ; le cinquiéme, ce qui regarde l'élocution, l'arrangement, & la prononciation : bien entendu que juſques-là, il prétend ne donner que des préceptes généraux. De ſorte que dans le ſixiéme livre, il entreprend d'en faire l'application ſur l'Exorde & ſur la Propoſition ; comme dans le ſeptiéme, il entreprend de la faire ſur la Confirmation, la Réfutation, & la Peroraiſon. Cavalcante.

Quelque arbitraire que puiſſe être aſſez ſouvent l'arrangement des matieres de Rhétorique, je ne puis pourtant douter qu'on ne trouve peu naturel celui que Cavalcante a ſuivi. A cela prés, il y a lieu, à mon ſens, de féliciter la Toſcane d'avoir en lui un Auteur qui a aſſez bien pris les régles & les idées des premiers Maîtres, pour faire honneur & au pays en général, qui lui a donné naiſſance, & à ſa propre famille, qui eſt encore des plus

Cavalcante.

distinguées à Florence, & à l'Eminentiſſime Protecteur qui le fit travailler. Ajoûtons encore à ſa gloire, qu'avec les Maîtres d'Eloquence que j'ai citez, il paroît auſſi poſſéder trés-bien Ciceron, Démoſthéne, Tite-Live, Thucydide, Iſocrate, & beaucoup d'autres excellens Auteurs, dont il rapporte des exemples traduits en ſa langue; que Bernardus Bernardi le cite ſouvent avec éloge dans ſon Thréſor de Rhétorique, qui eſt un Dictionnaire des termes de cet Art, ainſi que je le dis ailleurs. On peut donc, je crois, ajoûter foi à ce que dit le Libraire, dans un Avis au Lecteur, qu'une premiere édition qu'il avoit faite de l'Ouvrage de Cavalcante, fut épuiſée en trés peu de temps, quoiqu'il en eût tiré un aſſez bon nombre d'exemplaires. Je ne rapporte point les éloges qu'on lui donne dans des vers, Italiens, Grecs, ou Latins, imprimez à la tête de ſa Rhétorique, parceque ce n'eſt gueres dans ces ſortes de pieces, qu'il faut chercher les idées qu'on doit ſe faire des Ouvrages.

Voy. Voſſ. Inſtit. Orat. l. 3. c. 6. p. 341. Poſſevin Bibl. T. 2. l. 18. c. 9. Teiſſ. Ed. de 1715. p. 99.

J'obſerve en finiſſant cet article, que j'aurois dû citer Cavalcante, en parlant des Auteurs originaux, dont

il a ſi ſouvent dit ſa penſée ; mais je ne ſavois pas encore s'il y avoit un Cavalcante. Je ne l'ai ſçu que depuis, & je dois la connoiſſance de cet Auteur, ainſi que de beaucoup d'autres, à Mr. Hobey Profeſſeur de troiſiéme, au College de la Marche, qui fait honneur à ſa profeſſion, autant par ſes belles manieres, que par ſon habileté. C'eſt donc par ſon moyen que le Lecteur rencontre du moins ici ce que j'aurois dû lui donner dans le premier volume de mon Ouvrage. Cavalcante.

PHILIPPE MELANCTHON,

Né à Bretten au Palatinat du Rhin, le 16 Février 1497, mort à Vvitemberg, le 19 Avril 1560, âgé de 63 ans & deux mois ; Auteur d'une Rhétorique en deux Livres, qui a pour Titre, Elementorum Rhetorices libri duo.

NOus avons admiré la Rhétorique d'Hermogéne dans le premier volume, parceque c'eſt un excellent Ouvrage, d'un Auteur de dix huit

Melanc-thon.

ans. Si nous en croyions Mr. Teiſſier, nous aurions lieu d'admirer celle de Melancthon, comme étant d'un Auteur preſque auſſi jeune, & qui n'avoit qu'un an de plus. Mais M. Bayle nous arrête. *Mr. Teiſſier*, dit-il, *a pris la dix-neuviéme année du ſeiziéme ſiécle*, (1) *pour la dix-neuviéme de l'âge de Melancthon.* De ſorte que ce jeune Auteur, né trois ans avant ce ſiécle, avoit vingt-deux ans lorſqu'il publia ſa Rhétorique, & vingt-trois, lorſqu'il donna ſa Dialectique.

Teiſſier addit. aux Elog. T. 1. p. 188.

Diction. de M. Bayl. T. 2. art. de Melanct. p. 2090. B.

Cela fait quelque différence de temps; cependant comme il y a lieu de croire que Melancthon fut d'ailleurs Auteur imprimé dés l'âge de vingt ou vingt-un ans, c'eſt par cette conſidération que Mr. Baillet l'a mis au nombre des Enfans célébres par leurs études ou par leurs écrits, & Mr. Bayle trouve qu'il étoit fort digne de cet honneur. Il ajoûte que le chapitre que Mr. Baillet lui a donné, eſt fort curieux: On y voit qu'à l'âge de treize ans il dédia à Reuchlin ſon Précepteur,

(1) Anno decimo nono, evulgavit Rhetoricam, ſequenti Dialecticam, vigeſimo quarto Grammaticam, aliis deinde alia. Melch. ada in. invit. Theol. p. 331.

une Comédie qu'il avoit compoſée tout ſeul ; & nous voyons dans Mr. Bayle, que la même année il fit apprendre à ſes camarades une eſpece de Comédie, de la façon de Reuchlin même, & la fit répréſenter avec tout l'agrément poſſible, en l'honneur de ſon Précepteur, & pour le divertir. J'admire donc, ſur cet article, le ſilence de Mr. Colomiés, qui dans ſes petites notes ſur Quintilien, a donné une liſte de quelques perſonnes célébres par leur ſcience dés leur bas âge, & dans ce nombre n'a pas ſongé à mettre Melanchthon. Ce qui eſt d'autant plus ſurprenant, qu'il l'a nommé dans cette liſte, pour confirmer ce qu'il y dit d'Henri Eſtienne.

Melanchthon.

Paul Colomes. Κειμηλ. lit. p. 233. 236.

On admire encore plus la multitude des Ouvrages de Melanchthon. Il eſt, dit-on, étonnant que parmi beaucoup d'autres occupations, il ait pû écrire autant de Livres qu'il en compoſa. Le nombre en eſt prodigieux, mais il ne les poliſſoit pas ; & comme il voyoit que ſes Ouvrages, quoiqu'il n'y mît pas la derniere main, & que même il les donnât au Public aſſez imparfaits, étoient néanmoins utiles à la jeuneſſe, il prit plutôt le parti d'en

Dict. p. 2096.

Melanchon.

faire imprimer beaucoup, que celui d'en perfectionner un petit nombre. C'étoit, dit Mr. Bayle, préférer à ſa propre gloire l'utilité du prochain. On peut croire auſſi, ajoûte-t-il, que l'heureux génie qu'il avoit reçu de la nature, lui donnoit quelque confiance, que ſes productions ſeroient eſtimées ſans le ſecours de la lime. Il eſt aſſez conſtant que Melancthon fut un des plus ſages & des plus habiles hommes de ſon ſiécle; mais ce que j'ai dit ſur la foi d'autrui, de l'ordre qu'il garda dans l'édition de ſa Rhétorique & de ſa Dialectique, ne paroît pas s'accorder avec ce qu'il en dit lui-même dans une lettre. *Il y a deux ans*, dit Melancthon, *que je publiai ma Dialectique, & je la dédiai à Mr. vôtre Pere, pour la mettre entre vos mains, & celles de vos compagnons d'étude; & voyant le progrés que vous faites dans cet Art, je vous envoye ma Rhétorique, à cauſe que ces deux Arts ſont tellement liez, qu'il vaut mieux les étudier tous deux à la fois, que ſéparément.*

Ibid.

M. Bayl. & M. Baillet, ubi ſupra.

A la tête de ſa Rhétorique.

On peut ſuppoſer, & je ne m'y oppoſe pas, qu'il ne parle point en cet endroit, de l'édition de ſa Rhétorique, comme de celle de ſa Dialectique.

Dans cette lettre, dira-t-on, il n'eſt queſtion que d'un ſimple envoi. Je le veux. Mais Melancthon, dans la ſuite même de ſa lettre, aprés avoir rendu compte des motifs qui le portérent à compoſer ſa Dialectique, rend compte auſſi des raiſons qui lui firent compoſer ſa Rhétorique. C'étoit entr'autres, pour montrer la liaiſon de ces deux arts, & parceque, ajoûte-t-il, on ne peut bien entendre les préceptes du premier, qu'en les comparant avec ceux du ſecond; ce qu'il inſinuë encore dans le corps même de ſon Ouvrage. Cela ne ſemble-t-il pas montrer en tout ſens, l'ordre qu'il garda non ſeulement dans la compoſition, mais encore dans l'édition de ces deux Ouvrages? Il s'enſuivroit que s'il compoſa ſa Dialectique à 23 ans; il en avoit 25 lorſqu'il compoſa ſa Rhétorique. Quoi qu'il en ſoit, une autre raiſon l'avoit porté à donner ſa Logique; c'eſt que ceux qui faiſoient profeſſion de l'enſeigner, n'éxécutoient rien moins que ce qu'ils faiſoient eſperer. *Je ne puis*, dit-il, *accuſer les Maîtres ordinaires d'Eloquence, comme j'ai accuſé les Maîtres ordinaires de Logique.* Il ſemble par ces paroles

Melancthon.

C. 3. p. 42.

Melanc-thon.

qu'il êtoit plus content des premiers que des ſeconds, mais la raiſon qu'il ajoûte paroît détruire cette idée. *C'eſt*, dit-il, *qu'il n'y a d'autres Maîtres de Rhétorique que Ciceron & Quintilien, qui l'emportent ſur tous les Grecs, dont nous avons vû les écrits.* Avoit-il vû la Rhétorique d'Ariſtote ? il y a apparence, puiſqu'il êtoit grand Péripatéticien, & qu'il avoit tant travaillé à expliquer la Logique, la Morale & la Phyſique de ce Philoſophe. Il eſt donc difficile de concevoir pourquoi il décide ſi généralement contre les Grecs, & je ne ſai ſi c'eſt là dequoi nous faire juger qu'il êtoit bien inſtruit de cet Art.

M. Bayl. ibid. p. 2093. 2094. dans les notes.

Tout cela néanmoins eſt ſuſceptible d'un bon ſens. Les Maîtres ordinaires de ce temps-là expliquoient ou Ciceron, ou Quintilien, & par cette raiſon, ils paroiſſoient irrépréhenſibles ; Quintilien d'ailleurs & Ciceron lui paroiſſent les ſeuls Maîtres de Rhétorique, & l'emporter ſur tous les Grecs, parce qu'ils ont plus d'éloquence.

On peut d'autant plus admettre cette interprétation, que ce qu'ajoûte Melanchthon, dans la ſuite de ſa lettre, eſt d'un homme auſſi ſage qu'éclairé.

Car comme il n'avoit composé sa Dialectique que pour mettre les jeunes gens en état de lire Aristote ; de même son intention, en composant sa Rhétorique, n'étoit que de les aider non seulement à lire, mais à étudier avec soin les deux Maîtres qu'il nous propose. Dans ce dessein, il represente les difficultez & les avantages de la Rhétorique. Les préceptes de cet Art, à ce qu'il dit, semblent frivoles, ou pueriles, & ils sont néanmoins très-utiles. Ils sont même necessaires, & dans l'Etat & dans la Religion, pour l'explication des plus grandes affaires, pour l'administration de la justice, pour la défense de la verité. Ils le sont aussi pour lire avec fruit tout ce qu'on lit, pour juger non seulement des Ouvrages, mais des choses qu'on y traite. C'est par là qu'il en faut juger, & non par l'opinion de quelques petits esprits, qui la bornent à ce qui est de leur portée, à faire une lettre de quelques lignes, ou un Poëme de quelques vers : la Rhétorique, dit-il, est une source féconde, non seulement d'éloquence, mais encore de sagesse.

Melancthon.

Il répète la même chose au c. 5. p. 58.

c. 1. p. 29.

Il faut convenir que ces idées sont dignes des plus grands Maîtres. Aussi

Melanc-thon.

l'Auteur avoüe qu'on les trouve par tout dans Ciceron. Mais ce n'eſt encore que le Préambule de ſon Ouvrage. Il eſt diviſé en deux Livres. Le premier traite de l'*Invention* & de l'*Ordre*, le ſecond ne parle que de l'*Elocution*. Il croit qu'on ne peut guéres donner des préceptes touchant la memoire. Et à l'égard de la prononciation, elle eſt, dit il, toute autre aujourd'hui qu'elle n'étoit autrefois, &, par cette raiſon, il faut s'en inſtruire par l'uſage & par l'imitation.

Cet Auteur a une choſe particuliere: aux trois genres de cauſes ordinaires, il ajoûte le *Didactique* en faveur de ceux qui inſtruiſent le Peuple & qui lui expliquent l'Ecriture. On ne peut blâmer un homme qui voudra ſur cela appliquer les préceptes généraux & en donner des exemples particuliers: mais pourtant il eſt viſible que le genre Didactique a lieu dans les trois autres & qu'il y eſt compris. En ſorte qu'en le ſéparant, l'Auteur oublie ſa Logique, laquelle néanmoins lui four-
C. 6. P. 63. nit tous les préceptes qu'il croit convenir à ce genre; &, ce qui eſt fort utile, il fait l'application de ces préceptes avec beaucoup de méthode ſur

des points de Religion & de Morale, qui ſont d'uſage ; ſur la vertu en général, ſur la Pénitence en particulier, ſur la Foi, &c. dont il veut qu'on explique la nature, les parties, les cauſes, les effets, les vertus qui y ont du rapport, les vices oppoſez. C'eſt ſur de pareils exemples, qu'il fait voir ailleurs les moyens de développer les grandes veritez qui ſont la force & l'ornement de l'Eloquence, & il ajoûte la maniere de s'en ſervir. A l'égard du genre judiciaire, il remarque (2) que nos Avocats ſont plûtôt des Juriſconſultes que des Orateurs. Il eſt pourtant difficile de croire que ſa propoſition ait été univerſellement vraye de ſon temps ; encore plus, qu'elle le ſoit aujourd'hui.

Melanchthon. p. 64. c. 23. p. 265.

Il établit combien il importe, non ſeulement de ſavoir trouver, en chaque affaire, la propoſition principale qui fait l'état de la cauſe ; mais encore de la démêler dans toutes ſortes d'Ouvrages, même dans l'Ecriture Sainte, à quoi ſelon lui, il faut beaucoup accoûtumer les jeunes gens. Heureux ſi

c. 9. p. 80. 81.

(2) Etſi imago quædam veteris artificii reliqua eſt, in foro tamen cauſas agunt Juriſconſulti. c. 8. p. 77.

Melanc-thon.

dans la Religion, il n'eût point abandonné la voye de ſes Peres ! le Livre même dont eſt queſtion ſe ſent de ſes égaremens dans un des points capitaux qui nous diviſent des Novateurs ; & le Sacrifice de la Meſſe, ſelon lui, n'eſt point un Sacrifice.

T. 180.

Ne l'écoutons qu'en ce qu'il a de bon, & quant à préſent bornons-nous à ce qui regarde la Rhétorique, ſon jugement y paroît dans les préceptes qu'il donne ſur l'Invention. Il veut qu'ils ſoient courts, (3) parceque c'eſt la connoiſſance des matieres, c'eſt l'uſage qui doit fournir les preuves & les penſées, & ſur-tout, les veritez générales, leſquelles ſont le fruit ou de la réfléxion, ou de la connoiſſance de la Morale, du Droit, de la Religion. Il ajoûte les préceptes ſur les paſſions, & il y ſuit les grands Maîtres, Ariſtote, Ciceron, Quintilien. Tant il eſt vrai qu'aprés eux on ne peut rien dire de nouveau !

Si Melanchon eſt court dans les

(3) Ego non admodum opus eſſe longioribus præceptis in hac parte judico : nam viâ quâdam cognitâ, poſteà res, non in libellis Rhetoricis quærendæ erunt, ſed tùm à communi prudentiâ, tùm ex aliis artibus ſumendæ. pag. 266.

préceptes ſur l'Invention, il l'eſt encore plus dans ceux qui regardent l'arrangement, dont néanmoins il fait connoître l'importance par cette conſideration, que *la parfaite connoiſſance d'un Ouvrage ou d'une cauſe dépend de celle qu'on peut avoir de l'ordre que l'Auteur y garde*, & il obſerve fort à propos, que la prudence, l'occaſion, le bien de la cauſe preſcrivent l'ordre qu'il y faut tenir. Melanc-thon. C. 25. p. 291.

A l'égard de l'Elocution qui fait la matiere du ſecond Livre, il obſerve qu'on ne peut la négliger ſans négliger en même temps & l'ordre même, & toute la belle Litterature ; Que dis-je? ſans montrer de l'indifférence pour les penſées. Veut-on connoître cette verité, il ne faut ſelon lui, que conſidérer que l'Elocution ſert à marquer le prix des choſes, & qu'il eſt naturel de le marquer : que les Peintres (4) dans leurs tableaux ont des lumieres & des ombres, qu'ils ont des enfoncemens, qu'ils ont des ſaillies, comme les Architectes dans leurs Ouvrages, ou des reliefs comme les Sculp-

(4) Pictores efficiunt ut alia videantur depreſſiora, alia magis emineant & ſint excitatiora. pag. 304.

Melanc-thon.

teurs ; enfin que ceux qui font profeſſion de mépriſer l'Elocution, veulent néanmoins paroître éloquens, & ſeroient bien fâchez de mal parler, parceque rien ne marque mieux le dérangement de l'eſprit, que le déréglement du diſcours (5). Il ajoûte que rien ne fait plus de plaiſir que la beauté de la diction ; que le ſoin qu'on en prend adoucit les mœurs, qu'elle les fait connoître, que mal-à propos la regarde-t-on comme un fard ou comme une affectation, puiſque les Maîtres ne l'aprouvent, qu'autant qu'elle eſt naturelle.

Une diction de ce caractére n'eſt pas ſeulement ornée & convenable au ſujet, elle eſt auſſi également pure & intelligible. C'eſt par là que la Grammaire eſt le principe de l'Eloquence. On apprend d'elle les mots d'uſage : il eſt permis néanmoins d'en faire de nouveaux, non dans les choſes anciennes, mais dans les nouvelles, comme il eſt arrivé dans l'établiſſement de la Religion, & comme il arrive dans l'établiſſement des Etats. A cela prés Melanchthon blâme la licence &

(5) Certiſſimum indicium monſtroſæ mentis monſtroſa oratio.

la barbarie des termes dans certains Arts, laquelle eſt cauſe, dit-il (6), que ces termes ne laiſſent dans l'eſprit aucune idée de verité. Melanc-thon.

Notre Auteur à l'occaſion des figures & ſur-tout de l'Allegorie, parle des divers ſens de l'Ecriture Sainte, qui ſont le *Litteral*, le *Moral*, l'*Allegorique*, & l'*Anagogique*, pour nous apprendre & ce qu'il en faut penſer, & l'uſage qu'on en doit faire. Cette matiere conſiderée en elle-même, eſt fort utile aux Orateurs Sacrez ; elle comprend les veritez fondamentales ; elle comprend les divers ſens du texte Sacré, & la maniere de s'en ſervir. C'eſt ſur quoi doivent s'étendre ceux qui donnent des régles aux Prédicateurs. C. 5. p. 361.

Melanchthon reduit les ſens de l'Ecriture à deux. Il veut qu'on s'attache au *Grammatical*, qui eſt le même que

(6) Noſtris temporibus ſatis magna laus eſt facultatem grammaticè loquendi conſequi, pauci reliquas orationis virtutes addere poſſunt, ut videlicèt figuris utantur non ineptis, aut intempeſtivis, aut magna cum gravitate & magna vi aliquid amplificent. In his eloquentia claudicat... his moribus, rerum veritas novitate verborum amittitur. p. 309. 310. 311.

Melanc-thon.

le *Litteral* & l'*Hiſtorique*. Il veut beaucoup de ſageſſe & de modération dans l'uſage du figuré. Il ſouhaite que ce qu'on établit par ce dernier, ſoit encore appuyé d'ailleurs par de bonnes autoritez. Au reſte, il convient qu'on trouve, dans les faits hiſtoriques, la figure des plus grandes veritez : mais qu'en ſe ſervant de ces allégories & de ces alluſions pour rendre le diſcours plus vif & plus agréable, il faut le fortifier de raiſonnemens dont les conſéquences ſoient juſtes, & dont les principes ſoient les veritez primitives fondées ſur des textes formels. Cela ſuppoſe que l'Orateur ou le Théologien ſache parfaitement la Religion & ſes parties (7), ſurtout, qu'il n'ignore pas que la Morale ſe rapporte au Decalogue & à l'Evangile, au reglement de la conſcience, & au gouvernement civil & politique. Quant au fond de la Religion, on ſait que c'eſt le regne de Jeſus-Chriſt, la Pénitence, la Grace, la Foi,

(7) Non eſt cujuſvis videre allegorias, aut ubi deceant ; ſed qui habeat perfectam cognitionem iſtorum Chriſtianæ doctrinæ capitum... afferunt in loco adhibitæ & gratiam & lucem.

l'Eſperance, la doctrine de la Croix, la priere, les devoirs de la Charité. A propos des allégories, l'Auteur approuve fort qu'on mette dans toutes les Egliſes l'image de Saint Chriſtophe; mais il croit qu'elle n'eſt qu'une allégorie qu'il explique aſſez au long, perſuadé que dans les parties de cette ſtatuë, on trouve une image de tous les devoirs du Chriſtianiſme. Monſieur le Tourneux en retenant la verité de l'hiſtoire, n'exclut point l'allégorie. *Les images*, dit-il, *où Saint Chriſtophe eſt repreſenté comme un homme fort & puiſſant qui porte Jeſus-Chriſt ſur ſes épaules, ne ſont peut-être que des figures ſymboliques de la grandeur de ſon ame, qui étant pleine de Jeſus-Chriſt, a marché avec aſſeurance au travers des eaux, c'eſt-à-dire des afflictions & des tentations de cette vie, par la grace de celui qu'elle portoit au dedans d'elle.* En cela, comme en tout, le Lecteur voit que c'eſt des Auteurs Catholiques tel qu'étoit Mr. le Tourneux, & non pas de Melancthon, qu'il faut apprendre ce qu'on doit ſuivre & pratiquer. Et quand on m'oppoſeroit, ce que je crois vrai, qu'Auguſtin Valére, Hiſtorien de Saint Charles Borrhomée,

Melancthon. P. 370.

Ann. Chrét. T. 9. 25. Juillet.

Melanc-thon. Evêque de Verone & Cardinal, dans ſa Rhétorique ſacrée a profité de Melancthon ſur le point dont je parle, qui regarde les ſens figurez du texte ſacré, il eſt aiſé de concevoir que tout ce que cet Auteur avoit de bon ſur cet article, il le tenoit de la doctrine de l'Egliſe.

N'oublions pas de dire que Melancthon traitant des figures aprés les tropes, au lieu de ſuivre la diviſion ordinaire, qui diſtingue celles de diction & celles de penſées, aime mieux dire qu'*il y a des figures de Grammaire* dans leſquelles il rapelle encore les tropes; qu'*il y en a de penſées*, qu'*il y en a qui contribuent à la force du diſcours*. Tel eſt dans ſes principes, l'Art de réduire les faits aux queſtions & aux lieux communs. Telle eſt l'amplification qui ſe tire des lieux dialectiques, qu'il parcourt tous à cette occaſion, comme pour démentir ce qu'il avoit dit de leur inutilité ſur l'Invention; Il y ajoûte l'uſage des ſentences, les deſcriptions, les tranſitions. Mais ſont-ce là des figures? Quoi qu'il en ſoit, il regarde les préceptes de la Periode comme une choſe qui appartient à la Grammaire, & conſacre ſon der-

C. 15. 16.

P. 144.

nier chapitre qui eſt aſſez court, à traiter de la différence des ſtyles, de leurs caractéres & de l'uſage qu'on en doit faire. Rien n'eſt plus glorieux à Ciceron, que les éloges que cet Auteur lui donne dans les dernieres pages de ſon Livre, mais ce n'eſt pas ici le lieu de les rapporter. Melancthon. P. 346. 549. 550.

Je finis donc ce chapitre en remarquant que la Rhétorique de Melanćthon, trés-courte d'elle-même, eſt devenuë fort longue par les queſtions & les Scholies que Cruſius y a ajoûtées pour l'expliquer : preuve certaine de l'eſtime qu'il en faiſoit. Ce Cruſius étoit un Profeſſeur de Tubinge, lequel compoſa cet Ouvrage pour l'uſage de ſes diſciples & l'imprima en 1563. Il paroît homme habile qui avoit étudié les Originaux Grecs & Latins, & qui ſavoit les Lettres ſaintes & profanes. Il faut convenir que ſon Ouvrage eſt bon & inſtructif. On peut le voir ſur ce qu'il dit de l'Art qu'il faut quelque fois apporter dans la confirmation & dans les preuves. Et ſi j'ajoûte qu'il eſt un peu long, c'eſt une verité qu'il a lui-même reconnuë, puiſqu'il a marqué par-tout, ce qu'il croyoit ſuffire à la jeuneſſe, & qu'il laiſſe même la In Prolegom. p. 12.

liberté d'en retrancher encore ce qu'on jugera à propos pour s'accommoder à la portée des apprentifs.

CORNEILLE VALERE.

1567.

JE trouve une Rhétorique de Corneille Valere d'Utrecht, dans le goût des Partitions oratoires de Voſſius, & qui étant plus courte, n'en eſt peut-être pas moins utile. Elle eſt methodique, claire, en bons termes, tirée des bons Auteurs. Pour la rendre plus aiſée, l'Auteur y réduit ſes préceptes en tables, auſſi l'a-t-il intitulée *Tables de Rhétorique*. Il explique enſuite ſes régles plus au long. Un Religieux de l'ordre des Hermites de S. Auguſtin, nommé *Nicaiſe Braxius*, voulant la rendre encore plus facile, en a mis le précis des préceptes en vers ſemblables à ceux de la petite Rhétorique de Farnabe. Enfin elle eſt accompagnée de notes marginales, qui me paroiſſent bonnes & judicieuſes. De ſorte que je ne vois rien de mépriſable dans cet Ouvrage. Et s'il ne développe pas aſſez les fineſſes de l'éloquence, les

reſſorts des paſſions, l'art d'exprimer les mœurs, ou de fortifier le diſcours, du moins il contient aſſez bien les regles les plus ordinaires. Valere.

FRANCOIS ROBORTEL,

De la Ville d'Udine, dans le Frioul, mort en 1567.

Morhof le dit de Padouë.

RObortel fut un célébre Profeſſeur de Rhétorique à Veniſe. Le Senat le choiſit, pour enſeigner cet Art à Padoüe. C'eſt lui qui le premier a tiré Longin de la pouſſiere. On aſſeure qu'il étoit trés-ſavant & trés-éloquent, & en même temps trés-vain & trés-orgueilleux. Il traitta avec un grand mépris non ſeulement ſes égaux, mais même ſes ſupérieurs. Il ne tint pas à lui que Sigonius, Muret, Henri Eſtienne & pluſieurs autres ne devinſſent l'objet de la riſée publique. Il n'en eut pas moins la réputation d'homme de beaucoup d'eſprit & fort attaché aux principes des anciens.

Rob. Ep. Dedic.

Morhof. T. 2. l. 6. p. 245 n. 11.

On ajoûte un fait humiliant pour un homme de ſon humeur & de ſon caractére ; c'eſt que s'étant ſignalé ſouvent par des actions publiques, il

Robortel. demeura court à l'Oraiſon funébre de Charles-Quint, il ne put même en achever l'Exorde : cet événement fit tant d'impreſſion ſur lui, qu'il ne fut plus en état de parler en public. C'eſt un accident qui peut arriver à l'Orateur le plus modeſte, & à ceux qui ſe croient le plus aſſeurez de leur memoire.

A l'égard des Ouvrages qui m'engagent à parler de lui, il en a fait un entr'autres ſur *l'Art de parler*, (1) ou ſi l'on veut, *ſur l'Art oratoire*. L'i-
» dée qu'on nous en donne eſt, qu'en
» y traitant particulierement des figu-
Morhof. ibid. » res, il les rappelle à leurs principes,
» & à certains chefs ; qu'il y montre la
» difference de la diction oratoire
» d'avec la diction poëtique ; qu'il y
» fait le catalogue de toutes les figu-
» res ; qu'il les a recueillies des Auteurs
» Grecs & Latins, & qu'il les diſtribue
» par claſſes, ſelon nos idées & nos
» paſſions, leſquelles, ſelon lui, ſont
» les véritables ſources des figures.

Voilà à peu prés ce que Mr. Morhof a dit de cet Ecrivain. J'ajoûte, pour le mieux faire connoître, que ſon Ouvrage eſt tout rempli des plus beaux

(1) De artificio dicendi.

deſſeins du monde, & de merveilleuſes découvertes, inconnuës juſqu'alors, ſi on en croit l'Auteur. Robortel.

Un de ſes plus beaux deſſeins, & peut-être le principal de tous, eſt de terminer un grand procès entre les Orateurs & les Maîtres des arts & des ſciences. Je ne ſai ſi ce procès s'étoit alors échauffé plus que de coutume: mais comme on y accuſoit les derniers d'avoir un ſtyle barbare, on y accuſoit auſſi les premiers d'être *de grands diſeurs de rien.* Que fait Robortel pour étouffer cette guerre civile dans la République des Lettres? Il prétend faire voir que les Philoſophes doivent être Orateurs, & qu'ils le peuvent ſans peine; il prétend montrer que les Orateurs, à leur tour, doivent être Philoſophes, & que rien ne leur eſt plus aiſé. Les premiers, ſelon lui, n'ont qu'à prendre du ſtyle oratoire ce qu'il y a de convenable aux matieres philoſophiques; & les ſeconds n'ont qu'à faire entrer dans les diſcours oratoires, ce que les Philoſophes diſent de plus beau. Et il promet d'en donner *la clef, ce que perſonne n'a fait avant lui.* Il diſtingue à cet effet dans le diſcours *la matiere* & *les formes*, il ne dit pas *la forme*; il en

Robort. Ep. Dedic.

Idem ibid. & Diſp. 1. 2.

Robort. Diſp. 1.

Robortel. distingue pluſieurs ; & leur plus grand nombre dans le diſcours eſt ce qui en fait la plus grande beauté.

A l'égard de la matiere, ou elle appartient aux arts & aux ſciences, & c'eſt ce qui fait les Philoſophes, les Juriſconſultes, les Théologiens, les Géométres, les Medecins, les Architectes, qu'il prétend rendre Orateurs : ou bien, elle eſt détachée des arts & des ſciences ; & c'eſt ce qui fait les Orateurs. Juſques là, Ariſtote ne parleroit pas mieux. Voyons la ſuite. Il s'y agit *des formes.* Elles conſiſtent, ſelon lui, en ce que le diſcours eſt, ou *continu & ſans Dialogue*, ou *interrompu* par maniere de Dialogues ; ou bien en ce qu'*on y poſe des principes*, qu'*on y raiſonne*, que *par des Epithétes on y marque la qualité des choſes* ; ou enfin, en ce qu'*il y a quelques changemens dans l'uſage des expreſſions :* Ce qui n'eſt pas, à ce que dit l'Auteur, une petite choſe à connoître. Et pas un des Anciens n'en a parlé, non pas même Ariſtote, par *une lâcheté ou par une inſenſibilité ſurprenante.* Mais il y a encore trois ou quatre formes. La premiere conſiſte à *s'énoncer ſimplement & ſans marquer de paſſion* ; La ſeconde,

Id. Diſp. 2. fol. 9. &c.

à

à *s'énoncer en marquant quelque paſſion*, & c'eſt la véritable fin des figures, à quoi les Anciens, ſelon l'Auteur, n'ont pas pris garde. La troiſiéme conſiſte dans l'*arrangement des mots* ; & la quatriéme *dans les nombres & dans les cadences*. Voilà ſes grands principes : en voici l'application pour rendre Orateurs les Maîtres des ſciences. Robortel.

Pour être éloquent, ſelon l'Auteur, en quelque matiere que ce ſoit, il n'y a qu'à donner au diſcours les formes convenables au ſujet que l'on traite. Comme donc un Orateur eſt Orateur, s'il prend toutes les formes dont on vient de parler, parceque les matieres qu'il traite en ſont ſuſceptibles ; de même les Maîtres des arts & des ſciences ſeront auſſi Orateurs, s'ils prennent celles qui conviennent aux ſujets dont ils parlent : car elles n'y conviennent pas toutes. Ils peuvent parler *continûment*, ou *en Dialogue* ; ils peuvent *poſer des principes* ; ils peuvent *prouver* ce qu'ils avancent. Il ne leur convient pas *de marquer les qualitez des choſes par des Epithétes* ; ni *de mêler des paſſions* dans ce qu'ils diſent ; ni de *faire des changemens* dans l'uſage des expreſſions ; ni de ſe ſoucier *de* Idem. Diſp. 2. fol. 15. verſo ad calcem.

Robortel. *l'arrangement* des mots, ni *des cadences*. Ainſi, ſelon Robortel, que les Maîtres des ſciences ſe ſervent des termes de leur art, où il le faut; cela ne fait rien : pourvû qu'ils parlent d'ailleurs poliment & d'une maniere populaire; ç'en eſt aſſez : les voilà de vrais Orateurs. Je laiſſe, dit-il, aux » Philoſophes l'uſage des termes qui » leur ſont propres; ils en ſont les Au- » teurs : il eſt impoſſible de les leur » ôter; ces termes d'ailleurs ſont ex- » preſſifs; ils diſent mieux ce qu'on » veut dire que ne feroient de longues » circonlocutions Ciceroniennes. Je » ne leur demande pas non plus d'or- » nemens. Je ſuis ſeulement d'avis, » qu'à leurs termes prés, ils parlent » Latin comme on parloit à Rome » dans le bon ſiécle, ſans que leur ſty- » le ſente ni le François, ni l'Italien, » ni l'Allemand. Si les Philoſophes, » ajoûte Robortel, refuſent ces avan- » tages, & ne ſe rendent à ces condi- » tions, je ne vois pas qu'on puiſſe ſe » diſpenſer de les traiter de *fous & » d'impudens*. En effet, il les en quitte à bon marché, aprés qu'ils ont défendu ſi long temps une auſſi mauvaiſe place que la barbarie du ſtyle qu'il leur reproche.

Robort. Tit. Quomodo ſermo Philoſophicus, &c. *à la fin du Livre.*

Mais ce qui montre qu'il ne tient qu'à eux d'être Orateurs à ce prix là ; ce qui montre la merveilleuſe ſolidité de la méthode de Robortel, c'eſt la définition qu'il donne de l'Eloquence. Il dit que *c'eſt un talent dont la Nature nous fait preſent, mais que l'Art & l'exercice fortifient, lequel nous met en état d'exprimer nos conceptions avec les formes convenables au ſujet, en dialogue, ou autrement, tantôt d'une maniere populaire, tantôt d'une maniere qui ne l'eſt pas, afin d'inſtruire, ou afin de perſuader.* C'eſt-à-dire qu'il accommode, par caprice, l'idée de l'Eloquence aux manieres des ſciences, & non pas les manieres des ſciences à l'idée de l'Eloquence; En quoi il reſſemble à un Prédicateur, qui pour ôter la contrarieté qu'il y a entre la Morale, & les paſſions des hommes, aſſujettiroit la Morale aux paſſions, & non pas les paſſions à la Morale. Et Robortel débite toute cette doctrine du plus grand ſerieux du monde, quoi qu'il ne pût rien dire de mieux, s'il avoit eu envie de s'en divertir.

Robortel.

Diſp. 2. de form. ligne 12. & Diſp. 4. lig. 1.

Ce qu'il dit aprés cela ſur la ſeconde partie de ſon entrepriſe, n'eſt pas moins plaiſant. Il s'y agit de montrer comment l'Orateur, dans ſes diſcours,

Robortel. doit faire uſage de la Philoſophie. » Il faut, dit-il, pour cela, que ce qu'un » Philoſophe débite en ſe ſervant d'un » ſtyle qui lui convient, l'Orateur le » debite auſſi en un ſtyle qui lui ſoit » propre; & qu'aux formes du diſcours » que le Philoſophe a par lui-même, il » ajoûte celle qu'il doit avoir de plus. Par exemple, le premier dit en général & ſimplement, *Que le bonheur conſiſte à vivre ſelon la vertu*; Un Ora- » teur dira; Maudits ſoient ceux qui » terniſſent la gloire de Claudius. Car « ce grand homme s'étant expoſé pour » ſa Patrie & pour ſes amis, étant bra- » ve de ſa perſonne, laborieux, ap- » pliqué, modeſte, liberal, doux & » affable, qui peut ne le pas eſtimer » heureux, ou ne le pas regarder com- » me un beau modéle à propoſer? ô » le Heros! ô le grand homme! » Qu'ils ceſſent, ces méchants, qu'ils » ceſſent de le décrier, &c. C'eſt ainſi que, ſelon Robortel, l'Orateur tourne à ſon uſage la Philoſophie morale. Il fait eſperer auſſi quelque exemple pour nous montrer comment l'Orateur fait uſage de la Phyſique. S'il avoit tenu ſa parole, nous aurions, ſans doute, vû quelque choſe de beau!

Rob. Tit. Quomodo ſermo Philoſophicus, &c. *à la fin du Livre.*

Peut-être s'en eſt-il diſpenſé, parce-qu'il s'eſt reſſouvenu de ſon premier principe, que *l'Orateur ne traite point ce qui appartient aux Arts & aux ſciences, mais ſeulement ce qui a rapport aux actions des hommes & à la Morale.* Mais le fort de Robortel eſt ſa doctrine ſur les figures. Tout ce que les Anciens en ont dit, eſt ſelon lui plein de confuſion. Il comprend dans ce jugement Rutilius, Quintilien, Ruſinien, Aquila, Ciceron. Il prétend qu'il faut ſavoir les noms de toutes les figures, & leur convenance avec les lieux de Rhétorique. Il les diſtribue par claſſes, par rapport aux paſſions, qui en ſont la ſource, & qui en doivent régler l'uſage. Par exemple, on vous a appellé *Traitre de la Patrie*; rien n'eſt plus convenable que de repouſſer cette injure, par tout ce qu'il y a dans votre conduite, qui y repugne, *à repugnantibus*; rien n'eſt auſſi plus convenable que la figure *d'imprécation*, qui eſt trés-propre à la colére, que doit produire un ſi grand outrage. C'eſt pourquoi il faudra dire: *Puiſſes-tu perir malheureuſement, impudent, qui m'appelles Traitre, lorſque je me ſacrifie pour la Patrie!*

Robortel.

Id. ibid. depuis le feuillet 18. juſqu'au 50. &c.

Ep. Dedic. pag. 4. ad calcem, &c. Confuſè traditæ ſunt.

Robortel. Telle eſt la doctrine de Robortel, qui travaille à la confirmer par l'application qu'il en fait à quelques Harangues de Ciceron, & à quelques Odes d'Horace, dans leſquelles il obſerve que ces Auteurs ont choiſi telle figure de penſées, tel lieu de Rhétorique, telle figure de mots, & autres choſes ſemblables. Eſt-ce là l'homme qui a voulu expoſer à la riſée les hommes les plus ſavans de ſon ſiécle? Rien n'étoit plus aiſé que de l'y expoſer lui-même; & ſi quelqu'un ne l'a pas fait, il faut, ou qu'on ne s'en ſoit pas mis en peine, ou qu'on ſe ſoit laiſſé étourdir par cet air de confiance, & de ſuperiorité qu'il ſe donne. Je ne touche ni à ſon eſprit ni à ſon éloquence, quoique je ne conçoive pas comment elle pouvoit être naturelle, puiſqu'il s'y prenoit d'une maniere ſi machinale. Je dis ſeulement qu'il a pris les préceptes de travers; que ce n'eſt point en cherchant quelle figure, ou quel lieu nous convient, qu'on fait un diſcours éloquent; mais ſans ſonger à ces obſervations de l'art, c'eſt en penſant à ce que le bon ſens demande de nous; parceque l'éloquence eſt une choſe de ſens commun. Ainſi Robortel

a paru dire quelque choſe, & n'a rien dit ; il a paru attaché aux anciens, & il eſt viſible qu'il ne l'étoit pas. Il eſt vrai que M. Morhof lui rend ce témoignage, & même qu'il le diſtingue par là d'un autre Auteur nommé Patrice, qui a pris, dit-il, des routes nouvelles. Mais il eſt certain que Robortel abandonne auſſi la methode des Anciens, & qu'il prétend avoir mieux trouvé qu'eux ; ou s'il paroît ne les pas contredire, c'eſt parcequ'il leur prête ſes propres penſées, pour leur faire dire des choſes auſquelles ils n'ont jamais ſongé. D'où je conclus que ſes efforts, ſes promeſſes, ſa vanité n'aboutiſſent à rien. J'ajoûte que ſon Livre eſt tel, que peu de gens, à mon ſens, peuvent avoir la patience de le lire. Je ne l'aurois pas eüe moi-même, ni celle d'en faire un précis, ſi ce n'euſt été qu'il a de la réputation. Cette raiſon néanmoins n'a pu m'obliger à rapporter ce qu'il dit du ſtyle poëtique, il en parle auſſi habilement que du ſtyle oratoire. Il a fait un autre Ouvrage ſur la Rhétorique, qui, par bon-heur, eſt peu de choſe pour la groſſeur du volume, auſſi-bien que pour ce qu'il comprend. C'eſt une eſ-

Robortel.

Robortel. péce de diſcours qu'il fit à Piſe, ſur les Livres de l'Invention de Ciceron, pour expliquer les qualitez de l'éloquence. C'eſt un Livret de vingt-quatre pages indouze. Je crois qu'il eſt bon de faire connoître les Ouvrages extraordinaires qui ſe ſont faits ſur la Rhétorique, afin qu'il ne prenne envie à perſonne d'en faire de ſemblables, puiſqu'il y a des gens, même aujourd'hui, qui croyent qu'on ignore encore la vraye maniere de devenir éloquent. Mr. Baillet parle de Robortel parmi les Critiques Grammairiens. On peut voir dans le chapitre qui le regarde, des jugemens plus déſavantageux à ſa memoire, que tout ce que j'ai dit ici.

Jug. des ſc. T. 2. part. 2. p. 204.

LA RHÉTORIQUE ECCLÉSIASTIQUE D'AUGUSTIN VALERIO,

Evèque de Verone, & Cardinal, qui a fleuri vers la fin du ſeiziéme ſiécle: cette Rhétorique a été imprimée à Paris en 1575.

J'Ai annoncé cette Rhétorique en parlant de S. Auguſtin. L'Auteur étoit de Veniſe, & il y enſeigna la Philoſophie Morale. Il entendoit bien la langue Latine, & la parloit élégamment & facilement, mais il avoit de la peine à s'exprimer en ſa langue naturelle. Ses mœurs étoient fort édifiantes, & il s'acquitta des devoirs de l'Epiſcopat en bon Paſteur. Il fut créé Cardinal par Gregoire XIII. Le chagrin qu'il eut de voir ſa patrie excommuniée par Paul V. lui cauſa la maladie dont il mourut. Il a fait entr'autres Livres une Rhétorique ſacrée, diviſée en trois Livres, intitulée la *Rhétorique Eccleſiaſtique* dans l'exemplaire dont je me ſuis ſervi, citée ſous

Cidevant p. 117. *Keckerman dans ſa Pref. dit que Valere a compoſé ſa Rhet. ſur le modele d'Ariſtot.*

Nicius Erythr. Pinacoth. 1. p. 170, 171.

Valerio.

Diſcours ſur l'Hiſt. de la vie des Saints. p.

Mr. Bayle dans ſon Dict. art. de Valerio.

ce titre par M. Baillet ; & ſous celui de *Rhétorique Chrétienne*, ſelon Mr. Bayle, par le Mercure Galant du mois de Decembre 1695.

L'Auteur du Mercure,(1) & aprés lui les deux Auteurs que je viens de nommer, rapportent de cette Rhétorique une choſe remarquable, qui concerne les Martyrologes, mais que je n'y ai pas trouvée, ſoit que la *Rhétorique Eccleſiaſtique* & la *Rhétorique Chrétienne* ſoient deux Ouvrages différens, ce que j'ai de la peine à croire ; ſoit que l'édition que j'en ai vuë, ſoit imparfaite, encore qu'elle me paroiſſe fort complete. Quoi qu'il en ſoit, une des cauſes des fauſſes legendes des Martyrs, ſelon nôtre Auteur, (à ce qu'on dit,) a été la coûtûme qui s'obſervoit autrefois en pluſieurs Monaſtéres, d'éxercer les jeunes Religieux par des amplifications latines qu'on leur propoſoit ſur le martyre de quelque Saint ; ce qui leur donnant la liberté de faire agir & parler les Tyrans & les Saints perſecutez, en la maniere qui leur paroiſſoit la plus vrai-ſemblable, leur donnoit lieu en même

(1) P. 78. *Dans une lettre qu'il rapporte toute entiere, & qui commence p. 75.*

temps de compoſer ſur ces ſortes de ſujets, des eſpeces d'hiſtoires bien plus remplies d'ornemens & d'invention que de verité ; mais quoiqu'elles ne méritaſſent pas d'être fort conſiderées, celles qui paroiſſoient les plus ingenieuſes & les mieux faites, ne laiſſoient pas d'être miſes à part ; en ſorte qu'aprés un long-temps ſe trouvant avec les manuſcrits des Bibliothéques des Monaſteres, il étoit fort difficile de diſcerner ces jeux d'eſprits, d'avec les hiſtoires veritables des Saints. On avoüe cependant que ces pieux écrivains étoient excuſables, en ce que n'ayant eu d'autre deſſein que de s'exercer ſur de ſaintes matiéres, ils n'avoient pu prévoir la mépriſe qui eſt arrivée dans la ſuite : de maniere que ſi la poſterité s'eſt trompée, ç'a été plutôt l'effet de ſon peu de diſcernement, qu'une preuve de leur mauvaiſe intention. Voilà, encore un coup, une obſervation que je ne trouve point dans la Rhétorique d'Auguſtin Valerio. J'en trouve ſeulement une idée dans le Traité d'Eraſme, dont j'ai parlé. Valerio. Eraſm. In Eccleſiaſte P. 394.

Le pieux Prélat dont eſt queſtion, enchériſſant ſur Quintilien, ne recon-

Valerio.

noît point de veritables Orateurs hors de la Religion chrétienne, dépoſitaire de la verité & de la vertu. Loin des viſions bizarres de ceux qui voudroient bannir l'Eloquence de la chaire, il en établit la neceſſité, & n'a pas de peine à la prouver ; puiſque l'éloquence ſacrée eſt l'art de traiter les choſes du ſalut, que ſon devoir eſt d'inſpirer la Religion & la pieté, que ſa fin eſt de conduire les hommes à la vie heureuſe de l'autre monde. Il ſoutient que la perfection de l'Orateur ſacré ne dépend pas du ſuccés. En effet le grand ſuccès du Prédicateur eſt que ceux qui l'ont entendu, diſent comme les Juifs qui avoient entendu les Apôtres, *Que faut-il que nous faſſions ?* Et c'eſt l'Ouvrage du Saint-Eſprit. Que le Prédicateur l'invoque à l'exemple de S. Dominique, *qui trouvoit*, diſoit-il, *dans le livre du S. Eſprit*, (2) tout ce qu'il avoit à dire. Le travail néanmoins & l'exercice ſont neceſſaires au Prédicateur, auſſi-bien que la priere ; & il doit ſur-tout s'attacher à prendre un ſtyle populaire, tel que S. Auguſtin le preſcrit, c'eſt-à-dire, intelligible,

L. 4. de Doct. Chriſt. c. 4.

(2) In libello caritatis, in libello Spiritus Sancti.

agréable, plein de grands mouvemens. Valerio.

La matiere des Prédications le demande. Il s'y agit de ce qu'il faut ou faire ou éviter, eſperer ou craindre, rechercher ou fuïr, loüer ou blâmer. En traitant ces grands ſujets, on peut tomber dans des abus, Valerio les fait connoître. Il ne veut point qu'on loüe trop les vivans. Il ne veut point qu'on ſuive ſans reſerve ce que les Payens ont preſcrit touchant l'amplification, quoiqu'à les bien prendre, ils n'en diſent que ce qu'il en dit lui même. Il explique la Dialectique par des exemples tirez de l'Ecriture & des Peres. Il ne veut, comme Ariſtote, que l'Enthymême & l'exemple dans les preuves de ſon Orateur. Bref, on ne peut nier que tout ce qu'il dit dans ſon premier Livre, ſur tous les points que je viens de marquer, ne donne des vûës très-utiles au Prédicateur, & pour le fond & pour la forme de ſes diſcours, & ne lui indique les ſources où il doit puiſer, leſquelles ſont en général toutes les connoiſſances divines & humaines, & plus particulierement, l'Ecriture, la Tradition, les Conciles, les Peres, & tous les bons Ecrivains Catholiques.

L. 1. c. 12. fol. 15. verſo.

Valerio.

L. 2. c. 1. fol. 37. recto.

Les mouvemens ou les paſſions ſont la matiere du ſecond Livre. L'Auteur y ſuit la doctrine d'Ariſtote, de Ciceron, & de S. Auguſtin. Il veut que le Prédicateur ſoit intérieurement touché, & pour cela, qu'il ſoit bien plein de ſon ſujet, qu'il liſe les diſcours forts & pathétiques, tels que ſont les Livres des Prophetes, & qu'il invoque l'Eſprit Saint, ſans lequel on ne peut rien. Il réfute les Stoïciens qui ne vouloient point de paſſions ; & établit que la ſource de tous les bons mouvemens dans le diſcours, ne peuvent être que l'amour de Dieu, l'amour reglé de ſoi-même, & l'amour du prochain, qui comprend l'amour réciproque des parens & des enfans, du mari & de la femme, des fréres & des ſœurs, de tous les hommes qui ſont fréres.

Ibid. c. 2.

Ibid. c. 3.

Sur tout cela notre Auteur a par tout un caractere d'homme grave, habile dans la connoiſſance de l'Art, ſavant dans les matieres que le Prédicateur doit traiter, zelé pour la pieté & la Religion, qui aime & veut faire aimer le jeûne, la miſericorde, la crainte de Dieu, la retenuë, les joyes & les conſolations ſaintes, l'attachement à

ſon état. Il touche tous ces articles dans ſa Rhétorique, & il y entre dans le détail de tout ce qui diſtingue les hommes, pour nous apprendre à leur parler d'une maniere qui leur ſoit propre. Ainſi ou l'on peut le ſuivre, ou, ſur ſes idées, ſe faire aiſément une autre route. Quelque parti que l'on prenne, il faut convenir que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a preſenté cette Rhétorique comme un Ouvrage du caractére de ceux de Thucydide, c'eſt-à-dire, comme un Ouvrage où le nombre des penſées égale celui des mots. Valerio.

Dans le troiſiéme Livre, il s'agit de l'Elocution; d'abord il en montre l'importance, enſuite les défauts où les Prédicateurs peuvent tomber faute d'eſprit, ou de prudence, ou d'habileté. Il en veut ſur-tout à la préſomption qui fait oublier l'invocation fréquente du Saint-Eſprit; il en veut au défaut d'action, qui rend l'Orateur inſupportable. Il conſeille d'avoir un Maître pour s'y former, & en général de conſulter d'habiles gens, pour ne rien dire qu'à propos. Il demande la pureté du langage & la clarté encore plus, un uſage prudent & des métaphores & des autres figures, ſans

Valerio. trop s'aſſujettir jamais aux nombres du diſcours. Il ne s'amuſe point à faire le dénombrement des figures, il veut qu'on les apprenne par l'uſage, & renvoye à ceux qui en ont parlé. Il ne laiſſe pas d'en fournir des exemples, qu'il tire des Peres ou de l'Ecriture. Il propoſe l'imitation des diſcours éloquens, comme un moyen de devenir Orateur. Il demande les mœurs oratoires, mais il ne paroît pas entendre aſſez ce que c'eſt. Il les fait conſiſter ſeulement dans un exterieur qui réponde à la doctrine, comme l'exterieur d'un Capucin répond à ſon diſcours quand il préche la pénitence; mais c'eſt dans le diſcours même que ces mœurs doivent paroître. Il demande un grand jugement pour ne rien dire de faux, pour ſe tenir dans de juſtes bornes, pour ne point flatter, pour ne choquer perſonne, pour ne point faire d'invective imprudente contre le Clergé, pour traiter chaque genre d'inſtruction, par exemple l'Homelie, ſelon ſon caractére. Il recommande au Prédicateur de bien connoître les mœurs du pays, & de garder beaucoup d'ordre dans ſes diſcours, ſuivant les principes d'Ariſtote, de Ciceron, de

L. 3. fol. 101. recto.

Ibid. c. 40.

C. 42.

Quintilien & de Cornificius dans ſa Rhétorique à Herennius. Enfin il touche en Maître tout ce qui eſt capable d'orner ou de fortifier la diction, & il le touche toûjours d'une maniere convenable au Miniſtre de l'Evangile. Valerio.

Cet Ouvrage fut d'abord imprimé à Verone, & enſuite à Milan avec une Epitre Dédicatoire au Cardinal Charles Borrhomée, ami de Valerio. L'Auteur de l'Epitre attribue à ce Saint Cardinal, la gloire d'avoir le premier conçu le deſſein d'une Rhétorique Eccleſiaſtique, & d'en avoir même couché le plan ſur le papier. Mais comme il ne pouvoit l'exécuter à cauſe de ſes grandes occupations, il engagea ſon ami à ce travail. La difficulté étoit grande, tant du côté des préceptes qu'il falloit donner, que du côté de la matiere où il falloit les appliquer. A l'égard des préceptes, il falloit prendre ſon parti dans ce grand nombre de Maîtres, dont les uns ſont ſi longs, les autres ſi courts, & qui ſe contrediſent quelquefois les uns les autres, pour ne pas parler de ceux qui ſe contrediſent eux-mêmes, ou qui paroiſſent ſe contredire, parcequ'ils traitent toutes choſes d'une maniere problématique. De-là P. Galeſinius Protonot. Apoſtol.

Valerio. l'Auteur de l'Epitre Dedicatoire conclut que les préceptes ordinaires ne peuvent ſervir à la Prédication : mais non ſeulement il ſe trompe, il eſt contraire tout à la fois & à ſon Auteur & à lui-même, puiſqu'il établit le merite de Valerio, ſur ce qu'il a ſuivi les préceptes d'Ariſtote. A l'égard de la matiere, pour y bien appliquer les régles de l'Art, il falloit ſavoir parfaitement la Morale & les Myſtéres de la Religion, peut-être même la controverſe. Tous ces obſtacles ne rebutterent point Valerio, à qui le Saint Cardinal Charles Borromée s'étoit adreſſé, parcequ'il le connoiſſoit trés-capable d'exécuter ſon deſſein. En effet, il avoit la ſcience de l'Ecriture & des Peres: il étoit fort verſé dans la Rhétorique & dans les belles lettres, enfin ſa réputation pouvoit rendre ſon Ouvrage auſſi recommandable que le ſont les Tableaux des bons Maîtres.

Epiſt. Nuncupat. p. 10.

P. 10. 11.

P. 2. & 3. L'Auteur de l'Epitre Dédicatoire ne nie point que des Ecrivains Modernes n'euſſent voulu traiter le même ſujet, mais, ou il laiſſe aux autres à juger s'ils s'en ſont bien acquittez ; ou il dit qu'ils égarent & embroüillent leurs Diſciples ; ſur quoi j'ai rapporté ſes

paroles en parlant de Saint Auguſtin, le ſeul, ſelon l'Auteur de l'Epitre, que l'Evêque de Verone ait pû ſuivre. C'eſt à l'exemple de ce Saint, ſi nous en croyons cet Auteur, & en ſuivant les principes d'Ariſtote, que l'Evêque a recueilli tout ce qui pouvoit ſervir à l'Orateur Sacré, qu'il a tout mis dans un bel ordre, & qu'il l'a traité avec ſoin. S'il eſt court dans l'expreſſion, il paroît tout plein de ſens. Il traite toutes choſes, non pas comme un Interprête, mais comme un Auteur Original; en ſorte que chaque précepte eſt une matiere d'une grande méditation & d'un long uſage. Ainſi autant qu'on a d'obligation à ceux qui ont donné une méthode pour faciliter l'étude de la Théologie, autant en doit-on avoir à l'Evêque de Verone, qui nous a donné le moyen de faire revivre l'Eloquence des Peres. Valerio.

Ne refuſons point à ce Prélat la gloire qu'il a encore meritée en réduiſant tout ſon Ouvrage en tables d'une maniere également courte & méthodique pour la facilité de ſes Diſciples. Il y a joint trois diſcours adreſſez aux Clercs de ſon Séminaire. Dans le dernier il leur expoſe les qualitez que doit avoir un Maître pour montrer l'E-

Valerio. loquence à de jeunes Eccleſiaſtiques; & quoiqu'il ne parle pas de lui même, on voit aiſément que ce ſont les qualitez qu'il avoit, telles que nous les avons ci-devant marquées. Dans le ſecond il leur expoſe la méthode qu'il avoit ſuivie dans ſon Ouvrage, & qui eſt celle d'Ariſtote. Dans le premier il leur recommande l'eſprit de la priere, l'innocence de la vie, l'étude, l'application & l'exercice. Au milieu de tout cela il dit deux choſes qui ne ſont pas dans la derniere exactitude. La premiere eſt, que la Rhétorique qu'il a voulu donner, n'eſt ni cette fauſſe Rhétorique ſi fort blâmée par Platon, ni même la veritable que ce Philoſophe a tant vantée, mais quelque choſe de plus excellent. La ſeconde eſt, qu'il ne faut pas traduire le titre de ſon Livre par celui *de la Rhétorique du Prédicateur*, parcequ'il n'a pas prétendu donner des régles à ceux qui ſont dans l'exercice de la Prédication. A l'égard de la premiere, ce ſeroit ſe tromper de croire que l'Evêque de Verone l'ait dit par vanité. Rien n'eſt plus éloigné de ſon caractére. Ce qui l'a trompé, c'eſt la dignité de la matiere, qui met en effet le Prédicateur

fort au dessus de l'Orateur ordinaire. Quant à la seconde, on peut croire que c'est un trait de modestie, lequel n'empêche pas que son Ouvrage ne soit en effet *la Rhétorique du Prédicateur*, puisqu'il peut & corriger ceux qui manqueroient dans leur ministére, & former ceux qui veulent se rendre capables de prêcher. Que s'il a voulu encore mettre ses Ecclesiastiques en êtat de faire des Instructions plus familieres, c'est une extension qui ne peut nuire à l'idée que je donne de son Ouvrage. Valerio.

R. P. FR. LUDOVICI GRANATENSIS,

SACRÆ THEOLOGIÆ PROFESSORIS, Ordinis Sancti Dominici

RHETORICÆ ECCLESIASTICÆ, *Seu* DE RATIONE CONCIONANDI LIBRI SEX.

C'eſt-à-dire, *la Rhétorique Eccleſiaſtique, ou l'Art de prêcher en ſix Livres. Par le* R. P. Loüis de Grenade *de l'Ordre de Saint Dominique*, 1576.

PErſonne n'ignore le merite de Loüis de Grenade, ni l'eſtime qu'on fait en général de ſes Ouvrages. Moreri remarque entr'autres qu'ils font l'admiration des Savans, & la conſolation des perſonnes de pieté. Il ne s'agit préſentement que de ſa Rhétorique, laquelle autant qu'il me paroît, a d'abord été compoſée en Latin, quoiqu'un Auteur de notre temps diſe l'avoir traduite de l'Eſpagnol en François.

Dict. de Mor. voyez Loüis de Gren.

M. Nicolas Joſeph Binet.

On peut, ſelon ce Traducteur, diſtinguer trois ſortes de perſonnes qui liſent les Livres ; ceux qui ſe propoſent d'acquerir de l'érudition, ceux « qui veulent ſe former à bien juger du « caractére des Ecrivains, & ceux qui « prétendent ſe mettre de ce nombre, « & y tenir leur place avec ſuccés. Il « y a auſſi, ſelon lui, trois ſortes de « bons Auteurs. Les uns nous rempliſ- « ſent l'eſprit de choſes ſolides, les au- « tres nous donnent des régles pour « connoître la bonne ou la mauvaiſe « maniere de parler & d'écrire, & les « autres nous peuvent guider par leur « exemple, & nous ſervir eux-mêmes « de modéle. Tous ces avantages, au ju- « gement du même Traducteur, ſe rencontrent ſi bien dans Grenade, que chacun y peut trouver ſon compte. Ibid.

Loüis de Grenade.

Avis de ce Traduct. p. 8.

Quant au premier continue-t-il, ſon érudition eſt ſi vaſte & ſi belle, qu'elle l'a mis au deſſus des plus grands hommes de ſon temps, en ſorte qu'un des Savans les plus illuſtres de ce dernier ſiécle n'a point craint de dire à ſa loüange, qu'il ne lui manquoit que l'antiquité, pour être au rang des premiers Peres de l'Egliſe.

Quant au ſecond, il n'y a point, dit- Ib. p. 9.

Loüis de Grenade.

il encore, de genre d'éloquence ou de belle maniere d'écrire & de parler, dont ce grand homme n'ait donné des régles, mais des régles ſi juſtes, ſi certaines & ſi bien fondées ſur la nature, ſur la raiſon & ſur la verité, que toutes celles qui en ſont différentes, ne peuvent être qu'abſolument mauvaiſes. Il n'a pas ſeulement écrit d'excellentes régles, c'eſt toûjours le Traducteur qui parle; il ne les a pas ſeulement rendu plauſibles & aiſées par des exemples choiſis & recherchez avec ſoin, mais, ce qui met le comble à ſa gloire, il les a auſſi pratiquées de la maniere la plus parfaite, & il s'eſt ainſi donné lui-même pour modéle, ce qui eſt le dernier des trois avantages que nous venons de lui attribuer.

P. 11. Enfin on nous aſſure pour conſtant que la Rhétorique de Grenade n'eſt pas le moindre de ſes travaux; que c'eſt au contraire le plus parfait de ſes Ouvrages, & ſans contredit ſon chef-d'œuvre. Il n'en a point fait, dit-on, qui ſoit ſi inſtruiſant en ſon genre, ni en même temps mieux écrit; & il ne s'en voit point qui renferme un ſi grand nombre de choſes à proportion de ſon étenduë, ni qui donne tant de

préceptes

préceptes pour l'Eloquence Chrétienne, ni qui ſoit bon plus capable de ſervir non ſeulement de régle, mais de modéle. Tout y eſt éclairci & expliqué par des exemples de l'Ecriture Sainte & des Peres de l'Egliſe, ſi rares, ſi recherchez, & pleins de penſées ſi juſtes & ſi ſolides, que quand elles nous auroient été laiſſées ſans ordre & ſans ſuite, nous ne manquerions pas de les recueillir avec eſtime comme de riches diamants, qui ſans avoir été polis ni mis en œuvre, ne laiſſeroient pas d'avoir leurs prix. Loüis de Grenade.

Quelle eſtime ne devons-nous pas faire d'un Ouvrage où ces choſes ſi précieuſes ſe trouvent travaillées avec induſtrie, & comme transformées par une main ſavante en des images animées, qui nous éclairent l'eſprit, nous édifient, & nous fortifient l'ame, en même temps qu'elles nous enrichiſſent la memoire ? C'eſt en un mot une Rhétorique entiere & vrayement Chrétienne qui eſt également bien conçuë & bien exécutée, & où les myſtéres de l'Art ſont découverts & expoſez dans un ſi beau jour, que l'on peut dire veritablement, que la deſtinée de l'Eloquence des Orateurs Evangeli- P. 11.

Loüis de Grenade.

que seſt heureuſe en ce point, que l'homme du monde qui l'a portée le plus haut, l'ait auſſi enſeignée lui même.

Ainſi ce que le P. Rapin avoit dit de l'Eloquence en général à la gloire de Ciceron, le Traducteur le dit de l'Eloquence des Prédicateurs à la gloire de Loüis de Grenade. Il eſt certain que cet Auteur, comme il le dit lui-même, s'eſt propoſé de traiter de l'Invention, de la Diſpoſition, de l'Elocution, enfin de la Prononciation du ſermon, mais ſur-tout, de cette derniere partie & point du tout de la Memoire, parcequ'elle eſt un préſent de la Nature. Pour ce qui eſt de l'Invention, il renvoye l'explication des Lieux à la Dialectique, il laiſſe au Prédicateur, pendant toute ſa vie, le ſoin de ſe faire un thréſor de choſes & de penſées, pour répondre à cette parole de Jeſus-Chriſt, laquelle dit que *le Serviteur fidéle tire en même temps de ſon thréſor des choſes nouvelles & anciennes.* Il ne faut pas, ſelon lui, attendre à s'inſtruire, lorſqu'il faut prêcher ; il faut le faire auparavant, & pour cela, lire ſur-tout l'Ecriture, entendre les Prédicateurs, faire des Recueils, ſans quoi il y aura de grands vuides dans

Ep. Dedic. pag. 2.

Ib. p. 3. Préf. p. 2.

Luc. 7.

toutes les Prédications. Mais ſur cela il croit avoir bien diminué le travail des Orateurs Evangeliques par la publication de ſes ſermons. Loüis de Grenade. Préf. p. 3.

Il veut auſſi le diminuer ſur l'Elocution & ſur l'Action, qui ſont les parties principales de l'Eloquence de la Chaire à cauſe des Auditeurs; Car les plus belles choſes ne ſont rien, ſi la diction ne prend les eſprits; & la beauté même de la Diction n'a point de force ſans l'action. C'eſt pour cela qu'il donne des régles ſur ces deux points importans ainſi que ſur les paſſions.

Il tire ces régles des Auteurs profanes, parcequ'il n'y a point d'autre Rhétorique que celle qu'ils ont laiſſée. Tout ce qu'il a pû faire, ç'a été de tirer ſes exemples des Peres & des Prophetes; encore n'a-t-il pû ſe diſpenſer d'en mêler même des Auteurs payens, parcequ'on peut les imiter lorſqu'on traite des matieres ſaintes. Préf. p. 4.

S'il rapporte beaucoup d'exemples, c'eſt qu'il n'écrit pas pour des enfans, & qu'une perſonne qui a quelque âge, s'inſtruit mieux par l'étude & l'imitation des diſcours éloquens, que par des préceptes. C'eſt pourquoi il propoſe, dit-il, quelquefois de fort beaux exem- Ib. p. 5.

Loüis de Grenade.

ples ſur leſquels il n'a point donné de régles, & c'eſt ce qu'il pratique en effet dés l'Epitre Dedicatoire. Au reſte il ſoûtient qu'on ne peut ſe paſſer de

Ib. p. 3.

ces ſecours, à moins qu'on ne ſoit inſpiré de Dieu, comme les Apôtres & les Prophetes, ou qu'on n'ait un eſprit tranſcendant, ce qui eſt fort rare, & qui eſt même un cas où l'on réüſſira toûjours mieux avec les ſecours de l'Art, qu'en ſuivant une Eloquence purement naturelle. Il ajoûte que c'eſt une choſe indigne, qu'on aſpire ſans étude, ſans méthode, ſans préparation à un miniſtére auſſi difficile, auſſi ſaint, & auſſi néceſſaire à l'Egliſe que celui de la Chaire, & qu'il eſt encore plus indigne qu'on y aſpire par des vûës profanes, & ſans avoir les vertus Chrétiennes & Morales, ſans leſquelles il eſt impoſſible de s'en acquiter comme il faut. Ces veritez ſont la matiere du premier & du ſecond Livre.

C. 13.

En traitant de la preuve dans ce dernier, l'Auteur mêle beaucoup de choſes qui regardent les expreſſions & les ornemens, ſoit parceque c'eſt ſon objet principal, comme il le déclare, ſoit parcequ'on ne peut guéres

ſéparer les penſées d'avec les expreſſions. C'eſt là qu'il fait deux obſervations qui lui ſont propres. L'une eſt, qu'au lieu que l'Avocat s'éleve du particulier au général, ce qu'on appelle monter de l'hypothéſe à la théſe, à cauſe qu'il veut établir les faits ſur des maximes : le Prédicateur au contraire deſcend du général au particulier, ou de la théſe à l'hypothéſe, parce qu'il veut des détails. L'autre obſervation eſt, que les Sentences conviennent plus à la Chaire qu'au Barreau, par la raiſon qu'il s'y agit de la conduite de la vie.

Loüis de Grenade. C. 12.

Deux choſes excitent la paſſion, la grandeur de l'objet & ſa préſence. C'eſt pourquoi l'Amplification & les Deſcriptions ſont neceſſaires lorſqu'il eſt queſtion d'émouvoir. L'idée ou plutôt l'image que nous nous formons des objets, & les mouvemens qui nous agitent nous mêmes ſont alors d'un trés grand uſage, & principalement, ſi c'eſt le Saint-Eſprit qui nous anime. C'eſt en général ce que l'Auteur dit des paſſions. En particulier, il fait profeſſion de ſuivre Ariſtote, qu'il regarde comme le premier Maître ſur le témoignage de Ciceron. Il joint à cela

L. 3. P. 103.

Loüis de Grenade.

les figures, ſur leſquelles il s'étend fort dans ſon cinquiéme Livre, aprés avoir parlé dans le quatriéme, tant de la narration, que des ſens figurez de l'Ecriture, & des diverſes eſpeces de Sermon. Il traite auſſi avec ſoin de la diverſité des ſtyles; & ce qui eſt fort à ſa gloire, il ſuit les principes de ſaint Auguſtin, qui avoit ſuivi Ciceron.

Peu s'en faut que Grenade ne s'étende autant ſur la prononciation que ſur les figures. Il encherit du moins ſur Quintilien & ſur Cornificius, qui de ſon aveu, ſe ſont le plus étendus ſur cet article. Et comme Cornificius s'étoit porté à le traiter en avoüant que c'étoit une matiere difficile, & qu'on croyoit même impoſſible d'en donner des préceptes; Grenade s'y porte à ſon exemple, perſuadé d'y réüſſir, *parceque*, dit-il, *un Auteur François avoit réüſſi à coucher par écrit dans un Traité de la Chaſſe, les cris qu'il faut faire aux chiens pour s'en ſervir.*

I. 6. p. 430. 431.

Sur ce principe il marque l'importance de l'action, & établit que la prononciation doit être exacte, claire, ornée, & que cela dépend de la bonté, de la force, de la beauté & de la douceur de la voix. Il faut, dit-il, la regler,

de maniere qu'elle convienne au ſujet, à l'expoſition, à l'amplification, au raiſonnement, aux paſſions. Il parle enſuite du geſte, dont il montre les défauts, auſſi-bien que ceux de l'action ; & par tout ce que j'ai dit ſur ces deux articles, aprés les plus grands Maîtres, on peut juger du fruit que les lecteurs peuvent retirer de toutes les peiñes qu'il ſe donne. Loüis de Grenade.

Mais à tout ce que le Traducteur de Grenade dit à l'avantage de cet Auteur, & qui eſt fondé, comme on voit, ſur ce qu'il a puiſé ſes préceptes dans les bonnes ſources, je crois devoir ajoûter qu'il faut lui attribuer encore une partie des loüanges que je donnerai dans la ſuite au P. Gody Benedictin, qui me paroît avoir ſuivi l'ordre, la methode & les principes de Grenade, principalement en ce qu'il dit ſur l'amplification, ſoit lorſqu'il en parle ſelon des principes qui paroiſſent lui être propres, ſoit lorſqu'il en parle conformément aux principes de Quintilien.

Ne privons pas encore notre Auteur de deux loüanges : l'une que lui donne Keckerman, lorſqu'il aſſure que Grenade eſt docte & éloquent,

Loüis de Grenade.

l'autre que ſon Traducteur ajoûte aux précedentes que j'ai déja rapportées. Pour bien comprendre, dit-il, le veritable merite (de Grenade dans ſa Rhétorique,) il faut conſiderer que la théorie en ces ſortes de choſes eſt plus aiſée que la pratique; & que s'il y a du merite à bien juger, il y en a ſans doute encore plus à meriter l'eſtime de ceux qui jugent bien: ce qui ne ſe doit pas entendre ſeulement de ceux qui ne ſont que ſpectateurs des travaux de l'eſprit, mais de ceux encore qui entrent dans la lice. Il n'eſt rien de plus ordinaire alors que de prêcher contre ſes propres principes, & l'on remarque en effet trés-ſouvent, que ceux qui ſont les mieux inſtruits de l'art, ſont les moins exacts à le ſuivre, ſoit qu'ils manquent de capacité pour en faire une juſte application, ſoit qu'ils aiment mieux s'abandonner à leur eſprit, que ſe laiſſer conduire à leur jugement. C'eſt cependant ce qu'on ne trouve point dans Grenade. On voit au contraire dans tous ſes Ouvrages, que ſi l'on vouloit écrire ou parler ſur les matieres qu'il y traite, il faudroit s'y prendre avec la même

Avis du Trad. P. 9.

adreſſe, & uſer des mêmes tours de « Louis de
penſées & d'expreſſions, afin de join- « Grenade.
dre l'agréable à l'utile, & de plaire «
comme lui en inſtruiſant. «

Je ne dis rien du merite de la Traduction de l'Ouvrage dont je parle, parceque je ne l'ai point aſſez éxaminée. L'Auteur dit qu'il s'eſt particulierement appliqué à la rendre la plus nette & la plus juſte, & en même temps la plus facile & la plus agréable qu'il lui a été poſſible, afin qu'elle puiſſe être luë avec plaiſir & avec profit. C'eſt là le but qu'il s'eſt propoſé & où il a tâché d'arriver. Mais ce n'a pas été ſans de grandes difficultez, qui l'ont ſouvent arrêté, & qu'il n'a pu ſurmonter que par une application & un travail de prés de trois ans entiers. Je ne puis néanmoins m'empêcher de dire que le ſtyle de cette Traduction pouvoit être plus correct, & qu'il auroit fallu, ſelon moi, traduire en François les exemples que le Traducteur a laiſſez en Latin. Ibid. p. 12.

C'eſt peu que le Traducteur ait loüé ſi fort notre Auteur : M. Morhof obſerve qu'entre les Ecrivains Eſpagnols, il n'y en a point qu'on vante davantage, qu'on le préfére même à L. 5. c. 4. de Rhet. atque Orat. ſacris. p. 300.

Loüis de Grenade.

tous, que Don Nicolas Antonio lui applique cette penſée de Saluſte, *qu'il vaut mieux n'en rien dire, que de le loüer mediocrement*, qu'il a eu l'approbation de toutes les nations, & que Dieu a donné aux hommes, en la perſonne de cet Auteur, le modele de la ſageſſe & de l'éloquence, dont a beſoin le Miniſtre de l'Evangile, pour s'acquitter avec plus de facilité d'un emploi ſi mal aiſé, & néanmoins ſi neceſſaire à l'Egliſe. Deux choſes particulierement font connoître le talent de Grenade, la verſion de ſes ſermons en plus de neuf langues, & les dignitez qui lui furent offertes, mais qu'il n'accepta pas : c'étoient, l'Archevêché de Bragues, auquel il fut nommé par Catherine Reine de Portugal, & mere du Roi Sebaſtien; & le Cardinalat, auquel Sixte-cinq voulut l'élever. Et ce qui ne lui fait pas peu d'honneur, le P. Rapin le propoſe à ſes Lecteurs, comme le modéle des Orateurs ſacrez. » Sans s'amuſer, dit ce Pere, à cher-» cher des deſſeins & de la matiere » dans les modernes qui ont imprimé » leurs ſermons, où l'on trouve rare-» ment dequoi profiter, Dupont & » Grenade pourroient ſuppléer à ce

De Carthagine ſatius eſt ſilere quàm pauca dicere. *Saluſt.*

Bracharenſis.

Rap. Reflex. ſur l'Eloq. pag. 70. in quarto.

défaut. Ce ſont deux grands origi-« naux pour fournir des fons, aux diſ-« cours, qu'on a à faire ſur notre Re-« ligion, & ſur les veritez chrétiennes « qu'on a à traiter. « Loüis de Grenade.

L'exemplaire que j'ai vu de ſa Rhétorique n'eſt que de 1611. mais Mr. Morhof obſerve qu'elle fut d'abord imprimée à Lisbonne en 1576. & à Cologne en 1578.

PIERRE DE LA RAME'E,

Vulgairement dit Ramus, *fameux Profeſſeur du ſeiziéme ſiécle.*

LA grande réputation de Ramus, & ſa ſingularité ne permettent pas de le paſſer ſous ſilence. Il êtoit fils d'un homme qui gagnoit ſa vie à labourer, & il fut le joüet de la fortune, d'abord dans la derniere miſére & reduit à être valet dans le College de Navarre; enſuite ſe diſtinguant par ſon progrés prodigieux dans les études, tantôt dans l'élevation, tantôt dans l'abbaiſſement. Son coup d'eſſai, aprés un cours de Philoſophie de trois ans & demi, fut de s'engager à ſou-

Ramus.

tenir le contrepied d'Ariſtote. Le ſuccés lui enfla le cœur, & ce qu'il n'avoit fait d'abord, ce ſemble, que par une ſaillie d'eſprit, & pour prendre les premiers degrez avec plus d'éclat, il le fit d'une maniere plus ſerieuſe & plus vigoureuſe par des Ouvrages qui excitérent de grands troubles dans l'Univerſité de Paris. Cela fit un procés au Parlement. Le Roi l'évoqua au Conſeil, & donna des Juges aux Parties, qui étoient Ramus & Antoine de Govea. Ce dernier eut tout l'avantage ; les livres de Ramus furent interdits par tout le Royaume, avec défenſes à l'Auteur de plus enſeigner la Philoſophie. Ses ennemis firent paroître leur joye avec un éclat ſurprenant. Les Princes les plus faſtueux ne font point tant de fracas aprés la priſe d'une grande Ville. La Sentence fut publiée en Latin & en François, dans toutes les ruës de Paris, & dans tous les lieux de l'Europe où on la put envoyer. On fit des pieces de Théatre avec un grand apparat, dans leſquelles Ramus fut bafoué en mille manieres, au milieu des acclamations & des applaudiſſemens des Ariſtoteliciens. Tout cela ſe paſſa l'an 1543.

L'année ſuivante la peſte fit du ravage dans Paris, & diſſipa preſque tous les Ecoliers du Collége de Prêle : mais Ramus s'étant laiſſé perſuader d'y enſeigner, attira bien-tôt beaucoup d'auditeurs. La Sorbone voulut le faire chaſſer de ce Collége, & ne put en venir à bout : il fut maintenu dans la Principalité de cette Maiſon par Arrêt du Parlement. Il trouva un ſi bon Patron en la perſonne du Cardinal de Lorraine, qu'il obtint de Henri II. la main levée & de ſa plume & de ſa langue l'an 1547. & la Chaire de Profeſſeur Royal en Philoſophie & en Eloquence quatre ans aprés. Le Parlement de Paris l'avoit déja maintenu dans la liberté de joindre des leçons de Philoſophie avec celles d'Eloquence. Cet Arrêt avoit mis fin à pluſieurs perſécutions que Ramus & ſes Ecoliers avoient ſouffertes. On les avoit chicanez en pluſieurs manieres, & devant les Juges Academiques, & devant les Juges civils. Dés qu'il ſe vit Profeſſeur Royal, il ſe ſentit, dit-on, un nouveau zéle pour perfectionner les ſciences, & il y travailla avec plus d'ardeur, malgré la haine de ſes ennemis qui n'étoient jamais en repos, & qui,

Ramus.

Juillet 1551.

Ramus.

ſi l'on en croit l'Auteur de ſa vie, prirent même pour une matiere de procés en crime d'innovation, la maniere dont lui & ſes Collegues prononçoient la lettre Q. Ils la prononçoient comme on la prononce par tout aujourd'hui en Latin, ſes ennemis au contraire vouloient qu'on la prononçât comme on la prononce en François, & croyoient la choſe ſi importante, qu'ils avoient voulu dépoüiller un Beneficier de ſes revenus, pour n'avoir pas parlé comme eux. On croit qu'il auroit ſuccombé ſans le ſecours des Profeſſeurs Royaux, mais ils allérent à l'Audience, & repréſentérent vivement à la Cour l'indignité d'un tel procés, où les Oracles de la juſtice, dont l'emploi étoit de donner le veritable ſens de la Loi, s'abbaiſſoient à diſcuter des ſubtilitez de Grammaire; de ſorte que l'Accuſé fut abſous. Ramus néanmoins fut obligé de diſparoître, & pendant ce temps-là ſa Bibliotéque fut pillée au College de Prêle. Il rentra en poſſeſſion de ſes emplois en 1563. aprés la paix entre Charles IX. & les Proteſtans. En 1567. la guerre civile recommençant, il fut encore obligé de quitter Paris, & y revint peu

de mois aprés, parceque les troubles ſe pacifiérent. Sur la crainte néanmoins de les voir recommencer, il demanda permiſſion au Roi d'aller voir les Academies d'Allemagne. Il l'obtint, il fit ce voyage en 1568. & reçut par tout de fort-grands honneurs. Il revint en France aprés la troiſiéme guerre l'an 1571. & périt miſerablement au maſſacre de la S. Barthelemi. C'étoit un grand Orateur, qui parloit fort bien la langue Latine; homme univerſel, rempli de belles qualitez morales, déſintereſſé, ſobre, chaſte, craignant Dieu. Il étoit auſſi zelé pour la Religion Prétenduë Reformée, opiniâtre & contrediſant. L'on veut même qu'il ait dérobé à Vivés ſes inventions. On peut s'en convaincre par la conformité de la doctrine de l'un avec celle de l'autre; & c'eſt l'idée que nous en donne le P. Rapin, auſſi-bien que Keckerman. Les paroles du premier ſuffiront ici. Ramus, dit ce Pere, « penſa détruire l'Univerſité de Paris « dans ces derniers ſiecles, par cet eſ- « prit de diſpute: car pour combattre « les faux Peripateticiens, il attaqua « les veritables: & pour rétablir la « paix de l'Ecole, il en devint le per- «

Ramus.

Keckerm. in Præcog. Logicis Tract. 2. p. 127. Litt. G. H. I.

Ramus.

» turbateur. C'étoit un ſavant hom-
» me, hardi à décider : mais naturel-
» lement broüillon, lequel ne copia
» Laurent Valle & Louis Vivés, deux
» grands critiques des ſiécles précé-
»dens, que pour s'ériger en Novateur.

Rap. Refl. ſur la Phil. n. 25. Teiſſ. Ed. de Leyd. p. 414.

La nouvelle édition de Mr. Teiſſier ajoûte qu'aprés la mort de Talon, Ramus s'attribua ſa Rhétorique, comme s'il en eût été l'Auteur, (ce qui ſurprend fort Nancel, qui a écrit la vie de Ramus,) & la raiſon qui le faiſoit agir ainſi, à ce qu'on prétend, eſt que ce ſavant homme ayant compoſé une réponſe à l'invective que Turnebe avoit publiée contre lui, la fit imprimer ſous le nom de Talon ſon ami, pour lui faire honneur. Ce qui nous donne à concevoir qu'il cherchoit à ſe dédommager de la gloire dont il s'étoit privé pour en revêtir Talon. On peut voir quelques obſervations dans le chapitre de Talon, capables de détruire ce fait, ou qui le rendent trés-difficile à croire.

Quoi-qu'il en ſoit, il y a beaucoup d'autres choſes à dire touchant Ramus, on peut les voir fort au long dans ſa vie, ſoit de la compoſition de Freigius, ſoit de celle de Banoſius, ou

en abregé dans Mr. Bayle ; il y en a auſſi quelques particularitez dans Brantome & dans M. Teiſſier, où l'on trouve auſſi le Catalogue des Livres que Ramus compoſa. Il y en a deux entr'autres, qui ont rapport à mon ſujet, l'un a pour titre, *Diſtinctiones Rhetoricæ in Quintilianum*, & l'autre eſt intitulé, *Rami Scholæ Rhetoricæ.*

Ramus.

Memoire des Hommes illuſtres. T. 2. P. 55.

Addit. aux Elog. T. 1. p. 373. &c.

Il y a d'excellentes choſes dans tous ſes Ouvrages, mais qui aprés tout rentrent dans les principes généraux : auſſi y en a-t-il de fort particulieres, qui d'abord paroiſſent d'autant plus ſurprenantes, qu'il nous renvoye aux principes de Rhétorique d'Omer Talon, leſquels néanmoins en eux-mêmes ne contiennent rien que de commun. Mais on en découvre enſuite la raiſon, qui eſt, que Ramus n'attribue à la Rhétorique que l'élocution, la ſeule choſe que Talon ait traitée, & qu'il renvoye à la Logique l'invention des preuves, la forme qu'on donne aux argumens, enfin la diſpoſition & l'arrangement. Il ne fait pas réfléxion que l'Art Oratoire differe, en tout cela, de la Logique, quoique ces deux arts ayent enſemble beaucoup de rapport : car enfin tout argument bon en Logique, ne

Voyez l'article d'Omer Talon p. 219. de ce volume.

Ramus.

l'eſt pas de même en Rhétorique; & il n'y a pas de doute que l'arrangement de l'Orateur demande bien un autre art, qu'une Diſſertation.

Cet Auteur me paroît merveilleux, ſur-tout en deux choſes. L'une eſt de croire qu'il eſt fort utile de rappeller tous les argumens aux lieux de Rhétorique, & aux regles que les Philoſophes donnent des ſyllogiſmes : Et c'eſt apparemment dequoi Keckerman la voulu blâmer, quand il a dit que *Ramus avance mal-à-propos qu'il faut chercher l'uſage de la Logique dans les Orateurs & dans les Poëtes*; l'autre eſt de compter, dans une Harangue, combien de fois chaque figure y eſt miſe en uſage. C'eſt ainſi que dans la premiere Catilinaire il remarque juſques à *quatre-vingt Metaphores, cinquante Metonymies, vingt Synecdoches, ſix Ironies.* A quoi revient le ſoin qu'il prend auſſi d'obſerver qu'il *y a trois argumens tirez de la cauſe efficiente, quinze des ſimilitudes, cinq définitions, ſept diviſions*, & autres ſemblables; qu'il y a *trois ſyllogiſmes de la premiere figure, ſept d'une autre ſorte*, & ainſi du reſte. Comment un homme de bon ſens a-t-il pu ſe mettre dans

Ubi ſuprà p. 110.

Ramus.

l'eſprit, que ce fût là découvrir l'art dans un diſcours, & comment n'a-t il pas ſenti le ridicule qu'il y auroit qu'un Orateur ſe crût fort éloquent, parcequ'il auroit mis dans ſes Harangues un nombre égal de figures, comme s'il ne pouvoit pas être trés-mépriſable, même avec un plus grand nombre d'ornemens ! C'eſt pourtant là ce que ce grand homme appelloit joindre la Philoſophie à l'Eloquence. C'eſt par ce moyen, ſelon lui, que Ciceron eſt devenu éloquent, & non par la voye que cet Orateur nous a montrée dans ſes livres de Rhétorique, dans leſquels (1) on ne trouve preſque rien, ni du jugement, ni de l'eſprit de Ciceron, mais les idées des Rhéteurs qu'il avoit eu pour Maîtres, & ſurtout d'Ariſtote ! Je n'ai garde de rejetter l'uſage de la Logique, je la crois même plus utile que bien des Philoſophes ne la croyent, & néanmoins je conçois que rien n'eſt plus bizarre que la methode de Ramus, parcequ'il

(1) In Rhetoricis Ciceronis præceptis nihil ferè Ciceroniani ve judicii, vel ingenii eſſe, ſed magiſtrorum, Ariſtotelis maximè artes propoſitæ ſunt, &c. Diſtinct. Rhet. p. 11, 18.

Ramus.

ne faut preſque conduire l'Orateur que par des voyes de ſens commun. Et je n'héſiterois guéres à avoüer que la Rhétorique eſt capable de corrompre l'eſprit, comme il s'eſt trouvé des Auteurs qui ont voulu le ſoutenir, ſi elle n'avoit point d'autres ſecrets à nous apprendre pour nous conduire à l'Eloquence.

Auſſi le Chancelier Bacon trouve beaucoup de choſes à redire dans la methode de Ramus, quoiqu'il avoüe qu'il y a du bon. Et Keckerman qui reconnoît que notre Auteur a rendu de grands ſervices à l'Eloquence, parcequ'il s'eſt fort étendu ſur les regles de l'élocution, & qu'il a compoſé d'excellentes pieces, dit en même temps qu'il lui a bien fait du tort, lorſqu'il a retranché les paſſions de la Rhétorique.

Ubi ſuprà p. 116. Litt. F. G. H.

Ecoutons un moment Ramus lui-même, pour le connoître. Comment parle-t-il d'Ariſtote, de Ciceron, & de Quintilien ? On ne trouve qu'obſcurité, ſelon lui, dans la Logique du premier, & les préceptes qu'il y donne ſur l'Invention, la Diſpoſition & l'Elocution, ſont environnez de nuages. Ce Philoſophe y confond la Rhé-

torique avec la Dialectique (2). Il y borne celle-ci aux diſputes de l'Ecole. Ciceron ne réüſſit pas mieux dans ſa Rhétorique : ce n'eſt par-tout qu'obſcurité ; & cet Orateur y réduit l'Eloquence aux conteſtations du Barreau (3). Quintilien répand dans ſes Inſtitutions Oratoires les ténébres d'Ariſtote & de Ciceron ; il y en ajoûte de nouvelles (4). Non content d'y confondre auſſi-bien qu'eux, la Logique & la Rhétorique, il y fait entrer la Grammaire, la Philoſophie, la Politique & d'autres Arts qui ne conviennent aux Orateurs qu'en ſuppoſant que ce ſont des hommes d'Etat ; Enfin l'eſtime qu'on a pour ces hommes

Ramus.

(2) Dialecticæ & Rhetoricæ artes ab Ariſtotele confuſæ ſunt. Ram. Epiſt. Nuncupat. ad Cardin. Lotharing. in Rhet. diſtinct. in Quintil. pag. 1.

(3) Cicero Ariſtotelicas inventionis, diſpoſitionis, imo verò etiam elocutionis tenebras ferè omnes ad Rhetoricam tranſtulerat, & ex duabus artibus unam confuderat, eamque ità confuſam ad litigioſam civilium cauſarum formulam traduxerat. Ibid. p. 2.

(4) Ecce autem Ariſtotelis & Ciceronis Dialecticam & Rhetoricam perturbationem Quintilianus ſequitur, majorem etiam ex ſeipſo comminiſcitur, &c. Ibid. pag. 2.

Ramus. célébres, n'eſt qu'un effet de la pré-
» vention. Quoi ! ſe dit Ramus à lui-
» même, n'avoient-ils donc aucun me-
» rite ? Telle eſt l'objection : Voici la
» réponſe. Ariſtote avoit de l'eſprit,
» il étoit habile ; il rangeoit bien ſes
» connoiſſances ; il les appuyoit de rai-
» ſons ſolides. Ciceron auſſi avoit de
» la pénétration, de l'abondance, de
» l'ordre, il avoit l'Elocution belle,
» ainſi que l'Action ; il n'y eut jamais
» homme ſi éloquent, & il n'y en aura
» jamais ; Ses Ouvrages en ſont une
» preuve, & tous les Hiſtoriens l'atte-
» ſtent. A l'égard de Quintilien, il y
» auroit de l'impudence à lui donner
» tant de loüanges. C'eſt un homme
» qui ſait un peu la plaidoirie (5). Les
» exemples qu'il donne de ſes précep-
» tes ſont quelquefois utiles & bien
» choiſis : mais ſon Elocution, qui eſt
» ce qu'il a de plus beau, eſt fort infé-
» rieure à celle de Ciceron. Ciceron
» eſt un Auteur de l'âge d'or, pour la
» pureté, pour l'élegance, pour l'har-
» monie ; Quintilien n'eſt qu'un Au-
» teur de l'âge de fer ; & quoiqu'il

(5) In eo civilis ad cauſas agendas facultatis commonſtrata | quædam prudentia, exempla quædam utiliter collecta. Ib. p. 3.

» ſoit diſert pour ſon ſiécle, il n'eſt pourtant que diſert, comme on l'é- « toit en ce temps-là. Ainſi, ce que Ciceron a dit de Thucydide comme d'un Auteur trop ancien & qui reſſemble à du vin trop vieil ; Ramus le dit de Quintilien comme d'un Ecrivain trop récent, & qui reſſemble a du vin de preſſoirage ; *il ne pourroit pas l'imiter, quand même il le voudroit, & il ne le voudroit pas, quand même il le pourroit.* Aprés tout, continuë Ramus, que « Quintilien, Ciceron & Ariſtote ſoient tels qu'on voudra, il ne s'enſuit pas « qu'on doive ſe mettre à genoux de- « vant eux (6), les regarder avec des « yeux idolâtres, les croire excellens « en tout, parcequ'ils ont excellé en « quelque choſe. Il s'agit ici de l'Art « Oratoire; il s'agit de la Dialectique ; « j'avoüe qu'on leur doit l'Invention « de ces deux Arts, ou qu'ils en ont « recueilli les régles ; j'avoüe qu'ils s'y « ſont acquis beaucoup de réputation, « & que s'ils avoient mis ſeulement « Ramus.

(6) An tamen qui unâ aut pluribus virtutibus excelluerint, protinùs eos omnibus excellere eſt neceſſe ! protinùs omnibus in rebus neceſſe eſt non homines, ſed Deos exiſtimare, &c. Ibid. p. 4.

Ramus.

» autant de mois à les choiſir & à les
» ranger, que j'y ai employé d'années,
» il y auroit & plus d'ordre & plus de
« verité dans ce qu'ils nous ont laiſſé.
» Mais il ne faut que les lire (7); tan-
» tôt ils manquent de juſteſſe, & tan-
» tôt d'ordre ou de conduite. Rien de
» pareil dans les régles que je donne.
» Elles ſont vrayes; elles ſont rangées.
» Pourquoi? je ne m'en tiens point à
» l'autorité qui peut tromper; je con-
» ſulte & les lumieres de la raiſon, &
» l'experience. Ecoûtez-moi, Eſprits
» juſtes, Eſprits libres de préjugez &
» de paſſions! Ecoûtez-moi, & ne
» vous rendez qu'à l'évidence (8). Je

(7) At res ipſa demonſtrat multa ab his Doctoribus quidem cumulata eſſe, ſed non ſatis æſtimata.... non ſatis apto ordine diſpoſita; ... Hæc eadem noſtris inſtitutionibus & verè judicata & rectè eſſe collocata confirmo.... Ariſtotelis, Ciceronis, Quintiliani fallaces ſunt artes & confuſæ: noſtræ veraces & diſtinctæ.... Non abutor teſtimoniis hominum, qui mentiri poſſunt, ſed conſtantis & naturalis uſûs, uſûs, inquam, veritate & rerum experientiâ confirmo. p. 4. ſummâ conſtantique rationis ope nitimur. p. 2.

(8) Adeſte, Dialectici omnes quicumque verè & conſtanter judicare poſſitis, repellite amorem, odium, præjudica-

prétens

prétends vous démontrer que Quintilien n'a sû, ni ce qu'il disoit quand il a défini l'Orateur *l'Homme de bien qui a le talent de persuader*; ni ce qu'il faisoit quand il a marqué les parties qui le composent, ou qu'il les a rangées pour les traiter. « Ramus.

C'est Ramus qui se peint ainsi. Mais afin qu'il ne manque rien à l'idée qu'il nous donne de lui-même, il ne suffit pas d'avoir vû le procés qu'il intente à Quintilien, ou la maniere dont il l'intente; il est à propos de voir encore quelques-uns de ses moyens. Quintilien, dit-il (9), a regardé la

tam opinionem, & quantum firma ratio convincet, tantum æquis animis accipite... Adversus Quintilianum mihi propono atque instituo, ut oratorias ejus institutiones non legitimè descriptas esse doceam. *Ramus. Initio Distinct. Rhet. in Quint.* Oratoris definitionem vanitatis plenam, veritatis inanem esse. *p.* 6. partitionem partim falsam, partim ineptam &c. *pag.* 7.

(9) Moralis Philosophia non est pars Rhetoricæ, ut putat Quintilianus. *pag.* 2. Dialecticæ sunt Inventio, Dispositio, memoria: Rhetoricæ tantùm Elocutio & Actio. *p.* 13. Non solùm tria sunt genera causarum; quia sunt quæstiones innumerabiles quæ nulla horum generum parte continentur. *p.* 15.

Ramus. Morale comme une partie de la Rhétorique ; & la Rhétorique ſe borne à l'Art de bien dire. Quintilien croit que l'Art de bien dire a cinq parties, qui ſont *l'Invention*, *la Diſpoſition*, *l'Elocution*, *la Memoire*, *la Prononciation* ; & l'Art de bien dire n'en a que deux, qui ſont *l'Elocution & l'Action* ; parceque les trois autres appartiennent à la Dialectique. Quintilien croit qu'il faut diſtinguer trois genres de cauſes ; & outre que cette diviſion eſt inutile, il y a bien des diſcours qui ſemblent ne revenir à aucun des trois genres. Enfin, il diſtingue trois ou quatre parties dans le diſcours ; & il y faut diſtinguer l'Invention, la Diſpoſition, l'Elocution, la Memoire & l'Action, & non pas *l'Exorde*, *la Propoſition*, *la Confirmation*, & *la Peroraiſon*.

Le croiroit-on que le Ramus du ſeiziéme ſiécle, ſur de pareils fondemens, eût pû entreprendre de faire tant de fracas ! Mais le fracas qu'il a fait a ceſſé, & les grands hommes qu'il attaquoit, joüiſſent, malgré ſes atta-

Dico partitionem hanc Orationis in quatuor aut quinque aut etiam plures partes explodendam eſſe. *pag.* 21.

ques, de la gloire dont ils joüiſſoient. C'eſt un avis aux Ramus de tous les ſiécles.

F. LAURENTII AVILLAVICENTIO DE FORMANDIS SACRIS CONCIONIBUS,

Sive de Interpretatione Scripturarum Populari,

LIBRI TRES.

C'eſt-à dire, *Maniere de compoſer les Sermons, diviſée en trois Livres. Par Villavicentius. 1570.*

LAurent Villavicentius étoit né à Xerés dans l'Andalouſie. Il fut Religieux de l'Ordre de Saint Auguſtin, & acquit le dégré de Docteur en Théologie dans l'Univerſité de Louvain. Il fut enſuite Prédicateur du Roi d'Eſpagne Philippe ſecond, & fleurit, à ce qu'on aſſûre, juſqu'en 1581.

Sa qualité de Prédicateur d'un ſi grand Roi, fait préſumer qu'il étoit habile; & le Traité, diviſé en trois Li-

Villavicentius.

vres, *touchant la maniere de composer les Sermons*, ne contient rien qui soit contraire à cette idée. Il y établit sur des principes solides, que quatre choses sont nécessaires à l'Orateur Evangelique, la *Doctrine*, la *vertu*, l'*esprit du ministére*, la *vocation*. A ces quatre points, il fait revenir tout ce qu'on peut raisonnablement demander dans le ministre de la parole, c'est-à-dire, l'habileté, la prudence, l'Art, le ménagement, la force, le zéle, enfin toutes les qualitez surnaturelles, dont on on a besoin pour réüssir dans la Prédication; il appuye ce qu'il dit, de raisons fortes & de bonnes autoritez qu'il tire, avec intelligence, & de l'Ecriture, & des Peres, dont il paroît avoir fait une grande étude. Il passe de là aux parties du Discours, dont il parle fort pertinemment, ainsi que de deux points importans qui font l'excellence de l'Orateur, ce sont *l'Amplification* & *les mouvemens*. Tout cela ensemble fait la matiere du premier Livre. Le second traite des divers genres de causes qui se présentent à traiter dans le ministére de la parole; & sans s'arrêter à la division reçûë dans les Ecoles, comme peu convenable à l'Orateur

Evangelique, Villavicentius s'arrête à ce que dit Saint Paul, que *l'Ecriture eſt propre à inſtruire les hommes, à les réprendre ou à les refuter, à les corriger, & enfin à les conſoler*, ce qui fait quatre ſortes de cauſes Evangeliques ſelon l'Auteur, & une cinquiéme eſpéce compoſée de celles-là. On peut ne pas condamner qu'il ſuive ſur cela ſes idées; mais auſſi peut-on remarquer, afin qu'il ne jette aucune confuſion dans les nôtres, qu'à parler ſelon l'uſage, tout genre de cauſe eſt un cas particulier, qu'on nomme hypothéſe, & que ce qui n'a point ce caractére, eſt, non un genre de cauſe, mais une *Théſe* générale. Tel eſt tout ce que traite un Prédicateur, excepté quand il fait le Panégyrique de quelque Saint. Ce ſont donc des *Théſes* qu'il traite & non pas des Hypothéſes. Il eſt pourtant vrai que les queſtions générales ſe rapportent aux queſtions particulieres; & comme Ariſtote rapporte à chaque Hypothéſe certaines propoſitions univerſelles, on peut auſſi y rapporter les Théſes que traite le Prédicateur, mais non pas dire que ce ſoient proprement des Hypothéſes; ſur quoi néanmoins, tou-

Villavicentius.

Villavicentius.

tes choſes bien expliquées, je ne trouve point du tout mauvais que chacun parle ainſi qu'il le jugera à propos. Cela ne vaut pas la peine de nous arrêter d'avantage. Obſervons plûtôt que l'Auteur traite ſéparément chacune de ces eſpéces, qu'il en donne de bonnes régles, qu'il en indique de beaux exemples, qu'il parle de tout avec dignité, qu'il ajoûte à ſes régles particulieres des avis generaux, trés-utiles aux Prédicateurs, pour s'acquiter dignement de leur miniſtére. On peut mettre au nombre de ces avis le dernier chapitre du ſecond Livre, où il propoſe les ménagemens avec leſquels Saint Auguſtin même veut qu'on prêche le myſtére de la Grace & de la Prédeſtination. C'eſt au ch. 22 du ſecond Livre du Don de la Perſévérance que Saint Auguſtin a donné ces grandes régles. A l'égard de Villavicentius, il acheve dans le troiſiéme Livre de ſon Ouvrage ce qu'il avoit à dire ſur la Prédication. Cela ſe réduit *aux divers ſens de l'Ecriture, à la maniere dont il faut ſe conduire dans les endroits de l'Ecriture, qui ſont difficiles & embaraſſans* ; enfin *à l'uſage qu'on peut faire des Auteurs profanes dans les diſcours Evangeliques.*

Villavicentius.

On voit par tout ce que je viens de dire, que l'Ouvrage en queſtion fait beaucoup d'honneur à ſon Auteur, puiſqu'on peut le mettre au nombre des bons Livres qui ſe ſont faits ſur ce ſujet, & qu'on y remarque les trois qualitez néceſſaires à quiconque veut parler avec ſuccés du miniſtére de la Chaire; premierement une juſte connoiſſance de la matiere que le Prédicateur doit traiter; en ſecond lieu une idée ſuffiſante des régles générales de l'Art Oratoire; enfin l'habileté de les appliquer à l'Eloquence Sacrée. Mais il reſte à examiner ſi cet Auteur eſt veritablement Villavicentius; & c'eſt une queſtion que je ne ſuis point en êtat de démêler.

Car ſi je préſume que cet Ouvrage eſt de lui, parcequ'étant un grand Prédicateur, il a été capable de le faire, je trouve d'un autre côté Mr. Bayle qui dit que Villavicentius s'eſt fait Auteur à bon marché, & que *quelques-uns de ſes écrits ne lui avoient coûté que la peine d'ôter, des Ouvrages d'autrui, ce qui ne ſentoit pas aſſez le Catholiciſme.* On n'eſt pas certain, ajoûte Mr. Bayle, que même de cette façon, il ait eu part à tous les autres

T. 3. de ſon Dict. Art. de Villavic.

Villavicentius.

Ouvrages qui lui ont été attribuez.

Ce que Mr. Bayle ne dit qu'en général dans l'article de Villavicentius, il le dit ailleurs en propres termes, de l'Ouvrage dont eſt queſtion. C'eſt dans ſes notes ſur l'article d'Hyperius, célébre Miniſtre qu'on prétend que Villavicentius a volé. On rapporte le témoignage de pluſieurs Auteurs qui diſent qu'il lui vola l'Ouvrage qui a pour titre *de ratione ſtudii Theologici*, & il y a deux de ces Auteurs qui l'accuſent de lui avoir auſſi volé la Rhétorique dont nous parlons. Ces deux Auteurs ſont Valere André & Nicolas Antonio, qui aſſeurent que Villavicentius ſe ſervit de tout ce qu'il y avoit de bon dans les deux Ouvrages d'Hyperius pour en compoſer deux autres ſur la même matiere (10). Comme je ne ſuis point en état de juger de ce vol pour n'avoir pas le traité d'Hyperius ſur la Prédication, je me contente de dire que Mr. Bayle obſerve que ce

T. 2. p. 1563. dans les notes. Col. 2. lig. 4.

(10) Quidquid boni habent ejuſdem (Hyperii) *deformandis ſacris concionibus* libri duo deque rectè formando ſtudio Theologico libri IV. id in ſuos ſimilis argumenti libros tranſtulit Laurentius à Villavicentio. Ex Ord. Auguſtin. Doct. Theol. Lovani. *Val. And. in Bibl. Belg. p.* 49.

N. Ant. Bibl. Hiſp. T. 2. p. 9.

Traité n'a que deux Livres, & que celui de Villavicentius en a trois; & je reconnois en même temps, que cette différence ne conclut rien. Quoi qu'il en ſoit, Villavicentius, ſelon Mr. Bayle, le publia à Anvers en 1565. l'Edition que j'en ai vûë, eſt de 1570. Il y paroît que l'Auteur l'a compoſé bien du temps aprés le ſéjour qu'il avoit fait en Flandre; on y voit auſſi ce qui le lui fit entreprendre. Ce fut, à ce qu'il dit, l'état pitoyable où étoit alors la Prédication. Ajoûtons que l'empreſſement qu'on montre à le revendiquer, eſt un préjugé qu'il eſt bon. Et en le ſuppoſant d'Hyperius, on pourroit examiner ſi Villavicentius auroit cru pouvoir s'appliquer ce que dit S. Auguſtin, qu'un homme qui prend les Sermons d'autrui, n'eſt point plagiaire. L'eſprit de la Loi, ne pourroit-il s'étendre aux Sermons & à l'art de les faire. Villavicentius.

R. P. FRANC. DIDACI STELLÆ, HISPANI, ORDINIS REGULARIS OBSERVANTIÆ, DE MODO CONCIONANDI LIBER.

C'eſt-à-dire, *Traité de la maniere de prêcher, par le P. François Didace de l'Etoile, Cordelier Eſpagnol, de l'étroite Obſervance.*

J'Ai trouvé cette Rhétorique dans un même volume, avec celle de Grenade, imprimée la même année à Cologne & chez le même Imprimeur. Mr. Morhof dit qu'elle l'avoit été à Salamanque en 1576.

L'Auteur, ſans autre préambule, commence par établir, que le Prédicateur doit être vertueux & habile; & autant qu'on peut en juger par la lecture de ſon Ouvrage, c'étoit un homme qui prêchoit d'exemple. Il lui

donne quelques avis pour le conduire dans ſes études, & lui recommande de lire la Sainte Ecriture, non par extraits, ou par le ſecours des Concordances, mais dans les originaux, tout de ſuite & plus d'une fois, en s'attachant à la lettre & au ſens moral, plutôt qu'à l'anagogique & à l'allégorique, quoiqu'il n'en déſaprouve aucun, excepté où le Prédicateur prêteroit ſes imaginations au S. Eſprit. C'eſt pourquoi il fait connoître les défauts où tomboient les anciens Sermonaires en moraliſant, & par tout ce qu'il en dit, il paroît qu'il avoit vû de grands abus dans la Prédication.

Didace de l'Etoile. c. 8. p. 566.

Au ſoin général de s'inſtruire à fond de l'Ecriture, il veut que l'Orateur ſacré joigne la pureté d'intention, & le ſoin particulier d'étudier le texte ſur lequel il doit prêcher ; c'eſt-à-dire, ou l'Evangile ou l'Epître du jour. Il lui en montre le moyen, & lui propoſe une maniere de le traiter qui lui eſt propre, belle, excellente, & qui brille, non par la beauté frivole des paroles, mais par l'éclat de la matiere. Il prend un *texte* ; il poſe enſuite une *maxime*, qui en eſt comme une conſéquence, ou comme le fruit &

c. 9.

Didace de l'Etoile.

l'explication ; il l'appuye d'une *similitude*, tirée des choſes naturelles ; le confirme par quelque *beau trait* de l'Ecriture ; y rapporte un *fait hiſtorique*, qui en eſt comme une ſeconde image ; *réprimande* ceux qui violent ſa maxime ; & il ſoûtient cette réprimende par quelque *nouvelle autorité*. Afin de varier, non ſeulement il laiſſe la liberté de changer l'ordre de ces parties, d'en diminuer le nombre, de s'étendre plus ou moins ſur chacune ; il le conſeille même, & obſerve qu'ayant à faire trois ou quatre ſorties, pour ainſi dire, de cette ſorte, dans chaque point, il eſt à propos de les tourner diverſement, & de garder les plus longues & les plus vehementes pour la fin. Il ajoûte, que pour mieux réüſſir, l'Orateur doit ſavoir ſa langue, être abondant en expreſſions, écrire ſes diſcours, rendre ſon ſtyle correct, écouter les diſcours publics, poſſeder l'art qu'il lui propoſe & qui conſiſte, comme on vient de voir, à traiter la *morale*, les *ſimilitudes*, les *autoritez*, les *textes*, les *faits hiſtoriques*, enfin les *exhortations* ou les *réprimandes*, dans leſquelles viennent *les mouvemens*, aprés qu'il a bien éta-

bli ſa doctrine. C'eſt la methode de S. Chryſoſtome, ſelon l'Auteur, il reconnoît auſſi qu'elle eſt conforme aux préceptes de Rhétorique ; c'eſt en effet la méthode d'Hermogéne. Ces corrections doivent être vives, mais prudentes ; elles ne doivent ſcandaliſer perſonne, ſi ce n'eſt que le déſordre fût contagieux & exorbitant, comme celui des Phariſiens. Il faut alors hauſſer la voix à l'exemple de J. Chriſt, afin que la verité ſe ſoûtienne ; & le Prédicateur doit perſévérer à reprendre les pecheurs, ne fût-ce que pour empêcher leurs crimes de ſe répandre, & de ſe communiquer. Mais qu'il ne paroiſſe que du zéle dans ſes diſcours, & non de l'humeur, ou de la paſſion, ou de la vengeance. Il faut pour cela, qu'il y ait de la politeſſe, & jamais d'injure, pas même contre un Héréſiarque, ſelon notre Auteur, qui veut encore qu'on ne reprenne jamais nommément le Clergé, ſinon en particulier.

Didace de l'Etoile.

C. 10. p. 575. & 592.

Matt. 23. *Marc.* 6. *Luc.* 21. *Joan.* 5.

Un moyen encore, ſelon lui, d'enrichir une Prédication compoſée ſuivant ſa méthode, c'eſt, auſſi-tôt aprés la *maxime*, de jetter dans le diſcours *une idée*, & *du malheur* de ceux qui ne

P. 602. 603. &c.

Didace de l'Etoile.

font pas ce qu'elle enſeigne, & *du bonheur* de ceux qui le font ; de *ſoûtenir ces idées* par des *comparaiſons*, des *autoritez*, des *exemples* : enfin, *d'adreſſer la morale à des perſonnes de différentes conditions*, aux Chrétiens en général, aux artiſans, aux ſerviteurs, aux bourgeois, aux gens de guerre, à la nobleſſe, aux puiſſances & à ceux qui gouvernent. Pour rendre cela plus intelligible, il faut un exemple.

Ainſi ſur ce texte, *Je ſuis touché de compaſſion pour ce peuple, parcequ'il y a trois jours qu'ils ne ſongent tous qu'à me ſuivre & à m'écoûter* : La maxime eſt *qu'il faut perſévérer, ſi l'on veut meriter l'attention de Dieu.* Le Prédicateur ajoûte que tous nos maux ne viennent que du défaut de perſévérance. C'eſt de-là que vous n'avez ni pieté, ni goût pour la Religion, ni plaiſir dans les choſes ſpirituelles. Aſpirez-vous, mes chers freres, à ces avantages, perſévérez. Comment attendez-vous que Dieu vous regarde, ſi vous ne l'écoûtez qu'en paſſant, ſi vous ſuccombez, ſi vous vous découragez, & n'avez pas la patience d'attendre qu'il ait parlé ? *Que puis-je faire pour vous*, dit le

Seigneur ? *vos propos, vos réſolutions, votre bonne vie, paſſent comme la roſée du matin, ou comme un nuage,* Vous n'avez point de conſiſtance ! Chrêtiens, entendez-vous le Seigneur ? l'entendez-vous, gens de guerre ? C'eſt pour vous que Dieu parle : *Que puis-je faire ?* Vous entendez ma voix, vous ſentez mes inſpirations, vous formez des deſſeins, mais vous reculez auſſi-tôt : *Que puis-je faire ? Vos bonnes œuvres paſſent auſſi vîte que la roſée ?* Et vous, ſerviteurs, qui paroiſſez dans vos peines n'avoir d'autre reſſource que votre Dieu ; qui rentrez en vous même, qui priez, qui gémiſſez devant moi ; tout le bien que vous faites, toutes vos bonnes actions s'évaporent de la même maniere : *Que voulez-vous que je faſſe ?* Dois-je vous donner le ſecours que vous demandiez, aprés que vous avez ſi-tôt ceſſé de le demander ? Mais vous, Grands du monde, qui ne ſongez qu'aux plaiſirs de cette vie, vous qui n'êtes occupé que du ſoin de votre grandeur, & de votre gloire : *Que ferai-je pour vous ;* puiſque, loin de perſévérer dans la priere, à peine

Didace de l'Etoile.

Didace de l'Etoile.

» commencez-vous, que les ſoins & » les inquiétudes du monde, comme » des épines, étouffent la parole que » vous entendez. Mon Seigneur & » mon Dieu ! de quels avantages ne » nous privons-nous pas nous mêmes, » faute de perſévérer ? C'eſt vous, ô » verité, qui l'avez dit : *Qui perſévé-* » *rera, ſera ſauvé.* Voilà l'arrêt, mes » chers freres ! voilà notre ſort, en » voilà la déciſion. Mon Dieu, que » dites-vous, aprés cela, d'en voir ſi » peu qui perſévérent, & que ne fe- » rez-vous pas pour punir l'inconſtan- » ce des hommes ? Joſué envoye aſ- » ſiéger une Ville, il fait pour cela un » détachement : Mais quoi, un ſol- » dat s'aviſe de prévariquer ! Quelle » eſt la ſuite de ſon inconſtance ? L'ar- » mée manque ſon entrepriſe, les » Juifs ſont repouſſez & mis en fuite ; » Joſué déchire ſes vêtemens ; il pleu- » re & gemit devant Dieu ; *Que faut-* » *il que je faſſe*, s'écrie-t-il, *pour re-* » *parer cette perte* ? La ſentez-vous, ô » Chrêtiens, la ſuite de votre incon- » ſtance, & de votre infidelité ? Tou- » tes vos forces ſont ruinées ! Le Fils » de Dieu déchire, ou laiſſe déchirer » ſon propre corps, & non pas ſes vé-

temens; il meurt ſur la croix, moins « de ſes tourmens que de douleur pour « vos pechez ! O Chrêtiens, ſi vous « la ſentiez cette douleur, pour vous « même; cette douleur qu'il ſentit de « la prévarication de Judas, ou cette « joye qu'il eut du fruit & de la perſé- « vérance des autres Diſciples! Lequel « des deux, mes chers freres, choiſi- « rez vous ? Voulez-vous affliger no- « tre divin Maître, en ſuccombant à « la tentation & aux épreuves qu'il « vous envoye ? voulez-vous lui don- « ner la joye de vous couronner ? Il « vous a montré l'exemple de la con- « ſtance : Je vous en benis, ô mon « Dieu, qui avez tant ſouffert pour « moi; Que je meure plutôt que de ne « vous pas imiter. Non, mes chers « freres, ne croyez pas qu'il vous laiſſe « toûjours ſouffrir : attendez ſeule- « ment trois jours : *Il y a trois jours* « *qu'ils m'écoutent*, il eſt juſte que je « les ſoûtienne par ma grace. Tels ſont, « Chrétiens auditeurs ! tels ſont les « fruits qui couronnent la perſévéran- « ce. «

Didace de l'Etoile.

En cet exemple, que j'ai traduit avec un peu de liberté, on diſtingue aiſément le *texte*; la *morale*; le *mal-*

Didace de l'Etoile.

heur de ne la ſuivre pas ; le *bon-heur* de la ſuivre ; les *divers états* qui la violent : la *ſimilitude* qui explique leur nonchalance ; *l'autorité* qui la confirme, la *paſſion* de J. Chriſt qui en eſt un effet fort touchant ; la *joye de la perſéverance*, prouvée par des exemples ou *faits hiſtoriques*, enfin un *retour à la morale*, qui a d'abord été propoſée. Toutes choſes qui paroîtroient plus belles dans l'Auteur, ſi ſa diction étoit plus Latine.

Il propoſe deux autres manieres de mettre une verité importante dans ſon jour. La premiere eſt, d'avancer d'abord ſon texte. *Il y a trois jours qu'ils attendent, & j'en ſuis touché de compaſſion* ; d'ajoûter enſuite la morale. *Il eſt neceſſaire de perſévérer, pour meriter la faveur de Dieu ; il faut tenir pour certain, que l'inconſtance, qu'infidelité eſt une ſource d'un nombre infini de maux* ; d'avancer que *c'eſt une verité que l'Ecriture nous enſeigne* ; d'avoir un fait hiſtorique propre à montrer le malheur qu'apporte le mépris de la doctrine que l'on prêche, & de le raconter tout entier. Par exemple, *Dieu appelle Loth, & l'avertit de ſe retirer lui & ſa femme, pour ſe*

ſauver. Mais quoi ? elle entend du bruit, elle ſuccombe à la foibleſſe du ſexe ; elle regarde aprés elle, & elle eſt changée en une ſtatue ; & encore aujourd'hui elle attire les bêtes qui aiment le ſel. Il faut enſuite montrer les maux qu'on doit craindre. *Qu'attendez-vous, ô Chrétiens ! qui ne perſévérez pas ? Dieu vous tiroit de Sodome, vous obeïſſiez : vous êtiez dans la voye de Dieu ; un peu de bruit vous étonne ; vous regardez derriere ; Que deviendrez-vous, ſinon un cœur de pierre, ou une maſſe ſterile, &c.* Cette amplification demande une autorité qui la ſoûtienne ; *Dieu n'a-t-il pas raiſon de vous dire, que ferai-je pour vous ? vos bonnes œuvres ſont un nuage qui ſe diſſipe, c'eſt une roſée qui paſſe.* Du malheur qu'attire la négligence, il faut paſſer au bon-heur qui récompenſe la fidelité, & le prouver par quelque fait hiſtorique, qui ſera auſſi ſuivi & d'une amplification qui montre la grandeur de ce bon-heur, & d'une autorité de l'Ecriture, qui ſervira à la confirmer. Par exemple, *Vous avez dû perſévérer : Perſévérons, mes chers freres, & conſiderons la couronne qui nous attend. Jacob lutte avec un Ange, & il ne veut*

Didace de l'Etoile.

Didace de l'Etoile.

point le quitter : Retire-toi, lui dit l'Ange, & laiſſe-moi. Je ne vous quitterai point, répond Jacob, ſi vous ne me beniſſez auparavant. Ainſi il lutte toute la nuit, juſqu'à l'aurore ? Et alors victorieux, il reçoit la bénédiction. C'eſt le prix de la perſévérance, il reçoit la force, il reçoit une nouvelle lumiere... Et Jeſus Chriſt ne l'a-t-il pas dit ? Celui qui perſévérera ſera ſauvé. On revient enfin de nouveau à la Morale propoſée & au texte ; *Perſévérons, afin que nous recevions la couronne, afin que nous recevions ce pain que le Fils de Dieu donna au peuple qui le ſuivit.*

La ſeconde maniere que l'Auteur propoſe encore, a beaucoup de dignité. Elle veut qu'aprés la maxime, on mette d'abord une autorité, qui en montre la certitude : qu'aprés cette autorité on forme un raiſonnement, & que ce ſoit elle qui le fourniſſe ; que l'argument ſoit ſuivi d'un fait hiſtorique qui le confirme, aprés quoi on met deux ou trois textes qui ſoient comme des ſimilitudes touchées d'un ſtyle leger & rapide. Les reproches paroiſſent enſuite, & ils ſont fondez ſur l'autorité, ſur le raiſonnement, & ſur l'exemple, ou ſur le fait hiſtori-

que, qui ont précedé. Ajoûtons qu'on tourne ces reproches de maniere qu'il paroiſſe que c'eſt Dieu qui les fait. On finit par un exemple de la vertu qu'on prêche, aprés lequel on revient à la Morale. Voici de quelle maniere l'Auteur conçoit que toutes ces parties peuvent ſe ſuccéder les unes aux autres. La maxime eſt qu'*il eſt neceſſaire de perſévérer, ſi on veut ſe rendre digne des graces que nous demandons.* L'autorité qui la prouve eſt le texte ; *Je ſuis touché de compaſſion pour ce peuple, parcequ'il y a trois jours qu'ils me ſuivent.* Le raiſonnement qu'on appelle *du moins au plus*, ſera : *Dieu exigeoit des Iſraëlites cette perſévérance, pour leur accorder une nourriture temporelle ; combien plus doit-il l'éxiger pour des graces ineſtimables, pour une récompenſe infinie ?* Le fait hiſtorique pourroit être l'hiſtoire de Loth & de ſa femme. Voici deux ou trois *textes* qui pourroient ſuivre en maniere de ſimilitude : *C'eſt ainſi que le lict de Salomon, figure de notre cœur, étoit gardé par ſoixante hommes, afin que le Roi ſeul en approchât. C'eſt dans ce ſens que S. Paul dit, Qui nous ſéparera de l'amour de Jeſus-Chriſt. C'eſt ainſi que*

Didace de l'Etoile.

Didace de l'Etoile.

les Hebreux beniſſent Dieu, d'avoir noyé l'ennemi qui vouloit les ramener en Egypte. Dieu vouloit qu'ils perſévéraſſent, afin de les conduire dans la Terre qu'il leur avoit promiſe. Inſenſez que nous ſommes ! comment jugeons-nous que Dieu peut ne nous pas demander cette conſtance pour nous conduire dans le Ciel ? On ajoûte les reproches en ces termes : *Faut-il s'étonner ſi Dieu ſe plaint de la legereté de ſon peuple ? Que puis-je faire pour vous, dit le Seigneur, vos bonnes œuvres diſparoiſſent comme un nuage. La couronne n'eſt duë qu'après le combat.* Voici enfin un exemple de la vertu propoſée, & le retour à la Morale : *Il faut perſévérer comme Job ; quand même Dieu ſembleroit me vouloir ôter la vie, j'eſpererai en lui. C'eſt mes chers freres, le modéle de notre perſévérance ; plutôt mourir que de reculer, &c.*

Il ne m'auroit pas été poſſible de donner une idée claire de ces différentes méthodes de l'Auteur, ſans en rapporter des exemples. En les rapportant néanmoins je ne prétends pas garantir la juſteſſe de toutes les Parties qui les compoſent. Je dis ſeulement qu'il me ſemble que ces métho-

des ſeront toûjours belles, quand elles ſeront bien exécutées ; qu'elles font honneur à l'Auteur qui les propoſe, & qu'elles ſont trés-difficiles, à moins qu'on n'ait une grande connoiſſance de l'Ecriture. Au reſte la derniere a plús de dignité que les autres, ſelon l'Auteur, à cauſe que le ſens litteral de l'Ecriture y domine, & que les raiſonnemens, appellez *du moins au plus*, l'enrichiſſent. S. Paul ſemble en fournir l'idée dans la premiere Epitre aux Corinthiens. On peut voir les divers moyens que l'Auteur donne pour les rendre toutes plus faciles & plus parfaites ; comme auſſi ce qu'il dit ſur diverſes choſes importantes : c'eſt-à-dire ſur les *Diviſions* qui de ſon temps avoient ceſſé d'être en uſage, & que lui-même croit être contraires à l'Art & à la raiſon ; ſur *les Exordes* & leurs différences ; ſur *le ſoin de fuïr les queſtions curieuſes*, difficiles, ou dangereuſes ; ſur *les vices ou les vertus* dont on doit principalement traiter ; enfin ſur *la prudence* ou ſur la *moderation* néceſſaire au Prédicateur.

Didace de l'Etoile.

C. 9. v. 14. &c.

C. 10. p. 615. &c.

C. 11.

C. 12.

C. 13.

Il parle auſſi des agrémens du Sermon, leſquels, ſelon lui, ne doivent jamais conſiſter dans la raillerie, mais

Didace de l'Ecoile. dans le ſtyle, dans les bienſéances, dans les penſées, dans le choix des mots, dans des tours nouveaux & touchans, dans la beauté des ſimilitudes, dans la juſteſſe des paraboles, dans les tons & dans les geſtes, qui doivent varier ſelon qu'on inſtruit, qu'on explique un fait, ou qu'on tâche d'émouvoir.

C. 23. p. 667. Il n'oublie point de recommander au Prédicateur de ne pas raiſonner en Dialecticien, & de ne pas compter ouvertement ſes raiſons par premiere & ſeconde; de ne point ſe loüer

C. 37. lui-même, ni ſe plaindre, ni ſe défendre; de ne point vanter ſes découvertes; d'éviter les manieres de parler extraordinaires, de ne point ſe formaliſer de ce qu'il a peu d'Auditeurs; de ne point croire facilement les rapports, de n'offenſer ni les particuliers ni les Ordres, ni les Compagnies.

Enfin il donne quelques avis pour les occaſions où la memoire vient à manquer, & pour celles où il nous échapperoit quelque propoſition fauſſe. Il en donne auſſi quelques-uns touchant les Panégyriques.

C. 38. Il ne veut point qu'on s'étende ſur les loüanges des Saints, mais qu'on imite l'Ecriture qui

qui les loüe en peu de mots ; il recommande de n'en rien dire que de vrai & de propre, & de n'y point omettre la Morale. Pour tout le reſte il renvoye à la Rhétorique. Didace de l'Etoile.

Mr. Morhof fait mention de notre Auteur, lorſqu'il parle des Prédicateurs & de ceux qui ont écrit pour les ſoulager dans les fonctions de leur miniſtére. Il regarde ſon Commentaire ſur Saint Luc, comme un grand thréſor dont on peut ſe ſervir trés-utilement & dont il aſſure que bien des gens ſe ſervent en effet avec ſuccés. Ajoûtons qu'il eſt glorieux à ſon Ordre, qui eſt des plus conſidérables dans l'Egliſe, & qui d'ailleurs a produit tant de grands hommes en tout genre, d'en avoir un parmi ceux-là, tel que notre Auteur, lequel a eu, il y a déjà prés de cent-cinquante ans, un goût pour l'Eloquence, qui ſemble pouvoir encore être approuvé par les perſonnes délicates de notre ſiécle, & qui a joint à cette connoiſſance de l'Art Oratoire toutes les belles qualitez d'eſprit & de cœur, dont on trouve, à chaque pas, des preuves dans ſon Ouvrage. Il ne faut point oublier de dire que Keckerman, dans ſa Rhétorique Eccleſiaſtique, le Polyhiſt. T. 2. l. 6. c. 4. p. 263. n. 10.

met au nombre des Auteurs Catholiques qui ont le mieux traité cette matiere, témoignage considérable dans la bouche d'un Calviniſte, prévenu contre les Moines, dont il blâme dans le même Livre, la maniere de prêcher.

MATTHÆI DRESSERI RHETORICÆ

INVENTIONIS, DISPOSITIONIS ET ELOCUTIONIS LIBRI QUATUOR

Illuſtrati quàm-plurimis exemplis, Sacris & Philoſophicis.

C'eſt-à-dire, *la Rhétorique* DE DRESSERUS, *r'imprimée par les ſoins de l'Auteur en 1584.*

DE la maniere que Mr. Bayle, dans ſon Dictionnaire, cite, aprés Melchior Adam, la Rhétorique de Dreſſerus, il n'y a point de juſteſſe dans le titre qu'il donne à cet Ouvrage, comme ceux qui entendent le Latin, peuvent en juger, s'ils ſe donnent la peine de le lire au bas de cette page(1),

(1) *Rhetorica inventionis, diſpoſitionis, elocutionis, illuſtrata &c.* C'eſt comme ſi on diſoit en François, *la Rhétorique de l'Invention, de la diſpoſition, &*

& de le comparer avec le veritable titre que j'ai mis à la tête de cet article, mais ce n'eſt pas à quoi je m'arrête. Il eſt plus à propos d'obſerver que Dreſſerus eſt un des habiles Maîtres que l'Allemagne ait produit, & qu'il s'eſt fait un nom conſiderable parmi les Savans. Il avoit été Diſciple de Luther & de Melancton, & ſon Ouvrage ſe reſſent des nouvelles opinions, ne fût-ce que par le dogme de la *juſtice imputative*, qu'il y inſinue en quelques endroits. A peine eut-il atteint l'âge de ving-trois ans, qu'il fit en ſon particulier des leçons de Rhétorique. Aprés avoir régenté quelque temps à Erford, ſa patrie, & capitale de la Thuringe, il fut appellé à Jéne pour y remplir la chaire de Profeſſeur en Hiſtoire & en Eloquence, à la place de Lipſe; il fut enſuite Principal du College de Miſne; enfin il obtint dans l'Académie de Leipſic la chaire de Profeſſeur d'Humanité. Il s'y déclara fortement contre la doctrine de Ramus & contre ceux qui la ſuivoient; c'eſt tout dire, il la traitoit de monſtre horrible. Il mourut à

Dreſſerus. L. 1. p. 167 &c.

de l'Elocution; au lieu de dire, *l'invention, la diſpoſition & l'Elocution Oratoire.*

Dreſſerus. Leipſic le cinquiéme jour d'Octobre 1607 âgé d'environ 72. ans.

Les différens poſtes qu'il remplit, ſont je crois, une preuve qu'il étoit habile, & ſon Ouvrage ne la dément pas. Les *Prolégomenes*, pour parler comme lui, c'eſt-à-dire, le diſcours préliminaire qu'il y a mis à la tête, ou valent ſeuls une Rhétorique, ou en ſont un bon abregé. Ils ſont conçûs en forme d'Axiomes, qui montrent que l'Auteur avoit lû les bons Originaux; il paroît pourtant s'éloigner d'eux ſur deux points, & avoir beſoin de modification ſur un troiſiéme. Ce dernier regarde la *Prononciation*, Dreſſerus y veut de *la lenteur*. Peut-on admettre ſon ſentiment ſans reſtriction? il n'y a point d'apparence, ſurtout, ſi on ſe ſouvient de l'idée qu'Homere donne de la grande Eloquence (2); & de l'uſage que les Orateurs en ont fait. A l'égard des deux autres points, dans l'un, l'Auteur donne trop d'étenduë à l'objet de l'Eloquence, pu ſqu'il y comprend les *Mathématiques*, *la Phyſique* & la *Mede-*

Voyez Mr. Bayle. Dans ſon Dict. art. de Dreſſ.

Proleg. pag. 17. & 18.

Ib. p. 5.

(2) Fundebat Orationem impetu & copiâ hybernis imbribus parem, Senec. ex Hom. I. 9.

cine ; & la moindre choſe qu'on puiſſe dire ſur cela, c'eſt qu'il y faut apporter l'explication que j'ai touchée en parlant de Ciceron : Dans l'autre point, il confond les mœurs réelles & les mœurs Oratoires, qui néanmoins ſont bien différentes, comme ailleurs il paroît le reconnoître. A cela prés, on trouve dans ces Prolégomenes les *raiſons* qui doivent porter à l'étude de l'Eloquence ; la *maniere* dont il faut s'y prendre ; les *connoiſſances* qu'il faut acquerir ; les *Livres* qu'il faut lire, ſoit, pour apprendre les régles de l'Art, ſoit pour en avoir des exemples, ſoit pour s'inſtruire des matieres ; on y voit la *méthode* de les lire avec fruit ; les *caractéres* loüables du diſcours ; les *défauts* qu'il faut éviter. Ajoûtons que ce qu'il dit ſur ces articles, eſt fondé aſſez généralement & ſur le bon ſens, & ſur des autoritez qui marquent de l'érudition & du choix : Mais que néanmoins, le tout eſt écrit d'un ſtyle plus convenable à un traité qu'on dicte dans une Claſſe, qu'à un Livre qu'on met entre les mains de tout le monde par l'impreſſion.

Dreſſerus.

Ibid. p. 13.

L. 3. p. 699.

A l'égard du Corps même de ſon Ouvrage ; Il eſt diviſé en quatre Li-

Dreſſerus. vres ; Le premier & le troiſiéme contiennent des exemples auſſi-bien que des préceptes ; Le ſecond & le quatriéme ne contiennent que des exemples, celui-ci ſur l'Elocution, celui-là ſur toutes les Parties, ſoit de la Rhétorique, ſoit du diſcours, dans tous les genres de cauſes, dont il augmente le nombre à l'exemple de Melanćton. Ainſi, au lieu qu'ordinairement on n'en admet que trois, le Judiciaire, le Délibératif & le Théorique, il y ajoûte *l'Inſtruction* à cauſe du grand beſoin qu'on en a & de l'uſage qu'on en fait, tant dans les Prédications, que dans les ſciences. Il ſuit en cela le ſentiment de ceux qui ont cru que la Prédication demandoit un genre de Rhétorique inconnu aux Anciens. Saint Auguſtin, comme je l'ai remarqué, & beaucoup d'autres habiles gens, ſont d'un avis oppoſé. Il eſt même aiſé de juger que la maniere de traiter les ſciences ne regarde point la Rhétorique, ſoit parceque les ornemens n'ont pas lieu dans ces Traitez ; ſoit parceque s'ils y ont lieu, les préceptes généraux ſuffiſent, pour s'en tirer avec ſuccés.

Quoi qu'il en ſoit, l'Auteur accom-

mode à ſon idée les exemples de ſes préceptes. Ces exemples par conſéquent, ſont des ſujets de ſermons & de traitez de Philoſophie, auſſi-bien que de Plaidoyez, de Déliberations & de Panégyriques; ce ſont des ſujets de lettres, de diſputes, ou de conteſtations, deſquels il fait comme l'anatomie, pour montrer de quelle maniere il voudroit qu'on les tournât, ou les points qu'il voudroit qu'on y fît entrer; Ce ſont auſſi des Diſcours ou des Ouvrages tout faits, tantôt de ſa façon, tantôt de la compoſition de quelque autre; & il en fait l'analyſe pour en découvrir les beautez. En ce genre il propoſe des Evangiles, des Epitres, des Pſeaumes, d'autres endroits des Livres Saints, quelques endroits des Peres, pluſieurs Harangues de Ciceron, ſes Livres des Offices, le Dialogue de l'amitié, quelque choſe des Tuſculanes. Il y a dans tout cela beaucoup de profuſion auſſi-bien que dans les préceptes. Ce qui ne peut pas contribuer, ſelon moi, à faire eſtimer ſon Livre; Car enfin écrivoit-il pour l'uſage des Claſſes? il ne faut à des écoliers, ni tant de régles, ni tant d'exemples, ni tant de ſujets de compoſition; il leur faut Dreſſerus.

quelque choſe de plus court. Ecrivoit-il pour le Public? il faut quelque choſe de plus leger, de plus poli, de plus agréable, en un mot, moins d'érudition qu'il n'en a répandu par-tout en general, & en particulier ſur les figures. On ne peut pourtant pas douter qu'il n'y ait des gens à qui cette érudition fera plaiſir, & qu'à leur égard la Rhétorique de Dreſſerus ne ſoit un fort bon Livre. Que ſi à ce que j'en dis de moi-même, je n'ajoûte point les jugemens que d'autres peut-être en ont portez, c'eſt que je ne les connois pas. Je ne connois cet Ouvrage que parcequ'il eſt cité dans quelques notes que j'ai vûës ſur Quintilien, & par la lecture que j'en ai faite enſuite.

FRANCOIS PATRICE

Mort en 1597.

Edit. de Lion de 1681. T. 2. ſur Patrice.

MR. Moreri parlant de François Patrice dit que ce fut un excellent Philoſophe & un des plus ſavans hommes de ſon ſiécle, qu'il étoit né à Veniſe & qu'il profeſſa la Philoſophie à Padoüe & à Rome. Mr. Bayle a mieux aimé ſuivre Mr. de Thou qui raconte

Dict. de Bayl. ſur Patrice. Thuan. l. 119. p. 817.

Patrice.

que Patrice ayant profeſſé 17. ans à Ferrare fut attiré à Rome par Clement VIII. Selon cet Hiſtorien, Patrice étoit né non à Veniſe, mais à Cliſſe ville d'Istrie ſur les terres des Venitiens, il a compoſé un Ouvrage en 4. Tomes *in folio*, diviſez en 69. Livres, quoique le Frontiſpice n'en promette que 50. *Il y traite les queſtions les plus ſublimes de la Phyſique & de la Metaphyſique ; & cela, ſur des hypotheſes tout à fait extraordinaires ; il debite bien des Paradoxes*, mais non pas ſans faire paroître une profondeur de génie digne des loüanges que Mr. Morhof lui a données. Auſſi ce Livre fut-il cenſuré à Rome & l'Auteur obligé de ſe retracter.

Bayl. lb. p. 2310. Lettre 7. & 2322. col. 1.

Morhof T. 2. l. 6. p. 245. n. 12.

Entre les Ouvrages de Patrice, Moreri en cite un qui a pour titre *nouvelle Rhétorique*, Mr. Morhof lui attribue *des Dialogues Italiens* ſur la même matiere, imprimez en 1560. Je ne dirai rien de ces deux Ouvrages, parceque je n'ai pû les trouver. Mr. Morhof ne ſait pas non plus ce que contiennent les Dialogues qu'il n'a pas vûs. Il qualifie l'Auteur *le plus habile des Italiens*. Mais il avertit que c'étoit un homme qui aimoit les nouveautez, non ſeu-

Ubi ſuprà

Patrice.

lement dans les ſciences, mais encore dans les Arts, & dans la Poëtique ou l'Art Oratoire auſſi-bien que dans la Philoſophie. C'eſt ce qui lui a fait dire que Patrice a pris une autre route que Robortel; ſur quoi l'on peut voir ce que je dis dans l'article qui regarde ce dernier.

Les deux Dictionnaires remarquent que Patrice eut beaucoup d'ennemis, parcequ'il ſe déclara fortement contre la doctrine des Péripatéticiens. Rien ne prouve mieux à quel point il leur étoit oppoſé dans les Arts, que ſon Ouvrage ſur la Poëtique diviſé en deux Décades, *dans la premiere deſquelles il agit, dit-on en Hiſtorien; dans la deuxiéme en Diſputeur qui fait ſuer Ariſtote.* C'eſt une particularité que le P. Rapin n'a pas remarquée en parlant de cet Auteur & de ce Livre, ce qui fait dire à Mr. Bayle que ce Pere, ſelon les apparences, ne connoiſſoit guéres cet écrit. Quoi qu'il en ſoit, il y a lieu de juger que Patrice dans *ſa nouvelle Rhétorique* & *dans ſes Dialogues* ſur cet Art, ſi ce ſont deux Ouvrages différens, comme j'ai dit, s'écarte auſſi bien de la doctrine d'Ariſtote, que dans ſa Philoſo-

Bayl. ibid. col. 2. ex Lorenz. Craſſ. Elog. T. 1. p. 62.

Le P. Rapin cité Par Mr. Baillet T. 1. ſur les Poët. n. 1062. p. 45.

phie. Le génie & le caractére de l'Auteur, le titre de *nouvelle Rhétorique*, & le témoignage de Mr. Morhof, ne permettent pas d'en douter. La queſtion ſeroit de lire l'Ouvrage, pour voir s'il y agit auſſi *en Diſputeur* capable d'embaraſſer Ariſtote, ou s'il lui arrive ce que je crois qu'il eſt arrivé à tous ceux qui en s'éloignant des ſentimens d'Ariſtote ſur l'Art Oratoire, ont prétendu faire mieux que ce Philoſophe. Pour moi, je ne conçois pas qu'on puiſſe renverſer des principes, je ne dis pas approuvez de tous les bons Maîtres, mais ſur leſquels ſont fondez les Ouvrages de tous les Orateurs. Patrice.

MELCHIOR JUNIUS, de Vvitemberg,

Profeſſeur de Rhétorique à Straſbourg, imprimé en 1591. mort en 1604.

Morri ſur Jun. Melch. Adam. vie des Philoſ. Allemans.

IL y a deux Ouvrages de Melchior Junius ſur la Rhétorique, la *Methode d'acquerir l'Eloquence*, & la *Maniere de ſe concilier les eſprits*. Un

Methodus Eloq Compar. *Argent.* 1591. in octav.

Junius. autre Livre de cet Auteur, intitulé *Ecoles de Rhétorique*, ne parle que de *l'Art de faire des lettres.* Auſſi l'a-t-on r'imprimé ſous ce ſecond titre, qui lui convient mieux. Je ne dirai rien de l'Analyſe qu'il a faite des Harangues de Ciceron, ſinon que c'eſt un Ouvrage de la nature de celui du P. du Cygne.

Anim. Concil. & movend. Ratio. Arg. 1596. in-octav.

La méthode d'acquerir l'Eloquence, eſt un Livre fort court. Sa brieveté n'empêche pas qu'il n'y ait beaucoup de choſes trés-utiles : c'eſt le jugement qu'en a porté Mr. Morhof. J'ajoûte que tout l'Ouvrage me paroît plein de bon ſens & bien écrit. L'Auteut veut y montrer le chemin que Démoſthéne & Ciceron ont tenu pour parvenir à la gloire de l'Eloquence. Ces Hommes Illuſtres avoient reçû, pour cela, de grands talens de la nature ; ils étudiérent les préceptes ; ils ſe remplirent des connoiſſances néceſſaires à l'Orateur ; ils ſe formérent ſur de bons modéles ; ils s'éxercérent beaucoup à écrire & à compoſer ; ils cultivérent leur memoire ; ils s'appliquérent à acquerir les avantages de la déclamation. Voilà le chemin qu'il nous faut prendre, ſi nous avons les

Morhof. T. 2. l. 6. p. 246.

Meth. Eloq. comp. c. 2.

mêmes diſpoſitions, ſans quoi tous nos ſoins, & tous nos efforts ſont inutiles. De ſorte qu'il faut ſe connoître, ſelon Junius, avant que de s'engager dans une ſi grande entrepriſe. Junius. Ibid. c. 3.

Une marque qu'un homme eſt né pour être Orateur, c'eſt d'avoir de l'eſprit, de l'imagination, de l'ordre, des expreſſions, de la memoire, de la grace, de la force & de la voix; c'eſt d'aimer la gloire & le travail; c'eſt d'avoir une honnête hardieſſe, jointe à beaucoup de modeſtie, tant pour ne point ſe flatter ſur ſes Ouvrages, que pour éviter les trop grands airs dans l'action. Les qualitez contraires ſont une preuve qu'on n'eſt point propre à l'Eloquence.

Il y a un temps pour diſcerner les eſprits; la difficulté eſt de le connoître. Les uns donnent d'abord bonne eſperance, & ils ne la ſoûtiennent pas. Les autres ſe déclarent plus tard, & ils vont plus loin, non ſeulement qu'on n'eſperoit, mais même qu'on n'auroit oſé déſirer. Hermogéne à dix-huit ans étoit un prodige; à vingt-deux ou à vingt-quatre, ce n'étoit plus rien. Démoſthéne eut de grands obſtacles à vaincre; un travail opiniâtre les ſur-

Junius. monta. L'âge de vingt-ans paroît à l'Auteur un bon âge pour juger & des forces de l'eſprit & de celles du corps, non pas, je crois, qu'il veuille qu'on attende juſques-là, pour s'éxercer à l'Eloquence, mais pour embraſſer la profeſſion d'Orateur.

Il ne ſuffit pas d'avoir des talens, il faut encore les cultiver. Il faut ſurtout nourrir le génie, il faut l'animer. Un heureux naturel s'éléve & ſe fortifie par les loüanges. Il eſt à propos de lui en donner, auſſi-bien qu'à ce qu'il fait. Un cheval veut être flatté ; & il n'y a que de vils animaux qui ſe conduiſent par les coups. Que ce ſoit donc les récompenſes & non les peines, qui réveillent les Eléves de l'Eloquence. La préſence des bons chevaux anime même les mauvais, à plus forte raiſon leurs pareils. C'eſt à l'émulation que Thucydide, Démoſthéne, & Ciceron furent redevables de leurs progrés.

Les longues veilles & un trop grand travail accablent l'eſprit. Il a beſoin & de ſe repoſer pendant la nuit, & de ſe délaſſer quelquefois pendant le jour. Il doit aimer la temperance, parceque les excés de bouche l'abbrutiſſent ;

& même, en général, la vertu eſt d'autant plus neceſſaire à un homme d'eſprit, que les plus grands Génies ſe portent aux plus grands vices. Junius.

Mais quand même on n'auroit pas reçû de la nature, tous les avantages qui ſont à ſouhaiter, le ſoin & l'application viennent à bout de bien des choſes; & il y en a qui croyent qu'il y avoit plus de travail que d'eſprit dans Démoſthéne.

Jun. ibid. c. 4.

Comme il faut des préceptes pour ſe conduire dans l'étude de l'Eloquence, il faut recourir aux Ouvrages des Maîtres. Les abbrégez de Rhétorique ne ſont pas trop du goût de Junius. Il fait cas néanmoins des Partitions de Ciceron; mais il veut qu'on aille aux ſources, qui ſont les autres Livres de Rhétorique de cet Orateur, ceux d'Ariſtote, de Quintilien, & d'Hermogéne, celui de Démétrius. Il les faut lire avec prudence, n'en prendre que le neceſſaire, & en venir à l'uſage.

Outre la Grammaire & la Rhétorique, l'Orateur doit encore ſavoir la Dialectique, la Morale, la Juriſprudence, la Politique, même la Phyſique, pour s'en ſervir comme Périclés & Anaxagore. Il doit ajoûter à ces

Junius. connoiſſances l'Hiſtoire Sainte, l'Ecriture, l'Hiſtoire profane, la lecture des Orateurs & des Poëtes, le commerce des habiles gens.

Perſonne ne paroît avoir mieux traité de l'Imitation que Junius. Il en marque les avantages & les compare avec ceux de l'Art & du Génie. Elle ſert à imprimer les préceptes, & diminuë la peine de la compoſition : elle corrige les défauts de la nature & en perfectionne les bonnes qualitez.

Ibid. c. 14.

La vraye maniere d'imiter, eſt de prendre, non pas les mots, mais l'eſprit de ſon Auteur ; c'eſt de ſe former de pareils deſſeins, & un ordre ſemblable ; c'eſt d'exprimer la force de ſes raiſonnemens ; c'eſt de le répreſenter dans l'Action. On ne doit ſe propoſer que les Modéles les plus excellens, ou plutôt ne s'en propoſer qu'un, & néanmoins profiter de tous. Ce que l'on prend de ſon Modéle, il faut le cacher, de maniere qu'il n'y ait que les habiles qui le voyent. On en vient à bout, lorſqu'on a l'adreſſe de l'abbréger, de l'amplifier, d'en changer l'ordre, d'y ajoûter ou d'en ſupprimer quelque choſe ; & c'eſt ainſi qu'on ſe copie auſſi ſoi-même, ſans qu'il y pa-

roiſſe. L'Auteur qui nous propoſe ſur cela l'exemple de Ciceron, en eſt lui-même, dans tout ſon Livre, un bon exemple. Junius.

La compoſition eſt au deſſus de tous les préceptes. Mais comme elle eſt fort difficile, Junius veut qu'on en applaniſſe les difficultez par le choix, premierement des matieres les plus propres & les plus aiſées ; ſecondement, du lieu & du temps le plus commode ; enſuite, par l'ordre qu'on y obſerve, par la modération qu'on y garde, & par la maniere ſoit de corriger nos propres Ouvrages, ſoit de corriger ceux des autres.

Les matieres qu'on choiſit pour s'exercer, doivent ſur-tout être d'uſage & abondantes. Le lieu le plus propre, Ibid. c. 16.
c'eſt la retraite ; le temps le plus con- c. 17.
venable, c'eſt le matin. Il faut néanmoins, ſelon Junius, s'accoûtumer au bruit & au tumulte. Pour ce qui eſt de c. 18.
l'ordre de la compoſition, il faut connoître, méditer, & même digérer ſon ſujet, avant que de ſe mettre à le traiter. Dans la correction d'un Ouvrage c. 19.
Junius nous renvoye aux régles d'Horace. Elles conſiſtent à ajoûter, retrancher, tranſporter, tourner d'une

Junius. autre façon ; ce qui demande du temps & des ſoins, & même les avis de gens habiles & ſinceres. Il eſt à propos néanmoins d'éviter certains excés où l'on peut tomber à force de polir un Ouvrage. Quand c'eſt un Maître qui corrige les compoſitions de ſes Eléves, il a beſoin en même temps de beaucoup de prudence & de beaucoup de modération. Il doit avoir égard à l'âge, au génie, & aux forces ; il doit pouſſer les uns, il doit retenir les autres. Il n'eſt pas à propos de relever toutes les fautes qu'il remarque. Il doit loüer bien des choſes, & s'il ne peut pas dire que l'Ouvrage de ſon Diſciple eſt bon, il faut qu'il diſe du moins qu'il y a eſperance qu'il fera bien. Ce qui ſuppoſe qu'un jeune homme marque en effet quelque envie de bien faire.

C. 20. Junius n'a oublié ni la *memoire* ni *l'action*. Mais aprés tout que nous dit-il de l'une & de l'autre ? Que le matin & le ſoir ſont le temps le plus propre pour exercer la premiere ; qu'on l'aide en liſant bien ce qu'il eſt queſtion d'apprendre. *Il faut*, dit-il, *le bien concevoir*, en *connoître* l'art, *prononcer à haute voix*, s'accoûtumer à ſuppléer

ce qui nous échappe, ou ſi l'on eſt encore jeune, s'aſſujettir à apprendre exactement & mot pour mot. Pour la prononciation, il nous dit qu'il faut la varier ; mais il veut que quelqu'un nous écoûte, pour nous avertir de nos défauts, & que nous écoutions ceux qui parlent bien, afin de les imiter. Junius.

Il ne me reſte plus qu'à dire un mot de l'autre Traité de Junius, touchant la maniere de ſe concilier les Eſprits, & d'exciter les Paſſions. C'eſt un Ouvrage d'un tiers plus gros que celui dont je viens de parler, & diviſé en deux parties, l'une & l'autre d'un fort grand détail. Dans la premiere, l'Auteur expoſe tout ce qui peut contribuer à bien entendre l'art d'exprimer les mœurs, & il donne du jour à ce qu'en dit Ariſtote, par le moyen de ce qu'il a trouvé ſur ce ſujet dans Ciceron. Dans la ſeconde, il parcourt toutes les Paſſions, ſans ſuivre l'ordre qu'avoit ſuivi ce Philoſophe ; en quoi peut-être n'a-t-il pas mieux fait. Mais ce qui d'un autre coté, le rend plus agréable & plus inſtructif, c'eſt que tout ſon Ouvrage conſiſte moins en préceptes qu'en exemples, comme il le déclare lui-même par le titre de ſon

Junius.

Anim. Concil. & movend. Ratio, non tam ſummor. Magiſtror. præceptis quam exemplis veterum tradita.
Morh. T. 2. l. 6. p. 146.

livre, & il les tire non ſeulement de Ciceron, mais encore des Auteurs Grecs, qu'il traduit néanmoins en latin. Mr. Morhof croit cet Ouvrage fort utile à ceux qui veulent ſe former dans l'Eloquence ſacrée ou profane. Il eſt conſtant que dans l'une & dans l'autre, les mœurs & les paſſions ſont d'une grande conſéquence.

Morhof. ibid.

Il ne faut pas oublier de dire en finiſſant, que Junius fut Diſciple de Sturmius, & qu'on dit qu'il fut moins éloquent que ſon Maître, mais en récompenſe plus habile dans la connoiſſance de l'art, & en même temps plus propre à inſtruire la jeuneſſe.

FRANÇOIS PANIGAROLA,

Auteur Italien, mort environ l'an 1594. & imprimé en 1609.

PAnigarola, ou, comme d'autres l'écrivent, Panicarola; étoit de l'Ordre des Freres Mineurs (1), parmi leſquels il fut illuſtre : premiere-

(1) Minore Oſſervante, *c'eſt ainſi qu'il ſe qualifie dans le titre de ſon* Modo di comporre una Predica.

ment par ſes Prédications ; en ſecond lieu, par ſes Ouvrages de Rhétorique, enfin par l'Epiſcopat auquel il fut élevé. Sa qualité d'Evêque ne fait rien à mon ſujet : mais on lit dans Erythrée le cours qu'eut ce Prédicateur, combien il fut goûté, les Ambaſſades que le Pape & les Villes lui envoyérent. Rien n'étoit, ni plus fleuri, ni plus pur, ni plus élégant, ni plus peigné que ſon ſtyle. Il avoit un eſprit infini, une memoire prodigieuſe, l'action belle. Ses affectations cependant lui ôterent toute ſa force : les plus ſages ſe mocquoient de lui, ou s'indignoient tacitement, de le voir ainſi courir aprés les mignardiſes, ou les beautez frivoles de la diction. Auſſi le Critique que j'ai cité, ne lui donne-t-il que l'art de *plaire*, comme il donne celui d'*inſtruire* à Tolet, & celui de *toucher* à Lupus. C'eſt-à-dire que c'étoient-là trois Orateurs, qu'on auroit pu comparer, le premier à Hortenſius, le ſecond à Cotta, le troiſiéme à Sulpicius ; Et il auroit fallu, pour ainſi dire, les paitrir enſemble, pour en faire un Orateur parfait. Erythrée avoüe néanmoins que Panigarola, ayant été fait Evêque ſur la fin de ſes jours, prit un

Panigarola.

Panigarola.

ſtyle plus convenable à ſa dignité. C'eſt une preuve qu'il auroit dû changer plutôt, pour ſoûtenir la dignité de ſa matiere.

T. 2. de Scriptor. non Eccleſiaſt. Morhof. l. 7. p. 290. n. 5.

Gadius a dit deux choſes de cet Auteur ; l'une, qui peut également ſe rapporter, & à ſes Prédications, & à ſes Ouvrages de Rhétorique, eſt, qu'*il a mis la reforme dans l'Eloquence de la Chaire* ; l'autre qui ne peut avoir rapport qu'aux derniers, eſt, qu'*il a élevé un magnifique édifice ſur les fondemens de Démétrius.*

La premiere penſée de Gaddius peut regarder ce que Panigarola a fait ſur la Rhétorique, parceque le deſſein de ces Ouvrages eſt de former le parfait Prédicateur ; la ſeconde s'y rapporte certainement, puiſque c'eſt par l'explication de l'ancien Rhéteur, que le nouveau tache de venir à bout de ſon deſſein. Cela paroît par le titre de ſon livre, qui porte que c'eſt *le Prédicateur, ou Démétrius le Phalerien, avec la Paraphraſe, le Commentaire, & les Diſſertations ou Diſcours Eccleſiaſtiques de Meſſire François Panigarola, Evêque d'Aſti*, & qu'on trouve dans cet Ouvrage *les préceptes & les exemples que cet ancien Auteur propoſoit*

aux Grecs, reduits à l'uſage des Italiens; & l'Eloquence des Auteurs profanes, accommodée à l'Eloquence Sacrée de nos Orateurs ou de nos Ecrivains Eccleſiaſtiques (2). Panigarola.

C'eſt lui-même qui dans un petit opuſcule à part, nous fait remarquer ce Titre, comme expliquant trés-clairement la nature de ſon grand Ouvrage, je dis *grand*, parcequ'il y a de quoi faire deux *in-quarto* fort-raiſonnables; & il explique dans le même opuſcule l'économie de ce grand Ouvrage, pour montrer qu'elle répond parfaitement à ſon titre. Je propoſe dit-il, en premier lieu, & article par article, le texte de l'ancien Rhéteur traduit en Latin par Victorius. A ce texte je joins une Paraphraſe, c'eſt-à-dire une verſion plus libre, en Lan-

Dans l'Opuſcule qui a pour titre Queſtioni ſecolari, che potranno ſervire per proëmio allo Parafraſe &c. *T. 8. del ben parlare. p. 18. & 19. de l'Opuſc.*

(2) Il Predicatore, overo Demetrio Falereo Dell' Elocutione. Con le Paraphraſi, e Commenti, e Diſcorſi Eccleſiaſtici, Di Monſignor F. Franceſco Panigarola veſcovo d'Aſti. Ove vengono i precetti, e gli eſſempi, che già furono dati à Greci, ridotti chiaramente alla pratica del ben parlare in Proſe Italiane, e la vana Elocutione de gli Autori profani accommodata alla ſacra Eloquenza de' noſtri Dicitori, e Scrittori Eccleſiaſtici.

Panigarola.

gue Italienne ; afin que par la comparaiſon même de ces deux choſes, on reconnoiſſe que la derniere vaut mieux pour des Italiens, puiſqu'on y traduit les exemples propoſez dans l'Original, ce que le Latin ne fait pas ; ou qu'on y en ſupplée d'équivalens, ſi l'on ne peut les traduire ſans leur faire changer de nature. La Paraphraſe eſt ſuivie de deux ſortes d'explications fort amples. Les unes ont le titre de *Commentaires* ; & les autres, celui de *Diſſertations*, ou, pour parler comme l'Auteur, de *Diſcours Eccleſiaſtiques*, dont il donne la différence. Par ſes *Commentaires*, il éclaircit des traits d'hiſtoire contenus dans l'Original ; il explique, ou il établit le ſens de l'Auteur ; il en confirme les régles, tantôt par des raiſonnemens, & tantôt par des exemples ; Par ſes *Diſcours* il propoſe encore les mêmes régles, mais plus digérées ; ou pour mieux dire, il change, ſi on l'en croit, une doctrine toute humaine en une doctrine céleſte. Car il y raiſonne en *homme d'Egliſe* (3), au lieu que dans ſes Commen-

Ubi ſup. p. 19. Et dans l'Orig. intitulé Queſtioni Eccleſiaſtic. p. 32.

(3) Nel Diſcorſi Eccleſiaſtici, del precetto ragioneremo alla Eccleſiaſtica, del quale nella Parafraſe & ſecolare ſacrà ſtato

taires

taires il raiſonne *en homme du monde* ; ce ſont ſes termes, & il les explique. Raiſonner en homme d'Egliſe, c'eſt ne plus citer que des Ecrivains Sacrez ou Eccleſiaſtiques, David, S. Paul, S. Auguſtin : Raiſonner en homme du monde ; c'eſt ne citer que des Ecrivains profanes, Virgile, Ciceron, Boccace même, puiſque c'eſt *une neceſſité indiſpenſable*, à ce qu'il dit, de le citer, dumoins autant que les cenſures Eccleſiaſtiques le permettent, lorſqu'on parle de ce qui regarde la Langue Italienne. Or allier l'Apôtre avec Ciceron dans un même paragraphe, ce ſeroit mêler le Saint avec le profane, ſelon l'Auteur ; & l'allier avec Boccace, ce ſeroit même un ſacrilege (4). Panigarola.

Telle eſt la delicateſſe de notre Au-

trattato. Queſt. Eccl. p. 51.

(4) Religione, e riverenza verſo le coſe ſacre, ci hà fatta fare queſta ſeparatione, ne ci haurebbe potuto dar l'animo di frammettere inſieme Virgilio, e David, e Cicerone, e Paolo : Tanto più che nell, Italiene coſe haven- do noi havuta indeclinabile neceſſità del valerci delle coſe del Boccacio, quanto da Eccleſiaſtica cenſura viene permeſſo, e queſte eſſendo molte volte jocoloſe, e rilaſſate, veramente ſe con le ſacre l'haveſſimo miſchiate, un ſaclilegio ci ſarebbe paruto, di fare. Queſt. Eccl. p. 52.

Paniga-rola.

teur ; Fauſſe délicateſſe à parler généralement ; & en même temps délicateſſe mal ſoûtenuë, quand même on la ſuppoſeroit juſte & bien fondée. Premierement elle eſt *fauſſe*, généralement parlant ; parcequ'on peut fort bien allier, & des préceptes & des exemples tirez des Auteurs profanes, comme de Virgile & de Ciceron, avec d'autres tirez des Auteurs Sacrez, ſans crainte de mêler le Saint avec le profane ; puiſque Saint Paul & Saint Auguſtin en ont quelquefois uſé de la ſorte. Secondement, elle eſt auſſi mal ſoûtenuë, cette délicateſſe ; quand même elle ſeroit bien fondée. Car l'Auteur ayant fait conſcience d'allier enſemble l'Apôtre & Boccace dans un même article, comment n'a-t-il pas fait difficulté de les allier dans un même Livre ? N'eſt-ce pas comme ſi dans un même Temple, il dreſſoit en même temps deux Autels, l'un ſous l'invocation d'un Saint, & l'autre ſous celle d'un homme indigne ? Ce qu'il ajoûte pour ſe juſtifier de l'avoir cité, n'eſt pas mieux penſé. *C'eſt*, dit-il, *une neceſſité indiſpenſable de citer Boccace, quand il eſt queſtion de montrer les beautez de la Langue Italienne !*

Certes cette Langue eſt bien mal-heureuſe, de n'avoir que cet Auteur pour montrer ſes beautez lorſqu'il ne s'agit que d'Eloquence de la Chaire. Mais n'eſt-ce pas, que même ſans y penſer, on cherche à plaire en le citant, & qu'on s'imagine ne le citer que pour montrer les beautez de l'Italien ? Aſſurément on peut dire qu'il y a bien de l'illuſion parmi les hommes, comme il y a beaucoup de corruption. Panigarola.

Panigarola reconnoît, comme on l'a vû dans les paroles que j'ai rapportées, qu'il y a beaucoup d'endroits laſcifs dans Boccace. Ajoûtons que Petrarque même, ami de ce dernier, a auſſi reconnu que ces endroits avoient beſoin d'indulgence (5), & que voulant les excuſer, il n'a pû le faire que ſur l'âge de l'Ecrivain, ſur la nature des matieres, & ſur le caractére des perſonnes qui liront un tel Ouvrage. Etrange excuſe! Elle donne au moins à entendre qu'il en eſt de cet Auteur,

(5) Si quid laſciviæ liberioris occurreret, excuſabat ætas tunc tua, dum id ſcriberes... ipſa quoque rerum levitas & eorum qui lecturi talia videbantur. Dict. de Mr. Bayle art. de Bocc.

Panigarola. comme de Petrone & d'autres ſemblables, dont je ne me ferois pas un ſcrupule de rapporter quelque bel endroit ſans leur faire l'honneur de les nommer; mais dont je ne voudrois pas citer les infamies, ſous prétexte que je les citerois ſeparément, ou pour quelque cauſe innocente. Je dis la même choſe de Boccace, qui malgré la licence de ſes contes, & malgré *l'Index* qui l'a cenſuré, eſt pourtant, à ce qu'on dit, entre les mains de tout le monde, parceque les Italiens y trouvent la plus grande délicateſſe de leur Langue.

A quoi bon cette digreſſion ? Pour montrer ce qui n'eſt pas hors de propos, que la délicateſſe de notre Auteur ſur cet article, tient un peu du raffinement qu'on trouve dans les *Concetti* des Italiens, qui eſt encore un défaut dont on doit ſe donner de garde en liſant Panigarola ; car il n'en eſt pas exempt. Je trouve auſſi un peu de raffinement dans la raiſon qu'il apporte de ce qu'il a ſi fort travaillé ſur

Queſt. Eccleſiaſt. p. 51. » Démétrius. Cet Auteur Payen, dit-il, » avoit témoigné une grande eſtime » pour les Livres Saints du peuple de » Dieu ; puiſqu'il porta Ptolemée Phi-

ladelphe à en demander une verſion « Panigaqui eſt celle des Septante ; Et peut- « rola.
être Dieu a-t-il voulu qu'un Ecrivain « de ſon peuple fît honneur en revan- « che aux Ouvrages de cet Auteur, « ſelon la penſée de Saint Auguſtin, « qui dit, que les vertus Morales des « Payens ont reçû de Dieu des récom- « penſes temporelles. Ne valoit-il pas « mieux s'en tenir à dire que le ſtyle & les préceptes de Démétrius peuvent être utiles aux Prédicateurs ?

Quoi qu'il en ſoit, outre l'Ouvrage dont j'ai parlé, il y a encore quatre Opuſcules du même Auteur ; & on les trouve dans le huitiéme Volume du Recueil qui a pour titre, *Del ben parlare.*

Le premier contient diverſes queſtions ſur le ſtyle qu'un Prédicateur doit ſe faire parmi les différentes Dialectes qui ſont en uſage dans différentes villes d'Italie. Et Panigarola décide ces queſtions tant par des circonſtances particulieres, où le Prédicateur peut ſe trouver ; que par les régles générales que les Maîtres de l'Art ont préſcrites.

Le ſecond contient d'autres queſtions touchant Démétrius le Phalé-

Panigarola. rien, & le Livre qu'on lui attribuë. Il dit & ſur l'un & ſur l'autre beaucoup de choſes que j'ai dites dans mon premier Volume : mais il ſoûtient fortement que l'Ouvrage eſt de l'Orateur Démétrius, natif de Phalére. Il fait valoir (comme on peut ſe l'imaginer) toutes les raiſons qui favoriſent ſon opinion, & il tâche de répondre aux objections. Il aſſure entr'autres, que le ſtyle (6) du Traité en queſtion eſt tel que Ciceron a peint celui de l'Orateur Démétrius. Cela eſt bien éloigné de ce que j'ai dit dans mon premier Volume, où j'ai voulu établir que le Démétrius que nous avons n'eſt point le Phalérien, parcequ'il n'a pas les caractéres que Ciceron donne au dernier. Comment s'accorder ſur cet article ? Panigarola lui-même, dans ſon troiſiéme opuſcule, me fournit de quoi le réfuter. Car faiſant l'Eloge du Traité de l'Elocution, il en repreſente le ſtyle ſans y penſer, tel que je l'ai peint, & tout oppoſé à cette idée que Ciceron donne de l'Orateur Phalérien; il le répreſente, dis-je, éloigné de

(6) Ma dipiù, lo ſtile è per à punto tale, quale diceva Cicerone, che era quello di Demetrio. Queſt. Scol. p. 4.

toute vanité (7), de toute oſtentation de toute affectation, de toutes beautez recherchées, tel en un mot qu'un Orateur Evangelique auroit pû lui-même ſe caractériſer. Rien n'eſt plus propre à me confirmer dans mon ſentiment : parceque ſi l'on compare ce portrait que Panigarola fait de Démétrius, avec celui que Ciceron fait du Phalérien ; on verra que le Ciel n'eſt pas plus éloigné de la terre. Panigarola.

Le troiſiéme Opuſcule contient diverſes queſtions touchant l'Eloquence des Prédicateurs, pour ſavoir s'ils doivent être éloquens, comment ils doivent le devenir, quels préceptes ils doivent prendre, ou quels Maîtres ils doivent choiſir, & autres choſes de cette nature.

Enfin le quatriéme eſt une *maniere de compoſer un Sermon.* L'Avant propos qu'il y a mis, eſt adreſſé à ſes Confréres & Diſciples, & eſt datté du pre- A la fin du 8. T. Del buon parl. p.

(7) Coſi è nemico d'ogni vanità, & oſtentatione, e coſi in ogni luogo ci prohibiſce la ſouerchia iſquiſitezza, e ci ricorda il non moſtrarſi troppo elaborati, che in vero poco di più haurebbe in queſto fattopotuto inſegnarſi qual ſi voglia Dottor Eccleſiaſtico, Queſt. Eccl. p. 48.

Panigarola.

mier Septembre 1581 ; au lieu que le Commentaire ſur Démétrius ne vit le jour qu'en 1609, quatorze ans aprés la mort de l'Auteur, qui n'eut pas le temps d'y mettre la derniere main. Stephano de Milano qui le dedia au Cardinal Charles Emanuel Pio, nous dit encore une autre raiſon pourquoi on ne l'imprima pas plûtôt. Ce fut la mort de deux amis de Panigarola, leſquels eurent ſucceſſivement ſon Manuſcrit l'un aprés l'autre.

D. BARTHOLOMÆI KECKERMANI,

DANTISCANI, &c.

SYSTEMA RHETORICÆ 1606.

RHETORICÆ ECCLESIASTICÆ, &c.

LIBRI DUO 1600.

C'eſt-à-dire, *Syſtême de Rhétorique*, & *la Rhétorique Eccleſiaſtique en deux Livres*, par Keckerman.

BArthélemi Keckerman étoit de Dantſic, & il fut Profeſſeur de Philoſophie vers le commencement du dix-ſeptiéme ſiécle. Il avoit été auparavant Profeſſeur en langue Hebraïque à Heidelberg. Il a compoſé un trés-grand nombre d'Ouvrages, quoiqu'il ſoit mort aſſez jeune, n'ayant que trente-ſix ans, lorſqu'il mourut, ſelon un de ſes diſciples, ou trente-huit, ſelon Mr. Bayle, qui ſur cela cite ſon garant; ou enfin quarante-deux ſelon Voſſius, cité auſſi par Mr.

Kecker. T. 2. p. 1381.

André Reyqui a fait imprimer les Ouvrages de ſon Maître. Diction. T. 2. p. 1712.

Keckerman.

Bayle. Il a fait des ſyſtêmes de preſque toutes les ſciences, ce qui eſt propre à marquer l'étenduë & la varieté de ſes lumieres : mais ce qui diminuë ſa gloire, il y a des Critiques d'un grand nom, qui jugent qu'*il fait paroître dans ſes Ouvrages plus de methode que d'eſprit.* Ils ajoûtent qu'il eſt plein de pillages ; & que dans ces pillages il copie juſques aux erreurs : ſemblable à ceux qui enlévent les meubles de la maiſon & les balieures. Pour achever d'en donner cette idée, on aſſeure qu'*à chercher de pareilles fautes dans ſes œuvres, on y en trouveroit à foiſon.* Arrêtons-nous à ſes Livres de Rhétorique, & voyons l'idée qu'on peut s'en faire.

Voy. Dict. de Bayl. T. 1. p. 1064. col. 1.

André Rey ubi ſuprà.

Son Diſciple que j'ai cité qui a fait imprimer tous ſes Ouvrages, trouve qu'avant lui les préceptes de l'art Oratoire étoient & trop longs & trop confus ; que perſonne n'avoit encore montré la veritable Eloquence ; qu'il a découvert les erreurs des Maîtres qui faiſoient profeſſion de l'enſeigner ; qu'il a mis de l'ordre dans les regles qu'il en faut donner, & qu'il a montré une voye aiſée pour arriver où l'on veut aller. Il y a viſiblement un zéle

de disciple dans ce témoignage.

Keckerman.

Pour parler plus simplement. Le système de Keckerman sur la Rhétorique, est double ; l'un est général, divisé en trois livres ; & l'autre particulier, divisé en deux. Il est vrai qu'on ne peut guéres mieux entendre la nature de l'Art, sa fin, les moyens d'y arriver, que l'entend l'Auteur dont est question. Il donne par tout les préceptes des bons Maîtres: Mais s'il les range dans un nouvel ordre ; ce n'est point à dire qu'ils fussent confus dans les livres des Anciens : mais c'est une idée qu'il semble avoir copiée de Loüis Vivés, qui avoit dit la même chose avant lui. Il se trouvera, je crois, peu de gens qui conviennent avec Keckerman, qu'il n'y a point de méthode, non seulement dans Sturmius, mais encore dans Hermogéne ; ou qu'il y en ait plus dans Longin, comme il le prétend. Ajoûtons qu'il mesle trop de Dialectique parmi ses préceptes, & qu'il descend dans des détails trop secs ; qu'il se rend par là trop diffus, trop ennuyeux, & beaucoup plus difficile ; qu'il s'arrête trop sur *la Memoire*, & sur l'*Action*, sur *les Figures* ; que mê-

T. 2. p. 1669.

Ibid. p. 1676.

Keckerman. me il s'étend trop ſur les *Paſſions* & ſur *le Style*. Il eût mieux fait d'être auſſi court ſur l'Eloquence civile, qu'il l'eſt ſur l'Eloquence ſacrée, au lieu d'y employer deux cens pages d'un *infolio* des plus gros, en quoi il a choqué lui-même ſes propres principes, qui

L. 2. du ſtyl. partie. ſont, *Qu'il faut peu de préceptes*. Non content de ſes regles générales, il en donne de particulieres pour les *Dialogues* & pour les *Lettres*. Il s'étend

P. 1688. & 1691. P. 1707. ſur la lecture des bons Auteurs, ſur les Analyſes qu'il en faut faire, & ſur les Recueils. C'eſt-là ſur-tout, qu'il entre dans des détails extraordinaires; & il ne diſſimule point, qu'il ne ſuive en beaucoup de choſes, la doctrine de Démétrius, de Junius, de Vivés, de Juſte Lipſe, de Sturmius. S'il en avoit toûjours uſé de même, on ne l'eût pas accuſé d'être plagiaire.

Au reſte, ſi cette accuſation *d'avoir pillé*, lui fait tort d'un côté, de l'autre elle ſemble auſſi prouver qu'il n'eſt pas poſſible qu'il n'y ait bien de bonnes choſes dans ſes Ouvrages; & ce qui le confirme encore, c'eſt qu'on

Mr. Bayle ubi ſuprà. dit qu'*il a lui-même été bien pillé*; puiſqu'il n'eſt point naturel qu'on vole ce que l'on n'eſtime pas. En effet, ſur

quelque genre de litterature qu'on entreprenne de travailler, ſoit ſur les Hiſtoriens, ſoit ſur les Philoſophes, ſoit ſur d'autres, on peut tirer des lumieres de nôtre Auteur, en le liſant avec précaution. Mais il eſt d'autant plus ſurprenant qu'il n'ait pas pris ſoin d'éviter les reproches qu'on fait ſi juſtement aux Plagiaires, que lui-même a blâmé Ramus, d'être tombé dans cette faute, & de n'avoir point fait honneur à Vivés & à Laurent Valle, des ſecours qu'il en avoit empruntez. Keckerman.

Keckerm. T. 1. Præcognitor. Log. Tract. 2. P. 117 lettres G. H. I.

Voilà tout ce que je crois devoir dire ſur le Syſtême de Rhétorique de nôtre Auteur. C'eſt à la verité ſon ſecond Ouvrage ſur l'Art Oratoire, & néanmoins j'ai cru devoir le placer le premier dans cet article, parcequ'il s'y agit des préceptes généraux. Il me reſte à parler de ſa Rhétorique Eccleſiaſtique, qui n'eſt, même ſelon lui, qu'une application des regles générales à l'Eloquence de la Chaire.

Cet Ouvrage eſt précedé d'une Préface, qui paroît belle. L'Auteur y montre l'excellence, la difficulté, le péril, la neceſſité du miniſtere de la parole; les ſoins par conſéquent que les grands Hommes ont pris, comme de con-

Keckerman.

cert, d'en applanir les voyes, & ſurtout S. Auguſtin Il y explique la différence qu'il y a entre les hommes qui avoient une miſſion extraordinaire, & ceux que Dieu ne deſtine à cet emploi que par la voye commune. Il répond aux textes de S. Paul, par leſquels l'Apôtre ſemble condamner l'Eloquence dans la Prédication de l'Evangile ; il montre l'uſage que ſaint Paul a fait de l'Eloquence, & ce que les Prophetes ont dit du talent de la parole. Il n'oublie point de prouver la néceſſité des préceptes, par ſaint Auguſtin, par les anciens, & par un nombre infini de gens ſages, qui depuis quatre-vingt ans avoient écrit de la Prédication, pour mettre ce miniſtere dans l'état où il doit être. En tout cela, il reconnoît avoir profité de ce qu'il y avoit de bon ſur ce ſujet dans Eraſme, dans Auguſtin Valére, dans Grenade, dans Ariſtote, dans Didace de l'Etoile, & dans d'autres Auteurs Catholiques, à quoi il dit avoir joint des réfléxions ſerieuſes, qu'il avoit faites ſur les Sermons d'un habile Prédicateur qu'il entendoit avec ſoin.

1. Corinth. 2. Act. 14. 25. Jerem. 1. & 23. Ezech. 3. & 38.

Il lui paroît qu'il faut au Prédicateur, non d'autres préceptes, que ceux

qu'on donne dans l'Ecole, mais les mêmes, tournez ſeulement d'autre façon. Il en écarte tout ce qui regarde la vûë du Prédicateur, ſa préparation au miniſtere, le devoir des Auditeurs, & autres choſes qui appartiennent, non pas à l'Art Oratoire, mais à la Diſcipline, ou à la Morale. Enfin il ſe borne *à la maniere de compoſer le Sermon*, & *à celle de le prononcer.* La premiere comprend *l'Invention*, *la Diſpoſition*, *l'Ornement* : La ſeconde, comprend *la voix & le geſte.* Keckerman.

L'Invention choiſit un texte qui frappe & prévienne l'Auditeur, qui convienne au deſſein qu'on ſe propoſe, qui ſoit capable de produire & d'entretenir la pieté. Elle en explique le ſens ; elle en donne la diviſion. Cette diviſion fournit des points de Morale, qu'on prouve & qu'on amplifie par d'autres textes & par des exemples. On en fait l'application aux divers états de la vie, aux vices, ou aux erreurs qui regnent, aux vertus qu'on doit pratiquer, aux veritez qu'on doit croire. Tout cela donne lieu aux mouvemens qui doivent principalement occuper le Prédicateur ; c'eſt la contrition, c'eſt la crainte du jugement,

Keckerman. c'eſt la joye dans les maux, ou la patience, c'eſt la compaſſion pour les pauvres. La diſpoſition range toutes choſes dans un ordre naturel. L'ornement ne conſiſte que dans la ſimplicité, dans la clarté, dans l'abondance, dans l'efficace ou dans la force, enfin dans la varieté des figures. Tout cela, comme on le voit, eſt trés-commun; il en eſt de même de ce que l'Auteur dit encore & ſur la maniere de prononcer, & ſur l'uſage qu'on doit faire de ſes préceptes, ſur la lecture, ſur les recueils, enfin ſur l'exercice ſi neceſſaire aux Orateurs.

L'un à Zacharie Urſin; l'autre à George Sohn. Le tout eſt ſuivi de deux petits recueils d'avis, attribuez à deux différens Auteurs, dont le dernier blâme fort les Prédicateurs qui n'écrivent » rien. Il y a, dit-il, dans cette conduite, ou de la pareſſe, ou de l'audace, & » en même temps un mépris formel, » non ſeulement de l'Egliſe, mais de » Dieu même, & de ſa parole. D'au»tres, continuë-t-il, écrivent du » moins la diſpoſition générale de » leurs diſcours; d'autres deſcendent » dans un plus grand détail, & ils » ſont encore plus loüables. Il y en a » enfin qui écrivent tout: mais s'ils

veulent auſſi apprendre tout, mot « Keckerman.
pour mot, d'un côté leur methode « —
eſt dangereuſe, parcequ'un mot peut « s'oublier; d'autre côté l'Action n'en « eſt pas ſi libre. Ainſi quoique la peine qu'ils prennent ſoit trés-digne de « loüange, il vaut mieux pourtant, « aprés avoir tout écrit, n'apprendre « que les penſées. «

Je ne puis me diſpenſer, en finiſſant cet article, de dire que Keckerman, dans les deux Ouvrages dont eſt queſtion, paroît un Auteur habile, qui entend la Rhétorique en général, qui voit l'uſage qu'il en faut faire dans la Prédication, qui poſſede l'Ecriture, & la ſait appliquer à propos; enfin, qui indique avec aſſez de bonne foi, les ſources où il a puiſé.

EDME RICHER.

1605.

EDme Richer ne nous tiendra pas long-temps. Il étoit grand Maître au Collége du Cardinal Le Moyne; il fut Syndic de la Faculté de Théologie, & il y a des particularitez curieuſes dans ſa vie, mais qui ne regardent

Richer. point la matiere de l'Ouvrage que je fais. Ce qui a rapport à cette matiere eſt un Livre qu'il a compoſé *touchant l'Art des figures & les cauſes de l'Eloquence.* A ce titre, dit Mr. Morhof, on croiroit trouver quelque choſe ſur la Rhétorique, & néanmoins, ajoûte-t-il on reconnoît en le liſant, qu'aprés avoir bien traité des figures de Grammaire, il ne traite pas de même de celles de Rhétorique. Il y a du vrai dans ce jugement, parceque l'Auteur, quoi qu'il diſe des figures Oratoires, ne remplit pas l'idée qu'il donne de ſon Livre par le titre. On jugera s'il s'eſt bien étendu ſur ce qui touche les figures de Grammaire, puiſque ſon Ouvrage a quatre cens pages *in-octavo.* Il y a apparence que le défaut qu'on y a remarqué, fut la raiſon qui lui en fit compoſer un autre pour y ſuppléer, & pour y traiter ce qu'il avoit promis dans le premier ſans l'exécuter. C'eſt un traité *touchant l'Art & les cauſes de la Rhétorique*, il y donne auſſi une methode pour apprendre l'uſage qu'on en doit faire dans la vie.

Imprimé en 1605.

Morhof. T. 2. l. 6. p. 250. n. 21.

Imprimé en 1629.

Morhof. ibid. On obſerve qu'il paroît par ſes Ouvrages, que ſes plus grandes occupations ne l'empêchoient pas de de ſcen-

dre dans un trés-grand détail pour l'inſtruction de la jeuneſſe, même des Grammairiens, & qu'il pouvoit leur être utile parcequ'il ſavoit trés-bien les Auteurs. C'eſt le témoignage que lui rend, dans une Epigramme, un Medecin de la Faculté de Paris, nommé Nicolas Ellin. On voit cette Epigramme dans l'Ouvrage de Richer. Il y eſt dit que ce Docteur n'avoit guéres de gens en France qui lui reſſemblaſſent, qu'il s'abbaiſſoit juſqu'à enſeigner la Grammaire tout Docteur qu'il étoit; & qu'il y prenoit beaucoup de peine. On ajoûte qu'il avoit de l'Art & de la methode, & qu'il en ſavoit garder dans les choſes mêmes où les Maîtres croyoient qu'il n'y en avoit point; On remarque qu'il étoit court & facile, & que cette brieveté n'empêchoit pas qu'il ne fût fort clair. De ſorte que s'il ſe donnoit la peine de faire ſur la Rhétorique & ſur la Philoſophie, ce qu'il avoit fait ſur la Grammaire; on ne doutoit point qu'il ne donnât aux jeunes gens un bon moyen de devenir également ſages, & habiles dans les Arts qu'on ne ſait ordinairement bien que quand on eſt vieil. Richer.

Il eſt à craindre cependant, qu'il ne

Richer. lui ſoit arrivé ce qu'il dit lui même de Scaliger à l'occaſion de ce que ce fameux Auteur a écrit auſſi ſur les figures. C'eſt-à-dire, *qu'il n'ait eu plus de peine à faire ſon Livre, qu'il n'a acquis de gloire pour l'avoir fait : & qu'il n'y ait montré ſon eſprit & ſon érudition, mais non pas un Art utile.*

Son Ouvrage eſt, en quelque choſe, ſemblable à la Rhétorique de Voſſius. Il y a d'abord le corps du précepte en gros caractére, & enſuite des exemples avec des obſervations. Il prétend que les enfans en un mois peuvent apprendre ſes préceptes. Pour moi, je crois qu'il y a lieu d'en douter; & quand même cela ſeroit, je n'y vois pas grand avantage, quoique l'Auteur ait ſoin de marquer non ſeulement les cauſes des figures ſelon Hermogéne, mais la neceſſité de les employer; l'emphaſe qui s'y trouve, l'ornement qu'elles jettent dans le diſcours; la beauté qui les accompagne; la nouveauté qui peut s'y rencontrer; la bienſéance qui doit y être. Au reſte je ne rapporterai rien de ce qu'il dit ſur ces articles, je me contente d'obſerver que le ſtyle de l'Ouvrage eſt bon, & qu'il y a d'ailleurs du bon ſens par tout.

A cela j'ajoûte un avis fort ſage qu'il nous donne aprés Ariſtote (1), qu'il ne faut point uſer des figures comme d'un aliment ordinaire, mais comme d'un aſſaiſonnement ; & que ſi on n'y garde cette moderation, tout ce qu'il peut y avoir de beau & de grand, n'eſt plus capable que d'ennuyer & de cauſer du dégoût, ou de faire croire aux Auditeurs, comme dit Longin, qu'on entreprend de les tromper, comme des enfans, par de groſſieres fineſſes. Sur quoi il neſt point inutile de ſavoir que Richer a obſervé que c'eſt un défaut trés-fréquent de Platon, au jugement d'Ariſtote : & qu'il y eſt tombé, quoique le ſtyle des Philoſophes, comme une Vierge chaſte, doive être extrêmement retenu, & n'avoir point d'autre beauté que celle de la proprieté des termes, éloignée de tout le fard que les tropes lui peuvent prêter. Cet Auteur confirme encore ce qu'il avance, tant par le témoignage de Caton (2), qu'il trouve dans Séneque, que par celui de Quintilien. Le premier dit qu'il y a une extrême folie à chercher

Richer.

Richer de Arte &c. p. 16. 17.

Traité du ſubl. ch. 17.

Idem p. 18.

(1) ὡς ἀδύσματι, ἀ δὲ ὡς ἐδέσματι. Ariſt. Rhet 3.

(2) Summæ eſſe dementiæ orationem, ubi ſimplex & recta eſſe poſſet, ad figuras detorquere. *Cat. apud Senec.*

Richer. des tours & des figures, lorſque ſans autre figure ni aucun tour on peut bien dire ſa penſée. Le ſecond dit (3) que les bonnes figures ſont celles qui ne ſe montrent point, & qui ſe préſentent ſans qu'on les cherche ; à quoi Richer ſe plaint que les Orateurs de ſon ſiécle ne ſongoient point aſſez ; auſſi ne produiſoient-ils, ſelon lui, que des diſcours monſtrueux, capables de déshonorer pour toûjours ceux qui les faiſoient ; & afin de contribuer lui-même à les rendre mépriſables, il rap-
» porte l'idée qu'en avoit Paſſerat. Je
» demandois un jour à Paſſerat, dit
» Richer, ce qu'il penſoit de la manie-
» re de nos Orateurs. Ils ne parlent ja-
» mais que d'une maniere bizarre, qui
» les fait néanmoins admirer comme
» des gens deſcendus du Ciel. Il me
» répondit, c'eſt le vieil Teſtament,
» tout y eſt figuré. Voulant dire qu'il
» n'y avoit pas moins de différence
» entre un ſtyle ou un diſcours figuré
» mal à propos, & un autre qui l'eſt
» dans les régles de la veritable Elo-
» quence, qu'il y en a entre les om-
» bres de la Loi ancienne & la lumiere de l'Evangile.

(3) Optimas figurarum eſſe quæ ſunt, nec videntur. Quintil. l. 9. c. 3.

TRAITÉ
DE L'ELOQUENCE FRANÇOISE,

Et des raiſons pourquoi elle eſt demeurée ſi baſſe, par M. Du Vair, Garde des Sceaux, & premier Préſident au Parlement de Provence. 1614.

L'Art de bien dire eſt monté ſi haut dans ces derniers temps, qu'il n'y auroit pas de bien-ſéance à demander aujourd'hui, quelles ſont les cauſes qui en ont empêché le progrés. On le demandoit il y a cent ans, parcequ'en remontant un demi ſiécle au-delà, ou un peu plus, on voyoit naître en quelque ſorte l'Eloquence parmi nous; En redeſcendant, on la trouvoit en ſon enfance; & au temps de l'Epoque que j'ai marquée, elle n'étoit point encore telle, qu'on pouvoit le ſouhaiter. Mais environ vingt ans aprés, on la trouve fort avancée vers la perfection: & quelle idée ne devons-nous pas avoir du progrés qu'on a dû faire pendant quatre-

En 1638. ſelon la Motte La Vayer Conſid. ſur l'Eloq. &c.

M. Duvair. vingt ans qui ſe ſont écoulez depuis ; puiſque l'étude de cet Art ne s'eſt jamais rallentie, &, que c'étoit deſlors une grande avance, non-ſeulement d'avoir ſçu vaincre le mauvais goût, mais encore d'avoir déja pris beaucoup de bonnes manieres.

C'eſt donc ſur ſon ſiécle, & ſur ceux qui l'avoient précedé, que tombe la plainte de Mr. Duvair dans ſon *Traité de l'Eloquence Françoiſe*, lorſqu'il examine *les raiſons pourquoi elle eſt demeurée ſi baſſe.* Cette queſtion eſt différente, en quelque choſe, de celle qu'ont propoſé quelques Auteurs Grecs ou Romains, quand ils ont cherché *les cauſes de la décadence des eſprits*, ou *celles de la corruption de l'Eloquence.* Cette derniere queſtion ſuppoſe que les Romains, ainſi que les Grecs, avoient vû l'Eloquence en ſa force. La premiere ſuppoſe que juſques au temps dont nous parlons, les François ne l'avoient point encore vûë dans ce degré de perfection. Auſſi pouvoit-on alléguer un *Démoſthéne* parmi les Grecs, & un *Ciceron* parmi les Latins ; au lieu qu'on ne pouvoit, il y a cent ans, citer parmi nous, une véritable piéce d'éloquence, ni perſonne,

Il y a un ſiécle.

Oeuv. Duvair. in-octav. p. 502.

ſonne, à qui l'on pût juſtement donner le nom d'Orateur, & cela, encore moins parmi les Prédicateurs, *qui ont de plus grands avantages pour devenir Eloquens*, que parmi les Avocats *à qui la choſe eſt plus difficile.* M. Duvair. *Ibid. p. 503.*

En quoi pouvoit-on dire qu'ils manquaſſent ? On les vit d'abord s'étudier à épurer nôtre Langue ; & ils parvinrent à avoir quelque naïveté dans leur ſtyle : mais ils n'avoient ni douceur, ni agrément. Ils corrigérent enſuite ce défaut par l'étude & par l'imitation des Anciens, dont la diction eſt pleine de charmes ; & néanmoins, en ſe formant ſur ces modéles, ils n'en prirent ni la force, ni l'élevation, ni le talent de dire des choſes nouvelles. C'étoit le défaut de M. de Pibrac, outre que ſon ſtyle étoit enflé de citations ; ce qui n'empêche pas qu'on ne reconnoiſſe qu'il étoit incomparable, tant pour ſa douceur, que pour ſes graces ; & qu'il n'ait le premier introduit la véritable éloquence au Barreau. Mr. Briſſon qui fut Avocat Général, avant que d'être Préſident, donna encore plus que lui dans ce goût d'érudition, aimant mieux paroître ſavant qu'éloquent ; ce qui eſt un trés-grand défaut dans l'art Ora- *Ibid. p. 502.* *Ibid. p. 503.* *Dict. de Moreri. art. de Guy du Faur.* *Ubi ſupra. p. 504.*

M. Duvair. toire ; & il avoit d'ailleurs l'action trés mauvaiſe. Cependant ſes diſcours étoient ornez & ſuivis, lors même qu'il ne ſe préparoit pas. Ces avantages qu'il devoit à ſon travail, firent excuſer ſon mauvais goût, & le rendirent contagieux ; de telle ſorte que tout le monde s'y conforma. M. Deſ-

Ibid. p. 505. peiſſes parut avoir un grand déſir de parvenir à la gloire d'Orateur, cependant il ne ſe forma qu'à bien parler nôtre langue, & n'alla point au

Ibid. p. 503. delà. M. Verſoris faiſoit auſſi des Diſſertations de Droit, plutôt que des piéces d'Eloquence. Mr. Mangot mourut trop jeune pour remplir les belles eſperances qu'il avoit données, qu'il ſoûtint même tant qu'il vécut ; mais il manquoit d'art & de ſoin. Mr. Duvair ne dit rien de Mr. Marion, ni de Mr. Servin, dont le premier *avoit cette*

Perſuas. *partie*, à ce qu'on dit, *qu'en diſcourant, il perſuadoit fort ; & qu'il n'émouvoit pas moins, lorſqu'il mettoit par écrit.* A l'égard de ceux dont l'Auteur a trouvé à propos de parler, il dit en général, que ſi l'Eloquence ne conſiſtoit que dans la clarté & dans la pureté du ſtyle, dans l'élégance & dans la naïveté, en un mot dans le carac-

tére de Lyſias ou d'Iſée, il auroit reconnu que les François avoient déja égalé les anciens Grecs & Latins : mais comme il faut de plus l'élévation ou la nobleſſe ; la force ou les mouvemens ; la varieté du ſtyle, non ſeulement pour les différentes cauſes, mais pour les diverſes parties d'un même diſcours ; il trouve que nos Orateurs n'avoient encore atteint que de fort loin les anciens Grecs & Latins, quoiqu'ils euſſent ſurpaſſé de beaucoup les anciens François. M. Duvair. *Vid. ſupra p. 50.* *Ib. p. 506. 507.*

Etoit-ce la faute des eſprits ? il n'y a point d'apparence, puiſque les François ne le cédent de ce côté-là à aucune autre nation. Etoit ce la faute de leur humeur guerriere, & de leurs ſuccés dans les armes ? mais les Grecs, les Romains, les Gaulois mêmes, joignoient la gloire des armes à celle de l'Eloquence. Ont-ils donc crû que ce fût une étude indigne d'eux, que de s'appliquer à l'art Oratoire ? Eh ! quelle autre étude produit plus d'honneur, ou plus de plaiſir, ou plus d'avantages ? Seroit-ce qu'ils n'euſſent pas voulu d'un art, dont on peut ſi fort abuſer ! Au contraire, une des plus fortes raiſons qui excitent à l'ap- *Ibid. p. 506.* *Ibid.* *Ibid. p. 508 &c.*

M. Duvair. prendre, c'eſt l'abus même qu'on en fait, parcequ'il n'y a que ce moyen de s'y oppoſer. C'eſt ainſi que Mr. Duvair recherche les differentes cauſes du peu de progrés qu'on a fait dans l'Eloquence ; & il ſe fixe à trois.

Ib. p. 511. &c.

Ibid p. 514. La premiere eſt le défaut des grandes affaires, & en même temps celui d'une juſte récompenſe. Ce qui fait concevoir que la gloire & l'agrément de l'Eloquence, ne ſuffiſent pas pour ſoûtenir le courage d'un Orateur, de même que, ſelon Juvenal (1), cela ne ſuffit pas pour animer l'ardeur d'un Poëte.

Si je n'ai rien de plus, à quoi ſert tant de gloire ?

Ubi ſuprà. p. 514. La ſeconde eſt que nos Rois, nos Princes, & la Nobleſſe Françoiſe, ont d'ordinaire négligé cette étude. Quelle impreſſion leur exemple n'auroit il pas fait ſur les eſprits, s'ils s'y êtoient appliquez ; On a dit (2) que la Terre êtoit beaucoup plus fertile, lorſque ces Conſuls, ces Dictateurs, vain-

(1) Gloria quanta libet quid erit, ſi gloria tantum eſt. *Juv. Sat. 7.*

(2) Gaudente Terrâ vomere laureato proſcindi, & triumphali Aratore. *Plin. Hiſt. l. 18. c. 3.*

queurs des nations, la cultivoient. On peut dire avec plus de fondement, que l'Eloquence auroit fleuri davantage, ſi elle avoit eu pour Diſciples la haute Nobleſſe, les Princes, & les Rois mêmes. C'eſt ainſi du moins qu'à Athénes, & à Rome, les moindres Bourgeois s'animoient à l'acquerir, par l'exemple de ce qu'il y avoit de plus illuſtre dans la République. M. Duvaſt.

Mais la troiſiéme & principale raiſon du peu de progrés qu'on a fait dans l'art de bien dire, c'eſt la difficulté de cet art, qui dépend, & d'une infinité de talens, que la nature ſeule peut donner, mais qu'elle donne rarement; & de je ne ſai combien de qualitez qu'il faut acquerir par un travail grand & aſſidu, dont la vivacité Françoiſe n'eſt point capable. *Ubi ſupra*, p. 516.

Suivant ces trois conſiderations, on ne doit plus être ſurpris que l'Eloquence Françoiſe ſoit demeurée long-temps ſi imparfaite. Qui peut en effet s'étonner qu'on n'avance point, lorſqu'on ne s'applique pas? Qui doit trouver étrange qu'on ne s'applique pas davantage, lorſque rien n'y invite? Mais quand même il y auroit de grandes récompenſes à

M. Duvair.

eſperer, & qu'on auroit toute l'ardeur imaginable de s'avancer, comment ne pas demeurer ſouvent en chemin, lorſque les difficultez ſont ſans nombre, & en quelque façon inſurmontables? Sur ce pié-là, les cauſes qui ont empêché parmi nous l'Eloquence d'arriver à ſa perfection, ſont à peu prés les mêmes que celles qui l'en ont fait décheoir parmi les Grecs & les Romains. Auſſi peut-on s'appercevoir, par la lecture de l'Ouvrage de Mr. Duvair, que cet Auteur fait entrer dans ſon Traité, beaucoup de choſes que Ciceron, Longin, & l'Auteur du Dialogue ſur les Orateurs, avoient dites, ou à l'avantage de l'Eloquence, ou ſur les difficultez d'y parvenir, ou ſur les cauſes qui la font dégénerer. Surquoi je me contente d'obſerver, que ſans qu'il y ait eu de plus grandes récompenſes, ou des affaires plus conſidérables depuis Mr. Duvair, ſans que l'Eloquence ait eu des diſciples plus illuſtres, elle a pourtant paru quelquefois dans tout ſon éclat. Car enfin, que lui manque-t-il, lorſqu'à la pureté & à l'élegance de la diction, on joint encore la nobleſſe des penſées, la force des mouvemens,

Voyez Longin & le Dial. ſur les Orat.

le nombre des periodes, la varieté du ſtyle ? Si cela eſt, nous devons reconnoître qu'il ne falloit preſque s'en prendre qu'au peu d'application de nos anciens François, s'ils ne réüſſiſſoient pas mieux. M. Duvair.

Quoi qu'il en ſoit, Mr. Duvair oppoſe un remede unique aux trois inconveniens qu'il a propoſez, c'eſt d'applanir le chemin de l'Eloquence, ſoit afin de s'accommoder au génie peu laborieux de ceux qui s'y appliquent, ſoit afin qu'il y ait une plus juſte proportion entre le travail & la récompenſe.

Il lui avoit paſſé divers deſſeins dans l'eſprit ; tantôt c'étoit de dreſſer des *Inſtitutions Oratoires* ; tantôt de faire un *Sommaire de Rhétorique*, qui contînt les préceptes abbregez de cet Art ; tantôt *de compoſer un Traité de la diverſité du ſtyle, & de la meilleure maniere de compoſer.* Toutes choſes bien conſiderées, il prend le parti de nous propoſer en François les plus excellens modéles de l'antiquité, les deux fameuſes harangues d'Eſchine & de Démoſthene, avec une des plus belles de Ciceron, perſuadé que la lecture de ces chef-d'œuvres eſt le

Contra Cteſiph. & Pro-Coron.

Pro Mil.

M. Duvair. moyen le plus court, le plus facile, & le plus agréable, d'en prendre l'eſprit & les manieres, & il y joint un eſſai de ſa façon, pour nous montrer comment il faut tâcher de les imiter.

Contra Milon.

Cette voye lui paroît d'autant moins pénible, que les beautez de ces anciens Ouvrages, ſelon lui, ſe font ſentir d'elles mêmes. Il reconnoît néanmoins qu'on les remarque encore mieux, lorſqu'on en eſt averti ; de la même maniere qu'en entrant dans un lieu, on y découvre d'un coup d'œil, cequ'il peut y avoir de rare, quand on ſait d'avance ce qu'on doit y trouver.

Ubi ſup. p. 325.

Ibid.

Il nous donne donc avis qu'on voit, dans tous ces diſcours, une force extraordinaire de raiſonnement, une ſuite & un ordre qui charment ; chaque choſe miſe en ſon jour, ſans trop de brieveté ni d'étenduë ; des penſées pleines de ſens, qui ont le ſuc & en même temps la vigueur de la Philoſophie, ſous l'air néanmoins & avec la couleur des penſées qu'on puiſe dans le ſens commun ; qu'elles y ſervent tantôt de preuves & tantôt de concluſions, ſans être ni trop rares, ni trop fréquentes ; que l'Exorde, la Narration, la Preuve, la Réfutation, la

Péroraiſon, ont dans toutes ces harangues, les qualitez que ces parties doivent avoir ; qu'il y a beaucoup de diſcernement dans le choix des mots, beaucoup d'art dans leur arrangement; de telle ſorte pourtant, qu'on trouve par tout une juſte modération, & toutes les bien-ſéances imaginables. On ne voit point, dit-il, que ces Grands Hommes uſent de trop de métaphores, ou qu'ils négligent les mots propres & conſacrez ; ils ne ſont pas toûjours dans l'amplification, ni toûjours dans les ornemens, défauts ordinaires, (il y a cent ans) à nos Orateurs François. Ils ſont naturels, ils ne forcent rien ; il laiſſent couler toutes choſes par les voyes les plus aiſées ; les répétitions de mots ſont des *recharges* dans leurs Ouvrages ; les alluſions y portent coup ; la varieté y regne ; il n'y a point d'affectation ; la ſtructure y eſt telle, qu'elle ne laiſſe rien d'obſcur dans la phraſe ; les membres & les periodes y ont une juſte longueur ; toutes ces choſes enſemble y conſpirent à former comme un beau corps, qui a de la force & de l'embonpoint, avec un beau teint & une couleur agréable. M. Duvair.

M. Duvair.

C'eſt par cette analyſe que finit l'Ouvrage de Mr. Duvair ; & cette maniere de finir montre deux choſes. La premiere eſt que ſon Traité ſur l'Eloquence n'eſt proprement qu'une Préface qu'il a voulu faire à ſes traductions ; La ſeconde eſt, qu'en voulant éviter la voye des préceptes, il y revient ſans y penſer. Qu'eſt-ce en effet, que cette analyſe, ou ces avis qu'il nous donne ſur ces Harangues, ou les réfléxions qu'il veut que nous y faſſions, ſinon des régles & des principes, que nous devons nous preſcrire dans la compoſition ? Principes excellens ſans doute, & dignes de leur Auteur. Auſſi étoit-ce un homme de bon goût, qui avoit beaucoup de Litterature, un grand ſens, de belles connoiſſances, un jugement ſolide, un grand amour pour la veritable Eloquence, qu'il connoiſſoit parfaitement.

Il y a quelques mots ſurannez dans ſon traité qui ont fait de la peine à Mr. De la Mothe le Vayer, mais cela n'a point empêché que d'ailleurs il n'en » fiſt beaucoup de cas. Si cet Ouvrage » ſe pouvoit lire, dit-il, ſans quel- » ques dictions rudes & fâcheuſes, qui » doute que ce bel écrit ne parût ſans

Conſid. ſur l'Eloq. p. 18. 19.

comparaiſon plus agréable, meritant » M. Duvair.
d'ailleurs beaucoup de recommen- «
dation ? Monſieur de Maucroix l'a- *Traduct. div. p. 376.*
voit lû, & l'eſtimoit fort, ſi on en juge par la maniere dont il rapporte ce qu'on y lit touchant les citations fréquentes que Mr. le Préſident Briſſon introduiſit au Palais. Ajoûtons à ces *Jug. des Sav. T. 3. p. 537.*
deux ſuffrages celui de Mr. Baillet, qui en parle parmi les Traducteurs, & dont le jugement comprend celui de Sorel & celui de Mr. Huët. Mr. Du- *Ch. Sorel. Bibl. Fr. du progr. de la Lang. Fr. pag. 258.*
vair a fort peu traduit, dit Mr. Bail- «
let, mais il s'eſt diſtingué de tous les «
autres par l'élévation & la dignité «
de ſon ſtyle, & on peut dire qu'aprés « *De claris Interpr. l. 2. p. 186.*
Malherbe, notre Langue n'avoit «
point alors de meilleur Ecrivain. Il «
a eu même quelque avantage ſur lui «
pour la traduction. Car, ſans ſe ſou- «
cier des goûts differens de la Cour & «
du Peuple de ces temps-là, il s'eſt «
attaché à ſuivre religieuſement ſon «
Auteur, & à ſe reſſerrer dans ſes bor- «
nes, ſans ſe donner les libertez que «
Malherbe a priſes; Et cet aſſujettiſ- «
ſement n'a rien de bas ni de forcé «
dans ſon ſtyle. «

Quoique ces dernieres paroles de Mr. Baillet ſemblent ne regarder que

les traductions de Mr. Duvair, elles diſent néanmoins en même temps ce qu'on trouve auſſi dans ſon traité de l'Eloquence, où il a fait entrer bien des choſes, comme j'ai dit, qu'il avoit puiſées dans les Anciens, & qu'il lui a fallu traduire, ſinon avec autant de ſcrupule qu'il en montre dans ſes verſions, du moins avec autant qu'il en faut pour conſerver des penſées dont on veut enrichir ſa Langue.

MELCHIOR DE LA CERDA,

Jeſuite, Auteur du Livre intitulé CAMPI ELOQUENTIÆ 1618.

LEs champs de l'Eloquence du P. De la Cerda ſont peu eſtimez. On les regarde comme une terre toute brute & qui n'a rien de bon. Ce ne ſont, dit-on, que de mauvaiſes Deſcriptions, ſans invention & ſans ordre.

Morh. l. 6. p. 253. n. 26.

On fait le même jugement de la *nouvelle Rhétorique* du P. Pajot qui promet beaucoup, à ce qu'on dit, & ne donne rien, ſinon des préceptes, tirez ou copiez de ceux qui l'ont précédé. En un mot, on appelle ſon Ouvrage *un miſé-*

Ibid. 254. n. 7.

rable abregé. On ne traite point autrement la petite Rhétorique de Farnabe, dans laquelle néanmoins on trouve quelque choſe de bon, comme je le remarquerai ci-aprés en parlant de cet Auteur.

SOARE

De la Compagnie de Jeſus.

UNe Rhétorique des plus commodes & des meilleures pour l'uſage des Claſſes, qui peut même être utile à d'autres perſonnes qu'à des Ecoliers, c'eſt celle du Pere Cyprien Soare. Elle eſt des plus commodes par ſa brieveté: & ſi on en ſouhaite plus qu'il n'en dit, il indique les ſources. Elle eſt auſſi des meilleures, non ſeulement parcequ'il a puiſé dans de bonnes ſources, mais parcequ'il y a puiſé avec jugement, & qu'il n'a gâté ce qu'il y a pris, ni par défaut de ſtyle, ni par mauvais tour d'eſprit, ni par mauvais caractére de cœur.

Ses principes ſont ceux des Maîtres les plus célébres, Ariſtote, Ciceron & Quintilien. Il prend les maximes de tous les trois, il emprunte juſques aux paroles des deux derniers. S'il s'aviſe

Soar. Epiſt. ad Lect.

Soare.

de compoſer une Rhétorique aprés ces grands hommes, ce n'eſt pas qu'il ſe flatte de pouvoir mieux faire ; c'eſt pour applanir à la jeuneſſe le chemin de l'Eloquence, qu'ils montrent dans leurs Livres aux perſonnes plus avancées. Quintilien, paroît au P. Soare, trop long, trop obſcur, trop au deſſus de la portée des commençans, quoi qu'il trouve ſon Ouvrage écrit avec beaucoup d'exactitude, de jugement & d'habileté. Les Partitions de Ciceron ſont trop courtes, & les richeſſes de l'Eloquence y ſont trop reſſerrées. Il eſt vrai que les Dialogues de l'Orateur ſont plus longs, mais cette forme de Dialogue embaraſſe autant un jeune homme, qu'elle donne de plaiſir à ceux qui ont l'eſprit fait. A l'égard des Livres *de l'Invention*, Ciceron lui-même reconnoît qu'ils ſont imparfaits. Ils ne contiennent point les lumieres qu'Ariſtote nous a laiſſées ſur l'Invention ; il n'y eſt rien dit non plus touchant l'Elocution. Dans les Livres à Herennius il y a beaucoup de choſes contraires aux préceptes de Quintilien & de Ciceron. Enfin dans le Brutus ou l'Orateur, Ciceron parlant à ſon ami déjà inſtruit de ces matieres, paſ-

ſe legerement ſur bien des points trés-importans. Tout cela faiſoit deſirer une Rhétorique qui contînt les principes de ces grands Maîtres, conçûs même en leurs propres termes, autant que faire ſe pourroit. Le Pere Soare ſe chargea de cet Ouvrage; & on peut dire qu'il y a réüſſi. Soare.

On trouve d'abord dans cet Auteur un grand principe, que *l'Eloquence & la raiſon ne ſont, à le bien prendre, qu'une ſeule & même choſe*; ou du moins, que *l'Eloquence eſt toute fondée ſur la raiſon*, que *c'eſt une des productions de la raiſon*, & *qu'elle contribuë le plus à ſa gloire*. On y trouve enſuite tout ce qu'on peut raiſonnablement ſouhaiter de ſavoir, ſur la nature, l'emploi, l'objet, la fin, les parties de la Rhétorique, ſur les moyens de devenir éloquent, ſur les devoirs de l'Orateur, ſur les eſpéces des preuves, ſur la maniere de les trouver, ſur l'uſage qu'il faut faire, dans l'amplification, des ſources qui fourniſſent les preuves. Il y a de forts bons avis ſur les différentes eſpéces de cauſes, particulierement ſur le genre Démonſtratif & ſur les Déliberations. A la verité il ne diſtingue point aſſez l'abondance de l'Orateur, de ce Soar. in Procem.

Soare. qu'on doit proprement appeller l'Amplification ; il ne marque pas aſſez non plus le temps & le lieu de l'amplification ; enfin il ne la diſtingue pas aſſez des paſſions. Je crois pourtant qu'un Maître habile y peut aiſément ſuppléer de vive voix en enſeignant ſa Rhétorique. Il n'y auroit qu'à faire obſerver que l'Orateur eſt abondant, lorſqu'il met bien ſa matiere en ſon jour, de telle ſorte qu'il ne manque de varieté ni dans ſes penſées ni dans ſes expreſſions : mais qu'il amplifie proprement, lorſqu'ayant bien prouvé le fait, il en découvre l'importance, ſoit qu'il ne faſſe que répéter ou inculquer les mêmes choſes d'une maniere plus forte & plus noble, ſoit qu'il en diſe de nouvelles, qui montrent ou l'avantage de ſa cauſe, ou la richeſſe de ſon ſujet. A quoi l'on doit ajoûter, qu'encore qu'on excite quelquefois les paſſions par l'amplification, autre choſe néanmoins eſt de les exciter, autre choſe eſt d'amplifier, & que l'un peut aller ſans l'autre.

Tout ce que j'ai dit ne regarde que le premier Livre de la Rhétorique dont eſt queſtion, l'Auteur ne ſe dément point dans le ſecond. On y trou-

ve ſur toutes les Parties du diſcours & ſur la diſpoſition, ſur toutes les eſpéces de preuves & ſur la maniere de les traiter, la même ſolidité, la même juſteſſe, le même ſtyle & la même brieveté. Les préceptes y ſont par tout établis ſur des exemples, mais l'Auteur les indique plus ſouvent qu'il ne les rapporte, afin d'éviter une longueur ennuyeuſe. Soar.

Dans le troiſiéme Livre il s'étend davantage ſur les ornemens du diſcours, & il les fait dépendre des figures de penſées, des figures de mots & des tropes. Il dit le nom latin de chaque figure; il met le nom grec à la marge, il en donne la définition & il en rapporte des exemples : le tout auſſi brievement qu'il eſt poſſible. C'eſt de quoi contenter également & ceux qui croyent que cette connoiſſance ſert autant à rendre le diſcours figuré, que le diſcours figuré ſert lui-même à perſuader; & ceux qui tiennent que ces noms, ces définitions & ces exemples ſont la Partie la moins néceſſaire de la Rhétorique, aprés celle qui traite des Lieux. Je ſuis de l'avis de ces derniers, & l'Auteur judicieux dont je parle, en eſt auſſi; puiſqu'il nous aſ- Soar. in Proœm.

Soare. ſure que tout ce qu'on dit des tropes & des figures, eſt bas & petit ; d'où il conclut qu'il ne faut pas s'étonner ſi ſur les noms & les idées ou le nombre de toutes ces choſes, les Auteurs trés-ſouvent ne conviennent ni avec les autres, ni avec eux-mêmes. Il croit de plus qu'il eſt impoſſible que l'on convienne jamais bien ſur ce point.

Le Pere Soare finit ſon troiſiéme Livre par une explication de l'harmonie & de la cadence du diſcours, & par conſéquent de l'arrangement des mots, des Periodes & de leurs parties, il montre l'uſage & les défauts de toutes ces choſes. On peut juger aiſément qu'il explique toute cette matiere avec le même ſuccés qu'il a traité les autres, puiſqu'il ſuit toûjours les mêmes guides ſans les perdre jamais de vûë, ſoit pour la penſée, ſoit pour l'expreſſion. Je ſuis ſurpris qu'un homme d'auſſi bon goût ait cru pouvoir donner des régles touchant la Memoire, & qu'il n'ait pas ſenti avec tant d'habiles gens, qu'elle ne dépend que de la Nature & de l'exercice. Cela n'empêche point que je ne faſſe plus de cas de ſon Ouvrage, tout petit qu'il eſt, que de celui du Pere Cauſſin, per-

ſuadé qu'il n'y a rien que de bon à apprendre; au lieu que dans l'autre il y a bien du mauvais. Soare.

Je dois ajoûter avant que de finir cet article, qu'encore qu'il n'y eût rien de trop dans la Rhétorique du Pere Soare, cet Auteur n'a pas laiſſé de la reduire en tables, & qu'on les trouve à la fin de ſon Ouvrage. Pour dire en un mot ce qui m'en paroît, je croirois que c'eſt avec raiſon qu'il dit dans le titre, que c'eſt un abbregé parfait ou complet de toute la Rhétorique, s'il y avoit parlé un peu plus des paſſions & des mœurs à l'exemple d'Ariſtote. C'eſt un point qui manque auſſi à ſa Rhétorique, comme je l'ai déjà inſinué. A cela prés je ne m'étonne point ſi cet Ouvrage a eu tant de vogue dans les Colléges; Il vaut mieux donner un bon Ouvrage d'un autre, que d'en donner ſoi-même un mauvais.

L'Edition que j'ai vûë eſt de 1616. Mais le Libraire fait entendre qu'il y en avoit eu beaucoup d'autres.

LE PERE CRESOL JESUITE.

COmme c'eſt par le P. Creſol, que Mr. Morhof commence à parler des Auteurs Jeſuites qui ont écrit de la Rhétorique, cela lui donne occaſion de rendre à la Societé un témoignage auſſi glorieux que veritable. Il dit qu'elle ne s'eſt pas moins ſignalée par des Traitez ſur cette matiere, que par des Ecrits ſur les autres arts & ſur toutes ſortes de ſcience ; & qu'elle a rendu, dans toutes, de grands ſervices au Public. De cet éloge général il vient à l'Ecrivain dont eſt queſtion, & il trouve qu'on ne ſauroit aſſez loüer ſon Livre, intitulé *le Théatre des Rhéteurs*. C'eſt ainſi que je crois devoir traduire *Theatrum Rhetoricum* ; puiſque ce n'eſt, ni un recueil, ni un étalage de préceptes, comme quelqu'un pourroit ſe l'imaginer, mais en quelque façon une ſcéne, ſur laquelle l'Auteur expoſe à nos yeux les mœurs & les manieres des Rhéteurs. En un mot c'eſt un Ouvrage *in-douze*, & diviſé en cinq livres. Le premier traite

Morhof. T. 1. l. 6. p. 147. n. 17.

Morhof. ibid.

des Sophiſtes en général & de leur art, de leur ancienneté, de leur origine, de leurs progrés, de leur merite, de leurs découvertes, des honneurs qu'on leur rendit, & du mépris où ils tombérent. Le ſecond parle d'une eſpece de Sophiſtes qui ſe paroient du nom de Philoſophe, & dont le merite conſiſtoit dans la ſubtilité de la diſpute, dans laquelle ils ſe plaiſoient à embarraſſer les gens. Le troiſiéme parle de ceux qui furent les premiers Maîtres d'Eloquence, & il les diviſe en deux eſpéces : les uns, qui font la matiere de ce troiſiéme livre, faiſoient ſouvent & prononçoient des diſcours d'apparat ; & le Pere Creſol a ſoin de dire quels étoient leurs habits, leurs geſtes, leur ſtyle, enfin les applaudiſſemens qu'on leur donnoit. Les autres, dont il traite dans ſon quatriéme livre, donnoient les préceptes de l'art. L'Auteur, à cette occaſion, parle des penſions qu'on leur faiſoit, de leurs chaires, & de leurs exercices. Le cinquiéme livre s'étend ſur le caractére de leur eſprit & de leurs mœurs, qui les ont décriez. On peut aiſément juger que cet Ouvrage eſt curieux & rempli d'érudition. Le P. Creſol.

Creſol. Creſol y explique ou corrige un nombre infini de paſſages, qu'il rapporte de différens Auteurs. Au reſte, c'eſt de lui-même que je tiens le précis que je viens de donner. Il l'a mis à la tête de ſon Ouvrage. Je pourrois en rapporter des particularitez curieuſes ſur tous les articles qu'il ſe propoſe de traiter : mais ce ſeroit m'écarter de mon ſujet.

Le même Pere a compoſé un autre livre, qui a pour titre, *Les vacances,* (1) dans lequel il explique tout ce qui ſe peut dire ſur le Geſte & ſur la Prononciation Oratoire. C'eſt un Ouvrage in 4°. aſſez long. On y trouve de l'abondance, de la varieté, du ſçavoir, enfin tout l'Art de la Déclamation, au jugement de Mr. Morhof.

Morhof. T. 2. l. 6. p. 247. n. 17.

L'Auteur fait profeſſion d'avoir tiré ſes préceptes des meilleurs Maîtres, ce qui lui fait croire que *ſon Ouvrage eſt trés-utile pour tous ceux qui aſpirent à la gloire de l'Eloquence ou ſacrée ou profane.* D'autres trouveront tout au plus, que la lecture de cet Ouvrage peut amuſer ; ou que ſi elle a quelque choſe d'utile, c'eſt qu'elle

Vacat. aut. in ipſo libri fronti ſp.

(1) Vacationes autumnales ſive de perfectâ Oratoris actione, &c.

peut exciter à cultiver l'action : mais que toutes les régles qu'on en donne par écrit, ne peuvent ſervir de rien. Pour s'y perfectionner, il faut déclamer devant des gens qui nous redreſſent, ou écouter les Orateurs qui déclament bien, & les imiter. C'eſt le ſentiment des plus grands Maîtres. Ariſtote entr'autres, a regardé la déclamation comme le propre fait, non des Maîtres de Rhétorique, mais de ceux qui paroiſſent & parlent ſur le Théatre. J'ajoûte que cet Ouvrage êtant diviſé en trois livres, il n'eſt parlé dans le premier, que de choſes tout à fait étrangéres à la Déclamation, & que dans le ſecond même, & dans le troiſiéme, les digreſſions ſont ſi fréquentes & ſi longues, qu'elles étouffent tous les préceptes que l'Auteur y donne ſur l'action. Il a ſenti lui-même qu'on pourroit y trouver à redire, mais il a mieux aimé ſe mettre dans la neceſſité d'en faire quelques excuſes (2), que de ſe priver du plaiſir de mettre par écrit ce qu'il ſavoit. *Il conſent*, dit il, *qu'on rejette ſon Ou-*

Creſol.

De vacatione, de Reſtitutione, &c.

(2) Culpam deprecari, quam eâ carere maluit. *Penſée de Caton rapportée par Aulu-Gelle. l.* 11. *c.* 8.

Creſol. *vrage, ſi on peut en faire un meilleur.* Mais il ſe peut faire qu'il ſoit difficile, & même impoſſible, de rien produire de meilleur ſur ce ſujet, ſans que ſon Ouvrage ſoit pour cela auſſi bon qu'il devroit être. La matiere peut-être, eſt telle de ſa nature, qu'on ne peut la traiter un peu au long, ſans faire un Ouvrage où il y ait beaucoup à reprendre.

On trouve dans cet *in-quarto*, à la fin & hors d'œuvre, quatre Panégyriques faits & prononcez par l'Auteur; & ces Panégyriques ſont en même temps des Remercimens au Roi Loüis XIII. à Meſſieurs du Conſeil, au Clergé, & à la Nobleſſe de France, pour le rétabliſſement du Collége *de Clermont*, aujourd'hui appellé *de Loüis le Grand*. Ces diſcours pourront donner place au Pere Creſol parmi les Orateurs. Je me contente maintenant d'obſerver que l'Exorde du troiſiéme adreſſé au Clergé, eſt tiré de ce mot fameux de Cynée, Ambaſſadeur de Pyrrhus, qui ayant vû le Senat Romain, rapporta à ſon Maître *qu'il avoit vu une Aſſemblée de Rois.* Quelqu'un a depuis employé la même penſée dans une occaſion pareille

reille à celle où le Pere Creſol s'en eſt ſervi.

C'eſt le P. la Baune, dans un Eloge du Parlement de Paris.

N'oublions pas d'obſerver que Paréus en un endroit de ſes Notes ſur Quintilien, appelle le Pere Creſol, *l'Auteur le plus poli de toute la Societé des Jéſuites* (3); & que dans un autre, il l'appelle le plus grand interpréte de Quintilien (4).

PAUL BENI,

Mort en 1625.

PAul Beni, qui enſeigna la Rhétorique à Padouë, environ l'eſpace de vingt-ſix ans, fut un des plus féconds Ecrivains de ſon ſiécle. Il étoit Grec de nation, comme on l'a reconnu depuis peu; & il n'étoit point né à Eugubio dans le Duché d'Urbin, comme quantité de gens l'aſſuroient, & comme il le fait entendre lui même, dans le titre de quelques-uns de

Dict. de Mr. Bayl. art. de Paul Beni.

(3) Patrum Societatis Jeſu politiſſimus Ludovicus Creſolius. *Daniel Pareus in Quintil. Edit. Francof. p. 642.*

(4) Fabii optimus maximus illuſtrator Ludovicus Creſolius. vacation. autumn. l. 2. c. 3. Sect. 11. *Pareus ad calcem notarum p. 698.*

Paul Beni. ſes Ouvrages, & dans l'inſcription qu'il ſouhaita que l'on mît ſur ſon tombeau. Il étoit de Candie, mais il étoit encore jeune lorſqu'il vint en Italie. Il vécut long-temps chez les Jeſuites, & il quitta leur Societé, à cauſe qu'ils ne voulurent point lui permettre de publier un Commentaire ſur le Feſtin de Platon. L'obſcenité de la matiere lui en fit refuſer la permiſſion. Sa réputation porta le Senat de Veniſe à le choiſir pour ſucceſſeur de Riccobon, dans la chaire d'Eloquence. Cependant qu'en peut-on croire, lorſqu'on nous aſſeure qu'il remplit mal ce poſte, & qu'il trompa malheureuſement les eſperances qu'on avoit eües de lui? On ajoûte qu'il dégoûtoit ſes Auditeurs par un long verbiage, vuide de choſes, qu'il débitoit fort languiſſamment (1). Ce qui joint encore à d'autres raiſons & à la maniere agréable dont Vincent Cantarini ſon Collégue ſavoit étaler ſa ſcience, fit tellement deſerter ſes Ecoliers, qu'aux termes du Critique

Mr. Bayle, ibid.

(1) Oderant autem univerſi morboſas quaſdam animi anguſtias, quibus ipſe indolis haud ita liberalis referebat indicia. *Imperial. in Muſ. hiſt. p.* 160.

dont je viens de rapporter quelques paroles ; *il n'y avoit pas quelquefois dans ſon Ecole autant de gens qu'il en faut pour la ſignature d'un contract.* Paul Beni. Imper. ibid.

Mais ce qui doit rétablir l'idée avantageuſe de ſes Ouvrages, c'eſt que rien ne le découragea d'étudier, & qu'il ne ceſſa d'exercer ſa plume, & de faire des livres. On s'en peut aiſément convaincre par le grand nombre qu'il en a donné au Public, où l'on ne ſauroit nier qu'il n'y ait de la lecture, de l'érudition & du génie. Il ſoûtint lui ſeul glorieuſement la querelle contre l'Academie de la Cruſca & contre ſon Dictionnaire ; ce qui le rendit trés-formidable à bien des Auteurs. Car on prétend qu'il remporta la victoire ſur toute cette Academie, non ſeulement dans ce combat contre ſon Dictionnaire, mais auſſi dans celui qu'il entreprit encore pour la défenſe du Taſſe. Mr. Bayl. ibid. *Dict. de Moreri, art. de Beni.*

L'Ouvrage qui le met au rang des Rhéteurs, eſt regardé par quelques-uns comme un Commentaire ſur la Rhétorique d'Ariſtote, & il eſt vrai que c'en eſt un : mais il y a dans ce Commentaire des Diſſertations ſur la Rhétorique, au nombre de cent dix, *Moreri ibid.*

Paul Beni. répandues dans le corps de l'Ouvrage ; il y en a d'autres enſuite au nombre de cinq, ſuivies des maximes de Platon ſur la Rhétorique dans Phédre & dans Gorgias ; leſquelles il met en parallele avec la doctrine d'Ariſtote ſur ce point ; & cela le fait regarder comme un des Maîtres d'Eloquence, parcequ'il explique les préceptes des Anciens ſur cet Art.

Ce qu'il y a de vrai, à mon ſens, c'eſt que ſon Ouvrage eſt d'un grand travail, d'une grande érudition, & d'un grand raiſonnement. Il contient bien des recherches, & l'Auteur n'y laiſſe aucune difficulté ſur la Rhétorique d'Ariſtote, ſans l'expliquer, ſoit qu'elle vienne du texte, ou du fond des choſes. Tout cela ne ſauroit être que fort utile à des gens qui voudroient être en état de répondre ſur la Rhétorique, comme on ſe met en état de répondre ſur la Philoſophie ; Mais pour devenir éloquent, il n'eſt pas neceſſaire d'approfondir ſi fort les choſes. Il faut s'inſtruire des préceptes, il en faut connoître la bonté par goût & par ſentiment, mais il faut courir à l'uſage, qui vaut mieux que les préceptes, & qui fortifie le goût ; au lieu

que trop de ſpéculation ne fait que mettre l'eſprit hors d'état d'aller au but, ſur-tout quand un Auteur qui débite le fruit de ſes méditations ſur cet Art, eſt auſſi long & auſſi diffus qu'eſt Paul Beni. Paul Beni.

Il eſt inutile de rien rapporter de tout ce qui eſt répandu dans le Commentaire de cet Auteur ; c'eſt la doctrine d'Ariſtote. A l'égard des cinq Diſſertations qui ſont hors de l'Ouvrage, la premiere qui eſt aſſez longue, roule ſur la queſtion *s'il eſt permis à un honnête homme d'exciter les Paſſions*, & il n'héſite pas à prendre l'affirmative. Dans la ſeconde, il examine *ſi l'Orateur ſe rend recommandable par ſa vie paſſée, ou par ſes mœurs exprimées dans le diſcours.* Il a raiſon de dire que l'un & l'autre y contribuë ; mais il n'appartient qu'à la Morale de regler la vie de l'Orateur. Il cherche dans la troiſiéme, *laquelle des trois manieres de perſuader eſt la plus glorieuſe, ſi c'eſt de perſuader par les mœurs, ou par les raiſonnemens, ou bien par les Paſſions.* Elles ont chacune leur merite, le raiſonnement fait le corps du diſcours, les mœurs en font comme le coloris, & les Paſſions en font

Paul Beni.

la force. La quatriéme réſout les difficultez que ſouffre le commencement de la Rhétorique d'Ariſtote. La cinquiéme contient divers préceptes de Platon ſur la Rhétorique. Tout cela eſt ſuivi d'un petit Traité qu'il a intitulé *la Rhétorique de Platon.*

Les maximes qu'il croit avoir trouvées dans ce Philoſophe, & qu'il dit avoir recueillies avec bien de la peine, ſont, que l'Orateur doit être homme de bien, qu'il doit être en état de trouver ſur un ſujet, tout ce qui ſe peut dire de plauſible, qu'il doit orner ſon diſcours, y mettre de l'ordre, éviter de donner dans le faux, ne point employer de vaines ſubtilitez ou de ſophiſmes ; ne peut point flatter le peuple dans ſes erreurs, ou dans ſes paſſions, mais lui propoſer toujours la vertu & la verité. Paul Beni ajoûte que cette *VERITE'* dont Platon recommande tant la connoiſſance à l'Orateur, n'eſt point une verité méthaphyſique, mais une verité d'uſage, qui conſiſte ou dans les faits, ou dans les raiſons qui les établiſſent, ou dans les régles qui nous preſcrivent nos devoirs ; & que quand ce Philoſophe dit que *l'Orateur parle de tout*, cela doit

s'entendre de la vie & des actions des hommes, ou de ce qui peut y avoir rapport, mais non pas des matieres abſtraites & métaphyſiques. Paul Beni.

Une obſervation que Paul Beni fait encore, eſt, que *la Rhétorique*, ſelon Platon, *doit ſe définir l'art de tourner les cœurs par le diſcours ſur toutes ſortes de ſujets grands ou petits.* Tant les Paſſions ſont néceſſaires dans l'Eloquence ! Il remarque auſſi que ce Philoſophe exige dans l'Orateur *l'Invention*, la *Diſpoſition*, *l'Elocution*; qu'il veut qu'un diſcours ait toutes les parties qui lui ſont neceſſaires, & qu'il ſoit enrichi de figures & de tous les ornemens convenables, de quoi Platon donne lui-même l'exemple, juſqu'à ſe ſervir des figures de diction qu'il blâme dans Gorgias. Il y a bien plus; car ce que ce Philoſophe ne veut point permettre à l'Orateur, il ſe le permet à lui-même. Il uſe de ſophiſmes, pour combattre Gorgias, il en uſe preſque par tout, ſelon Paul Beni, pour prouver les plus belles choſes. Un de ces ſophiſmes eſt celui dans lequel Platon compare l'Orateur à un homme qui n'ayant point d'idée du Cheval, & ſachant néanmoins qu'il eſt

Paul Beni. d'un grand uſage à la guerre, préſenteroit un autre animal à un homme d'armée, qui comme lui, n'auroit pareillement aucune idée du Cheval ; & par de belles raiſons lui perſuaderoit de ſe ſervir de l'animal qu'il lui preſente. Paul Beni remarque le défaut de la comparaiſon; il conſiſte en ce qu'on ne dit point que *l'Orateur doive préſenter le mauvais pour le bon*, mais qu'*il preſente le bon & qu'il le prouve par où il peut*, ſans qu'on puiſſe dire que ſes raiſons ſont mauvaiſes, lorſqu'il perſuade; parcequ'il faut juger de ſes raiſons, non par elle mêmes, mais par l'effet qu'elles produiſent dans l'eſprit de ſes auditeurs. Cet Auteur pouvoit ajoûter, que dans les cas où la verité eſt inconnuë à l'Orateur, alors il tâche de la découvrir par les moyens les plus convenables aux matieres qu'il traite, à l'exemple des Philoſophes, qui cherchent de la même maniere la verité dans les matieres de ſpéculation ; que c'eſt ainſi qu'on cherche un homme qu'on ne connoît pas, par les indices qu'on nous a donnez ; & qu'on parviendroit de même à reconnoître le Cheval, la premiere fois que nous le verrions, ſi on nous en avoit fait le

caractere ; comme la nature, l'étude & l'uſage nous ont fourni le caractere des veritez que l'Orateur, ou le Philoſophe, veulent découvrir. En un mot que la verité n'eſt pas plus incompréhenſible pour l'Orateur que pour le Philoſophe. Paul Beni.

Aprés avoir ramaſſé, expliqué & prouvé les maximes qui ſe trouvent répanduës dans Platon, Paul Beni fait un parallele de la doctrine de ce Philoſophe ſur l'art Oratoire, avec celle d'Ariſtote. Ils conviennent que l'Eloquence dépend ſur-tout du génie, mais qu'il faut aider la nature, non ſeulement par l'exercice, ce qui ne feroit qu'une routine, mais par des régles & par la connoiſſance des choſes dont l'Orateur doit parler. C'eſt par cette connoiſſance que l'Orateur ſait ce qu'il dit, comme par le moyen des régles, il ſait qu'il le dit bien. Ils conviennent auſſi en ce que l'un & l'autre regarde la Rhétorique comme un art, quoiqu'ils l'appellent auſſi une ſcience, un talent, ou une faculté. Que ſi Ariſtote y trouve de l'affinité avec la Dialectique, Platon qui ſemble être d'un autre avis, ne penſe au fond que la même choſe, dés qu'il

Paul Beni.

convient que l'Orateur doit être en état de réfuter ſon adverſaire. Il eſt certain que ces Philoſophes avoüent tous deux que la fin de l'Eloquence eſt de perſuader ; & ſi Platon demande qu'elle perſuade par des raiſons vrayes, il n'exclut pourtant pas les vrai-ſemblables, pourvû que ce ne ſoient pas de vaines ſubtilitez : comme Ariſtote qui demande des raiſons vrai-ſemblables, n'exclut pas les raiſons démonſtratives, pourvû qu'elles ſoient à la portée du peuple. Il faut pourtant convenir qu'Ariſtote va plus loin : puiſqu'il croit que l'Orateur peut ſe ſervir de raiſons fauſſes, pour perſuader ce qui eſt bon ; & qu'un homme ne ceſſe point d'être Orateur, lorſque par abus il perſuade le mal ; quoique cet abus ſoit fort criminel. Ces deux Auteurs s'accordent encore ſur les ſujets que l'Orateur doit traiter, & ils les bornent aux matieres qui n'appartiennent ni aux arts ni aux ſciences. Ils demandent également les paſſions dans le diſcours ; mais par des raiſons differentes. Platon les demande, parcequ'il croit que ſans cela l'Orateur ne peut parler avec dignité ; & Ariſtote parcequ'il croit qu'on ne peut autrement

venir à bout de la méchanceté des hommes. En un mot Paul Beni prétend qu'Ariſtote marche par tout ſur les pas de Platon, quoique pour ſe diſtinguer, il étende, il explique, il change ou réfute ſa doctrine. Paul Beni.

Paul Beni prétend auſſi qu'il manque quelque choſe à la doctrine d'Ariſtote, ſur les mœurs, ſur l'amplification & ſur les paſſions. Mais ce ſont des difficultez auſquelles je ne crois pas devoir m'arrêter, aprés tout ce que j'ai dit ou rapporté touchant la Rhétorique de ce Philoſophe. Je finis donc cet article par une remarque de notre Auteur, qui trouvant de la difference entre les lieux communs traitez, ou dans la Rhétorique d'Ariſtote, ou dans les Topiques de Ciceron, & ceux qui ſont traitez dans les Topiques du Philoſophe ; dit que cela vient de ce que ce Philoſophe dans ſa Rhétorique, & Ciceron dans ſes Topiques, n'ont parlé que des lieux dialectiques qui ont rapport à l'art Oratoire.

FRANCOIS BACON,

Grand Chancelier d'Angleterre, ſous le Roi Jaques I ; né l'an 1560. mort l'an 1626.

» LE Chancelier Bacon a été un des » plus grands Eſprits de ſon ſiécle, » & l'un de ceux qui connurent le plus » doctement l'imperfection où étoit » la Philoſophie. Il travailla forte- » ment aux moyens d'y remedier, & » il forma de trés-beaux plans de ré- » formation. Le Lecteur peut voir ſur » cela, ce que Mr. Baillet en a dit dans » le premier tome de la vie de Mr. » Deſcartes, & ce que Gaſſendi a dit » en particulier de la Logique de Ba- » con. Le Public reçut favorablement » ſes Ouvrages. On en fit une Edi- » tion complette à Francfort, *in-folio*, » l'an 1665. Le journal des Savans n'en » parla pas ſans donner beaucoup d'é- » loges à cet illuſtre Chancelier. Le » traité du Progrés des ſciences (1), » qui fut r'imprimé à Paris l'an 1624. » eſt une des meilleures productions

8. Mars 1666. voy. nouv. de la Rép. des let. Juin 1684.

(1) De augmentis ſcientiarum.

de l'Auteur. Ses œuvres morales & « Bacon.
politiques, traduites en François par «
Baudoin, eurent un ſi bon debit, «
qu'il fallut en faire pluſieurs Edi- «
tions. Sa vie de Henri VII. Roi d'An- «
gleterre, eſt fort eſtimée. A force «
de travailler pour la Réqublique des «
Lettres, Bacon négligea tellement «
ſes affaires domeſtiques, ou ſe plon- «
gea en tant de dépenſes, qu'il mou- «
rut fort pauvre. On met la fin de ſa «
vie au neuviéme jour d'Avril 1626. «
Il vêcut 66. ans. «

Voy dans Pope Blount pag. 635. le jugement qu'en ont fait Conringius, Bœclerus, &c, on voit là même, d'autres jugemens à la gloire de Bacon.

C'eſt dans ſon traité du Progrés des ſciences, qu'il a parlé de la Rhétorique; traité dont Coſtar écrit à Voiture en ces termes : *J'ai lû depuis quelques mois le Livre que le Chancelier Bacon a fait du progrès des ſciences, où j'ai trouvé beaucoup de choſes admirables.* Il en rapporte enſuite quelques unes, & fait voir, par ce choix-là, ſon bon goût. Car ce ſont toutes belles & grandes penſées. On ajoûte que les œuvres de Bacon êtoient un des Livres que Coſtar manioit le plus, & qu'il en tiroit le fond ou la baſe de ſes recueils; c'eſt-à-dire qu'ayant trouvé dans les écrits de Bacon, quelque penſée qui lui plaiſoit, il l'écrivoit ſur une feüille, &

Bayle dans ſon Dict. T. 1. p. 447.

Entret. de Voit. & de Coſt. p. 173. Edit. de Paris. 1654.

Bacon. quand il rencontroit dans d'autres Livres quelque choſe qui ſe rapportoit à cela, il l'ajoûtoit a cette feüille, aprés quoi il ne manquoit pas de repertoire, ni de lieux communs.

Ainſi parle de Bacon Mr. Bayle dans ſon Dictionnaire : mais qu'a fait ce Savant Chancelier touchant la Rhétorique ? je viens de dire que c'eſt dans ſon traité *du progrés des ſciences*, qu'il parle de cet Art ; c'eſt là qu'il fait ſur cet article, ce qu'il fait ſur tous les autres : il examine l'état où ſe trouvent toutes les connoiſſances des hommes, & ce qui leur manque encore pour arriver a la perfection.

Il apprétie d'abord l'Eloquence ce qu'elle vaut, en la mettant au deſſous de la ſageſſe : & il fait concevoir la diſtance de l'une à l'autre par la réponſe de Dieu à Moyſe, lorſque ce grand Prophête s'excuſoit d'aller vers Pharaon, parcequ'il n'avoit pas le talent de la parole : *Aaron*, dit Dieu, *ſera votre Orateur ; & vous, vous ſerez ſon Dieu.* Une choſe néanmoins, ajoûte Bacon, reléve dans l'uſage, le merite de l'Eloquence au deſſus de la ſageſſe ; c'eſt la parole de Salomon. *Que le ſage paſſera pour ſage, mais que l'homme élo-*

quent viendra à bout de plus grandes choſes Bacon.

A l'égard de l'état où ſe trouve aujourd'hui l'Art Oratoire, que peut-on concevoir de plus glorieux ſoit pour Ariſtote, ſoit pour Ciceron, que ce qu'en dit notre illuſtre Auteur : *Que ces deux grands hommes ſe ſont ſurpaſſez eux-mêmes dans leurs Livres de Rhétorique, le premier par cette noble émulation qui le porta à mieux traiter ce bel Art, que ne faiſoient les Maîtres les plus habiles de ſon temps ; & l'Orateur Romain, par cette ardeur infatigable qu'il eut d'exceller, non ſeulement dans la connoiſſance des régles, mais dans l'uſage qu'il en fit pendant ſi long-temps.* Auſſi les beaux exemples d'Eloquence que ce dernier nous a laiſſez dans ſes Harangues, ainſi que Démoſthéne dans les ſiennes, joints à la juſteſſe & à l'exactitude des régles, ont conduit ſans doute, & pour ainſi dire, à pas redoublez, cet Art difficile à ſa perfection. De ſorte qu'il n'y manque plus rien, ni quant à la Théorie, ni quant à la pratique, quoiqu'il lui manque quelques ſecours, ſelon notre Auteur, qu'on peut encore y ajoûter. Quels ſont-ils ? Ce ſont *de bons répertoires* des choſes, des principes, & des penſées dont l'Orateur peut avoir

Bacon. beſoin en toute occaſion. Ce qu'Ariſtote en a fourni dans ſa Rhétorique, paroît défectueux à Bacon par trois raiſons : La premiere eſt, qu'Ariſtote, qui nous paroît long ſur cet article, n'en dit pourtant pas encore aſſez : La ſeconde eſt, qu'en donnant des maximes aſſez convenables à l'Orateur, il n'a pas donné la maniere de les réfuter, comme cela eſt néceſſaire ; & la troiſiéme, qu'il n'a pas vû lui-même tout l'uſage qu'on en peut faire, puiſqu'il ne les a crû propres, qu'à prouver ; au lieu que tournées de certaine façon, elles ſervent auſſi à émouvoir.

A l'égard de la premiere raiſon, on peut dire qu'il n'y a point d'autre *répertoire*, que le bon eſprit, fécond par lui-même, en penſées, en imaginations, en mouvemens, pourvû qu'on le cultive, & par la compoſition & par la lecture ; & que, dans l'une & dans l'autre, on faſſe beaucoup de réfléxions ; Ce qui n'empêche pas qu'un homme n'ait auſſi de bons recueils, mais c'eſt lui même qui les doit compoſer, ſelon ſes vûes.

A l'égard de la ſeconde, Ariſtote y a pourvû ſuffiſamment, ſoit en faiſant conſidérer par-tout la Rhétorique,

comme l'Art du *Pour* & du *Contre*, ſoit en donnant la maniere de réſoudre les argumens de l'Adverſaire ; ſoit enfin en expliquant toute cette matiere dans ſes Topiques. Et on peut dire que les échantillons que Bacon donne de ce qu'il ſouhaite encore dans la Rhétorique ſur cet article, ne ſont aprés tout que des exemples de Lieux communs, traitez problématiquement. Ils ſont bons, & ils peuvent donner des vûës, mais enfin le ſoin de traiter ſouvent le *Pour* & le *Contre* ſur différentes matieres avec les autres ſecours, y ſupplée parfaitement. Je crois la même choſe des maximes dont il avoit fait un recueil étant jeune, pour & contre les témoins, pour les paroles ou pour le ſens de la Loi, pour & contre la nobleſſe, ou autres choſes ſemblables. On peut voir, ſi l'on veut, ce qu'il en dit, pour ſe faire une idée de ce qu'on doit recueillir, & de la maniere de le faire. Bacon.

Enfin, à l'égard des *mouvemens* ou des *paſſions*, on a pû voir dans tout le cours de cet Ouvrage, que les habiles conviennent qu'Ariſtote n'a rien ignoré de ce qui contribuë à les exciter. De ſorte que le Chancelier Bacon

Bacon. auroit dû reconnoître ſans reſtriction, qu'on a des traitez parfaits de Rhétorique, comme on a des exemples de grands Orateurs qui en ont admirablement profité, mais que pour atteindre à la gloire qu'ils ſe ſont acquiſe, il faut avoir comme eux & du génie & de l'application.

Ajoûtons que cet illuſtre Auteur reconnoît l'utilité de la Rhétorique, & qu'en avoüant la juſtice des reproches que Platon faiſoit aux Orateurs ou aux Maîtres de ſon ſiécle : il ne convient pourtant pas que l'Art merite les reproches que ce Philoſophe ſemble lui faire, *d'être ſemblable à l'art des Cuiſiniers, qui gâte le goût naturel des mets les plus ſains, & qui déguiſe ou rend agréables les plus nuiſibles.* Il avoüe que l'Art Oratoire parle à l'imagination ; il avoüe qu'on en abuſe pour déguiſer la verité, ou pour perſuader le mal, il avoüe enfin, qu'il remuë les paſſions. Mais il ſoûtient que l'imagination & les mouvemens ſont d'un grand uſage pour la Morale ; que l'abus qu'on fait d'une choſe ne la rend pas mauvaiſe d'elle même ; qu'il n'eſt point également aiſé à l'Orateur d'orner la mauvaiſe & la bonne cauſe.

Celle-ci, ainſi que nous l'avons dit aprés Ariſtote, eſt toujours plus facile à défendre ; & c'eſt pour cela, comme le remarque Bacon dans Thucydide (1), c'eſt pour cela, dis-je, que perſonne ne crie plus contre l'Eloquence que ceux qui entreprennent de défendre de mauvaiſes cauſes, pour rendre inutiles dans leurs Adverſaires, des avantages qu'ils n'ont pas eux mêmes, ou plutôt, que leur propre cauſe ne leur fournit pas. Bacon.

Le Lecteur s'apperçoit ſans doute, que ce ſont moins des préceptes que je rapporte de Bacon, que des témoignages de ce qu'il a penſé de trois grands Maîtres, dont j'ai parlé dans mon premier volume, Platon, Ariſtote & Ciceron. J'aurois pu ſans difficulté rapporter ces témoignages, en parlant de ces Maîtres célébres ; mais outre que leurs articles étoient déja

(1) A Thucydide optimè notatum eſt tale quippiam ſolitum fuiſſe objici Cleoni ; quòd cùm ſemper deteriorem partem tueretur, in hoc multus eſſet, ut eloquentiam carperet : cùm ſciret, de rebus ſordidis & indignis non poſſe quempiam pulchrè loqui : at de rebus honeſtis facillimè. Bac. de aug. ſcient. l. 6 c. 3 p. 448 Edit. Lugd Batav. in-douze, 1645.

aſſez longs, j'ai crû que perſonne ne trouveroit à redire, que j'aye voulu donner une place diſtinguée à un Chancelier auſſi illuſtre que Bacon.

TABLEAU
DE L'ELOQUENCE FRANCOISE,

Par le R. P. Charles de S. Paul, Abbé & Supérieur Général de la Congregation de Notre-Dame de Feüillans.

1632.

LE Livre dont j'entreprens de parler ici, eſt imprimé à Paris avec Privilége, & néanmoins ſans nom d'Imprimeur, ce qui me paroît ſurprenant. Quelle que puiſſe être la cauſe de cette omiſſion, je ne ferai pas un long article de cet Ouvrage. On verra l'idée que j'en pourrois donner, par celle que je donnerai ci-aprés, de deux Traitez de Mr. de la Mothe le Vayer. Ils ſont tous deux poſtérieurs à celui-ci, mais ils ſont venus les premiers à ma connoiſſance, & la reſſemblance des principes ne manqueroit pas de me

jetter dans des redites importunes, ſi je faiſois ſur celui-ci ce que je me reſerve à faire ſur les autres. Le P. de S. Paul.

Sans entrer donc dans un détail plus particulier, il ſuffit de dire que cet Ouvrage conſiſte en dix lettres, & c'eſt une forme qui lui eſt particuliere. La premiere n'eſt, comme dit l'Auteur, *qu'un Argument des autres*, c'eſt-à dire, une explication ſuccinte de ce qui doit faire le ſujet & la diviſion de tout l'Ouvrage. Elle contient par conſéquent une énumération des qualitez néceſſaires à la perfection d'un diſcours. Ces qualitez au nombre de huit, ſont expliquées avec plus d'étenduë dans les huit lettres ſuivantes. L'on commence d'abord par marquer les conditions que doivent avoir les termes dont le diſcours eſt compoſé. Cela regarde le choix des mots, & fait la matiere de la ſeconde lettre. Dans la troiſiéme on parle de la Période, & de la maniere de la tourner. Dans la quatriéme il s'agit du ſtyle. La cinquiéme traite des parties du diſcours. Les penſées ou les choſes qui doivent en faire comme l'ame, ſont la matiere de la ſixiéme. On nous apprend dans la ſeptiéme, la maniere d'ampli- Au Lecteur P. 3.

Le P. de S. Paul.

fier, ou un diſcours en général, ou une penſée particuliere, & d'étendre la propoſition, qui fait l'objet de l'Orateur, dans la matiere qu'il traite. On nous fournit dans la huitiéme, l'idée des ornemens & des figures du diſcours. La neuviéme donne la maniere de l'animer, & c'eſt l'art d'exciter ou de calmer les paſſions. Enfin, la dixiéme qui eſt la derniere, enſeigne par quels moyens on peut parvenir à donner à un Ouvrage toute la perfection dont il eſt ſuſceptible. On peut juger que ces moyens ſont, l'eſprit, les préceptes, l'uſage & l'application à compoſer, ou à polir les belles connoiſſances.

Je ne puis me diſpenſer d'obſerver que ce Traité me paroît digne d'un homme ſage & modeſte, qui a de l'eſprit, de la politeſſe, & une idée aſſez juſte de ſon ſujet. A dire vrai, le P. de S. Paul ne le traite pas à fond ; la forme qu'il a donnée à ſon Ouvrage ne ſembloit pas le permettre : cependant il en dit plus à mon avis, qu'on ne devroit naturellement attendre d'un Auteur qui n'écrit que des lettres. Cette conſidération rend ſon exactitude plus eſtimable ; puiſque tout ce

qu'il dit eſt généralement bon, puiſé dans de bonnes ſources, & capable de faire connoître la nature & le génie de l'Eloquence. Ce m'eſt, je crois, un juſte fondement de dire, que comme la Congrégation des Feüillans à produit d'excellens Prédicateurs ; elle a auſſi produit un Maître d'Eloquence ; un guide à ceux qui ſe ſont engagez dans cette glorieuſe carriere. Le caractére d'honnête homme regne dans tout le livre, le ſtyle eſt plein de douceur, & c'eſt un effet de la modeſtie du P. de Saint Paul. Quoique cet Auteur n'ait écrit que ſix ans avant Monſieur de la Mothe le Vayer, néanmoins quelques mots dont il ſe ſert, le font paroître conſidérablement plus vieil. Il ne faut pas s'en étonner. Il êtoit Abbé de ſon Ordre, lorſqu'il écrivoit; il n'êtoit donc plus ſi jeune, & on n'attend pas ſi tard pour ſe faire une maniere d'écrire.

Le P. de S. Paul.

D. Jerôme D. Turquois.

On ne ſera pas fâché de voir de quelle maniere il avoüe lui-même, que ce qu'il dit n'eſt pas de lui. J'eſtime, dit il, que ce ſont là les qualitez « principales de rendre un ſtyle excellent. Je ne prétends pas que vous « me donniez la gloire de les avoir «

P. 112.

Le P. de S. Paul.

» inventé, bien que je les aye déduites, selon mon génie ; car je les ai » puiſé dans les écrits de Ciceron, de » Longinus, & d'Hermogenés, qui » ſont comme trois brillantes lumie- » res que le Ciel nous a donné, pour » apprendre à la ſplendeur de leurs » enſeignemens, ce qu'il y a de plus » excellent dans l'Eloquence. Ces qualitez dont il parle, ſont l'élevation, la richeſſe, la douceur, l'éclat des penſées, la force ou la vigueur, le tour, ou la circonduction, toutes choſes en effet que les anciens Maîtres ont détaillées d'une maniere merveilleuſe.

P. 139. Peut-être s'éloigne-t-il un peu des principes d'Ariſtote, lorſqu'il dit, que *la plus puiſſante raiſon*, (il veut dire la maniere de raiſonner,) *eſt celle qui ſe fait par Syllogiſmes* ; Car Ariſtote & le Poëte Satyrique (1) ſemblent la mettre dans *l'Enthymême* ; Peut-être s'éloigne-t-il des mêmes principes, lorſ-

P. 129. qu'il dit que *la Narration doit être longue dans la loüange, & dans le blâme, auſſi-bien que dans l'accuſation & dans la défenſe* ; Car dans ces deux premieres ſortes de diſcours, ou il n'y a

(1) Sermone rotundo torqueat enthymema. *Juven. Sat.*

point

point de narration, ou la narration y est courte & entrecoupée par l'amplification des faits, qu'il faut à cauſe de cela, ſéparer les uns des autres. Peut-être enfin notre Auteur ne fait-il pas aſſez d'eſtime du ſtyle ſimple ni du médiocre, lorſqu'il dit qu'*un eſprit élevé* qui ne s'amuſe point aux petites choſes, *ne veut pas qu'on l'entretienne de ces ſtyles*, qui ſont pourtant très-eſtimables en leurs places. Mais outre qu'on peut dire qu'il corrige quelquefois ailleurs, ce qu'il a ainſi avancé de moins exact, il eſt certain que tout eſt bien reparé, lorſqu'il nous renvoye aux premiers Maîtres, pour en prendre & la doctrine & les manieres. Et quand même il ne corrigeroit pas ainſi ce qu'on pourroit reprendre dans ſon Ouvrage, qui peut n'être pas touché de la maniere dont cet Auteur finit la Préface, qu'il a miſe à la tête de ſes lettres ? Telles qu'elles ſont, dit-il, je vous les offre, & je vous prie « de les recevoir avec autant de bien-« veillance, que j'ai de paſſion, qu'el-« les vous plaiſent. Arrêtez-vous d'au-« tant moins à controller les manque-« mens qui s'y trouveront, que je ne « prétends nullement que mes écrits « Le P. de S. Paul.

Le P. de S. Paul.

» ſoient relevez en leur perfection au
» deſſus du reſte des choſes d'ici bas,
» où il ſe rencontre mille défauts. J'eſ-
» pere cette faveur de votre courtoi-
» ſie, qui obligera ma plume de vous
» rendre à l'avenir de plus grands ſer-
» vices.

Il faut l'avoüer, des manieres auſſi humbles que celles-là, ſont propres à faire excuſer bien des choſes dans un Ouvrage.

Il ne me reſte plus qu'à remarquer que pour trouver la conformité que j'ai dite entre les Ouvrages de Mr. de la Mothe Le Vayer & celui du Pere de Saint Paul, il n'y a premierement qu'à comparer les quatre premieres Lettres de celui-ci avec le premier Ouvrage de celui-là: on verra que le tout roule ſur *les Mots*, ſur *les Periodes*, & ſur *les Penſées*. Qu'on ſe donne enſuite la peine de comparer les autres Lettres du dernier avec le ſecond Ouvrage du premier, & on verra qu'on y traite les autres parties de l'Eloquence ou de la Rhétorique; De telle ſorte néanmoins que l'un n'a pas copié l'autre; quoiqu'ils ſuivent tous deux les mêmes principes & les mêmes maximes. Car chacun d'eux a ſon ſtyle, ſon or-

dre, ſa maniere. Le ſtyle de Mr. de la Mothe le Vayer paroît plus nerveux & plus fort, quoiqu'il ſoit également ſans enflure & ſans orgueil. Une choſe entr'autres les diſtingue d'une maniere trés-ſenſible. Quelle eſt-elle ? Le Pere de Saint Paul à la verité indique trés-ingénûment les ſources où il puiſe, mais c'eſt en quelque façon une fois pour toutes, de ſorte qu'il ne cite que rarement. Mr. de la Mothe le Vayer au contraire aime fort à citer, & enrichit ſon Ouvrage non ſeulement des opinions & des penſées, mais encore des paroles des Auteurs qu'il prend pour garants de ſes ſentimens. Auſſi plaide-t-il la cauſe des citations contre ceux qui ne pouvoient les ſouffrir: Au lieu que le Pere de Saint Paul convenant d'ailleurs qu'il eſt permis de prendre les penſées des autres & de dire même qu'elles ſont d'eux, blâme ceux qui alléguent les propres termes, ſur-tout s'ils ſont d'une autre Langue. J'ai à vous « remarquer premierement, dit-il, en « ce point qu'il ne me ſemble pas « moins impertinent d'apporter l'au- « torité de ceux qui ne ſont point en « conſideration, qu'il eſt utile d'ap- «

Le P. de S. Paul.

Conſiderations ſur l'Eloquen. Franç. p. 138. 139. & ſ.

Tableau de l'Eloq. p. 189.

Le P. de S. Paul.

» puyer ſes diſcours du témoignage
» des autres, qui ſont honorez com-
» me de brillantes lumieres de doctri-
» ne. Et puis, je vous dirai qu'il me
» ſemble fort déſagréable de remplir
» un diſcours de citations, alléguant
» les termes des Auteurs dont on les
» tire, & ſur-tout, d'apporter des
» textes où il n'y a rien d'extraordi-
» naire, de ſententieux, ou qui ſoit
» de poids. Auſſi cela ne ſe fait-il que
» par des Ecoliers dont le génie n'eſt
» pas encore aſſez fort pour compoſer
» un diſcours d'un ſtyle continu. Il eſt
» bien permis de ſe rendre propre les
» penſées des autres, & de dire même
» qu'elles ſont d'eux, rapportant fidé-
» lement le ſens de leurs paroles ſans
» y rien altérer : mais d'alléguer leurs
» propres termes, s'ils ſont d'une au-
» tre Langue, que celle en laquelle
» nous écrivons, c'eſt ce qu'on ne peut
» approuver, ſi ce n'eſt dans un Traité
» où l'on ait plus d'égard à la doctrine
» qu'à l'Eloquence, & où l'on a ſeu-
» lement deſſein d'inſtruire le Lecteur
» par la ſolidité des penſées, ſans ſe
» ſoucier de la beauté du Langage. Li-
» ſez, je vous prie, Ciceron, Démoſthé-
» ne, & les autres Orateurs ; vous ne

trouverez jamais qu'ils ayent rem- « Le P. de St
pli leurs diſcours de citations. Il leur « Paul.
eſt arrivé de citer quelques vers en « leur Langue, mais cela eſt ſi rare « qu'il n'eſt pas loiſible d'en tirer la « permiſſion générale, d'apporter or- « dinairement les mêmes termes des « Auteurs ; & particulierement, lorſ- « que leurs écrits ſont en une autre « Langue que notre diſcours. «

Telle eſt l'opinion du Pere de Saint Paul touchant les citations. J'y trouve par bonheur deux raiſons pour m'autoriſer à le citer ici lui-même en propres termes ; autrement, il ne l'auroit peut-être pas ſouffert encore ſans quelque peine. Il écrit en François, & je ne fais pas une piéce d'Eloquence. J'ajoûte que pour juſtifier le jugement avantageux que j'ai cru devoir faire de ſon Ouvrage, il n'étoit pas hors de propos d'en rapporter un échantillon ; & quelque grande que ſoit ſa modeſtie, il me paſſeroit, je crois, cette raiſon, qui montre que la citation étoit ici comme une preuve néceſſaire à la cauſe. Au reſte nous voyons qu'Horace (2) trouvoit le

(2) Canuſini more bilinguis, Pat. l. 1. *Sat.* 10.

Le P. de S. Paul.

mélange du Grec & du Latin dans un même Ouvrage, auſſi déſagréable que le Jargon des Peuples limitrophes de deux différentes Langues, & qui les mêlent toutes deux. Pour ce qui eſt de Ciceron, outre que Mr. De la Mothe le Vayer reconnoît que dans toutes ſes oraiſons, nous ne voyons que deux mots Grecs, l'un dans la ſeconde Verrine & l'autre dans la cinquiéme, cet Orateur lui-même declare (3) en termes formels dans un de ſes Livres de Philoſophie, qu'il n'aime à mêler ni du Grec dans le Latin ni du Latin dans le Grec. Il le fait pourtant & dans ſes Livres de Philoſophie & dans ſes lettres : mais on voit bien que cela ne conclut pas qu'on puiſſe le faire dans un Playdoié ni dans un Sermon, de quoi néanmoins il ſemble qu'il eſt ici uniquement queſtion. Aprés tout, les raiſons alléguées de part & d'autre, ſi on les examine comme il faut, établiſſent, que les citations dans une piéce d'Eloquence doivent étre fort rares. Mais qu'il ſeroit difficile de les bannir abſolument. C'eſt ſur quoi je dirai en-

Ubi ſupra p. 147.

(3) Scis enim me græcè loqui in latino ſermone non plus ſolere, quam in græco latinè. *Tuſc. Quaſt.* l. 1. n. 15.

core un mot en parlant de Mr. De la Mothe le Vayer. Il faut obſerver en finiſſant cet article, qu'il eſt ſurprenant qu'aprés l'Ouvrage dont je viens de parler, imprimé en 1632, & aprés celui de Mr. De la Mothe le Vayer imprimé en 1638, on ait dit hautement à Mr. Barry en faiſant ſon éloge, lorſqu'il imprima ſa Rhétorique en 1665, *qu'il êtoit le premier qui eût donné une Rhétorique en François :* A moins qu'on ne veüille dire ce qui eſt vrai, que le Livre de Mr. De la Mothe le Vayer n'eſt pas une Rhétorique complette, & que celui du P. de S. Paul traite toutes choſes d'une maniere aſſez ſuccincte. Ce qui n'empêche pas, ce me ſemble, qu'on ne dût au moins les citer, auſſi-bien que le *Traité de l'Eloquence* qu'avoit publié Mr. Duvair.

Le P. de S. Paul.

R. P. RODERICI DE ARRIAGA

Hiſpani Locrenſis, è Societate JESU, Philoſophiæ ac Theologiæ Doctoris, & in Pragenſi Univerſitate Profeſſoris, de Oratore Libri quatuor. 1637.

C'eſt-à-dire,

Quatre Livres de l'Orateur. Par Arriaga Jeſuite Eſpagnol.

CEtte Rhétorique, quoique d'un juſte Volume, ne nous doit pas arrêter long-temps, non qu'elle ſoit à mépriſer; mais parceque ce ſont les principes mêmes de Ciceron copiez mot pour mot, & mis ſeulement dans un Ordre plus Scholaſtique. On doit ſavoir gré à l'Auteur, & de ſon bon goût dans le choix qu'il a fait d'un ſi excellent Maître, & de la peine qu'il s'eſt donné pour en applanir les difficultez. Il ne faut pas moins loüer ſa doctrine & ſon exactitude. Ces deux qualitez paroiſſent dans le ſoin qu'il a pris de marquer par tout fidellement les endroits de l'Orateur Romain, où il a

puiſé ſes paroles auſſi-bien que ſes penſées. On peut comparer ce que je dis ici d'Arriaga, avec ce que je dis ailleurs du P. Soare. On concevra facilement que ces deux Auteurs vont de pair pour ce qui regarde la Rhétorique. Si quelque choſe diſtingue leurs Ouvrages ſur cet article, c'eſt que le plus jeune a pouſſé plus loin ſon travail. Peut-être même l'a-t-il pouſſé un peu trop loin, premierement, parcequ'il rapporte ſouvent ſur un même précepte, ce que Ciceron en a dit en pluſieurs endroits; ſecondement parcequ'il s'étend beaucoup ſur les Topiques. Il leur donne quinze grands Chapitres, qui font le tiers de tout l'Ouvrage, & il pouvoit ſe contenter de leur donner le dernier des quinze. Ajoûtons qu'il ne s'étend guéres moins ſur les figures dans ſon troiſiéme Livre. Auſſi ſe voit-il abandonné de ſon principal guide qu'il s'étoit propoſé de ſuivre, je veux dire de Ciceron, qui n'a jamais cru devoir s'étendre ſur cette matiere. Il ſuit donc l'Auteur de la Rhétorique à Herennius, mais il eſt plus diffus que lui; peut-être a-t-il cru que Ciceron étoit l'Auteur de cet Ouvrage.

Arriaga.

Cy-devant. p. 397.

Arriaga parle dans ſon ſecond Li-

Arriaga. vre, d'un point de doctrine qui n'appartient qu'a la Logique, & dont ſes Guides n'ont point parlé, ce ſont *les Modes & les Figures des ſyllogiſmes.* Mais ſur cet article, pour rendre juſtice à cet Auteur, il faut avoüer qu'il eſt trés-court. Un défaut plus conſidérable, c'eſt qu'il confond l'expreſſion des mœurs avec je ne ſai quel genre d'amplification, ou pour mieux dire, il ne paroît pas aſſez entendre ce que c'eſt. Il ne faut pas en être ſurpris; il ne paroît pas avoir aſſez étudié la Rhétorique d'Ariſtote, quoiqu'il le cite quelquefois

Dans ſon quatriéme & dernier Livre il traite avec autant d'étenduë que Ciceron, ce qui regarde le nombre & l'harmonie du diſcours; il y joint ce qui regarde la diverſité des ſtyles, la bienſéance, la Prononciation, la Memoire, l'Exercice ou l'uſage, & enfin l'imitation, & il paroît ne rien omettre de tout ce que Ciceron a dit ſur ces différentes Parties.

Mr. Bayle qui a donné dans ſon Dictionnaire un article à Arriaga, remarque qu'il naquit à Lucrone en Eſpagne, le 17. de Janvier 1592. qu'il enſeigna la Philoſophie avec un grand

applaudiſſement à Valladolid, & la Théologie à Salamanque : qu'il alla à Prague en 1624. qu'il y enſeigna la Théologie pendant treize ans ; qu'il y fut Préfet général des études vingt ans de ſuite, & Chancelier de l'Univerſité l'eſpace de douze années. On trouve qu'il réüſſiſſoit beaucoup mieux à détruire ce qu'il nioit, qu'à bien établir ce qu'il affirmoit, & l'on prétend que par là il eſt devenu le fauteur du Pyrrhoniſme, quoiqu'il ait donné à connoître qu'il n'étoit pas Pyrrhonien. Car s'il employe toutes ſes forces à refuter un grand nombre de ſentimens, il les employe auſſi à ſoûtenir les opinions qu'il embraſſe, & on s'apperçoit aiſément qu'il y procede de bonne foi. Il a quitté ſur pluſieurs matieres de Phyſique les opinions les plus générales de l'Ecole ; & c'eſt par cette conſideration qu'en un endroit de ſes Ouvrages, il a pris à tâche de juſtifier les Novateurs en matiere de Philoſophie. C'eſt dommage, dit-on, qu'un eſprit ſi net & ſi pénétrant n'ait pas eu plus d'ouverture ſur les veritables principes, parcequ'il eût pû les pouſſer bien loin. Il publia pluſieurs Livres où il étala beaucoup de ſubti-

Arriaga.

Arriaga. lité d'eſprit, entr'autres un cours de Philoſophie en un Volume *in-folio* & un cours de Théologie en huit Volumes de la même taille. Il travailloit au neuviéme, lorſqu'il mourut agé de 95 ans. Don Nicolas Antonio lui donne le traité de Rhétorique dont eſt queſtion dans cet article, & qui fut imprimé à Cologne l'an 1637, Alegambe le lui donne auſſi; mais parceque le Pere Sotuel, qui eſt venu aprés Alegambe n'en parle pas, Mr. Bayle conclut qu'il y a lieu de croire que Don Nicolas Antonio s'eſt trompé. A cette raiſon de douter, on pourroit en ajoûter une autre, qui eſt qu'on ne voit pas dans la Rhétorique dont eſt queſtion, cet eſprit de Critique & de contradiction, qu'on a reconnu dans Arriaga. Il ſemble qu'un homme de ſon caractére auroit dû montrer ſur cette matiere ſon amour pour la nouveauté comme Ramus y a montré le ſien. Cependant nous ne trouvons dans cet Ouvrage que les principes ordinaires. Croirons-nous ſur cela & ſur l'argument négatif qu'en apporte Mr. Bayle, qu'il n'eſt point d'Arriaga? il n'y a qu'à examiner ſi ces deux conſiderations doivent l'emporter ſur

trois autres : l'une eſt, que le titre même du Livre, dans l'Edition dont parle Don Nicolas Antonio, l'attribuë à cet Auteur. La ſeconde eſt, que dans un petit Avant-propos qui eſt à la tête, le Libraire aſſure l'avoir reçû de lui. La troiſiéme eſt enfin, que la permiſſion que le Provincial de la Societé, dans le Royaume de Boëme donne à ce Libraire de l'imprimer, porte comme le titre, que c'eſt l'Ouvrage d'Arriaga ; A quoi on peut ajoûter que le Livre êtant bon de lui-même, il n'y a point d'apparence que le Libraire ait voulu le faire valoir davantage en l'attribuant fauſſement à un Auteur de cette reputation. Arriaga.

THOMAS CAMPANELLA,

Italien, * *Religieux de l'Ordre de S. Dominique, mort en 1639.*

* *De Stilo, dit Moreri, petit Village de la Calabre.*

ON peut voir dans le Dictionnaire de Moreri, les particularitez de la vie de Campanella. Mr. Morhof, qui le met au nombre des Auteurs qui ont écrit de la Rhétorique, dit qu'il aimoit les nouveautez dans les arts &

Moreri Dict. art. de Campan. Morhof. T. 2. l. 6. p. 245. n. 12.

Campanella.

dans les ſciences. Cela paroît par ſon Livre de *la Philoſophie raiſonnable*, diviſé en cinq parties, dans leſquelles il traite de la Grammaire, de la Dialectique, de la Rhétorique, de la Poëtique, & de l'Art d'écrire l'Hiſtoire, toutes choſes, ſi on l'en croit, qu'il explique par leurs propres principes. Mais ſi, ſans s'arrêter à ce qu'il en dit, on veut en juger par la lecture, on trouve qu'il rappelle tout, autant qu'il le peut, à des idées Métaphyſiques, qu'il emprunte les termes de cette ſcience, & que ſon ſtyle eſt tout-à-fait ſemblable à celui de la Somme de S. Thomas. Cela n'a point empêché l'un des Approbateurs de ſon Livre, de dire, qu'*il étoit d'avis que l'impreſſion s'en fît au plutôt, afin*, dit-il, *que le ſon d'une ſi douce ſonnette vienne inceſſamment aux oreilles des gens de Lettres* ; parlant ainſi, à cauſe que le nom de l'Auteur (Campanella,) ſignifie une petite cloche. Que nous apprend-il donc de curieux? Il décide que mal-à-propos Ariſtote a prétendu que la Rhétorique étoit *une extenſion de la Logique*, & que Ciceron auſſi, mal à propos l'a définie *l'Art de parler* (1). Ariſtote ſe

(1) Ars dicendi, *dit Ciceron ; & non pas,* loquendi.

fonde ſur ce que la Rhétorique raiſonne comme la Dialectique, c'eſt-à-dire, ſur des matieres & par des raiſons qui ſont à la portée de tout le monde : & Campanella prétend que cela lui eſt commun avec toutes les ſciences, à qui la Logique ſert d'organe & d'inſtrument. Il ne prend pas la penſée d'Ariſtote ; il ne prend pas non plus celle de Ciceron. Il prétend que la définition que cet Orateur donne de la Rhétorique, convient auſſi à la Grammaire, & encore mieux à la Poëſie, à la Phyſique, à la Théologie, & qu'elle leur convient, non à cauſe qu'on y fait uſage de la Rhétorique, mais parcequ'on y fait uſage de la Logique. Cela s'appelle ne pas entendre les termes Latins les plus ſimples. La définition de Ciceron ne ſignifie point que la Rhétorique eſt *l'Art de parler* ſeulement ; cette définition ſignifie qu'elle eſt *l'Art de bien dire* (2), ce qui en Latin ne convient qu'a l'Orateur. Campanella.

Comme le ſyſtême de cet Auteur l'oblige à donner une meilleure définition, il croit y réüſſir, en diſant que la Rhétorique eſt *l'Art inſtrumental de conſeiller le bien, & de diſſuader le*

(2) Ars benedicendi.

Campanella.

mal. De telle ſorte, que ſelon lui, un Orateur qui conſeille le mal, ceſſe dés-lors d'être Orateur ; & il ne conſidére pas qu'il y a quelquefois dans le diſcours de cet Orateur, infiniment plus d'art, plus de génie, en un mot plus d'éloquence que dans un diſcours qui nous porte au bien.

Mais ſi la définition ordinaire de la Rhétorique déplaît à Campanella, la diviſion qui ne met que trois genres de cauſes, ne lui déplait pas moins. Il trouve mauvais qu'on y omette les diſcours qui ſe font, ou pour conſoler, ou pour invectiver. Cependant quand il ſeroit vrai qu'on les y auroit omis, il n'auroit pas droit ſur cela de blâmer les anciens Maîtres ; parceque la Rhétorique eſt un art, où il n'eſt pas néceſſaire de tout dire. Auſſi Ariſtote qui en a trés-bien connu la nature, a laiſſé beaucoup de choſes qu'il a cru devoir abandonner au génie. Il faut néanmoins ajoûter que *l'Invective* qu'il croit qu'on a omiſe, eſt compriſe dans *l'Accuſation* ; & qu'*un diſcours fait pour conſoler*, eſt compris dans *le genre délibératif.*

Je n'ai garde de rapporter, ni de réfuter toutes les penſées extraordi-

naires de cet Auteur. Mais je ne puis me diſpenſer de remarquer qu'aprés avoir dit que la Rhétorique n'eſt pas une extenſion de la Logique, comme le veut Ariſtote, il prétend que c'eſt *une extenſion de la Magie.* Il ſe fonde ſur le merveilleux de l'Eloquence, *laquelle*, dit-il, *ſans aucun pacte avec le Diable, ſans aucune drogue à manger, & ſans breuvage ni potion, tourne les cœurs & les eſprits comme il lui plaît.* Et il ne faut pas s'imaginer que ſa propoſition ne ſoit qu'une figure, ou une expreſſion oratoire. C'eſt par figure qu'Horace regarde les Poëtes dramatiques comme des eſpéces de Magiciens (3), parcequ'ils ont le ſecret de nous intéreſſer à des choſes où nous n'avons nul interêt, & qu'ils nous tranſportent, en quelque ſorte dans des lieux & dans des temps fort éloignez de ceux où nous nous trouvons. Mais la propoſition de Campanella paroît dogmatique ou doctrinale. Ce qu'il

Campanella.

(3) Ille per extentum funem mihi poſſe videtur ire Poëta, meum qui pectus inaniter angit, irritat, mulcet, falſis terroribus implet. Ut Magus, & modò me Thebis, modò ponit Athenis. *Horat. Ep. ad Aug.*

Campanella.

dit de la Rhétorique, il le dit encore de la Poëſie ; & s'il ne l'appuye que ſur des effets de la Poëſie, qui ſont connus de tout le monde, c'eſt qu'il ne peut pas en dire d'avantage ; c'eſt par la même raiſon qu'il adoucit un peu ſa propoſition (4). Et ce qui peut perſuader qu'il a été capable de la penſée que je lui attribuë, c'eſt que ſelon Moreri, un homme de ſon pays, qui a fait ſon éloge, avoüe qu'*il avoit beaucoup d'eſprit & peu de jugement, & qu'il avoit beſoin de retenuë & de ſolidité.*

Au reſte, je ne prétends pas dire qu'il n'y ait rien de bon dans cet Auteur. Je dis ſeulement qu'en ce qu'il a de bon, il ne dit rien de nouveau, qu'il débite bien des choſes extraordinaires qui ne valent rien, & que ce qu'il a de bon, comme ce qu'il a de mauvais, eſt exprimé d'une maniere ſi déſagréable, qu'on ne peut pas réſiſter au dégoût que cauſe une lecture ſi ennuyeuſe. Qu'on en juge par le titre de deux ou trois chapitres de ſon Ouvrage: c'eſt pour cela que je les rapporte (5)

(4) Rhetoricam eſſe quodammodo Magiæ portiunculam.

(5) De Oratore ex primalitate primâ.

De Oratore ex primalitate ſecundâ, &c.

DEGLI AUTORI DEL BEN PARLARE, &c.

C'eſt-à-dire, *Des Auteurs qui ont traité de l'Art de Parler, huit Vol. in 4°. à Veniſe 1643.*

LEs huit Volumes dont je me propoſe de parler dans cet article, n'éxigent point du Lecteur une longue attention, parceque ce n'eſt point un Ouvrage que quelqu'un ait compoſé ſur les Auteurs qui ont traité de l'Eloquence, mais préciſément un Recueil d'un grand nombre de ces Auteurs, ou de partie de leurs Ouvrages, ſans que le Compilateur qui en a fait un corps, y ait ajoûté un ſeul mot du ſien. Qu'aurois-je donc à dire de ce Recueil, puiſque je parle en leur lieu, à peu de choſe prés, de toutes les parties qui le compoſent? Il ſuffit de donner ici un petit détail de ces parties, parceque je ne puis paſſer ſous ſilence tant de Livres compris ſous un même titre, qui a rapport à la matiere que je traite.

Obſervons donc, que quelques-uns des Auteurs qu'on y a fait entrer, ou en tout, ou en partie, ſervent aux autres d'Avant-propos. Tel eſt d'abord un petit endroit d'Heſiode, touchant les deux chemins qu'on peut prendre dans la vie, l'un de la vertu, l'autre du vice; Tel eſt le Rhéteur ridicule de Lucien; Tel eſt un morceau de la Préface que Ciceron à miſe à la tête de ſes trois Livres de l'Orateur; Tel eſt l'endroit de Xenophon, où l'on voit la vertu & la volupté qui tâchent d'attirer Hercule, chacune dans ſon parti; Tel eſt enfin l'Hercule Gaulois, lequel avec des chaînes d'or, qui aboutiſſent à ſa langue, tient enchaînez par les oreilles, des peuples qui le ſuivent volontairement. Tout cela tend, comme l'on voit, à donner une haute idée & de l'excellence & de la difficulté de l'Eloquence.

Aprés cet Avant-propos, viennent les Auteurs *du bien dire*, diviſez en pluſieurs parties, leſquelles ſont auſſi diviſées en pluſieurs Tomes.

La premiere partie en ſix tomes, qui ſont en trois volumes, ne contient guéres que des obſervations ou des regles de Grammaire pour la langue Italien-

ne. Auſſi le premier Tome a-t il pour titre *Della Favella Nobile d'Italia, &c.* & ce ſont deux Livres du Dante, ou ſes Réflexions ſur la Proſe, ſur les vers ; & ſur les divers idiomes, ou dialectes de ſa langue, avec encore pluſieurs Ouvrages qui ont rapport à la même matiere.

Le ſecond Tome, qui a pour titre particulier *Della Grammatica*, contient divers Grammairiens, comme *Franceſco Fortunio, Petro Bembo, Alberto Acariſio, Giulio Camillo Delminio, Franceſco Alumno, Jacomo Gabriele, & Rinaldo Corſo*, leſquels ſont tous compris avec le Dante dans le premier des huit volumes dont eſt queſtion.

Le troiſiéme, le quatriéme, le cinquiéme & le ſixiéme Tomes, ne contiennent encore que des Traitez de Grammaire. Ce ſont les obſervations de *Lodovico Dolce*, les Diſcours de *Ruſcelli* ; Grammaire de *Pergamini*, des Ouvrages de *Bembe*, une lettre de *Triſſino*, un diſcours de *Mazzoni*, les *Auvertimenti del Salviati*, enfin l'origine, les raiſons, les differences de la langue Italienne. Ces quatre tomes ſont le ſecond volume du

Recueil, & une partie du troiſiéme.

Le reſte de ce troiſiéme volume eſt occupé par la ſeconde partie du Recueil, laquelle traite encore des choſes de Grammaire, puiſqu'il s'y agit du *Barbariſme* & du *Soleciſme* ; mais auſſi y traite-t-on pareillement des figures, des tropes, & autres choſes qui ont rapport à la Rhétorique. C'eſt ſurquoi on y trouve divers Traitez de Subaziano, preſque tous les petits Rhéteurs Grecs, avec quelques Extraits de Quintilien, de Ciceron, du Pere Cauſſin, de la Poëtique d'Ariſtote, pour des choſes qui regardent l'élocution.

La troiſiéme partie du Recueil commence au quatriéme volume, & a pour titre *Degli ſtili, & Eloquenza*, c'eſt-à-dire, *Des ſtyles & de l'Eloquence.* Cette partie eſt compoſée du Grec de Démétrius, avec une traduction latine de Victorius, d'un Traité latin de Juſte-Lipſe, ſur la maniere d'écrire des lettres, lequel eſt de l'an 1587. du Démétrius en latin, avec la paraphraſe, le Commentaire, & les Diſcours Italiens, ou les Réflexions, en trois tomes, de Panigarola. Un Avertiſſement qui eſt à la tête de cet Ou-

vrage, nous apprend qu'il fut imprimé en 1609. l'Epître Dédicatoire eſt de 1608. & la Préface dit que l'Auteur mourut avant que de l'avoir achevé, comme je l'ai dit ci-devant. Ces divers Ouvrages de Panigarola s'étendent fort avant, juſques dans le cinquiéme volume. Dans lequel on trouve enſuite une Traduction latine de Longin, un Diſcours Italien de Jules Camille, ſur les Idées d'Hermogene; ces Idées en latin avec le Commentaire de Gaſpard Laurent; enfin la Méthode d'Hermogene en latin.

Il reſte encore le ſixiéme, le ſeptiéme & le huitiéme Volume. Dans le ſixiéme eſt la premiere Partie d'Hermogéne, c'eſt-à-dire, ce qu'il a fait ſur les Queſtions & ſur l'Invention Oratoire auſſi avec les Commentaires de Gaſpar Laurent. Il y a enſuite *Iſidori Hiſpalenſis Rhetorica*, qui eſt peu de choſe; la Rhétorique de Martianus Capella, laquelle ne vaut pas mieux; Caſſiodore, & autres Rhéteurs Latins; les Principes de Rhétorique attribuez à S. Auguſtin; tous les Livres qui ſont dans Ciceron ſur cette matiere. Le ſeptiéme Volume embraſſe la Rhétorique d'Ariſtote en

Italien par Annibal Caro ; les préceptes de Denys d'Halicarnaſſe ſur le Panégyrique & ſes eſpéces de la Traduction Latine d'Antoine Antimaque ; la Rhétorique de François Patrice Auteur Italien ; Aphthone, Theon, & quelque choſe de Quintilien ſur les Progymnaſmes ; les Eloges des Auteurs Grecs par Denys d'Halicarnaſſe, ſes jugemens ſur Iſocrate, mis en Latin par Wolfius, ſes jugemens encore ſur le ſtyle de Platon, & ſur Thucydide, de la traduction de Staniſlas Ilovius Polonois avec quelques jugemens de Ciceron & de Quintilien, leſquels reviennent à ceux de Denys d'Halicarnaſſe. Le huitiéme & dernier Volume contient d'abord pluſieurs queſtions de Panigarola touchant la Langue Italienne, leſquelles doivent être éclaircies à un Prédicateur, lorſqu'on veut lui expliquer les régles de Démétrius : Enſuite pluſieurs queſtions du même Auteur, touchant Démétrius & ſon Ouvrage ; en troiſiéme lieu d'autres queſtions du même, touchant l'Eloquence des Prédicateurs. Tout cela eſt ſuivi de divers Ouvrages de Béde ; du quatriéme Livre de S. Auguſtin *touchant la doctrine Chrétienne* ; des trois

Le Compilateur ne dit point que cet Ouvrage ſoit de Voiſin.

Livres

Livres Latins de Villavicentius ſur la maniere de prêcher, enfin d'un Livre de Panigarola ſur la même matiere, que l'Auteur adreſſe à ſes Diſciples dans ſon Ordre, par une Lettre dattée du premier Septembre 1581.

Je n'ai rien à dire davantage ſur ce Recueil, parcequ'il y a bien des Auteurs qui n'entrent point dans mon deſſein ; que parmi ceux qui y entrent il y en a beaucoup qui ne meritent pas qu'on s'y arrête ; & que j'ai parlé des autres en leurs lieux. J'obſerverai ſeulement trois choſes ; La premiere, qu'il eſt ſurprenant que l'Auteur de cette Compilation n'y ait point mis l'Ouvrage entier de Quintilien & celui de Cavalcanti Auteur Florentin, imprimé dès 1559. comme il y a mis Ciceron & Panigarola. La ſeconde, que l'ordre qu'il a donné aux Auteurs qu'il y a ramaſſez, a quelque choſe de bizarre, comme on peut aiſément le remarquer. La troiſiéme, que la verſion de Démétrius que dans mon premier Volume j'ai attribuée à Raphaël Cyllenius, eſt celle de Victorius. C'eſt Cyllenius même qui a donné lieu à mon erreur, parceque citant Victorius, le loüant fort, & faiſant pro-

feſſion de ſuivre ſes ſentimens, il ne dit point que c'eſt auſſi ſa verſion qu'il a ſuivie dans ſes tables de Rhétorique.

LA RHETORIQUE DE FARNABE,

Laquelle a pour titre en Latin, Index Rhetoricus & Oratorius, Scholis & inſtitutioni tenerioris ætatis accommodatus. Cui adjiciuntur Formulæ oratoriæ, & Index Poëticus. Operâ & ſtudio Thomæ Farnabii. Editio noviſſima. 1648.

CE titre Latin dit à la Lettre, que l'Ouvrage dont eſt queſtion, n'eſt qu'une table qui indique les régles dans les Auteurs qui les ont données, & les exemples dans ceux qui les ont pratiquées ; qu'il contient auſſi certaines formules Oratoires, c'eſt-à-dire certains tours familiers aux Orateurs, pour entrer en matiere, pour demander l'attention, pour prier, pour menacer, & autres choſes ſem-

blables ; enfin qu'on y trouve auſſi une table des choſes les plus remarquables dans les Poëmes, & une liſte des Poëtes Latins ; car l'Auteur apparemment a compris cette liſte dans ſon *Index Poëticus*. Farnabe.

On conçoit, par cette idée, que cette Rhétorique, quant au fond, n'a rien de particulier. Ce ſont des matieres que Farnabe a trouvées ailleurs, mais qu'il traite, & qu'il range à ſa maniere. C'eſt le ſens d'une ſentence de Sénéque(1), que cet Auteur a ajoûtée à ſon titre. On conçoit en même temps que les régles ſont expliquées dans cet Ouvrage d'une maniere fort ſuccinte. A peine occupent-elles ſoixante-dix pages. L'acceſſoire remplit le reſte.

(1) Etſi omnia à veteribus inventa eſſent, hoc tamen ſemper novum erit, uſus & inventorum ab aliis ſcientia & diſpoſitio. *Senec. 64. Epiſt.*

Ce que le titre nous fait entendre, l'Auteur le dit dans ſon avis au Lecteur. Il y fait le dénombrement des Maîtres qu'il a conſultez ; & ce ſont à peu prés tous ceux dont je parle, non pour en rapporter les paroles, comme on peut le juger par la petiteſſe de ſon Livre, mais pour en prendre l'eſprit. Il ne les ſuit pas même en tout, & il a voulu être plus concis encore ſur le genre judiciaire, ſur l'Invention &

Farnabe. l'Ordre, que ſur l'Elocution; parceque, dit-il, la maniere de plaider n'eſt plus la même, qu'on n'exerce guéres les enfans que ſur le genre Déliberatif; que l'Ordre & l'Invention demandent de l'experience & un âge plus avancé. Il eſt aiſé de conclure que je n'ai rien à extraire de cet Ouvrage; je remarquerai ſeulement qu'il explique l'uſage des figures, & qu'il fait un vers pour cela ſur chaque figure, afin que ſon précepte ſoit facile à retenir.

L.6 c.2.p. 253.254. n.25. 26. 27. A l'égard de l'eſtime que nous en devons faire, Mr. Morhof en fait très-peu de cas, & le range avec la Cerda, Mayfart, & Starckius dont il mépriſe extrémement les Ouvrages, qui ſont *les Champs de l'Eloquence*, l'*Art de faire le Miel Oratoire*, ou ſi l'on veut, la *Ruche de l'Orateur*, *les Formules des Tranſitions de Rhétorique*.. On ne peut tirer aucun ſecours de ces Ouvrages, à ce qu'il dit, & les enfans ſont bien à plaindre, qui ſont forcez de les étudier. Il ajoûte que c'eſt le jugement qu'il faut porter de Farnabe. Non content de cela, il le compare à un aſne qui bronche & tombe à la porte ſous un aſſez petit fardeau; il lui préfére deux autres Auteurs qui ont

auſſi ramaſſé des formules. Enfin pour achever de dire ce qu'il en penſe, *Telle eſt encore*, dit-il, *graces à Dieu, la nouvelle Rhétorique du Pere Pajot, miſerable abbregé, qui promet beaucoup & ne donne rien que de trivial.* Farnabe.

Qu'on ne s'imagine pas que ce Critique en veüille à la Societé, il lui rend d'ailleurs la juſtice que tout le monde doit lui rendre, & avoüe que pluſieurs Jeſuites ſe ſont ſignalez & ont rendu de grands ſervices au Public par leurs Ouvrages ſur l'Art Oratoire. Mais ce n'eſt ni le P. Pomey, dont il compare l'Ouvrage à celui de Raymond-Lulle; ni le P. Radau, ni le P. Frey, ni le P. Laux-min; C'eſt le P. Creſol, le P. Vavaſſeur, le P. Cauſſin, le P. du Cygne, le P. Rapin, le P. Bouhours, &c.

Si le jugement de Mr. Morhof eſt capable d'affliger les manes, pour ainſi dire, de Farnabe, on peut, non pas le détruire, mais l'adoucir par celui de Mr. Bayle, qui dit à l'avantage de cet Auteur une choſe qu'on ne peut nier, ſavoir, qu'il a été un docte Humaniſte, que ſes notes ſur la plûpart des anciens Poëtes Latins ont rendu beaucoup de ſervice à la jeuneſſe; qu'-

Farnabe. elles ſont courtes, & remplies d'érudition ; qu'elles tendent principalement à faire entendre le texte ; qu'un Dominicain François lui a donné des Eloges ſur ces Commentaires, les regardant comme le fruit d'une longue étude & de la Grammaire & de la Rhétorique. Les termes du Dominicain ſont précis (2). Mr. Baillet parle auſſi de Farnabe avec Eloge parmi les Critiques : Et le Pere Vavaſſeur qui dit que cet Auteur parle quelquefois mal Latin, le trouve d'ailleurs diligent & ſavant.

T. 1. p. 2. p. 458.

J'ajoûterai que la Rhétorique de Farnabe, à ſes formules prés, n'eſt pas ſi mauvaiſe qu'on le pourroit croire ſur ce qu'en dit Mr. Morhof. Les principes en ſont pris dans les bonnes

(2) Doleo meo tempore, cùm litteris humanioribus ſtuderem, defuiſſe nobis illud ſubſidium ad rem Litterariam maximum, quod ſuppeditarunt à paucis annis Farnabius & alii ; Poëtis omnibus commentariis marginalibus ità clarè explicatis, ut mediocris Grammaticus poſſit etiam difficillimos inoffenſo pede locos decurrere. Hæc non poſſunt expectari aut parari adjumenta, ad auctorum peritiam, ab iis qui per tres aut quatuor annos Litteras humaniores docent, & ad Theologiam conſcendunt vel Philoſophiæ cathedram, &c. *Vincent. Baron. Ubi ſuprà.*

ſources, & peuvent ſervir pour donner d'abord, en peu de temps, une legere idée de l'Art, aprés quoi je conviens qu'ils ſont trop courts & trop ſecs pour s'y borner. Car quand un jeune homme a tant fait que de ſe mettre en êtat de bien apprendre l'Art Oratoire, il faut lui mettre entre les mains quelque choſe de plus parfait. Il faut abbréger les Préceptes, il eſt vrai, mais non pas les reduire à rien, puiſqu'enfin l'Eloquence n'eſt pas aiſée, & que c'eſt tromper les jeunes gens de la leur faire regarder comme le fruit d'une étude ſi facile.

AD
ELOQUENTIAM CHRISTIANAM
VIA

Auctore DOMNO SIMPLICIANO GODY Strictæ Ordinis Cluniacenſis Obſervantiæ Benedictino 1648.

C'eſt-à-dire,

Le Chemin de l'Eloquence Sacrée, par le P. Dom Simplicien Gody, Religieux Benedictin de l'Ordre de Cluny.

LE P. Gody avoit vû beaucoup d'Ouvrages ſur l'Art de prêcher, *Préf. p. 6.* mais il n'en avoit point vû qui ne fût ou trop long, ou trop court, ou enfin dé-

Le P. Gody. fectueux en quelque point eſſentiel. C'eſt par cette conſidération qu'il ſe porta à traiter la même matiere, perſuadé qu'on verroit d'un œil auſſi favorable un Livre de Rhétorique ſortir du Cloître, qu'on en avoit vû ſortir tant d'autres Ouvrages utiles à la République des Lettres, ſur-tout, s'il s'y bornoit à l'Eloquence de la Chaire, & qu'il ne confirmât ſes préceptes que par ce qu'il y a de plus beau dans les Peres En renonçant néanmoins aux exemples des Auteurs profanes, il ne renonce pas à leurs regles; il reconnoît au contraire que ſans celles qu'Ariſtote, Ciceron & Quintilien nous ont laiſſées, il n'y auroit plus d'Art Oratoire.

Ibid. p. 1. 2.

Ib. pag. 7.

Si en tout cela l'Auteur paroît judicieux, il ne l'eſt pas moins, à peu de choſe prés, en tout ce qu'il dit dans ſon premier Livre touchant la Nature, l'objet, les ſecours, l'origine, la fin de l'Eloquence Sacrée, & touchant les moyens d'y arriver. Il en rapporte l'origine non ſeulement à Moyſe, quoiqu'il fût trés-éloquent, ou à Job qui le fut auſſi, ou à Eliphaz qu'il fait Auteur du Livre de Job : mais à Seth, parcequ'il eſt dit, qu'*il prêchoit la ju-*

C. 2. p. 19. 20.

2. Petr. c. 2.

ſtice, & à Adam qui inſtruiſit Seth ; Et c'eſt pour cela, ſelon lui, qu'il ne faut pas s'étonner ſi l'Ecriture éléve ce fils d'Adam au deſſus de tous les autres (1). Le P. Gody.

N'oublions pas qu'il croit le miniſtére de la Chaire impoſſible à bien remplir ſans de grands talens tant naturels que ſurnaturels, & ſans beaucoup d'application. Il nous renvoye, pour nous convaincre, à ce que Ciceron dit de l'Orateur, & nous propoſe pour modéles les plus grands Saints ou Docteurs de l'Egliſe. Il y trouve les caractéres que le Prédicateur doit étudier, mais il veut qu'il les étudie ſous les yeux d'un bon ami, capable de le conſeiller. P. 9. P. 30. SS. Cyp. Chryſ. Les deux SS. Greg. Aug. Jerom. Ambr. Leon. Bern. &c. p. 31.

Il admet la diviſion ordinaire des ſtyles, & avec S. Auguſtin il en recommande l'uſage. Il ne blâme point le ſtyle de Sénéque, pourvû qu'on en évite les défauts, l'affectation, l'obſcurité, le vuide. Le Genre Déliberatif, ſelon lui, & le Démonſtratif ont lieu dans la Chaire, mais la Memoire n'eſt non plus une Partie de Rhétorique que L. 2. p. 35. P. 40. P. 44. & 253.

(1) Seth apud homines gloriam adeptus ſuper omnem animam in origine Adam *Eccli.* 49.

Le P. Gody. la main ou la Langue ; parceq'u'on ne peut en donner de préceptes, ni de la Prononciation. Il faut apprendre celle-ci par l'imitation des bons Orateurs. Pour la Memoire artificielle, c'eſt ſelon lui une choſe ridicule.

P. 148.

P. 52. Le choix du ſujet n'eſt pas aiſé. Il doit être à la portée du Prédicateur même, afin qu'il en ſoit touché le premier, & de l'Auditeur, afin qu'il lui ſoit utile, en lui préſentant ou du lait, ou une nourriture ſolide, ſelon ſes beſoins ; ce que l'Auteur confirme par S. Bernard (2) & Ciceron (3). Il faut lire les Auteurs qui ont traité le ſujet qu'on choiſit, il faut le méditer profondément pour en faire une diviſion juſte. Il faut moins ſe fier ſur ſes forces que ſur la grace. Il faut long-temps s'aſſujettir à tout écrire, & ne point ſe hazarder à parler ſur le champ, que dans une grande neceſſité, ou aprés un grand uſage. Alors on n'écrit plus que l'Exor-

P. 51.

(2) Benignus eſt ſpiritus ſapientiæ, & placet illi Doctor benignus & diligens, qui ità cupiat ſatisfacere ſtudioſis, ut morem gerere tardioribus non recuſet. *Bern. Serm. 39. in Cant.*

(3) Semper Oratorum Eloquentiæ moderatrix fuit auditorum prudentia. *Tull. in Bruto.*

de, la diviſion, le commencement des preuves, & quelques beaux endroits. Le P. Gody.

Aprés l'explication des Lieux de Rhétorique, ſoûtenuë par des exemples tirez des Peres, il donne une idée de *l'Amplification & des mouvemens*, ſi néceſſaires à l'Orateur. Que dirai-je ſur cet article? On ne peut en mieux parler, ni en moins de mots que fait l'Auteur. Sur-tout, il *veut qu'on inſtruiſe l'Auditeur avant que de l'émouvoir*, mais qu'*on ne croye pas l'inſtruire, lorſqu'on l'entretient de choſes ſubtiles & épineuſes.* Il marque auſſi de juſtes bornes à l'amplification pour éviter l'enflure, qui de ſon temps conduiſoit les Prédicateurs à une fauſſe Eloquence. L. 3. L. 4. P. 117. Ibid. P. 102.

Il ne peut entrer dans ce qui regarde l'arrangement & l'élocution, ſans regreter les avantages de la primitive Egliſe, qui avoit moins d'éloquence, & en vouloit moins, parcequ'elle êtoit plus riche en vertus & en miracles. C'eſt néanmoins de cette Egliſe qu'il emprunte tous ſes exemples. Auſſi avoüe t-il qu'il faut s'en tenir à l'uſage preſent, & le confirme par ces exemples mêmes. L. 5. p. 124.

Il ne veut point de double exorde. Il retient l'*Ave Maria* contre Eraſme, P. 181. & 243.

Le P. Gody. & en attribue l'origine à Vincent de Ferrieres. Il n'appartient point, ſelon lui, à tout le monde d'entrer bruſquement en matiere. Il ne le permet qu'aux Prédicateurs de poids, aux Chryſoſtomes, & cela peut ſouffrir exception. Les Exordes doivent être plus courts dans un Sermon que dans un plaidoyé, mais ils doivent l'être moins que dans l'Homelie.

Vinc. Ferrarienſi. P. 132.

P. 144.

Aprés la diviſion qui doit avoir peu de parties, l'Auteur parle des preuves, & s'en tient a la doctrine d'Ariſtote qui reduit tout à l'Enthymême & à l'exemple ; il traite pourtant de toutes les ſortes d'argumens, en cas qu'on veüille s'en ſervir.

P. 166.

Il n'omet point les Citations, qui tiennent ſans difficulté la premiere place parmi les preuves du Prédicateur. Cela donne occaſion de parler auſſi des Sentences. Il y demande de la gravité, du bon ſens, de la moderation. Il veut qu'on cite peu les Auteurs profanes ; mais il ne les exclut pas, parceque l'Ecriture même & les Saints Peres les ont citez. Enfin il demande qu'on ſepare les argumens, qu'on y mêle l'Amplification, qu'on s'étende ou qu'on ſoit concis ſelon

P. 173.

l'occaſion. C'eſt ainſi que dans la Peroraiſon il rappelle de même les préceptes des plus grands Maîtres. Le P. Gody. P. 178.

Il obſerve que l'élocution eſt l'écueil des jeunes gens, parcequ'ils veulent trop briller : mais pourvu qu'on s'y tienne dans de juſtes bornes, les Prophetes par leurs exemples, les Peres par leurs conſeils (4), nous portent à employer les ornemens. Que dis je ? nous les trouvons dans les prieres mêmes de l'Egliſe, auſſi-bien que dans les diſcours de Jeſus-Chriſt. P. 181.

Ce qui fait la beauté de l'élocution, c'eſt le choix des mots & leur élegance ; c'eſt la nobleſſe des tours ; c'eſt enfin l'arrangement & l'harmonie. L'Auteur s'étend fort ſur les figures, & en fournit des exemples, qu'il tire des Peres, pour montrer que l'Orateur

(4) Sint ſermones tui proflui, ſint puri, ſint dilucidi, ut morali diſputatione ſuavitatem infundas populorum auribus, & gratiâ verborum tuorum plebem demulceas, ut volens quò ducis ſequatur. *Ambr. ad Conſtantium.*

Quid mirùm ſi ego ſapientiam ſecularem propter eloquii venuſtatem & membrorum pulchritudinem de anéillâ atque captivâ Iſraëlitidem facere cupio. *Hieron. ad Magn. Orat.*

Le P. Gody. peut s'en ſervir dans le miniſtere de la Chaire. Mais il faut dire à ſa gloire qu'il n'y fait pas conſiſter toute la force de l'Eloquence. Il avertit au contraire, d'uſer ſobrement de celles qui marquent trop d'art ou d'étude, & il ajoûte des conſeils qui portent à garder toûjours les bien-ſéances, citant ſur cela à propos, les plus grands Maîtres qui nous ont laiſſé des préceptes.

P. 258. Il croit pourtant qu'un Prédicateur peut montrer plus d'art dans ſes diſcours que l'Avocat, parceque ſes Auditeurs ne ſe défient pas de lui. Mais en cela il prétend moins favoriſer les excés, que blâmer la negligence, premierement de quelques ignorans, qui croyent pourtant ſavoir mieux ce qui convient, que les premiers Maîtres; en ſecond lieu, de quelques Chrêtiens, qui ſur cet article veulent en ſavoir moins que les Payens.

Il finit par quelques principes & quelques exemples qu'il donne, pour faciliter les diviſions ſur les myſteres, ſur les actions de Jeſus-Chriſt, ſur les fins de l'homme, ſur les vertus, & ſur les vices, enfin ſur les Panegyriques & ſur les Oraiſons Funebres. J'avoüe

que je n'ai point vû d'Auteur parmi les Modernes, qui parût mieux ſavoir les bons principes, ou qui les expliquât mieux, & avec plus de dignité, ni en moins de paroles. Toute ſa doctrine ſert à montrer que la Prédication ne demande point d'autre Rhétorique que celle des Anciens, comme S. Auguſtin la reconnu. Le P. Gody.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
contenuës dans ce ſecond Volume.

A

Acclamations; celles qu'on fait à l'Orateur, ne ſont pas toûjours une preuve que ſon diſcours ſoit ſublime. 131

Amplification; ſes eſpeces, ſelon Quintilien, 46. Il en omet une, 47. l'Amplification fait partie de la peroraiſon, *ibid* Différe de l'abondance; 400. En quoi elle conſiſte, *ibid.*

Ariſtote; ſi on peut renverſer ſes principes de Rhétorique, 347 Sa doctrine ſur cet article, comparée avec celle de Platon, 417. Témoignage que lui rend Bacon, 423

Arriaga; ſon goût, ſon choix, & ſon exactitude, 449. Egal au P. Soarés, 441. Diffus ſur les Topiques & ſur les figures, *ibid.* N'entend pas les mœurs oratoires, 441. Si la Rhetorique qui porte ſon nom eſt de lui, 444. 445

Art; s'il y a un art de prêcher, 173. S'il eſt autre que la Rhétorique 172. & 174. Si l'art qui ſe cache, eſt un art, 173. Beau témoignage rendu à l'art

Oratoire, 183. Autre, 249
Auguſtin (Saint,) petite Rhétorique qu'on lui attribuë fauſſement, 98. Son veritable Ouvrage ſur l'Eloquence de la Chaire, 115. Comment entendre qu'il forme le Prédicateur par les regles des Anciens, ſans donner les préceptes de Rhétorique, 123
Avocats; ſi nos Avocats ne ſont que des Juriſconſultes. 251. Les Avocats ont à monter de l'hypotheſe à la theſe, c'eſt-à-dire, du particulier au général, au lieu que le Prédicateur deſcend de la théſe à l'hypotheſe, ou du général au particulier, 293. Ont moins d'avantages pour devenir éloquens, que les Prédicateurs, 385. Idée de ce qu'ils étoient il y a cent ans, & de ce qui leur manquoit, *ib.* Idée au contraire des anciens Orateurs Grecs & Latins, 392. 393

B.

Bacon (le Chancelier), ſes Ouvrages, 420. Idée qu'il donne de la ſageſſe & de l'éloquence, *ibid.* Grande eſtime qu'il fait d'Ariſtote & de Ciceron, 423. Ce qu'il croit manquer à la Rhétorique, 423. Ses idées ſur cela réfutées, 424. Défend la Rhétorique contre Platon, 426
Bayle, ce qu'il dit des Ouvrages de Quintilien, 5. Ce qu'il dit des éloges que cet Auteur donne à Domitien, 25
Balzac, tombe quelquefois dans le défaut de la déclamation, 18. S'il eſt le premier qui ait obſervé l'harmonie du François, 224
Barbarus (Hermolaüs), Ses emplois,

ſon éloquence, ſa facilité, 155. Ses divers Ouvrages, 156. Sa Rhétorique, 158.

Baville (Monſieur de) Ses progrès dans les études, 9

Beauté; elle eſt differente de la force, & ſe concilie avec elle, 130

Beni (Paul); Ses défauts, 410. Ses talens, 411. travail & uſage de ce qu'il a fait ſur la Rhétorique, 412. utile à ceux qui répondent ſur la Rhétorique, *ibid.*

Borromée, (S. Charles) avoit fait le plan d'une Rhétorique, 281, &c.

Brieveté, en ſon lieu a ſon merite dans l'éloquence, 211

Briſſon (le Preſident,) ſes talens & ſes défauts, 385 eut un mauvais goût, qui fut contagieux, 386

C

Campanella (Thomas,) dit que la Rhétorique eſt une extenſion, non de la Logique, mais de la Magie; 449. Cet Auteur manque de jugement, 450. Lecture de ſon Ouvrage très ennuyeuſe, & pourquoi, *ibid.*

Canoniques (Auteurs) ont deux ſortes d'Eloquence, & les tiennent du S. Eſprit, 125. Pourquoi quelquefois leur éloquence ne paroît pas, 126 Leur éloquence particuliere, ſurnaturelle, obſcure & myſterieuſe, 127. On ne doit pas l'imiter, 134

Cantarini (Vincent) Ses avantages ſur Paul Beni, 410

Caſſagnes (l'Abbé) ce qu'il dit du premier Livre de Quintilien, 8. Reconnoît que les Ecrivains célébres, les Prédicateurs & les autres Orateurs, panchoient du côté de la déclamation, 18. Fauſſe idée qu'il a de l'éloquence de la Chai-

re & de la Rhétorique des Anciens, 118
Cavalcanti, ou *Cavalcante* (Barthelemi); Occaſion, deſſein, & éloge de ſon Ouvrage, 234. Eloges qu'il donne aux anciens, ſurtout à Ariſtote, *ibid.* ſuit un bon guide en ce qu'il dit des Sentences, ou penſées ſpirituelles, 236 en ce qu'il dit auſſi des paſſions & des mœurs, 237. Reconnoît que la Rhétorique à Alexandre n'eſt pas d'Ariſtote, 238. Loüe & blâme Hermogéne, en ce qu'il dit ſur les idées, 239. Style de Cavalcante, 240. Ordre qu'il a gardé peu naturel, 241. Au reſte, fait honneur à ſon païs, à ſa famille, à ſes Protecteurs, 241. 242. Son habileté dans la connoiſſance des Auteurs, 242
Cauſe, état d'une cauſe, en quoi il conſiſte, 23
Cauſſin (le Pere) ſon jugement ſur Quintilien, 36. Copie Rutilius, 77. Sa Rhétorique moins eſtimable que celle du P. Soarés, 402.
Charlemagne s'entretient ſur la Rhétorique avec Alcuin, 107. Il s'entretient avec le même ſur la Morale, 109. Eſtime qu'il fait de l'éloquence, *ibid.*
Chûte, cauſes de la chûte de l'éloquence, 390. 391
Chriſtophe (Saint) Si l'image de ce Saint n'eſt qu'une allegorie, 257
Ciceron & ſes Livres de Rhétorique, ce qu'en dit Antoine Lulle, 145. Lecture de Ciceron, court moyen de devenir Orateur, 392 beautez de ſa harangue pour Milon, *ibid.*
Cyllenius n'eſt point l'auteur de la verſion de Demetrius,

Citations gâtent le ſtyle de Pibrac & de Briſſon, 385. Ce que deux Auteurs de merite diſent pour & contre les citations dans une piece d'Eloquence, 45 Les raiſons alleguées de part & d'autres, établiſſent que les Citations doivent être rares, 438. Tiennent la premiere place parmi les preuves du Prédicateur, 438

Clarté du diſcours, préférable à la beauté même & à la pureté, 128

Compoſition, ſes avantages, ſes difficultez, moyen de les applanir, 353

Corrections ſur les mœurs ne doivent ſcandaliſer perſonne, 325. 326. autres regles qu'il y faut garder, *ibid.*

Corrections des Ouvrages, maniere de s'y prendre, 353. Défauts qu'il y faut éviter, 354

Coſtard, eſtime qu'il fait des Oeuvres de Bacon, 421

Creſol, (le Pere) Auteur du Théatre des Rhéteurs; ce que c'eſt, 404. Auteur du Livre qui a pour Titre *les Vacances*, 406. Il y traite de l'Action, *ibid.* Il y eſt trop diffus, 407. Aime mieux demander pardon d'une faute, que de ne la pas faire, 407. Divers Diſcours de ce Pere, 408. Deux grands éloges que lui donne Paréus, 409

Cruſca Academie de la) ſa querelle pour ſon Dictionnaire, 411

Cruſius, ſon Ouvrage ſur la Rhétorique de Melanchthon, 259

D

Déclamation, bonne ou mauvaiſe, 14 &c. Déclamation du Traducteur de Petrone,

17, Tout le monde peut tomber dans le défaut de la Déclamation, 18. Balzac y eſt tombé, *ibid.* Son ſiécle y panchoit, *ibid.*

Décrier, qui ſont ceux qui décrient l'Eloquence, 427

De la Cerda, pitoyable Auteur, 396

De l'Etoile (Didace) Qualitez qu'il demande au Prédicateur, 322. Methodes qu'il lui propoſe de ſuivre, 323. La premiere eſt celle de ſaint Chryſoſtome, 325. & d'Hermogéne, *ibid.* Différentes manieres de la tourner, 325. 330. Laquelle a plus de dignité, 335

Déliberatif, Inſtructions ſur ce genre, 93

Démoſthéne, Lecture de cet Orateur, combien utile, 391. Beautez de ſa harangue pour Cteſiphon, 392

Denys d'Halicarnaſſe, Eclairciſſement de ce qu'il dit de la Proſe de Démoſthéne & de la Poëſie d'Homere, 219

Deſpeiſſes Avocat Général (Mr) ſon talent, 386

Diction, grand ſoin qu'il y faut apporter, même dans la Prédication, 253. 254

Didactique, s'il y a dans l'Eloquence un genre Didactique ſeparé des trois genres ordinaires, 250. 341

Diviſion, ſes difficultez & ſon uſage, 178. 179. Peu de bonnes diviſions, *ibid.* Une diviſion eſtimée dans Ciceron, 178. 179

Dodwel (Mr) ſon ſyſtême ſur Quintilien, 1, &c. Ce qu'il dit de l'éloge que cet Auteur a fait de Domitien, 25. ne touche point quelques difficultez qu'on peut faire ſur la droiture de Quintilien, 31. 52

Dolet (Etienne) en

1540, recommandoit déja l'harmonie dans le François, 224. Ses régles ſur la Traduction, *ibid.*
Dreſſerus, ſa Rhétorique ſe reſſent des nouvelles opinions, 339. Comment il traite la doctrine de Ramus, *ibid.* Ce qu'il demande dans la prononciation, 340. Son ſtyle peu convenable, 341. trop diffus, 343 344
Droit, l'étude du droit peut gâter le ſtyle, 101. 112
Duvair, Garde des Sceaux, (Mr) ſon Ouvrage ſur l'Eloquence. 394. 395

E

Ecrire, le Prédicateur doit écrire, 466
Ecriture Sainte, remplie de figures, 104. 105. Comment le Prédicateur doit la lire, 323
Elocution, combien elle eſt importante, 253. 254
Eloquence, comment on connoît qu'elle touche le cœur, 131. Celle de la Chaire, & celle du Barreau, malgré la différence de la matiere, ont les mêmes regles, 134. Chemin que Démoſthéne & Ciceron ont tenu pour y parvenir, 148. Marques qu'on eſt né pour l'Eloquence, 349. Image naïve de l'Eloquence, 167. 168. En quoi conſiſte l'Eloquence, 386, &c. Elle eſt ordinairement décriée par ceux qui défendent de mauvaiſes cauſes, & pourquoi, 427
Eloquence ſacrée, à qui rapportée, 464
Eloquence Françoiſe, lenteur de ſes progrés, 385. 389. Cauſes de cette lenteur, 390. 391. Negligée par la Nobleſſe, 389. Quand eſt-ce qu'on peut dire qu'elle eſt en ſa force, 390
Emporius, idée de ſa

Rhétorique, 88. Ce qu'il dit de *l'Ethopée*, 89. Inſtructions qu'il donne ſur le genre déliberatif, 93

Eraſme, ſon Traité du Prédicateur imparfait, 161. Beautez de ſon objet, *ibid.* Qualitez qu'il veut dans le Prédicateur, 163. Ceux qu'il exclut de la Chaire, 164. Avis pour s'y diſpoſer, 165. Eraſme eſt trop diffus, 164. Croit l'art neceſſaire, 166. 167. Son Ouvrage ſemblable à celui de Quintilien, 171. Auteurs qu'il conſeille de lire, 172. s'il eſt le premier qui ait écrit de la Prédication, 182

Eſprit, Le Saint-Eſprit a donné aux Auteurs Canoniques l'éloquence, ſans qu'ils la cherchaſſent, 115

Eſprit, le bon eſprit cultivé eſt le vrai repertoire de l'Orateur, 424

Exorde, & autres parties du Diſcours, leur uſage dans la Prédication, 175, &c.

F

F*Arnabe*, idée de ſa Rhétorique, 458. 459. peu eſtimé de Mr. Morhof, 460. Mr. Bayle lui donne des éloges, 461. Un Dominicain fait cas de ſes Notes, *ibid.* Mr. Baillet de ſes Critiques, 462

Figures, Quintilien diffus ſur les figures, 47. Choſes ſenſées qu'il en dit, 48. Les petits Rhéteurs ne parlent d'autre choſe, 77, &c. 81. 83. Figures de l'Ecriture Sainte, 104.

Figuré, Diſcours trop figuré, n'eſt non plus la vraye éloquence, que l'ombre la verité, 382

Figuré, ſens figuré de l'Ecriture, & ſon uſage, 256

François, pourquoi les François ont été

ſi long-temps ſans poſſeder l'éloquence, 387
Priſius (Paul) a fait la comparaiſon de la Rhétorique de Melancthon avec la Logique de Ramus, & la Rhétorique d'Omer Talon, 219

G

Galand (Pierre) témoignage qu'il rend à Quintilien, glorieux à cet Auteur, mais long & mal entendu, 39. &c.
Gloire, elle ne ſuffit pas pour ſoûtenir les Orateurs, ou les Poëtes, 388
Gody, (Dom Simplicien,) ſa Rhétorique, 463. Auteur judicieux, 464. habile ſur les mouvemens & l'amplification, 465. entend fort bien les bons principes, 470. 471
Grammaire, moderation qu'il y faut garder, 13. Cet Art eſt le principe de l'Eloquence, 254
Grammairien, difference entre parler en Grammairien, & parler en habile homme, 13
Grénade, (Loüis de) eſtime qu'on fait de tous ſes Ouvrages, 286. Comparable aux Peres de l'Egliſe, 287. Donne des regles & les pratique, 288. Ses avis utiles aux Prédicateurs, 290. Ses régles ſont celles des anciens, 291. Inſtruit par les exemples, tant des Peres que des Payens, *ibid.* Prouve la neceſſité des regles, 292. Belles obſervations qui lui ſont propres, 293. Ce qu'il dit des paſſions, 294. Trop diffus ſur les figures & ſur la prononciation, 294. Son éloge, 287. 295, &c.

H

Harmonie du François, ſi Balzac

zac eſt le premier qui l'ait remarquée, 224. Explication d'un paradoxe ſur l'harmonie, 227
Hermogénes, l'Hermogéne Latin ou Ciceronien, 140
Hobey (Mr) Regent de Troiſiéme, au College de la Marche, ſon éloge, 243

I

Images ſenſibles, aident l'intelligence, 210
Imagination, ſon uſage dans la Morale, 426
Imitation, ſes avantages & la maniere de s'y prendre, 352
Junius (Melchior) perſonne n'a mieux traité de l'imitation, 352. explique bien les mœurs oratoires, 355

K

Eckerman, rend juſtice à Didace de l'Etoile, 38. Auteur accuſé de vol, 370. on le vole auſſi, 372. juſtifié ſur l'accuſation en matiere de Rhétorique, 372. 374. 377. prouve la neceſſité de l'éloquence & des regles dans la Prédication, 374

L

Lamoignon (Mr le premier Preſident de) ce qu'il penſe des études tardives, 9
Lamoignon (Mr le Préſident de) frére de Mr de Baville, ſes progrés dans les études, *ibid.*
Litteraire, Meſſieurs de la Societé litteraire de la Haye trouvent quelques difficultez dans le premier Tome de cet Ouvrage; l'Auteur les explique, 217, &c.
Litteral, ſens litteral de l'Ecriture, combien il faut s'y attacher, 26
Longin, ce qu'en dit Antoine Lulle, 145. 150. 151

Longueur des Ouvrages, par où il en faut juger, 114
Lucrece violée par Tarquin, délibére ſi elle doit ſe tuer, comment traiter ce ſujet, 93, &c.
Lulle (Raymond) ſa methode, comment définie, 145
Luile (Antoine) ſa Rhétorique n'eſt autre que celle d'Hermogene, 144. quel jugement il porte de Ciceron, de Quintilien & de Longin, 145. entend les paſſions & les mœurs, 147. penſe ſenſément de la memoire & de la prononciation, *ibid* ce qu'il dit de la Phyſique de Periclés, 148. avis important qu'il donne, *ibid*. ſes longueurs & autres choſes qui démentent ſon bon goût, 149. ſa vanité, 152. admire Platon en tout, *ibid*. ce qu'il dit des Progymnaſmes, 153. ce qui choque d'abord dans ſon Livre, 154

M

Magiſtrats, ce qui les rebutte dans la lecture de Quintilien, 73
Marion (Mr) Avocat Général, ſes talens, 386
Martyrologes; ce qu'on attribuë à Auguſtin Valerio ſur les Martyrologes, 274
Melanchthon, à quel âge il a écrit ſa Rhétorique & ſa Dialectique, 244. 246. s'il ſavoit bien la Rhétorique, 248. belle idée qu'il en donne, 149. ſon Traité ſe ſent de ſes erreurs, 252. avis utile qu'il donne ſur l'invention, 252. idée qu'il a des figures, 258
Mélange, de Grec & de Latin, & de toute langue étrangere, ce qu'il en faut penſer, 435, &c.
Méthode d'acquerir

l'éloquence, par Junius, 348
Mœurs, ſont la vraye Phyſique de l'Orateur, 148
Morhof (Mr.) beau témoignage qu'il rend aux régles des anciens, 183
Muret, ce qu'il dit de Quintilien & de Ramus, 37. refuté ſur ce qu'il croit le premier propre aux enfans, 38

N

Narration, ſon uſage & ſes conditions dans la Prédication, 175. 177
Nugnés ou *Nunneſius*, ſa verſion d'Hermogéne du caractere de celle que Ciceron a faite de Panétius, 198

O

Orateur, comm ẽt il doit ſe comporter dans ſa profeſſion, 55. ne doit être Philoſophe de profeſſion, 54. ne ſe mêle de perſuader que les choſes de ſens commun, 98. ſon vrai caractere, 127. homme né pour être Orateur, 349. Quand on peut le diſcerner, *ibid.* &c. conduite qu'il doit tenir, 350. a beſoin de regles, 351. où il doit les prendre, *ibid.* ce qu'il doit ſavoir, *ibid.* & 352. à qui comparé par Platon, 415. comment il parvient à connoître la verité, 416
Ordre, la connoiſſance d'un Ouvrage dépend de celle de l'ordre que l'Auteur y garde, 253
Ornemens & figures dans le diſcours, doivent être non comme un aliment, mais comme un aſſaiſonnement 381. excés d'ornemens, à quoi il reſſemble, 382

P

Pajot (le Pere), le peu de cas qu'on

en fait, 396
Panigarola, ſa réputation dans la Prédication, ſes talens & ſes défauts, 357. ſes divers Ouvrages ſur Démétrius, 358. 359. a une fauſſe délicateſſe, & il la ſoutient mal, 361. &c. il a des *concetti*, 364. croit que le Démétrius que nous avons, eſt le Phalerien, 365. on le réfute par lui-même, 366
Paſſerat, idée qu'il donne du diſcours trop figuré, 382
Paſſions, elles ſont le moyen de vaincre le cœur, 128. il n'eſt pas beſoin d'en ſavoir le nombre ou la nature avec une exactitude phyſique pour les exciter, 141. Elles ont lieu dans les ſermons, 278, &c. s'il eſt permis à un honnête homme d'exciter les paſſions, 413. 415. Platon & Ariſtote les demandent dans l'éloquence par differentes raiſons, 418
Paul (Saint) trés-éloquent dans ſes Epîtres, 129. avoit pourtant quelque difficulté à parler, & pour cela accuſé de n'avoir pas le talent de la parole, *ibid.*
Paul (le Pere de Saint) Abbé des Feüillans, ſon Ouvrage, 428, ſon ſtyle & ſa modeſtie, 430. 431. ſe trompe en quelque choſe, 432. ſa conformité avec la Mothe le Vayer, ſans que l'un ait copié l'autre, 434. 435. ſon ſentiment ſur les citations, 435. 436.
Peſcheur (Jean le) ce qu'il dit de la Rhétorique d'Omer Talon, 214. 219.
Petrone, ce qu'il dit de la déclamation, 15. eſt déclamateur, ainſi que ſon Traducteur, 19. erreur de ce dernier. 17
Philoſophie traitée

ſans éloquence, quel mal elle peut faire, 142
Phyſique de Periclés, ce que c'étoit, 148
Pibrac, ſes talens & ſes défauts, 385
Plagiaire; un Prédicateur qui prend les ſermons d'un autre, n'eſt point plagiaire, 133
Platon, ſes maximes ſur l'éloquence, 414. uſe de ſophiſmes, 415. ſa doctrine comparée avec celle d'Ariſtote, 417
Pline le jeune, aide à doter la fille de Quintilien ſon maître. 3
Poëſie, la plus parfaite, ſemblable à une belle proſe, 229
Poëſie Françoiſe peu goûtée par un habile homme, à cauſe de l'aſſujetiſſement à la rime, 195
Politien, jugement qu'il porte de Quintilien, 12. 13
Préceptes, ſoin qu'il faut avoir de les abbreger, 66. 67. leur ſechereſſe n'eſt point à craindre, 68. ceux que les Payens nous ont laiſſez ſur la Rhétorique, ſuffiſent au Prédicateur, 116. 117. 182. idée des Maîtres qui n'ont voulu les ſuivre, ou qui ont voulu en donner d'autres, 117. 183
Prédicateur, inſtructions que leur donne S. Auguſtin, 115. doivent ſe ſervir de la Rhétorique, 116. ne doivent en chercher d'autre que celle des anciens, 117. 182. 183. leurs devoirs ſelon ſaint Paul, 121. les mêmes que ſelon Ciceron, *ibid.* ceux qui ſont éloquens font plus de fruit que ceux qui ne le ſont pas; *ibid.* à quoi l'on connoît qu'ils ont touché le cœur, 131. leurs qualitez, 162. 163. doivent ſavoir les régles de la Rhétorique & de la Logique, 167. juſqu'à quel point ils doi-

vent les ſavoir, 168. 169. autres études qu'ils doivent faire, 170. perfection des Prédicateurs, & d'où elle dépend, 276. quelle eſt la matiere qu'ils ont à traiter, 277. vertus & talens des Prédicateurs, 322. 324. doivent écrire leurs ſermons, 176. combien coupables s'ils ne le font, *ibid.* methodes qu'on leur propoſe pour les bien compoſer, 323. &c.

Prédication, ſa matiere n'eſt point une hypothéſe, ou un genre de cauſe, mais une théſe generale, 10. tout y eſt grand, & néanmoins tout n'y doit pas être ſublime, 129. ſource des défauts dans la Prédication, *ibid.* faux moyens d'y plaire.

Priere, combien neceſſaire au Prédicateur, 133, &c.

Prononciation, comment on doit s'en inſtruire, 250

Propoſition difficile à trouver en tout genre de cauſe, 251. propoſitions ſubſidiaires, ce que c'eſt, & leur uſage dans l'éloquence, 179. 180

Proſe, la belle proſe reſſemble à des vers, 229

Q

Quintilien, ſon pays & quelques circonſtances de ſa vie, 1. 2. &c. ce que Juvenal dit de ſes richeſſes, 4. excellence de ſon Ouvrage, 5. 7. ſon travail ſur l'éducation des enfans, 8. 12. ce qu'il penſe des études particulieres, & des études tardives, 9. ſon ſentiment ſur la neceſſité de l'art, 29. ſe trompe, 20. ſa methode, 21. ſon obſcurité, *ibid.* ſe contredit, 22. ſes charmes, 23. prend à gauche quand il ré-

fute. 22. 24. loüange qu'il donne à Domitien, & ce qu'il en faut penſer, 25. diffus ſur les lieux de Rhétorique, 26. 27. comment il traite l'art de la raillerie, 27. avis important ſur les propoſitions & ſur les preuves. 27. 28. ſes plaintes ſur la mort de ſon fils, 11. 28, ne rend pas juſtice à Ariſtote, 29. s'il a une vraye candeur, 30. éloges qu'on lui donne, 33. utilité de ſon Ouvrage, 37. trop diffus pour des enfans, 40. 43. beaux préceptes qu'il donne ſur l'élocution, 44. 45. ce qu'il dit ſur l'amplification ne ſuffit pas, 46. 47. diffus ſur les figures, 47. obſcur, 49. 50. jugemens qu'il porte de divers Auteurs, 50. methode qu'il donne pour compoſer, 53. pour la prononciation, *ibid.* donne des avis utiles à l'Orateur, 54. ſon portrait, 57. diſcours fait pour être lû ou pour être prononcé, ſelon lui, c'eſt la même choſe, 58. ce que dit de lui Antoine Lulle, 145. ce qu'en dit Eraſme, 169. il eſt maltraité par Ramus & ſur des fondemens frivoles, 312. 314.

R

Ramus (Pierre) ami d'Omer Talon, 212. s'entend peu à enſeigner l'éloquence, 217. ſe trompe ſur le moyen de multiplier les Orateurs, 218. ſes analyſes mal entenduës, *ib.* 306. 307. idée de ſa vie, 299. ſes bonnes & mauvaiſes qualitez, 393. reduit la Rhétorique à l'élocution, 305. ſes ſaillies contre les anciens, 308. 309. ſes fanfaronades, 312. ceux qu'il a ataquez n'en ſont pas moins

eſtimez, 314. les Ramus de tous les ſiecles, 315. ſi Ramus s'eſt déguiſé ſous le nom d'Omer Talon, 219

Rapin (le Pere) ce qu'il dit de Quintilien, 33

Regles, pourquoi neceſſaires au Prédicateur, ſi c'eſt le S. Eſprit qui l'inſtruit, 129. juſqu'où elles lui ſont neceſſaires, 167

Répertoire, le vrai répertoire de l'Orateur, 424

Rhéteurs, Recueil des petits Rhéteurs, par Mr Pithou, 75. pourquoi ainſi nommez, *ibid.*

Rhétorique, exercices de Rhétorique bons & mauvais, 14 s'il faut faire deux ans de Rhétorique & comment, 66. 67. quelle Rhétorique convient à une Claſſe, 70. 80. cet art perſuade le vrai & le faux, & ne doit défendre que la verité, 116. la Rhétorique des anciens Payens ſuffit aux Prédicateurs, 118 119. a des preceptes pour les jeunes gens, & d'autres pour les gens avancez, 124. 125. elle eſt une ſource d'éloquence & de ſageſſe, 249

Robortel, tire Longin de la pouſſiere, 261. eſt habile & vain, *ibid.* & 262, evenement qui l'humilie, 261. prête ſes imaginations aux ânciens, 271. veut rendre les Orateurs Philoſophes, & rendre les Philoſophes Orateurs, 265. ridicule dans ſa methode & en ce qu'il dit des figures, 265. 266. 269.

Rollin (Mr) ſon Edition de Quintilien, & ſon travail ſur cet Auteur, 60. 61, &c.

S

Saints, ſi dans un Sermon il faut s'étendre ſur leurs

loüanges, 336
Salutation angelique, ſon uſage dans le ſermon, 117
Sens, divers ſens de l'Ecriture Sainte, & quel en eſt le principal, 255
Sermons, agrémens d'un Sermon, en quoi ils conſiſtent, 335. idée de ce que doit faire un Sermon, 375. Voyez *Prédication*.
Seth, regardé comme Prédicateur, 464. 465
Soarés (le Pere) idée avantageuſe de ſa Rhétorique, 397. ne diſtingue pas aſſez l'amplification de l'abondance de l'Orateur, 399. ce qu'il dit des figures, 401. vaut mieux que le P. Cauſſin, 402. ce qui manque à ſa Rhétorique, 405
Sterilité, maniere de cacher la ſterilité d'un ſujet, 138. 139
Style, chaque ſtyle a la vertu d'éclairer, de plaire, & de ſe faire obeïr, 130. nature de chaque ſtyle, & ſon uſage dans la Prédication, *ibid.*
Strébée (Jacques Loüis) obligation qu'on lui a, 191. 192. raiſons qu'il donne de la barbarie, 193. ne goûte point la Poëſie Françoiſe.
Sturmius, ſes Ouvrages ſur la Rhétorique & leur merite, 184. ſemble la reduire à l'élocution, 187. eſt comparable à Gaſpard Laurent, 188. eſt trop diffus ſur Hermogéne, 189
Sublime, en quoi il conſiſte, ſelon S. Auguſtin, 130. ſon uſage dans les Sermons, *ibid.*

T

TAlon, en Latin *Talæus* (Omer) ſi cet Auteur n'eſt autre que Ramus déguiſé, 219. ſa Rhétorique ne contient que l'élocu-

tion, 213. utile à la Classe d'Humanité, 214. dediée à l'Univerſité de Paris, 215. conforme au goût des anciens, *ibid.* loüée néanmoins par Ramus leur antagoniſte, 219 par le Peſcheur, 214. & par Friſius, 216 n'abrége point le chemin de l'éloquence, 218

Taſſe (le) défendu par Paul Beni, 411

Texte, ſon uſage dans la Prédication 176

Théſe, juſte idée de la Théſe, 317 vraye matiere du prédicateur, *ibid.* il doit la rappeller à l'hypothéſe, au lieu que l'Orateur ordinaire monte de l'hypothéſe à la Théſe, 293

Thou (Mr Jacques Auguſte de) ſon ſentiment ſur les études tardives, 10. ce qu'il dit de la mort du fils de Quintilien, refuté, 10. 11.

Tourneux (Mr le) ce qu'il dit de S. Chriſtophe, 237

Trapezontin (le) ou *Georges de Trébizonde*, décrié pour ſon humeur, & par ſes Traductions, mais eſtimé pour ſa Rhétorique, 116

Turnebe, accuſe Quintilien d'impudence, 31

V

Vayer (la Mothe le) aime les citations, 435

Valerio, (Auguſtin) Evêque de Verone, & Cardinal, choſe remarquable qu'on dit être dans ſa Rhétorique, & qui n'y eſt point, 240. ne connoît point d'Orateur hors de la Religion Chrêtienne, 276 ſon caractére dans ſa Rhétorique, 278. 279 n'entend pas aſſez les mœurs oratoires, 280. ſa modeſtie, 284

Valle (Laurent) jugement mal enten-

du qu'il porte de Quintilien, 48
Verité, ce que c'eſt que la verité dont Platon recommande la connoiſſance à l'Orateur, 414. l'Orateur la trouve ainſi que les Philoſophes, 416, ce qu'il faut faire pour remplir une oraiſon de grandes veritez, 148
Verſoris (Mr l'Avocat Général de) caractere de ſon ſtyle, 386
Victorius, Auteur de la verſion de Démétrius, 457
Vie, la bonne vie donne du poids à l'Orateur, & influë dans le diſcours, 132
Villavicentius (Laurent) Prédicateur de Philippe II. 315. bonté de ſes préceptes ſur la prédication, 317. 318. qualitez de la Rhétorique qui porte ſon nom, 319. on n'eſt pas certain qu'il en ſoit l'auteur, *ibid.* idées qui lui ſont propres. 317
Vivés, ſon orgueil, 200. 204. plein de paſſions, 201. Morhof le compare à George de Trébizonde, *ibid.* ſon merite, 202. ne dit rien de nouveau, 203. a une modeſtie apparente, *ibid.* maltraite les anciens, 205. rougit avec raiſon de ſon entrepriſe, 204. ſe contredit, 206. 207. peut trop faire l'habile, il montre qu'il n'y entend rien, 208. n'a pas le goût ſeur, 210. ſa Rhétorique eſt un vrai cahos, 211. égare ſans ceſſe ſes lecteurs, *ibid.*
Utile, il faut même dans la prédication joindre l'utile à l'agréable, 123

Fin de la Table des Matieres.

De l'Imprimerie de JACQUES QUILLAU.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé : *Jugemens des Savans ſur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique, avec un précis de la doctrine de ces Auteurs, &c.* j'ay cru que le Public verroit avec plaiſir cette ſuite d'un Ouvrage dont il a déja reçû le commencement avec approbation. Fait à Paris ce quinziéme jour de Decembre mil ſept cens quinze.

SAURIN.

MVSEVM BRITANNICVM

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers & Officiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé BALTAZARD GIBERT, ancien Recteur de l'Univerſité de Paris, l'un des Profeſſeurs de Rhétorique au College de Mazarin, Nous ayant fait expoſer qu'il a compoſé un Livre qu'il deſireroit faire imprimer, ſous le titre de *Jugemens des Savans ſur les Orateurs, & ſur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique, avec un précis de la doctrine de ces Auteurs*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires ; Nous avons permis & permettons par ces Preſentes audit Expoſant de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, conjointement ou ſé-

parément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume, par tels Imprimeurs & Libraires qu'il voudra choiſir, pendant le temps de quinze années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes : Faiſons défenſes à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles puiſſent être, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, ou debiter, ni contrefaire ledit Livre, en tout ni en partie, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires de Paris ; & ce dans trois mois du jour de la datte d'icelles ; que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'expoſer en vente il en ſera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, un dans celle de nôtre trés-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Preſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Expoſant,

ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun empêchement. Voulons que la copie qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre ſoit tenuë pour bien & dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers Secretaires foy ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion; nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & autres Lettres à ce contraires: Car tel eſt nôtre plaiſir. Donné à Paris le vingt-ſeptiéme jour de May l'an de Grace mil ſept cens treize, & de nôtre Regne le ſoixante-onze.

Par le Roy en ſon Conſeil,

PAJOT.

Regiſtré ſur le Regiſtre n. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris page 611 n. 687. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du 13. Aouſt 1703. Fait à Paris ce 31. May 1713.

L. JOSSE, Syndic.

Et ledit ſieur Gibert ayant d'abord cedé à M. Eſtienne, Marchand Libraire, la part du preſent Privilege ſeulement, qui regarde les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique, l'a enſuite retiré, excepté pour le premier Volume, qu'il lui a laiſſé, ſuivant l'accord fait entr'eux.

Les Exemplaires ont été fournis.